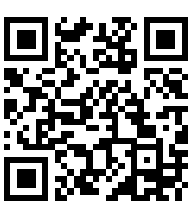
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

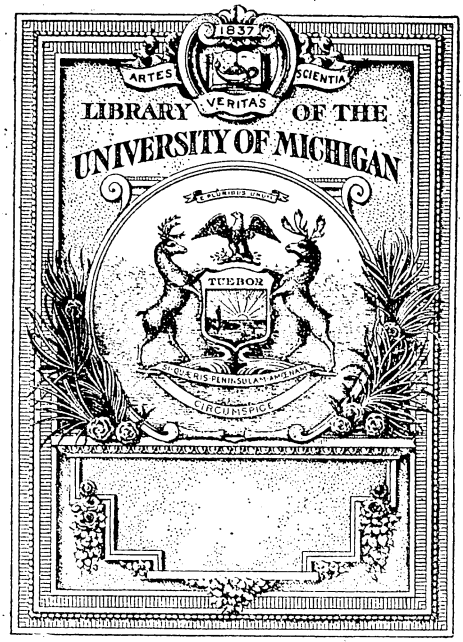
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 381200

IMPRIMERIE
FOURNITS DE BUREAUX
CARTES A JOUER
G. GEUENS-WILLAERT
5, Place St Jean, 5
LIBRAIRIE
BRUGES



Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Hosted by Google

Hosted by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— TRENTE-CINQUIÈME ANNÉE —

DEUXIÈME SÉRIE. T. XXXIX

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1903

Hosted by Google

Hosted by Google

LE

PROBLÈME DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE[1]

« Dans le problème de l'éducation gît le secret du perfectionnement de l'humanité. » [KANT.]

LA QUESTION : COMMENT ELLE A ÉTÉ COMPRISE.

Faire un livre sans recourir à des livres ; chercher dans sa raison, dans sa conscience, dans son cœur, le parceque des choses, m'a paru, au milieu de difficultés sérieuses, de nature à présenter quelque intérêt et quelque originalité.

La question, ou pour mieux dire les questions qu'il s'agit d'examiner dans les pages qui vont suivre, ont tourmenté bien des esprits; de nombreux volumes ont été écrits pour les résoudre. Et, néanmoins, une grande lacune existe. Aucun auteur n'a traité, que je sache, et d'une façon spéciale, de l'éducation du peuple proprement dit; j'entends l'éducation complète comprenant tout ce qui

(1) Les libéraux de 1878-1884 n'ont pu oublier les services que M. Émile Greyson a rendus à l'enseignement belge; collaborateur éminent de M. Van Humbeek, il fut sans cesse à l'œuvre pour la réorganisation de nos écoles du degré moyen et de nos universités; il n'ignora rien non plus des grandes nécessités de l'éducation et de l'instruction primaire. C'est ce qu'on verra en lisant ces pages inédites du défunt écrivain; car Émile Greyson fut un écrivain en même temps qu'un homme d'enseignement et un fonctionnaire d'élite.

(*N. de la R.*)

383973

Hosted by Google

tend à fortifier, à la fois, l'âme, l'esprit et le corps. On semble n'avoir considéré comme ayant besoin d'une culture intégrale que les enfants bien nés, pour en faire des gentilshommes selon l'expression de Montaigne, ou appartenant, comme l'*Émile*, de Rousseau, à une famille en situation de donner à ses fils des précepteurs. Mais de ce prolétariat qui fait nombre, qui, obéissant à l'évolution de l'époque, demande sa part d'action dans le gouvernement des choses, n'est-il pas juste, et tout au moins prudent, de s'en occuper?

C'est une sorte d'apostolat que je veux entreprendre à la fois auprès des petits et auprès des grands. Pour cela, je dois me faire entendre de tous, et l'érudition, chose excellente, je suis obligé de l'éviter; j'oublierai même tout ce que j'ai lu touchant cette matière difficile et délicate, pour ne me souvenir que de ce que m'a appris ma propre expérience. Je manquerai d'autorité et de science? Mais une vie déjà longue, à travers des vicissitudes multiples, ma qualité de père, puis de grand-père, ayant eu à élever d'abord mes enfants, ensuite des enfants de mes enfants, tout cela doit m'avoir appris quelque chose. J'ai eu des mécomptes dans mon rôle d'éducateur; le succès n'a pas toujours couronné mes efforts, j'en conviens. Mais quel est le maître parmi les plus attitrés qui n'a pas eu de mécompte de ce genre?

Si malgré tout, on m'objecte que, pour enseigner, il faut avoir reçu une préparation spéciale ou s'inspirer d'écrits sanctionnés par le temps, inspirés eux-mêmes par des vues déjà exposées, et que c'est pure présomption de s'en rapporter à ses propres impressions, je répondrai que, pour connaître comment l'enfant, en général, doit être élevé, il suffit presque de se souvenir de ses propres débuts, de relever un à un les moments difficiles ou délicats qu'il nous a fallu passer; comment nous sont venues, par exemple, les premières notions de l'équilibre, lorsque voulant cesser de ramper, nous avons essayé de nous mettre debout; et si nous n'avons pas gardé la mémoire de ces essais, pour

Hosted by Google

notre propre compte, que de fois nous en avons été témoins de la part d'enfants s'y livrant sous nos yeux! Combien peu ferme, sous les pas des débutants, cette terre qu'un jour ils fouleront d'un pied alerte et hardi, pour un jour aussi la sentir de nouveau se dérober et vaciller sous eux. Que de chutes angoissées tout d'abord, que de bobos conseillant la prudence, mais quel triomphe quand, des bras d'une nourrice, d'une amie, c'est jusque dans les bras de sa mère qu'il faut tenter le passage : quelque chose comme la traversée d'un Niagara sur un frêle tronc d'arbre par un voyageur sujet au vertige. Il faut du courage pour tenter une seconde fois la périlleuse entreprise. Mais comme cette gloire d'avoir ôsé relève et réconforte! Satisfait et tout à coup hardi, le peureux, le prudent d'un instant recommence sa tentative et, insensiblement, l'amie et la mère, les deux maîtres d'équilibre à cette heure, augmentent la difficulté en augmentant la distance.

Qui leur a enseigné cette science qu'elles apprennent à d'autres; est-ce dans des livres savamment documentés qu'elles s'y sont initiées? Non, dans leur cœur, et point de diplôme de n'importe quelle université ou de quel institut qui puisse témoigner d'une somme aussi grande de science : elles l'ont puisée à la source éternelle de tout ce qui est dévouement et lumineuse prévoyance.

Agir en tout d'après des règles tracées, d'après une méthode admise, sans recourir jamais aux conseils de l'inspiration, c'est se montrer trop formaliste. La pensée humaine, inépuisable, créatrice, dévoile chaque jour quelque nouveau secret. Que ne pourrait-elle découvrir sous l'impulsion spontanée de l'amour souverainement ingénieux d'une mère!

La nature eût été imprévoyante si, en confiant à celle-ci la mission de première institutrice de l'enfant né de ses flancs, d'initiatrice à l'âme, elle ne lui avait pas donné, pour l'accomplir, des instincts supérieurs et nécessaires.

Elle n'est pas seulement la première institutrice, elle est la seule institutrice, la vraie, celle dont les leçons, sans

Hosted by Google

qu'elle s'en doute, s'imprègnent le plus profondément dans l'âme pour y persister à jamais. L'on ne comprend même pas comment seul l'homme, échappant à une loi commune à tous les animaux, ait besoin du secours d'étrangers pour élever et instruire sa progéniture. Est-ce le produit d'une civilisation encore incomplète ou mal comprise ou, encombré de soins divers, l'homme est-il obligé de négliger le plus saint de ses devoirs?

Admettons que l'école et l'éducateur deviennent indispensables à un moment donné, quand les connaissances à dispenser sont en dehors des connaissances que possèdent la mère et la famille, et demandons-nous si, rendues à leur véritable rôle, celle-là et celle-ci ne seront pas plus influentes et n'en auront pas plus d'autorité et de prestige?

Quant à la mère, combien ces qualités qu'elle porte en elle-même auront plus d'efficace rayonnement lorsque chez elle l'esprit et le cœur auront été mieux cultivés, et qu'elle aura été élevée non seulement avec amour, mais avec intelligence! Le moteur initial se lubrifiera; il aura plus d'aise dans son jeu, plus et de meilleur effet dans son action.

Et la famille, ce centre d'affection, impulsif des traditions saines, des sentiments droits et des idées généreuses, elle se constituera d'elle-même bientôt, là où elle n'existe pas encore et là où elle n'existe plus.

Mais pour arriver à former des mères, à rendre à la famille son prestige, il faudra commencer par rendre plus constante, plus pratique l'éducation, plus généralisé aussi l'enseignement et, dès lors, par réorganiser dans certaines parties, l'école primaire qui, aujourd'hui, seule, en quelque sorte, tient lieu, bien souvent, de famille et de mère.

Hosted by Google

LA PREMIÈRE ÉDUCATION

La famille. L'école primaire.

I

Cette partialité est reprochée à la société d'une division marquée en privilégiés et en martyrs, laissant aux uns toutes les faveurs, aux autres toutes les peines. Je doute qu'elle disparaisse jamais : il y aura toujours, quelque amélioration qui s'obtienne, des malheureux au moins relatifs. Ni la matière dont nous sommes constitués, ni le cerveau dont nous sommes armés, ni la dose de vitalité qui nous est départie ne sont absolument identiques chez tous les hommes. Combien s'en vont à l'âge le plus tendre, atteignant à peine ce printemps de la vie dont tous devraient jouir en toute justice : les vingt ans, quand bourgeonnent les espérances, quand éclatent en nous, comme les pétales des plantes sous les efforts de la sève, les désirs divins du cœur. Tandis que d'autres, au contraire, arrivent à l'heure des lassitudes d'une existence active ou même désœuvrée et molle. Puis, alors qu'il en est dont les facultés sont brillamment développées — des élus ceux-là —, n'en est-il pas en plus grand nombre suspendus à mi-hauteur dans le milieu où nous plongeons, et d'autres encore condamnés à rester accrochés, vrais mollusques, aux aspérités du fond? Tous sont nés cependant avec ce visage fait, dit-on, à l'image de Dieu. Et encore ici que d'exceptions, que d'inconcevables écarts d'une règle uniforme! La beauté et la laideur, les charmes d'une physionomie sympathique, les aspects de brume assombrissante, les renfrognements, les loucheries du regard, etc., sont-ils le lot de tous les hommes indistinctement? Aux uns toutes les beautés, aux autres toutes les laideurs, et même ceux qui participent à ces extrêmes constituent une sorte de compromis, un essai de satisfac-

Hosted by Google

tion; ne peuvent-ils se plaindre? Il y en aura toujours de plus favorisés qu'eux.

Qu'une chose au moins soit réglée et distribuée d'une façon intègre, impartiale : ce qui touche à notre bien-être interne, à ce moi qui, livré à ses caprices, à ses débordements, entame notre propre considération, enlève à notre dignité et met en péril les intérêts de nos semblables, voire de la société tout entière.

Ce façonnement du moral n'est pas plus impossible que celui de l'intellect, prescrit, recommandé, celui-là, par tout le monde et auquel les lois ont largement pourvu chez tous les peuples civilisés. Notre individualité, notre personnalité est un composé d'éléments divers, soumis à des influences diverses. Elle est purement physique ou purement psychique. Rien ne peut, au point de vue physique, changer la nature de nos os, de nos chairs, de nos fibres, de nos nerfs; par le temps seulement, ils se modifient quant à l'étendue et au poids L'âme aussi reste dans son essence ce qu'elle était au moment où nous avons vu le jour; elle gagne seulement en énergie ou elle en perd. Nous formons, en un mot, une dualité capable de modification d'intensité dans chacune de ses parties. Une gymnastique sérieuse, scientifiquement appliquée, donnera plus de correction à nos formes; l'étude donne plus de force, plus de vigueur à notre esprit; pourquoi nos facultés animiques resteraient-elles seules rebelles à toute amélioration?

Par des exercices corporels bien réglés, faisant partie de l'éducation nationale alors, tout un peuple a été formé dont la plastique irréprochable a inspiré sa statuaire, encore aujourd'hui l'objet de l'admiration générale.

Ce pétrissage de l'homme extérieur, cette application à solidifier les chairs, à donner plus d'agilité, plus de confiance, à enhardir, agissant dès lors sur la volonté, sur le caractère, sur l'énergie morale — tout comme l'étude assouplit l'intelligence, élargit son horizon et rend plus vastes ses conceptions, — ce pétrissement, dis-je, n'est-il pas

Hosted by Google

possible quand il s'agit de l'être intime, de cette intimité où s'élaborent les sensations, d'où partent les élans de nos caprices, de nos désirs, où siègent nos passions?

S'il n'en était pas ainsi, c'est-à-dire, si nous étions incapables d'agir sur l'âme, de commander quelque peu aux incitations de nos passions, toute l'œuvre des religions, s'efforçant de changer nos menaces en prière, notre égoïsme en charité, notre indifférence en adoration et en foi, nos craintes en espérances, serait donc vaine et sans fond?

C'est la raison, c'est l'entendement qu'il faut élargir. Or, la raison est ce composé harmoniquement développé, de deux des trois éléments dont nous parlions tout à l'heure, le cœur, l'esprit; le premier suscite, le second examine et élucide, le troisième est le moule où s'agitent les deux premiers et qu'il est indispensable de faire fort pour que la pensée et la raison s'y mesurent fortes à leur tour.

Des trois éléments, celui qui est le plus négligé est précisément celui qui actionne les autres.

Lorsqu'à la suite et sous l'influence de la révolution française, on chercha à organiser le monde moderne, par le rajeunissement des institutions, l'éducation du peuple et son instruction furent considérées comme chose indispensable. Cette nécessité s'imposait de mettre tous les citoyens, sans distinction, dans des conditions identiques de préparation intellectuelle et aussi morale et civique. Et toutes deux, l'instruction et l'éducation, se trouvèrent prescrites par la loi, comme adéquates, et soumises aux mêmes soins.

L'Allemagne, pour ne citer que cette nation, a indirectement et d'une façon différente, repris l'idée depuis et lui a dû sa rédemption et sa grandeur. L'élan inspiré par Jahn, en 1813, avait donné des muscles à ses soldats, discipliné leur esprit; le peuple tout entier s'est fait aujourd'hui à ce régime que l'école obligatoire maintient.

Je ne reproche pas à mon pays de ne s'être pas assez

Hosted by Google

préoccupé d'instruire le peuple. Je lui reproche de ne pas avoir recouru à tous les moyens pour rendre cette instruction plus générale et plus réellement civilisatrice.

II

Dans les familles aisées, à peine emmailloté dans ses langes, la face encore tuméfiée, les yeux clos, les poings *retractés* comme s'il se mettait en défense contre la vie dans laquelle il vient d'entrer, le nouveau-né est présenté au premier baiser de sa mère; puis tout de suite il passe aux mains d'une personne spécialement affectée à son service. Il est couché dans un berceau duveté, d'une blancheur de cou de cygne, aux bercements moelleux; on parle bas autour de lui; d'épais tapis assourdissent le bruit des pas. Une nourrice choisie par le médecin, grasse, rougeaude, épaisse de membrure, bien campée sur les hanches, sentant l'aire et l'étable, est appelée à l'honneur de verser aux lèvres du nouvel arrivé les gouttes nacrées de son lait. S'il pouvait comprendre et comparer, celui qui vient d'entrer dans le monde, déjà il se croirait un élu, un privilégié. On lui adresse des paroles de tendresse, on essaie d'exalter sa vanité : il est beau, ravissant; ce sont des mangeries de caresses, un assaut d'attentions, un concert de paroles douces auquel l'ouïe insensiblement s'accoutume et se fait par ce qui l'entoure. Par le luxe dont il est environné, par l'empressement qui est mis à le servir, par cette complaisance constante, cette courtisanerie, débute son éducation.

Tout cela, à petites doses répétées, pénètre en lui, c'est le régime qui lui est réservé, c'est le milieu ordinaire où il va se mouvoir et agir. Dieu lui conserve pareil bien-être! Puis ce sont les coquetteries : des linges fins, des dentelles, des rubans dont on l'habille et le pare; le hochet d'argent qu'on agite pour le distraire. Rien qui, autour de lui, ne soit de nature à l'impressionner. Il ne s'en rend pas compte, tout d'abord, mais il s'y fait; cela deviendra

Hosted by Google

bientôt un besoin. S'il sort, c'est en voiture, roulant mollement sous les ombreuses allées du bois. Que le soleil darde, vite une ombrelle s'ouvre l'abritant contre l'ardeur des rayons. Enfin il n'est rien qu'on n'imagine pour le soustraire aux heurts du séjour terrestre, et, minute par minute, seconde par seconde, cette attention constante, cette préoccupation assidue du bien de sa petite personnalité entre dans ses nerfs, dans ses fibres et devient la condition nécessaire de son existence.

Ces soins se poursuivront pendant des années, et quand, sa conscience commençant à s'éveiller, il s'apercevra non des gâteries dont il est l'objet, mais du moindre relâchement à les lui prodiguer, il s'en trouvera blessé et mécontent.

Cela n'explique-t-il pas bien des choses?

Dans la bourgeoisie — je parle de cette bourgeoisie encore mélangée de prolétariat, tenant de la classe *élevée* par certaines manies qui lui valent certains ridicules : enrichie, elle a toutes les ambitions de la noblesse dont elle se moque tout en voulant lui ressembler, — dans la bourgeoisie donc, l'enfant, dès son premier vagissement, est traité avec un peu moins de mise en scène et parfois avec plus d'émotion. On vante ses formes dodues ou fines. Toute une révélation de son avenir : si c'est un garçon, il deviendra un négociant fortuné, un fonctionnaire haut titré, un grand financier. Si c'est une fille, rien n'empêche de la supposer unie à quelque nabab. Et tout cela dès le moment déjà où le baby est encore inerte et flasque, à peine éveillé aux agitations de ce monde, la tête sur le coussin d'un berceau moins luxueux que celui de l'enfant de tout à l'heure, mais visant à l'être tout autant (1).

(1) J'ai connu une mère qui sachant, elle, quelle est l'influence, sur la direction de l'esprit, d'une idée que l'on y a versée avec continuité, disait et répétait chaque jour à son fils, dès qu'à peine les paupières de celui-ci s'étaient dessillées : « Tu seras millionnaire à trente ans ! » Et cela sans autre recommandation que de réussir !

Hosted by Google

Mêmes soins, moins de prévenances : le personnel fait défaut; les cris et les pleurs n'émeuvent pas l'entourage; plus insensible, pas aussi intéressé, veux-je dire, à se montrer complaisant. Puis il est bon de laisser s'aguerrir l'enfant; il faut tout prévoir : qui sait ce que le sort lui réserve. Il y a là de la sagesse, du bon sens alors. Mais que l'enfant s'entête, qu'il veuille, qu'il ébranle de ses cris les échos de la maison, et alarmé on court à lui pour l'apaiser. Il n'est pas rare qu'on le couvre de baisers, qu'on l'assaille de caresses après avoir montré un instant de fermeté et que les baisers et les caresses augmentent en raison de l'obstination que déploie le jeune apprenti despote. Rien de réglé, rien de raisonné; du va-et-vient dans les procédés; un apprentissage initial d'incertitudes et de caprices.

Il y a d'ailleurs des jours où le souci hante ceux qui le soignent. Des accès d'humeur et de brusquerie alors. Puis il s'allaite au sein de sa mère cette fois, celui qui vagit encore. Et si la mère nécessairement plus préoccupée que l'autre qui, ayant conçu n'a plus qu'à se reposer, a quelque sujet de chagrin ou de tourment, la nourriture du pétiot s'en ressent. Et cette éducation première, tergiversante et heurtée, manquant de fermeté et de suite, devient la cause du peu de fermeté, des alternatives de raideur ou du trop de facilité d'humeur qui est la caractéristique souvent de la bourgeoisie. Nous verrons l'enfant grandir dans ces conditions qu'il retrouvera à l'école primaire, au collège, à l'athénée ouvertes à son intention.

Passons aux quartiers populeux, les ruelles et les impasses. Les éclats joyeux sont des glapissements; les accès de colère, des vociférations, des jurements sonores. Dans une chambre étroite, blanchie à la chaux, propre si l'on veut, au plancher rugueux retentissant sous les pas, sur une couchette mince est étendue une femme pâle, échevelée, souriant maintenant à travers les larmes que

Hosted by Google

lui ont fait verser les douleurs. Elle vient de donner le jour à un citoyen. Le père est à l'atelier, c'est un ouvrier mécanicien, ou ébéniste, ou menuisier; un ouvrier enfin, vivant de son salaire, comme le bourgeois vit du produit de son commerce ou de son emploi, heureux quand le travail ne chôme pas. Il est intelligent, il est courageux.

Nous le supposons ainsi pour démontrer que les mieux doués, les mieux disposés subissent les influences du milieu. L'accouchée est soignée par une voisine, brave femme, bavarde, un peu sur sa bouche, se laissant facilement solliciter par sa chaise, même quand elle n'a pas à l'occuper pour procéder à la toilette ou aux soins de propreté du jeune prolétaire. La mère s'acquitterait de ces soins avec moins de rudesse et plus de bonne volonté. Il n'est pas impossible que, pour se stimuler au travail, la voisine, de temps en temps, ne demande des forces à un petit verre de genièvre. Généreusement la ménagère en a mis une bouteille à sa disposition dans un coin du bahut, et généreusement les appels au stimulant se suivent. Alors, ou trop de gaieté ou trop de rudesse. La mère s'en aperçoit; elle a peur, elle réclame l'enfant et l'enfant se pend des heures entières à la mamelle mal alimentée. D'ailleurs la voisine a son intérieur à soigner; elle y reste la nuit et la nuit les maigres libations ne cessent de la part du poupon assoiffé.

Puis il y a les contrariétés. Le mari rentre mal disposé : le patron n'a pas été envers lui comme il aurait dû l'être; des tracas d'un autre genre encore ont fait fuir la bonne humeur. De gros mots sont échangés. L'ouvrier a son grain d'amour-propre et de fierté, absolument comme nous l'avons tous.

Alors, alors la joie sereine qui soutenait l'homme aux machines ou à l'ébénisterie s'en va. Les choses lui apparaissent en noir. Ce n'est déjà pas gai de voir sa femme au lit des jours entiers, de rester avec des habits et du linge dont une aiguille et du fil répareraient les déchirures si la ménagère était valide, et de trouver une chambre en

Hosted by Google

désordre; il arrive même que le dîner n'est pas prêt ou qu'il goûte le brûlé. Et, assombri, l'homme songe aux misères de sa condition, il tourne une à une les pages de ce livre difficile à lire qu'on appelle l'avenir, et les pages se succèdent qui lui donnent de la tristesse : les semaines sans travail, sans argent, l'armoire vide; point de crédit; un mioche à élever; puis les maladies, les infirmités, l'hôpital, et pour perspective finale, pour couronnement, l'hospice peut-être.

En voulant rappeler en son cœur l'insouciance, la gaieté qui y chantait et qui lui laissait l'impression que laisse, le matin, le chant de l'alouette tirelirant au-dessus des champs, là-haut, il s'en va au comptoir de zinc, avec des camarades, de bons lurons, noyer les pensées aux teintes sombres.

Pourquoi l'ouvrier n'aurait-il pas ses heures de rêve, de poésie relative et ne céderait-il pas à une sorte de bercement qui fait fermer les yeux à la réalité pour les ouvrir à l'illusion? Or, pour lui, le seul moyen, le seul qu'il connaisse, le seul qu'on lui ait appris, sans lui en indiquer d'autre, le plus dégradant, c'est l'ivresse par la boisson...

Des reproches bêtes, des invectives, des jurons, l'épouse affaiblie qui pleure, innocente de tout le mal et victime, quel milieu pour le petit être nouveau, dont les heures, les jours, les ans, s'écouleront ainsi! Il y grandit; il y acquiert les premières notions de ce qui pour lui constitue la vie, il s'y accoutume tout comme le fils du noble et le fils du bourgeois aisé se font au leur.

Mais que devient l'éducation de famille ainsi, quelle influence favorable, quelque peu salutaire, peut-elle avoir? Et en réalité et sauf de rares exceptions, l'éducation de famille n'existe guère, ni chez le riche, ni chez le pauvre.

Cependant l'école primaire qui, à défaut de mieux, devrait en tenir lieu, n'est pas à même de la remplacer sous ce rapport, ou bien encore elle fait défaut précisément pour les plus abandonnés, pour ceux à qui elle serait le plus nécessaire. Les parents de ces derniers, par lassi-

Hosted by Google

tude, par nonchalance, par ignorance surtout laissent leurs enfants courir les rues, hâves, déguenillés, s'habituer à la fainéantise, au vice et s'y complaire. Un moment une main se tend vers eux. L'âge de la première communion est venue; l'Église appelle les enfants pour leur enseigner les préceptes de l'Évangile, les commandements de Dieu, pour éveiller en eux les sentiments religieux et les moraliser; elle les stimule, elle les encourage, elle les habille de neuf quand le grand et le saint jour de l'initiation et de la lumière est venu. Mais combien de temps dure cette action ! Dès le lendemain même, ils retournent à leurs habitudes débraillées. L'Église le sait bien, elle ne néglige aucun moyen de les ramener vers elle, par des exhortations. C'est quelque chose; ce n'est plus assez; le pli est pris. Les deux cultures devraient marcher de pair. Que le prêtre s'occupe d'enseigner la morale, mais que la famille elle aussi et, à son défaut, l'école, en donnent les notions d'une façon pratique, usuelle et constante.

III

Cette humanisation générale que nous préconisons n'est en définitive qu'une question de justice. Là serait le vrai communisme, le partage ou, si l'on veut, l'extension à tous sans exception de la santé de l'âme, plus réalisable que la santé du corps. Certes, toujours et malgré les réformes sociales les plus ingénieuses, continueront de sévir les douleurs physiques, et toujours nous guettera la mort, cette impitoyable faucheuse, qui fait tomber sous ses coups l'épi en germe comme l'épi déjà mûr. Une chose sera du moins accessible à tous : un contact moins rude dans les relations, en même temps que plus d'urbanité, plus de générosité mutuelle. Tout cela en nous efforçant de chasser la bête, non pour faire l'ange, mais pour conquérir notre réelle dignité d'homme et de prendre, dans

Hosted by Google

l'échelle des êtres créés, ce premier rang que nous avons la prétention, trop souvent injustifiée, d'y occuper.

Demandez aux visiteurs des pauvres, à la police, à ceux qui sont obligés de parcourir les quartiers populeux, à quelle démoralisation on s'y heurte. Demandez-le à ceux qui s'en vont par devoir ou par plaisir, par amour pour la vie pastorale, aux fêtes villageoises, cette démoralisation s'étale cynique, sans pudeur : la jeunesse des deux sexes s'en fait, dirait-on, une sorte de gloire. C'est un signe de force. On s'excite à se dépasser en récits graveleux, en mots orduriers, en bravades canailles; on se défie en témérités bêtes. Dans la tenue, dans le costume, dans le langage, on affecte un répugnant débraillé. Jusqu'au geste a quelque chose d'obscène. En ville, c'est dans ces fonds que se trament, la plupart du temps, les mauvais coups, et, chose étonnante, au milieu de ce grouillement des vices règne une vertu relative. Rarement un coupable est dénoncé par ses complices. Mais gare aussi au dénonciateur! Est-ce peur, est-ce conscience de sa propre immoralité? Tous se taisent.

Et dans ce fouillis impur, il ne serait pas possible de jeter, comme dans les immondices et les amas putrides, quelque désinfectant?

Insistons encore sur ce point : Cette amertume est au cœur du peuple; il croit volontiers qu'à raison de sa condition, la justice elle-même, cette haute et malléable expression de l'intégrité sociale, se fait partiale et penche du côté de ceux que la fortune favorise. Il se persuade ainsi que fatalement il doit succomber, et cette croyance paralyse ses efforts vers le bien quand il s'y sent disposé. Vienne le jour où plus policés, ceux qui sont au premier rang et ceux qui sont au dernier, ayant été soumis à une discipline morale plus sérieuse et plus uniforme, tous mettront dans leurs relations mutuelles plus de réserve et plus de confiance. Il se pourra que des animosités, la jalousie, l'envie des uns, la morgue des autres se trahissent encore; cela sera et continuera d'être, mais avec moins d'acuité et moins de haine.

Hosted by Google

De l'hypocrisie alors? Eh! mille fois non; les caractères étant mieux formés, initiés à la droiture, à la sincérité, on se fera un mérite et peut-être un besoin souvent d'être juste et sincère. Lents seront les progrès, mais persévérants; ils s'étendront à mesure que l'influence éducatrice s'étendra. Faudra-t-il vingt ans, en faudra-t-il cinquante pour arriver à cette situation nouvelle, sensiblement meilleure? Le temps est un facteur nécessaire; ce n'est pas un motif de reculer devant l'épreuve parce qu'elle sera longue et difficile : on n'a que trop tardé; c'est un motif d'agir sans délai.

IV

Dans les pays où l'enseignement primaire est obligatoire, où tous les enfants, sans distinction, sont soumis à une culture intellectuelle et morale, il sera possible, moyennant certaines réformes, de leur donner, à défaut de la famille parfois insuffisante, cette première éducation pratique si négligée aujourd'hui.

Mais là où, comme en Belgique, on hésite encore à décréter l'obligation, la situation que nous déplorons persistera et ce sera un grand mal.

Quels motifs oppose-t-on à la mesure, dans le pays où j'écris ces pages?

La liberté du père de famille à respecter, la nécessité, dans les ménages, dépourvus de ressources suffisantes, de mettre l'enfant, dès que ses forces le permettent, à même de contribuer, par le gain d'un salaire, à l'entretien de la communauté. L'atelier, l'usine tient lieu d'école pour ceux-là, et Dieu sait s'ils y apprennent autre chose que d'ajuster un rabot, de marteler sur l'enclume le fer rougi au feu, de gâcher la chaux ou le plâtre, de croiser les jambes sur un établi de tailleur, de manier le tranchet et l'alène, etc. Ils s'y initient à un ordre d'idées et à un genre de conduite énervant le cœur et l'esprit. Ils appren

Hosted by Google

dront un métier, oui, mais ils n'ont pu s'ouvrir, par l'instruction intellectuelle et morale, une issue vers une situation meilleure ; si encore on leur faisait aimer la position qu'ils ont choisie, pour qu'ils n'aient pas à récriminer plus tard contre leur sort !

Les Églises, nous l'avons fait observer déjà, en dépit de leurs efforts pour attirer les enfants à elles, pour éclairer les consciences, ne suffisent pas à remédier au mal. Que de déchets dans leur travail d'épuration, que d'âmes leur échappent malgré tout !

Et l'on se demande comment cette œuvre de justice, comment cette charité prêchée par le Christ, cette recommandation d'aimer son prochain comme soi-même, n'a pas plus remué les cœurs, qu'après dix-neuf siècles tant de nos semblables, tant de nos frères restent victimes de l'insouciance, noués qu'ils sont, par le défaut d'éducation, à une infériorité intellectuelle, morale et dès lors sociale. Et cependant les constitutions modernes proclament l'égalité des citoyens, supposant dès lors que tous les citoyens ont été mis, jeunes encore, en état d'exercer leur intelligence, premier instrument de leur émancipation.

Consultez les statistiques judiciaires, regardez autour de vous, vous serez effrayé du nombre de vos concitoyens dont l'esprit et le cœur restent abrupts et sauvages. Tout polissage leur fait défaut ; ils ont de plus la misère, la gêne tout au moins, d'où naissent le découragement, le vice, la haine, cette haine des classes qui s'accentue chaque jour. Les efforts pour faire cesser cette situation sont donc loin d'être en raison de l'intensité du mal. Nous n'agissons pas comme nous devrions agir ; l'égoïsme nous asservit ; nous nous complaisons dans une torpeur dangereuse. S'il est vrai que c'est du cerveau que part le rayon qui éclaire nos actions et nous indique le chemin le plus sûr à suivre dans la vie, c'est lui qu'il faut débroussailler pour nous mettre tous, au moins sous ce rapport, dans des conditions équivalentes.

Hosted by Google

Et l'école étant le seul émondeur, il faut que l'école soit fréquentée par tous sans exception.

Mais, si malgré toutes les saisons qui commandent de la rendre obligatoire, certains esprits persistent à ne pas vouloir de coercition, sous ce rapport, d'autres moyens doivent se présenter d'atteindre le résultat désiré! Qu'on institue, par exemple, une récompense, une prime en faveur des pères ou mères de famille pauvres, envoyant avec assiduité leurs enfants à l'école primaire et cela jusqu'à ce que ces enfants aient atteint leur quinzième année. En agissant ainsi, non seulement on développera une saine émulation dans la classe ouvrière, mais on préviendra une objection qui a été souvent formulée. Cette objection est tirée de la nécessité d'employer les enfants à contribuer de bonne heure, par un travail manuel quelconque, à l'entretien de la famille; elle perdra, grâce à ce système d'encouragements, une part considérable de sa valeur.

Pour ma part, je préférerais l'établissement de l'enseignement obligatoire pur et simple comme en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Suisse, en Italie, en France, etc.

Mais un autre argument se présente : celui de la liberté du père de famille à respecter. Rencontrons-le dans notre pays.

En Belgique, quiconque se sent des dispositions à s'instruire est admis à s'instruire. L'indigent peut aller à l'école sans qu'il lui en coûte rien, et des écoles sont ouvertes dans les moindres communes. Cela est exact. Mais ce n'est pas la volonté seule de l'enfant qui doit agir; c'est celle de l'auteur de ses jours; lui est encore en tutelle et obligé de se soumettre. On ne peut lui dire : Seul tu es arbitre de ton sort, tu es libre de tes actes; si tu fais mal, tu tomberas dans l'application du code pénal; il est de ton intérêt de t'instruire et d'apprendre dans quelle voie il faut marcher pour ne pas être exposé à mal faire. Le père décide, l'enfant n'a plus qu'à obéir.

Hosted by Google

Le premier use d'un droit, cela est incontestable, le droit à l'autorité ; mais à côté de ce droit n'a-t-il pas aussi des devoirs?

La paternité peut ne pas affecter son véritable caractère chez les natures perverses, stupides ou dévoyées, chez celles qui n'ont ni sensibilité ni intelligence, et à qui la loi du sang, toute faite de prévoyance, reste étrangère. Cela est possible comme sont possibles les monstruosités, les folies, les aberrations; mais il faut se demander comment les choses se passent quand les cœurs et les esprits sont sains. Il y a une logique en tout. A celui qui naît de notre fait est due notre protection, notre secours, notre aide, notre appui ; s'il est en danger, nous le défendons au prix de notre vie, et dès lors de notre bien, et cela aussi longtemps qu'il est incapable de se défendre, de se secourir, de se protéger lui-même. Ce n'est rien moins que l'instinct de conservation qui s'étend de nous-même à tous ceux qui sont issus de nous. Cela est consacré par nos codes qui ne nous relèvent en réalité de nos obligations à cet égard que lorsque les enfants ont atteint leur majorité.

Cette vie que nous avons donnée à nos fils et, par cela même que nous la leur avons donnée, nous la leur devons rendre possible et supportable. Ne serait-ce pas la leur reprendre indirectement que de ne pas la leur faire telle? Encore un des secrets de l'amour paternel : il se double d'obligations; il n'est si intense en nous que pour nous faire trouver ces obligations douces et attrayantes. Ceci n'est pas écrit dans nos codes et ne devait pas y être écrit; chacun ne le sent-ils pas gravé d'une façon indélébile dans le fin fond de son cœur?

Or, l'une de ces obligations est de nourrir, d'abriter l'être né de notre fait, de le défendre contre les dangers, de l'élever, c'est-à-dire de le préparer pour l'heure où il devra se suffire à lui-même. Et, je le demande, le père qui, sous prétexte de liberté, cherche à échapper à l'obligation dont il s'agit, remplit-il son devoir?

Hosted by Google

Et quelle est d'ailleurs cette liberté qu'on se montre si jaloux de lui conserver?

Certes, cette reconnaissance par les institutions modernes d'un droit qui sauvegarde l'indépendance de nos actes personnels, cette préoccupation, ce respect de la volonté de chacun répond à un sentiment inné chez l'homme. Nul ne peut être contraint à ce qui porterait atteinte à ses intérêts, à ses convictions, à sa vie; s'il juge que ses convictions sont blessées, ses intérêts lésés, sa vie en danger, il est légitime qu'il se défende ou qu'on le défende. Mais cette garantie ne peut jamais aller jusqu'à compromettre le bien-être et les intérêts de la généralité. Je suis libre, j'en ai le sentiment et la conscience, et cette liberté m'autorise à tout faire. Oui, tout; excepté de toucher à la liberté d'autrui, aux convictions, au bien, à la vie d'autrui, parce que sans cela, je détruirais chez autrui cette liberté dont je me fais si ardemment le défenseur pour moi-même.

La liberté sociale n'est donc pas seulement ce sentiment impatient de toute entrave que nous concevons et dont nous retrouvons quelque peu les notions dans les idées d'infini et d'indélimité. Elle doit être forcément circonscrite aux bornes qui touchent à la liberté de tous et de chacun.

Et parmi les garanties données à tous et à chacun, n'est-il pas juste de prévoir ce qui doit contribuer à leur bonheur, quand c'est le bonheur de tous qu'il s'agit d'assurer? Rien de plus sacré pour l'homme que l'émancipation de son être moral et intellectuel C'est un besoin de nature; c'est un droit. La liberté de rester immoral et ignorant est contraire à la sécurité de tous, elle porte donc atteinte à la liberté de tous. J'estime qu'on ne saurait raisonnablement justifier comment il serait plus attentatoire aux droits d'un citoyen de l'obliger de s'instruire et de se moraliser, que de le forcer à prendre les armes pour la défense de la patrie qui court un égal danger, ici comme là.

Hosted by Google

Dira-t-on qu'en matière d'enseignement, notre pacte fondamental a consacré la liberté absolue de s'instruire ou de rester sans instruction aucune, et que par respect de cette liberté encore on ne saurait imposer à personne l'obligation de s'instruire? L'objection n'aurait pas plus de valeur : elle serait en opposition formelle avec ce que les auteurs de la Constitution ont dû vouloir. En laissant à chacun la liberté de prendre l'instruction où il veut, comme il veut, c'est à lui faciliter les moyens de l'acquérir qu'il a visé, et cela selon son choix. Jamais il n'a pu être question de réagir contre une trop grande ardeur de cultiver son intelligence dont aurait été pris le citoyen belge. De pareils excès ne sont à prévenir par aucune Constitution raisonnable.

Voilà, je pense, la réponse à faire à ceux qui invoquent pour un père le pouvoir de laisser son fils ignorant et misérable.

D'autres objections, de fait celles-ci, ont été soulevées contre l'enseignement obligatoire. Tout d'abord, et sans contester les bons effets de la mesure en Allemagne et dans les pays scandinaves notamment, on s'est demandé ce que la France en avait recueilli jusqu'à cette heure. La situation morale et intellectuelle du peuple, affirme-t-on, ne s'en est pas relevée.

Je ne sais pas sur quelles données s'appuie cette affirmation, mais il n'y aurait rien d'étonnant qu'il en fût ainsi. Le principe de l'obligation n'est admis en France que depuis 1882. C'est à peine si déjà une génération est sortie des écoles : un mince ruisselet venant mêler son eau pure au grand fleuve limoneux. Il est à remarquer, d'autre part, que l'âge d'enrôlement dans les établissements industriels, les usines et les mines, n'a pas, comme en Allemagne, été reculé de façon à permettre aux enfants la fréquentation des écoles jusqu'à l'extrême limite assignée à cette fréquentation.

Une dernière objection encore qui m'a été faite, par un instituteur cette fois, non sans m'étonner quelque peu :

Hosted by Google

« En Belgique, les écoles libres adoptées admettent les élèves à leur choix, tandis que les écoles communales sont tenues de recevoir tout le monde. A ces dernières seront destinés les élèves les moins bien doués et l'enseignement communal s'en ressentira. » Cela est-il bien vrai? Et s'il en était réellement ainsi, ne faut-il pas dire qu'aux instituteurs communaux reviendrait la tâche la plus difficile et, dès lors, la plus honorable? D'ailleurs, il n'y a plus de concours et l'infériorité de leurs élèves, si réellement cette infériorité devait résulter de la situation nouvelle, ne serait pas proclamée *urbi et orbi*. Je dirai même qu'à mon avis, le concours, nécessaire en toute situation pour stimuler les efforts des maîtres, serait indispensable avec le système de l'école obligatoire.

Ces dernières considérations, je ne les signale que pour mieux faire ressortir la futilité de certains griefs que l'on s'ingénie à émettre sur une question qui devrait être examinée et combattue avec plus de sérieux.

Un mot encore. Dans le système d'un enseignement non imposé, mais encouragé, stimulé, comme celui dont je viens de parler, cette liberté du père de famille que l'on veut respecter n'en sera pas moins compromise, mais s'il cède à l'appât d'une indemnité, ce sera au prix de sa dignité. Et ce sont de mauvaises lois que celles qui ont pour effet de rabaisser, non d'exalter ces deux sentiments chez un peuple.

(*A suivre.*) ÉMILE GREYSON.

Hosted by Google

LA PETITE SŒUR

Quand on l'avait apporté, son casque avait glissé dans le balancement du brancard, et de l'affreuse brisure de l'os frontal le sang s'y était répandu, comme dans une urne. La serviette qu'on lui avait nouée, en hâte, était toute rouge, et rouges aussi, par sabrures, les toiles de la civière. En le voyant au milieu de ce désordre, les yeux clos, si pâle, mais gardant sur sa pâleur la fringance de sa jeune moustache, et toute la grâce svelte de ses vingt ans, la petite sœur s'effara. Elle dit :

« Mon Dieu ! Mon Dieu ! »

Puis elle s'immobilisa dans sa pitié, au point que le médecin, qui marchait derrière les porteurs, dut la rappeler à ses devoirs.

« Vite, ma sœur, les objets de pansement !... »

Elle ne l'avait pas reconnu sous le baudrier verni, martelé de clous d'or, qui lui barrait la poitrine, et le képi à galons qui le coiffait. Alors, seulement, elle ferma la porte de l'hôpital sur l'horizon familier de la petite ville, où rougeoyait, ce soir-là, la lueur de l'incendie d'où venaient tous ces gens.

A partir de ce moment, elle fut toute à ses devoirs. On vit sa petite ombre, rapide et silencieuse, glisser dans les corridors, courir le long des escaliers, ouvrir et fermer des portes. Devant le corps du petit pompier, étendu maintenant sur une table, le chirurgien nouait son tablier par-dessus son uniforme. Et déjà tout était étalé, dans l'ordre le plus parfait, à portée de sa main, la petite sœur à ses côtés, prête à toute assistance, comme un soldat à son poste de combat.

Ils étaient seuls dans la salle aux murs blancs de chaux, avec,

Hosted by Google

entre eux, le corps déshabillé du blessé. Tout en travaillant, tandis qu'elle lui passait, une à une, les pièces de chirurgie, les ouates et les gazes de pansement, avec une science de vieil interne, le docteur expliquait l'accident. Une fillette oubliée dans la maison en flammes. Le cri de la mère s'apercevant que son enfant manquait. Alors, un pompier, celui-là, impulsé par ce cri, s'élançant dans la fournaise. Puis, à une fenêtre, la lueur d'un casque, un bras levé laissant choir, dans l'horreur de la foule, un paquet vivant rebondissant sur une toile tendue. Enfin, un écroulement de flammèches et de boiseries incandescentes, d'où avait surgi cet homme le front troué et les vêtements en feu...!

Dans l'œil terrifié de la petite sœur, le drame vivait. Et sa pitié attendrissante, pour le héros, se dépouillait, à mesure, de toute banalité de sentiment et d'instinct, muait en une sorte de fraternité plus proche, enfantine et touchante.

Mais le chirurgien achevait sa besogne. Le blessé ne s'était pas réveillé du sommeil chirurgical. Porté sur un lit, dans une chambre exiguë et claire, il fut confié à la petite sœur. Elle accepta ce devoir avec gratitude, émue d'une sollicitude plus intime qu'elle ne se connaissait pas et qu'elle attribuait à une mutuelle ardeur dans le dévouement et la charité. Le sacrifice ne parlait-il pas en lui comme en elle? Le dévouement absolu et instinctif au soulagement des douleurs et des souffrances d'autrui, la jouissance de sauver des vies dans l'oubli total de soi, les faisaient semblables l'un à l'autre. La fraternité dont elle se sentait divinement pénétrée, s'en avivait. Et qu'ainsi ils communiaient ensemble dans la volonté de Dieu et dans l'espoir des récompenses annoncées à ceux qui auront accompli l'œuvre d'amour et de salut, la petite sœur n'en doutait plus.

Le pas du docteur remontait. La porte de la chambrette se rouvrit. Le chirurgien reparut, le képi de travers, le front soucieux. Pendant quelques minutes, il parla bas, cherchant ses mots, le ton, néanmoins, bref et impératif. A la porte de l'hôpital un groupe de citoyens l'avait rejoint. Le petit sergent

Hosted by Google

était membre d'une société de libre-pensée. Ces messieurs avaient exhibé un testament réclamant des funérailles civiles. Le signataire étant en danger de mort, ses amis avaient mission de veiller au respect de ses dernières volontés. Pas de prêtre à son chevet; pas de sacrements, pas d'Église...! On se défiait des sœurs, mais on avait confiance dans le médecin.

La petite sœur était atterrée.

Le docteur parlait net :

« Vous savez, je ne veux pas d'histoires. Chacun est libre. Toutes les convictions sont respectables. Il faut que celles de ce garçon soient respectées. »

Elle osa objecter :

« Mais si M. l'aumônier se présente?...

— Vous lui défendrez l'accès de cette chambre. »

Elle eut un geste de désolation.

Le docteur, la main sur la clef de la porte, ajoutait avec cordialité :

« C'est dans votre intérêt. Si l'on apprenait qu'il y aurait eu autour de ce blessé des tentatives pour le convertir, la commune n'hésiterait pas une seconde à laïciser l'hôpital. Après tout, elle ne demande qu'une occasion. Et je vous parle en ami en vous engageant à vous tenir tranquille. Vous expliquerez l'affaire à M. l'aumônier, qui m'approuvera, j'en suis sûr. »

Le docteur était parti depuis longtemps. La veilleuse brûlait, le blessé était délicatement bordé, les fioles rassemblées en ordre sur la table de nuit. Qui donc avait fait ces préparatifs? Elle-même, apparemment, car personne n'était entré dans cette chambre. Elle se retrouvait assise, presque couchée, dans le grand fauteuil au pied du lit, des pleurs dans les yeux, aux doigts les grains frétillants du rosaire, et dans la tête un monde de pensées embrouillées.

Quel scandale et quelle honte!

Depuis près de quatre ans qu'elle était dans cet hôpital, c'était la première fois qu'on y amenait un athée! Comment était-elle restée dans cette chambre, enfermée avec ce corps où

Hosted by Google

habitait le démon? De suite, le docteur parti, elle avait tiré son chapelet, fait le signe de la croix, récité les prières pour éloigner le Malin. Son premier sentiment fut de se reculer, comme d'un contact impur et brûlant. Mais, à ce moment, le blessé avait poussé un soupir et fait un mouvement. Et elle s'était, machinalement, rapprochée, apitoyée quand même, docile au devoir d'assistance. Elle le vit si pâle, si jeune, si beau, que de nouveau elle se sentit profondément remuée.

Et soudain, une image s'évoqua en elle : de ce corps charmant se tordant, sous la morsure des flammes infernales, en des douleurs éternelles et maudites. Elle joignit les mains :

« Oh! le sauver mon Dieu!... »

Dès ce moment, elle fut au rôle que la foi impose à ses pareilles : elle se souvint qu'en apportant soulagement aux maux physiques, l'Église pratique le rappel des âmes égarées. Ah! que sont les joies de la terre à côté de l'assurance du ciel et du sourire de Dieu? N'était-ce pas pour cela qu'elle avait renoncé à la famille et au monde, qu'elle avait choisi ce poste d'hôpital, prête à la vue et au toucher de toutes les détresses de la chair, s'immolant, avec sérénité, aux soins les plus répugnants, aux manipulations les plus abjectes, vraiment heureuse et triomphante si elle avait pu, par de tendres paroles et de pieuses pratiques, disposer ses malades à une vie chrétienne ou à une bonne mort.

A l'aube, à l'issue de la messe basse qui rassemblait les sœurs dans la chapelle autour de l'aumônier, l'esprit tout bouleversé encore des âpres méditations de la nuit, elle conta le cas.

Ses compagnes, toutes plus âgées, et qui, sans doute, avaient connu des circonstances semblables, restèrent silencieuses et graves. Le prêtre prononça des phrases imprécises. Dieu, parfois, envoyait à ses plus fidèles servantes de telles épreuves. Mais il ne faut jamais désespérer de sa miséricorde infinie. Évitons de heurter de front l'impiété et ne faisons aucun excès de zèle qui pourrait tout compromettre. Comme l'eau qui tombant goutte à goutte finit par percer le roc, la persistance de

Hosted by Google

l'exemple et le dévouement pieux peuvent attendrir le cœur le plus dur. Dieu ferait le reste!...

Quand le docteur vint faire sa quotidienne visite, le blessé avait les yeux ouverts. Il n'avait pas encore repris connaissance complète de lui-même, mais l'ensemble des symptômes paraissait favorable. Le médecin institua le traitement. Après quoi, sa dernière recommandation fut, comme la veille, inquiète et pressante pour la petite sœur.

« Et vous, pas de simagrées, n'est-ce pas? Rappelez-vous nos conventions. Vous vous feriez toutes chasser — et moi aussi!... »

Elle eut la force de sourire à cette sortie bourrue, tempérée par la familiarité paternelle du doigt qui lui tapotait la joue. Au fond, elle était éperdue, car elle se sentait impuissante entre ces contradictions et faible devant la grandeur de la tâche.

Vers le soir, le jeune homme revint à lui. D'un coup d'œil lucide et net, il fit lentement l'inventaire de l'endroit où il se trouvait et comprit tout. La petite sœur sentit s'appuyer sur elle, du fond du lit, un regard conscient et curieux. Elle était fort émue. Elle redoutait les premières paroles de l'athée. Qu'allait-elle entendre? Des injures, apparemment, des blasphèmes, des horreurs! Ses doigts tremblaient et ses prunelles vacillaient sous ses paupières baissées, tandis qu'elle présentait doucement au blessé la potion et la cuillère, selon l'ordonnance du docteur. Le jeune homme avança les lèvres, regarda cette main blanche et craintive, but la liqueur. D'une voix faible, il dit :

« Merci, ma sœur. »

Tel était son trouble que, quoiqu'elle n'eût pas levé les yeux, elle sentit sur sa main le poids de ce regard, — et un peu de rougeur lui en vint aux pommettes.

Mais elle se raidit aussitôt. Son émotion lui parut une défaillance de sa foi. Si l'aumônier l'avait vue à ce moment, il lui eût dit : « Eh! quoi, ma sœur, vous rougissez donc de la robe que vous portez? Devant le regard de l'impie, le juste doit-il s'humilier et la fille de Dieu frissonner de crainte? »

Hosted by Google

Elle se rejeta dans le fauteuil, au pied du lit. Dans un geste inconscient de défense, elle avait tiré son chapelet — et elle se remit en prière.

Un lourd silence s'écoula. Quand elle eut récité dix *Paters*. bravement elle regarda du côté du lit. D'une expression de visage, où elle crut démêler à la fois de l'étonnement et de l'ironie, le blessé suivait le manège des grains du chapelet. On aurait dit qu'il voyait cet objet pour la première fois. Elle en fut scandalisée, se signa et reprit ses oraisons. Puis, à un nouveau coup d'œil qu'elle lui jeta, elle vit qu'il fixait durement le crucifix de bois qui écartait ses bras sur le mur chaulé, en face du lit. Elle eut, en suivant la direction de ce regard, l'angoisse qu'il allait exiger l'enlèvement du crucifix qui le troublait et l'irritait, peut-être. Cette crainte se peignit si naïvement sur ses traits, que le pompier sourit et essaya, fraternellement, de la rassurer :

« Mais non! Ne craignez rien, ma sœur. Votre bon Dieu est très bien là. »

Sa terreur d'une profanation était dissipée. Cependant, ces mots : « *Votre* bon Dieu » mettaient entre eux un abîme, un espace qu'elle jugea douloureusement, et pour toujours, infranchissable.

Mais une autre pensée la préoccupait au milieu de ses patenôtres. Le matin, après la messe, elle la soumit à l'aumônier, sous cette forme qu'elle avait cherchée pendant la nuit :

« Tout sentiment pour le bien est-il donc éteint dans le cœur de mon malheureux malade?... Un homme qui risque sa vie pour sauver un enfant doit croire en Dieu, n'est-ce pas?

L'aumônier répondit :

« Ma sœur, vous et moi nous faisons le bien et pratiquons la charité parce que nous savons que ce sont là les clefs qui nous ouvriront le royaume des cieux. Nous n'attendons notre récompense que du Seigneur, et c'est pour cela que nos actes sont sanctifiés. N'allez donc pas les assimiler aux actes de ceux qui ne poursuivent que des avantages terrestres. Car une bonne

Hosted by Google

action, exécutée dans le seul espoir d'argent, peut-elle vraiment être une bonne action ?... »

La petite sœur était édifiée. Le sacrifice sans la foi lui avait paru un non-sens. Pourquoi se dévouer, à péril de sa vie, au salut de ses semblables, si l'on n'avait la certitude d'une récompense suprême ? Elle jugeait, innocemment, des autres par elle-même. Et il ne lui serait jamais venu à l'idée de soigner des malades, de panser des plaies, de vivre volontairement loin des siens, au milieu des purulences et des sanies, si elle n'avait eu la certitude d'assurer ainsi son salut éternel. Elle accomplissait cette œuvre avec sincérité et bonne humeur. L'abnégation, la pitié et la renonciation lui étaient d'autant plus faciles et plus chères qu'elles s'harmonisaient naturellement avec sa bonté native et sa touchante dévotion. Elle avait, au surplus, l'esprit vif et le jugement droit. Un impie bienfaisant et secourable, cela bouleversait la candeur de ses croyances. Et elle s'était demandé avec inquiétude si, aux yeux du Très-Haut, le sacrifice de cet athée allait être égal au sien. L'aumônier, d'un seul mot, avait rétabli l'ordre et la paix dans sa conscience, en ramenant l'acte du pompier à un mobile bas, temporel et lucratif.

L'état du blessé, cependant, s'améliorait de jour en jour. Un matin le docteur dit :

« Il s'en tirera, mais la convalescence sera longue. Il ne pourra sortir d'ici avant un mois. »

Sans qu'elle s'en doutât, peut-être, une joie innocente alluma les yeux de la petite sœur. Ce long séjour réveillait son désir et son espoir de conquête apostolique. Elle le crut du moins, jugeant crédulement que le bonheur qu'elle ressentait de le savoir désormais près d'elle, tout ce temps, ne pouvait avoir d'autre cause. Car elle rapportait tout à Dieu et ignorait tout d'elle-même. Le malade surprit cette joie, s'y méprit, et l'en remercia par un sourire et un regard. Naïve et compatissante, elle lui rendit son sourire. Ce fut une minute dont ils goûtèrent profondément le délice. Ils s'y trompaient, d'ailleurs, l'un et l'autre.

Hosted by Google

Dès lors, plus d'intimité s'établit entre eux. La certitude d'une vie commune pendant de longs jours les familiarisa. Ils se dirent des choses indifférentes d'abord et banales; puis ils parlèrent d'eux-mêmes, se racontèrent leur vie et leurs occupations. Les heures passaient dans une douceur ouatée et confiante. Jamais, ni l'un ni l'autre ne risquait un mot au sujet des choses de religion. Ils avaient tous deux la notion précise des obstacles qui étaient entre eux, et tous deux, timides, redoutaient de briser d'un heurt irréparable le charme enfantin et familial de leur intimité. Pourtant, elle ne dissimulait rien de sa ferveur, disait ses prières et son chapelet devant lui, se signait, se frappait la poitrine avec componction, et baisait dévotement les petites croix pendues à sa ceinture. Pendant qu'elle se livrait aux pratiques de son culte, il restait silencieux et attentif. Pas une fois il ne l'avait plaisantée sur sa foi. Certains jours, par une diplomatie ingénue de son sexe, elle poussait, en terminant sa prière, un gros soupir qui voulait dire : « Quel dommage que vous ne priiez pas avec moi. » Mais, à part un fin sourire de moquerie qu'il se permettait seulement alors, il restait insoucieux devant cette petite manifestation, solidement et habilement cuirassé dans son indifférence.

Un jour, cependant, qu'il avait, pour la première fois, mangé un peu de blanc de volaille et bu un doigt de vin, qu'elle lui avait gentiment servi, comme en jouant à la dînette, il demanda :

« Ma sœur, pour qui donc priez-vous? »

Elle répondit très nettement :

« Pour vous. »

Il dit d'une voix où il y avait un peu d'émotion :

« Je vous remercie, vous êtes très bonne. »

Elle crut à de l'ironie et en ressentit une brusque offense. Elle répliqua avec dureté :

« Vous avez tort de vous moquer. Dieu peut vous punir. »

S'aidant des coudes et des poignets, il se mit sur son séant. Il paraissait très animé.

« Non, non ! Vous vous trompez, ma sœur. Pour vous,

Hosted by Google

n'est-ce pas, il n'y a rien de plus efficace que de prier? Je serais un ingrat si je ne vous savais gré de l'intention. Ne voyez-vous donc pas que je suis ici plein de respect et de reconnaissance? D'ailleurs, tous deux, à notre manière, nous savons nous dévouer à nos semblables. Cela devrait suffire pour que nous nous estimions l'un l'autre. »

Elle était très heureuse, au fond, de cet éloge. Si elle n'avait écouté que son cœur, elle eut témoigné sa joie avec effusion. Mais les recommandations de l'aumônier lui vinrent à la mémoire. Chaque matin, le prêtre lui demandait :

« Eh ! bien, ma sœur, où en êtes-vous avec votre athée? Ne demande-t il pas encore à me voir ? Ne puis-je pas encore entrer chez lui? »

Et elle était mal à l'aise, sous l'œil sévère et étonné de ses compagnes, de devoir répondre :

« Pas encore, M. l'aumônier; dans quelque temps peut-être; le malade est toujours plein de défiance. »

Elle sentait bien qu'on commençait à l'accuser de tiédeur et de mollesse. Mais aujourd'hui, l'occasion lui parut bonne pour brusquer les choses. D'ailleurs, le rapprochement fait par le pompier de leur dévouement réciproque, l'un qui avait en vue le ciel, l'autre qui ne cherchait qu'un avantage mondain, la froissa. Elle répliqua avec une sévérité boudeuse :

« Certainement, nous pouvons nous estimer. Mais il ne faut pas comparer ce qui se fait pour le service de Dieu à ce que les hommes font pour gagner de l'argent. »

Sa mine irritée lui donnait, sous sa cornette, une expression si drôle, en contraste avec la douceur profonde de ses yeux, la fraîcheur radieuse de sa peau, toute la jeunesse et la bonté qui irradiaient d'elle, qu'il se prit tout d'abord à rire, en répétant ses paroles, d'une grosse voix comique et bougonne.

Puis, un peu de tristesse et de lassitude se peignit sur son visage. Ramenant la tête sur l'oreiller, il chercha une position pour dormir, ferma les yeux, et dit, comme se parlant à lui-même :

Hosted by Google

« Gagner de l'argent ! C'est bête ! Je suis pompier volontaire, et personne n'est payé dans la compagnie... »

Il y avait un peu d'amertume dans sa voix, et sur sa face pâle, aux paupières closes, la bouche gardait un sourire pénible. Le trait avait porté et la blessure saignait. La petite sœur en resta un peu interdite, songeant : « J'ai été trop vive. » Elle n'eut d'abord que cette crainte de l'avoir touché par une allusion qu'elle jugea aussitôt malheureuse et cruelle, et que, déjà, elle regrettait sincèrement. Ce ne fut que plus tard qu'elle réfléchit plus avant et qu'elle se trouva fort perplexe du démenti que l'affirmation du blessé opposait aux paroles de l'aumônier. Ce n'était donc pas pour de l'argent que le pompier avait offert sa vie pour sauver celle d'un enfant?... Ces hommes qui ne recevaient aucune solde, qui ne croyaient ni en Dieu, ni en une vie future, où donc puisaient-ils la vertu d'affronter la mort sans crainte, quittant, au premier signal, leurs occupations ou leur famille, pour se précipiter dans les flammes, sauver leurs semblables ?

Elle en fut si préoccupée que le lendemain elle pensa tout haut devant le prêtre :

« On ne paie pas les pompiers volontaires, M. l'aumônier; mon athée n'a pas sauvé cet enfant pour une somme d'argent... Est-ce qu'on peut être honnête et vertueux sans religion ?... Je ne comprends pas. »

Paternel, à la fois, et sentencieux, l'ecclésiastique expliqua :

« Il y a d'autres mobiles que l'argent, ma chère sœur, qui peuvent pousser les hommes à des actions qui sont pour les profanes de bonnes actions en apparence, mais qui ne sauraient avoir de mérites aux yeux de Dieu, car elles ne sont pas accomplies pour son service. Je citerai la gloire, les honneurs, les satisfactions d'amour-propre. Justement, j'ai appris, hier soir, que votre blessé, mon enfant, est proposé pour la croix. »

Sa petite âme dévotieuse et crédule fut de nouveau rasserénée. Encore une fois, la parole de l'aumônier avait apaisé ses scrupules, versé le baume de la certitude et de la foi sur ses

Hosted by Google

effarements. Comme elle remontait à la chambre du pompier, le médecin en sortait.

« C'est donc vrai, Monsieur le docteur, demanda-t-elle avec une joie affectée, que mon malade va recevoir la croix ?

— En effet, fut la réponse, je viens de le lui annoncer. Mais comprenez-vous qu'il refuse ?

— Il refuse ?

— Absolument. »

Elle sentit crouler son cœur.

« Pour quelle raison ?

— Parce qu'il dit que le devoir qui cherche sa récompense n'est plus le devoir. »

Elle rentra dans la chambre, sur la pointe des pieds. Le petit pompier dormait. Depuis la veille, depuis que le gros mot d' « argent » était sorti de sa bouche, ils ne s'étaient plus parlé. Le blessé, visiblement, boudait la petite sœur. Il s'était replié dans son indifférence polie qui, de nouveau, faisait d'eux des étrangers. Elle s'assit dans le fauteuil, tira son chapelet. Mais les grains ne défilaient pas entre ses doigts ; ses lèvres ne marmottaient pas la prière. Les yeux sur le dormeur, elle était plongée dans une méditation grave et émouvante qui allumait dans son regard une flamme trouble et lointaine. Elle avait encore dans les oreilles ces mots rapportés par le docteur : « Le devoir qui cherche sa récompense n'est plus le devoir, » et elle ne savait pas très bien si, vraiment, elle ne comprenait pas le sens de cette phrase, ou, plutôt, si elle avait peur de trop bien comprendre. Son attention fut si forte qu'elle s'oublia à la répéter, mot pour mot, à mi-voix.

Alors, sans lever les yeux, le blessé, de même, à mi-voix la reprit. Puis il ajouta, amer :

« Mais moi, c'est pour gagner de l'argent, n'est-ce pas ? »

Elle eut un cri où toute sa petite âme candide afflua.

« Pardonnez-moi ! J'ai été cruelle...

— Je vous pardonne de grand cœur, dit-il, mais quel mal vous m'avez fait !... »

Hosted by Google

Après un court silence il ajouta :

« Vous ne comprenez donc le dévouement qu'en espoir de quelque chose ?

— Oui, fit-elle bravement, du ciel !

— Sans le ciel, sans Dieu, vous ne seriez donc pas secourable à ceux qui souffrent ?

— Mais Dieu existe, s'écria-t-elle.

— Vous le croyez; je respecte vos croyances. Mais, Dieu absent, ne serait-ce pas une raison plus pressante de nous dévouer les uns pour les autres, comme des frères et des sœurs restés orphelins de père et de mère, qui savent qu'ils n'ont point à attendre d'assistance et d'appui en dehors d'eux ?... »

Elle préféra revenir à sa foi simpliste, plutôt que de suivre cette métaphysique qui ne lui disait rien :

« Dieu récompensera tous les dévouements, » affirma-t-elle.

Le petit pompier, sans élever la voix, mais les yeux bien ouverts, parla :

« Si, au moment où je me suis jeté dans l'incendie, un homme m'avait dit : — Une fortune pour toi si tu sauves cet enfant! — je n'y serais pas allé. »

Les yeux dans les yeux de la petite sœur, il conclut :

« Et l'enfant aurait péri. »

Puis, avec un retour du léger ressentiment pour l'injure de la veille, il demanda :

« Et vous, y seriez-vous allée, ma sœur, pour de l'argent?... »

Elle frissonna, sentant dans son intelligence lucide et son bon sens la force de cette parole.

Il répéta :

« Dites! »

Elle hocha la tête et murmura :

« Non. »

Mais aussitôt elle rectifia :

« J'y serais allée pour Dieu ! »

Il haussa les épaules.

« Et pourquoi pas pour rien..., pourquoi pas tout bonnement

Hosted by Google

parce que cet enfant allait périr..., que sa mère le réclamait avec angoisse..., se mourait elle-même de son absence... et que c'est notre devoir de nous aider entre nous?... »

Il acheva sa pensée :

« C'est pour assurer votre salut là-haut, des jouissances infinies pendant toute l'éternité, que vous assistez ici, pendant quelques années, les malades et les blessés?... »

Elle resta silencieuse.

« C'est cette certitude qui vous rend légers votre sacrifice et votre tendresse? Vous faites le bien pour avoir le mieux. De sorte que si Dieu ne vous avait pas promis son paradis, vous ne feriez pas même le bien..., vous laisseriez les malades et les blessés sans secours? »

Les doigts de la petite sœur s'agitaient. Le chapelet tomba sur le parquet, tandis que le pompier ajoutait :

« Vous ne m'auriez donc pas assisté, soigné, guéri comme une mère, comme une sœur?... »

Elle eut peur de répondre, quand de nouveau il insista :

« Dites. »

Elle s'étonna elle-même de la fermeté de sa voix, quand elle répondit, presque dans un élan :

« Oh! si... »

Et dans cette parole et dans cet élan, il y avait déjà tout le triomphe de la femme, ramenée aux contingences de la vie, de la vérité et de la raison, bonne parce qu'elle était naturellement bonne, heureuse de l'être, parce que la vraie bonté ne se propose pas d'autres fins qu'elle-même, ayant vaincu la petite personnalité artificielle, abusée et faussement intéressée qu'avaient façonné, arbitrairement et à leur profit, la foi et le culte.

Le jeune homme ne s'y trompa pas.

« Voyez-vous, ma sœur, fit-il, chaque fois que l'on a fait une bonne action, il ne faut pas aller trouver le bon Dieu, la main tendue, en lui disant : — Payez-moi, s'il vous plaît. — Il serait peut-être d'humeur à vous répondre : — Mais vous n'avez fait que votre devoir et cette denrée ne se paie pas. »

Hosted by Google

Le blessé s'était un peu avancé sur le lit. Il avait saisi une des mains de la petite sœur qu'elle avait, machinalement, posée près des draps.

« A qui donc croyez-vous que Dieu donnera sa récompense : À celui qui fait le bien parce qu'il connaît le prix qu'il peut en attendre, ou à celui qui fait le bien sans rien en espérer de retour, simplement parce que c'est le bien ? »

Et comme elle restait accablée et muette, en proie au trouble le plus poignant, le petit pompier reprit sur un ton mi-grave, mi-plaisant :

« Je crois que je suis plus près de Dieu que vous, ma sœur ! »

Puis, plus bas, tout en appuyant une pression chaude sur la main prisonnière :

« Mais si vous voulez bien, nous irons vers lui ensemble, faisant sur notre chemin beaucoup de bien..., tout le bien que l'on peut faire, que l'on doit faire, que l'on fait mieux et plus aisément lorsqu'on est deux à le faire, car tout le charme et toute la récompense sont d'avoir pu le faire ensemble... »

Elle ne retira pas sa main. Une splendeur morale lui était révélée, qui l'éblouissait et la conquérait toute. Elle voyait très bien, maintenant, dans sa raison droite, subitement éclairée, que le sacrifice et la vertu ne sont le sacrifice et la vertu que s'ils s'accomplissent sans calcul, sans ambition, sans rêve d'argent, de gloire ou de ciel. Elle comprenait aussi que toute pensée d'au delà doit être bannie de l'œuvre de renoncement total, de charité et d'amour, dont la pratique exige pleinement l'immolation de soi, non uniquement dans le moment présent, mais toujours et pour toujours, jusque dans l'éternité...

Et c'est ainsi, sans qu'il y eut eu entre eux autre chose que cette chaste pression de la main et ces paroles hautes et profondes, qu'à l'heure où, guéri et sa convalescence terminée, le pompier sortit de l'hôpital, par un joli matin d'automne où les premières brumes voilaient de mouvantes mousselines les cimes doucement balancées des arbres, — elle le suivit.

FRANZ FOULON.

Hosted by Google

LA LÉGENDE DU CHEVALIER AU CYGNE[1]

III. — Les destinées de la légende.

Sortie d'un mythe cher à l'imagination rêveuse des tribus germaniques, adaptée aux origines de la famille de Bouillon par les trouvères wallons du XII^e^ siècle, recueillie avec empressement par les Minnesinger rhénans et bavarois du XIII^e^, la légende du *Chevalier au cygne* va désormais servir de base généalogique à plusieurs familles lotharingiennes, et surtout à la famille de Clèves. Pendant une longue suite de siècles, l'histoire resta en somme ce qu'elle n'avait cessé d'être dès le commencement du moyen âge, une compilation dénuée de tout sens critique où les fables les plus extravagantes étaient contées avec une gravité doctorale par les moines et les historiens laïques. Dès que l'on abandonnait le terrain sûr du présent, on s'enlisait dans les sables du passé. La tradition était comme un fleuve dont la source se perdait dans des contrées fabuleuses. Et, à mesure que l'imagination de nos ancêtres remontait plus haut les rives de ce fleuve, il semblait qu'elle entrât dans un domaine légendaire, mythologique, où les contes les plus étranges, les plus invraisemblables prenaient une apparence de réalité et s'imposaient avec toute l'évidence de faits historiques. Que d'histoires ambitieusement qualifiées universelles, où l'auteur commençait son récit à la création du monde et parvenait difficilement à rattacher au moyen d'une chaîne faite d'anneaux fragiles ces légendaires époques au siècle pendant lequel vivaient les princes qu'il

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1903.

Hosted by Google

devait glorifier! Puis, peu à peu, une nouvelle préoccupation se fit jour dans les esprits du moyen âge finissant. La Renaissance commençait à jeter ses premières clartés. Le long travail, grâce auquel s'était conservée durant les siècles médiévaux, la connaissance plutôt formelle qu'intelligente, il est vrai, de l'antiquité, ce long travail allait aboutir au superbe épanouissement du XVI^e^ siècle. Mais, bien avant cette époque, une sorte d'instinct s'était réveillé dans les âmes de l'Occident : une conscience, encore vague, des premières origines du monde européen, un désir confus mais invincible de tourner les yeux vers l'Orient grec où les précurseurs de la Renaissance commençaient, dès le XIV^e^ siècle, à entrevoir le soleil radieux du ciel hellénique. Une des manifestations de cette aspiration vers les époques lointaines des civilisations grecque et romaine fut de rattacher à ces races l'origine des peuples occidentaux. On chercha — et on trouva — des ascendants grecs ou latins à chacune des familles princières qui savaient généreusement récompenser l'érudition fantastique de leurs historiographes attitrés. Ce mouvement, d'ailleurs, ne date pas que du XIV^e^ siècle; citons, par exemple, l'histoire de Bretagne écrite par Gaufrey de Monmouth vers 1136, où nous trouvons déjà un héros romain, Brutus, petit-fils d'Enée, désigné comme l'ancêtre des Bretons.

Nous verrons notre légende subir le contrecoup de cette influence antique. Mais montrons d'abord comment elle fut adoptée par la famille de Clèves et comment elle devint la version officielle de l'histoire de ses origines. La tradition rattachée par les trouvères français aux maisons de Bouillon, puis de Boulogne, par Wolfram d'Eschenbach à celle de Brabant, fut réclamée par ces familles jusqu'à l'époque où elles s'éteignirent, celle de Boulogne en 1234 (1), et celle de Brabant en 1430, avec Philippe de Saint-Pol. Ce fut alors la maison

(1) Avec le comte Philippe, dit Hurepel, mort dans un tournoi. A la mort de sa femme Mahaud, sa succession fut dévolue à ses deux cousines, Marie, veuve de l'empereur Othon IV, et Alix, femme en troisièmes noces d'Arnoul de Wesemael, en Brabant, toutes deux nièces de Henri-I^er^, duc de Brabant. L'héritage passa ensuite à Henri III, qui céda ses droits au comte d'Auvergne, Guillaume X. *Art de vérifier les dates*, t. XII, p. 366, édition in-8°.

Hosted by Google

de Clèves qui recueillit cet héritage légendaire et l'adapta aux besoins de sa glorification. Nous l'avons vu par le poème du Schwanritter, c'est Conrad de Wurzbourg qui avait, le premier, répandu cette version des origines des comtes de Clèves. Cependant, il y avait sans doute une cause historique qui, ajoutée aux raisons intéressées du poète rhénan, avait conduit à cette généalogie fabuleuse. Un mariage unit, dans la première moitié du XII[e] siècle, les deux familles de Clèves et de Brabant : ce fut celui d'Arnoul, comte de Clèves, avec Ida, fille de Waleran de Limbourg (1125-1140), et d'Ide, fille d'Albert de Namur (1). Un second mariage, conclu en 1233, entre Thierry de Clèves et Élisabeth, fille de Henri I[er] de Louvain (1190-1235) et de Marie, fille de Philippe-Auguste et d'Agnès de Méranie (2), affermit encore les relations qui existaient dès lors entre les deux maisons princières et les affinités qui devaient unir aussi leurs passés. C'est sans doute beaucoup à cause de ces deux événements historiques que la légende du *Chevalier au cygne* eut droit de cité dans le pays de Clèves et, lorsque Conrad de Wurzbourg apparut, il trouva la légende déjà répandue; il n'eut plus qu'à l'adapter aux origines des comtes pour flatter ainsi leur ambition. Nous avons vu que son œuvre fut rédigée, en effet, avant 1280, date de sa mort, vers 1260 peut-être, époque où devait s'être complètement acclimatée la légende. La réunion du marquisat de la Marck au comté, survenue en 1368; au siècle suivant, en 1417, l'érection du comté en duché n'avaient fait que grandir la puissance des princes de Clèves et, en même temps, leurs prétentions généalogiques. Aussi leurs historiographes attitrés rivalisèrent-ils d'imagination pour trouver à leurs protecteurs et maîtres des ancêtres dignes du rôle que le duché semblait appelé à jouer dans l'avenir.

Avant de parler des historiographes de la maison de Clèves, mentionnons en passant les *Brabantsche Yeesten*, rédigés par Nicolas de Klerk, en 1318, et où nous trouvons la légende rattachée aux ducs de Brabant. Choqué de l'origine merveilleuse

(1) et (2) (Der clevische Schwanritter) (*Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. XLII).

Hosted by Google

que tant de récits légendaires attribuent à ces derniers, l'auteur commence sa longue compilation, dans le but de rétablir la vérité historique.

> Om dat van Brabant die herthoge
> Voermaels dicke sijn beloghe,
> Alse dat sie quamen metten swane,... (1)

Dès le XVe siècle, nous ne rencontrons plus qu'une seule version de l'histoire d'Elyas, c'est la version devenue désormais officielle dans les chroniques de Clèves. Remarquons tout d'abord que la légende s'est complètement dégagée de l'énorme compilation où l'avaient englobée les trouvères wallons. Nous nous retrouvons en présence de la toute première version : celle de la Karlamagnussaga, c'est-à-dire la simple arrivée d'un chevalier inconnu, dans une barque traînée par un cygne et son mariage avec l'héritière du pays où il a abordé et où il devient l'ancêtre glorieux d'une longue lignée de princes.

Nous trouvons d'abord, au XVe siècle, les récits de Veldenaer et de Van der Schueren. Le premier, dans son *Fasciculus temporum* (Utrecht, 1480), nous reporte en l'an 711, époque où, d'après lui, Justinien était empereur, Hildebert, roi de France, et Pepin de Herstal, duc de Brabant. A cette époque donc vivait à Clèves, l'orpheline Béatrix, fille de Dirck, sire de Clèves. Remarquons, en passant, la préoccupation mentionnée plus haut, de rattacher ces origines aux traditions romaines, préoccupation qui se fait jour déjà chez Veldenaer. En effet, il nous dit très sérieusement que le sire de Clèves provenait de la grande famille des Ursins qui avait quitté Rome et était venue s'établir sur les bords du Rhin et y bâtir le château de Clèves. La scène de l'arrivée du Chevalier au cygne est encore placée à Nimègue; ce détail, souvenir des anciennes chansons des trouvères, sera négligé par les autres chroniqueurs. Le héros révèle à Béatrix qu'il s'appelle Hélyas. De son mariage avec l'héritière de Clèves, naissent trois fils. Le premier est Dirck et devient comte de Clèves; le second,

(1) NICOLAS DE KLERK, *Brabantsche Yeesten*, publiés par Willems, t. I (1er livre, p. 1-20, 3e livre p. 630-670).

Hosted by Google

Godefroid, comte de Looz; le troisième Conrad, reçoit en héritage le landgraviat de Hesse.

Le récit de Van der Schueren (1) est presque identique au précédent. D'ailleurs, la version officielle était désormais rédigée et les futurs chroniqueurs ne feront plus que broder, suivant que leur imagination sera plus ou moins fertile, sur le thème développé par Veldenaer.

Avant de quitter le XVe siècle, il ne faut pas oublier de rappeler l'institution de l'ordre du Cygne. Cette institution montre également combien les sires de Clèves étaient profondément assurés de leur origine merveilleuse et comment ils s'efforçaient à s'en prévaloir de toutes façons. Cet ordre de chevalerie fut donc créé à Clèves au XIIIe siècle. Ses membres portaient un cygne attaché à une chaîne d'or (2). En 1453, le duc Adolphe de Clèves, neveu de Philippe le Bon, fit annoncer à Lille une joûte au nom du Chevalier au cygne, serviteur des dames. Un des entremets du festin donné quelques jours auparavant par le même prince, représentait toute l'histoire d'Elie et de Béatrix (3). Cette chevalerie du Cygne avait dis-

(1) GERT'S VAN DER SCHUEREN, *Chronik von Cleve und Mark*, herausgegeben von Ludwig Tross-Hamm, 1824, p. 76-84.

(2) On peut consulter au sujet de cet ordre du Cygne :

GRIPHIUS, *Von geistl.- und weltlichen Orden.* Leipzig, 1709, p. 188;

REIFFENBERG, *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, t. XVIII, p. 395;

HELYOT, *Histoire des ordres religieux et militaires.* 1756, t. VIII, p. 526.

Ce dernier mentionne aussi l'hypothèse qui fait de Salvius Brabon le créateur de l'ordre du Cygne. Ce héros que nous verrons bientôt apparaître dans notre légende, aurait en effet fondé cet ordre de chevalerie afin de faire régner la paix dans la province qu'il gouvernait.

(3) Voici un extrait des *Mémoires d'Olivier de la Marche*, racontant ces fêtes de Lille :

« ... Il commença icelle feste par une jouste cedit jour, laquelle jouste avoit été cryée en ung très beau bancquet que monseigneur de Clèves donna en ladicte ville environ dix-huit jours paravent, auquel fut mondit seigneur, ensemble la seigneurie, dames et damoiselles de sa maison, e fu le cry tel, que le chevalier au Signe (*sic*), serviteur aux dames, faisoit assavoir à tous princes, chevaliers et nobles hommes, que le jour que mondit seigneur feroit son bancquet, lesquels bancquetz se faisoient l'ung après l'aultre, l'on le trouveroit en ladite ville armé de armes de joustes, en selle de guerre, pour jouster à la toille, de lances de mesure et de courtois rachetz à l'encontre de tous ceulx qui venir y vouldroient; et celluy qui pour ce jour feroit le mieulx, au jugement des seigneurs et des

Hosted by Google

paru au XVI^e siècle et, en 1615, Charles de Gonzague, duc de Nemours, fils de Louis de Gonzague et d'Henriette de Clèves, songea à la rétablir. Une tentative plus bizarre, fut celle de l'abbé le Paige, en 1790. Il se croyait duc souverain de Bar, et successeur d'un des premiers chevaliers de l'ordre du Cygne, institué en 1290 par l'empereur Rodolphe, quand il accorda sa fille au comte Thierry de Clèves; il voulut reprendre et réaliser le projet de Charles de Gonzague (1). Rappelons enfin que Bilderdych qui prétendait descendre de la famille de Teisterbant, rattachée à la même origine que celle de Clèves, écrivit une longue romance intitulée Elius (2).

Le XVI^e siècle est la période où s'épanouit le plus complètement la légendaire généalogie des ducs de Clèves. Nombreux sont les chroniqueurs qui se sont fait un devoir de rattacher à un passé fabuleux les princes dont ils voulaient flatter l'orgueil. Ce sont *Jean Gerbrand*, de Leyde, prieur des Carmes, mort à Harlem en 1504, *Olivier de la Marche*, mort en 1502, puis, plus avant dans le siècle, *Jean le Maire de*

dames, sans ce qu'il s'en exceptast en riens, gaigneroit un riche signe d'or enchaîné d'une chaîne d'or, et au bout de celle chaîne ung riche rubiz que les dames présenteroient à celluy qui l'auroit desservy. Tel fut le cry, par l'ordonnance et advise de monseigneur Adolf de Clèves, lequel estoit celluy pour qui la criée se faisoit, et à ce que je veiz, la criée et jouste se faisoit, à propos d'ung entremetz qui contenoit, à cedit bancquet, la pluspart de la longueur de la principalle table. »

Voici maintenant la description de cet entremet :

« Ce fut une nef à voille levée, moult bien faicte, en laquelle avoit un chevalier tout droit, armé, qui le corps avoit vestu d'une coste d'armes, des plaines armes de Clèves, et devant avoit ung cigne d'argent portant en son col ung collier d'or auquel tenoit une longue chaîne d'or dont ledit signe faisoit manière de tirer la nef, et au bout de ladicte nef seoit ung chastel moult bien faict et richement, au pied duquel flotoit ung faulcon en une grosse rivière. Et me fut dit que ce signifioit et monstroit comme jadiz miraculeusement ung signe amena dedans une nef, par la rivière du Rin, ung chevalier au chasteau de Clèves, lequel fut moult vertueulx et vaillant, et l'épousa la princesse du pays, qui pour lors estoit vefve et en eut lignée, dont lesditz ducs de Clèves, jusques à ce jour, sont yssuz.

Olivier de la Marche : *Mémoires*, publiés par Beaune et d'Arbaumont, livre I, ch. 29.

(1) *Histoire de l'ordre héréditaire du cygne, dit l'ordre souverain de Clèves ou du cordon d'or*, par M. le comte de Bar, t. I, p. 1 à 93; t. II, p. 95 à 305. Clèves, 1780.

(2) BILDERDYCK, *Dichtwerken*, eerste deel. Harlem, 1856.

Hosted by Google

Belges, dans ses *Illustrations de la Gaule et singularités de Troyes*, parues en 1548, *Marc Van Waernewijck*, *Richard de Wassebourg*, dans ses *Antiquitez de la Gaule Belgicque*, 1549. Les deux premiers assurent avec un grand sérieux que les ducs de Clèves descendent en droite ligne d'Elyas et que leur origine remonte aux Mérovingiens; c'est la tradition déjà rapportée au siècle précédent par Jean Veldenaer. Mais chez leurs successeurs domine la préoccupation de l'antiquité. Leur imagination a d'ailleurs réuni à la légende du *Chevalier au cygne*, une légende populaire en pays brabançon. C'est celle de Salvius Brabon; elle nous est longuement racontée par *le frère Trudon de Gembloux* (1). Un géant, du nom d'Antigon, s'était établi à l'endroit où se dresse aujourd'hui Anvers et il exigeait un droit de péage énorme de tous les voyageurs qui decendaient ou remontaient le fleuve. Lorsque ceux-ci refusaient de s'acquitter de ce tribut, le géant leur coupait la main et la jetait dans l'Escaut, d'où le nom de Hantworp (puis Antwerpen, Anvers). La contrée était terrorisée par les exploits de ce tyran, lorsque parut Salvius Brabon, soldat de Jules César ; il lutta contre le bandit, le tua, en délivra la région. Ce Salvius Brabon devint maître du pays et fut le premier duc de Brabant.

Tel est donc ce nouveau personnage tout légendaire d'ailleurs. Introduit dans l'histoire des origines de Clèves, il va y jouer un grand rôle, car Jean le Maire de Belges et Richard de Wassebourg, après lui, l'identifieront avec Elyas. Voici d'ailleurs le résumé de ce que nous dit le premier de ces chroniqueurs :

Jules César se reposait au château de Clèves; un de ses guerriers, Salvius Brabon, errant au bord du Rhin, aperçut un cygne qui conduisait une nacelle sur le fleuve. Le soldat, étonné, monta dans la barque et se laissa conduire par l'oiseau. Ils arrivèrent bientôt en face du château de Megen et là, le cygne s'envola vers les fossés du manoir. Salvius, se croyant joué, résolut de tirer vengeance de son étrange guide et dirigea

(1) MONE, *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*, 1834, p. 155-56, on y trouve un extrait d'un manuscrit du XVI^e^ siècle de la Bibliothèque de Liége : *Frater Trudo Gemblacensis in sacrario Trudonopolitano.*

Hosted by Google

une flèche contre lui. Mais la châtelaine, ayant vu ce qui s'était passé, apparut aux murailles et interpella Salvius en grec, lui demandant d'épargner l'oiseau. Stupéfait d'entendre parler sa langue maternelle, le guerrier répondit en s'en servant également. Entré au château, il y apprit que l'inconnue était la sœur de Jules César, enlevée jadis par Charles Ynach, roi de Tongres, aujourd'hui mort. Salvius réconcilia Jules César et sa sœur, ennemis depuis le rapt de celle-ci (1).

Quelques détails complémentaires nous font connaître l'histoire de Charles Ynach, fils du roi de Tongres, otage à Rome, puis guerrier en Arcadie où il enlève Germaine, cette sœur de Jules César, retrouvée par Salvius à Megen. Les deux amants se sont enfuis en effet en Gaule. Arrivés à l'endroit où se trouve maintenant Valenciennes, ils découvrent une vallée où s'ébattent de nombreux cygnes. Charles Ynach veut en tuer un, mais l'oiseau se réfugie dans le sein de Germaine. Celle-ci le sauve et, ayant demandé comment on l'appelait dans la langue du pays, elle change son propre nom de Germaine en celui de Swana (Siniane). C'est depuis lors, ajoute la tradition, que cette vallée porte le nom de *Vallis cygnea*, d'où Valenciennes. Les deux fugitifs parviennent en Brabant; ils apprennent la mort du vieux roi Charles et sont couronnés comme souverains du pays de Tongres. Ils ont deux enfants : Octavius et Siniane. Charles Ynach soutient Arioviste dans sa lutte contre Jules César; il est tué pendant cette guerre; sa veuve se réfugie à Megen où la retrouve Salvius Brabon et où le guerrier épouse Siniane.

Le récit du second chroniqueur, *Richard de Wassebourg* (2), nous rapporte la même fable.

Nous sommes ici en pleine Renaissance : ce séjour à Rome, puis en Arcadie, d'un des héros de la légende; la présence de Jules César, de sa sœur, et surtout l'emploi de la langue grecque qui semble plutôt bizarre à pareille époque, dans un burg du Rhin, tous ces détails montrent assez la fascination que l'antiquité exerçait sur l'esprit de ces graves et studieux annalistes.

(1) Jehan le Maire de Belges, *Œuvres*, t. II, p. 347, édition Stecher, Louvain, 1882.

(2) *Premier livre des antiquitez*, 1549, fol. XXVI, a.

Hosted by Google

Ce travail se poursuit au siècle suivant. *Stephanus Vinandus Pighius*, précepteur du dernier duc de Clèves, s'occupa de cette tradition dans son ouvrage publié à Cologne, en 1609, et intitulé : *Hercules Prodicius, seu principis juventutis vita et peregrinatio* (1). Il place en 711 la venue d'Elyas, sauveur de la duchesse de Clèves, et fait dater de 732 sa disparition mystérieuse. Pighius mentionne aussi la tradition que nous avons vue existante déjà dans les chansons épiques, concernant le Chevalier au cygne, la tradition qui en faisait un envoyé du ciel (2). Mais cette origine semble trop fabuleuse à ce docte esprit nourri aux purs souvenirs antiques et il croit plutôt Elyas descendant d'une famille romaine (3). Comme preuve, il rappelle le nom d'un certain Ælius Gracilis, qui aurait, d'après Tacite, gouverné la Belgique (4).

Notre légende eut les honneurs d'une longue dissertation dans un nouvel ouvrage publié à Cologne en 1656, les *Annales Circuli Westphaliæ*, de HERMANN STANGEFOL.

Cet analyste nous apprend que l'héroïque chevalier Elyas périt en 733, dans une bataille contre les Turcs. Ferait-il allusion à la victoire de Charles Martel sur les Maures d'Espagne, à Poitiers, en 732? Et, continue Stangefol, il alla recevoir en paradis les palmes du martyr. Voilà sans doute pourquoi, ajoute-t-il encore, on prétendit plus tard qu'il était originaire du Paradis terrestre, ou plutôt — et cette hypothèse est intéressante — d'un monastère appelé le Paradis et situé dans la Thurgovie.

Suit alors toute une série d'explications plus ou moins fantaisistes de l'origine du Chevalier au cygne (5). *Jean Hovermann* le fait descendre d'un Theodoric ou Dalthée de Thurgovie, et Dagobert ou Sigebert l'investit du gouvernement de

(1) *Hercules Prodicius seu principis juventutis vita et peregrinatio*, per Stephanum Vinandum Pighium Campensens. Cologne, 1609.

(2) « *Annales quosdam veteres volunt prodidisse, Heliam istum e paradysi terrestris loco quodam fortunatissimo, cui Graile nomen esset, navigio tali venisse* » (p. 52).

(3) « *Ego hujus* (Æ. G.) *porro stirpe procreatum fuisse auctorem principemque generis ac familiæ Clierensis* » (p. 53).

(4) *Cornelii Taciti Annales*, t. XIII, p. 53.

(5) PIGEONNEAU, *Le cycle de la croisade et la famille de Bouillon.*

Hosted by Google

Clèves et de Nimègue, en récompense des services rendus à la guerre. Un savant jésuite, *Martin Delario,* n'hésite pas à lui donner comme père un mauvais esprit, songeant peut-être à l'origine de Merlin, né du commerce d'une nonne avec un esprit de l'air. Puis, c'est un greffier de Clèves, *Jean Tierck,* qui tient à apporter sa pierre à l'édifice instable de cette généalogie hypothétique et qui croit découvrir l'origine d'Elyas dans la ville suisse de Clèves (Clavenna), ou au monastère du Paradis, en Thurgovie.

La série n'eût pas été complète si la Grèce n'avait pas apparu dans cette multitude de suppositions, et c'est *Pierre Streithagenus* qui, donnant au héros le nom d'Elius Graius, lui imposa une origine grecque. Quelques années auparavant, *Malbrancq,* dans son *de Morinis* [1], l'apparente à saint Bertin, comme fils d'un certain Van Gralle, et en fait, un soldat d'aventures qui aurait combattu sous Théodose III en Orient. La même année, *Pontanus* [2] indique, sous la date de 830, la mort de Baudouin, septième comte de Clèves et de Teisterlant, qui aurait assisté aux funérailles de Charlemagne, à qui il donne comme ancêtre le Chevalier au cygne « *atavum denique Eliam Gracilem, de quo et cygno, qui eum vexerit, multi multa fabulantur* ».

Multi multa fabulantur! Telle est bien la conclusion qui ressort de ce rapide coup d'œil jeté sur les destinées de notre légende jusqu'au XVIII[e] siècle. Que de veilles, que d'efforts laborieux d'imagination ont dû s'imposer ces graves analystes de la Renaissance, dans leur désir de rattacher aux siècles helléniques et latins une légende d'origine essentiellement germanique. Le vieux récit du trouvère Renaus, les poèmes de Conrad et de l'auteur anonyme de *Lohengrin* avaient perdu beaucoup de leurs traits caractéristiques et primitifs. Il serait difficile de les reconnaître dans les récits que nous venons de parcourir.

(*A suivre*) FERNAND BLONDEAUX.

(1) MALBRANCQ, *de Morinis,* t. I, p. 277, Tournai, 1639.
(2) PONTANUS, *Historiæ Gelricæ libri XIV.*

Hosted by Google

LES SONATES DE BEETHOVEN

Malgré tout ce qu'il y a d'artificiel dans notre civilisation, dans notre éducation, dans nos mœurs mêmes, l'homme reste une créature d'instinct. Et en prononçant les noms : Clementi, Hummel, Dussek et d'autres encore, nous pensons aux heures de notre jeunesse, passées au piano à déchiffrer les études du *Gradus ad Parnassum* de l'un, les concertos du second ou les sonates du troisième.

A ces époques, dont le souvenir nous est resté pénible, nous éprouvions pour ces maîtres des sentiments qu'il vaut mieux ne pas chercher à définir.

Cependant, Clementi, Hummel et Dussek ont joué un rôle extrêmement important dans l'histoire du piano en général. Ils ont élargi le champ de la technique de cet instrument. Ils y ont introduit toute une série d'améliorations et d'innovations.

Clementi est probablement la personnalité le plus en relief des trois que je viens de citer; il fut même le rival de Mozart. Celui ci fut reconnu comme le chef de l'école de piano viennoise, tandis que Clementi devint le chef de l'école londonienne. Il y a plus, pendant un certain laps de temps, l'œuvre pianistique de Clementi éclipsa celle de son illustre rival.

Le fait n'a rien de bien étonnant en lui-même. On aurait tort, en effet, d'accepter les compositions pour piano de Mozart comme la partie principale de son œuvre. Certes, on y rencontre des mélodies délicieuses, et, en tête de ces compositions pour piano, se rangent sans aucun doute la fantaisie en

Hosted by Google

ut mineur et la sonate qui la suit dans toutes les éditions. Ulibischeff dit que cette fantaisie est l'avant-courrière de la *Sonate pathétique* de Beethoven (1). Mais quelle distance sépare cette œuvre de ces diverses suites de variations !

Et si nous comparons aux sonates de Mozart ses quatuors à cordes, certaines de ses symphonies, ses opéras et sa musique d'église, nous constatons qu'à côté de certaines pages intéressantes, il y en a beaucoup de faibles. Au contraire, Clementi était essentiellement un pianiste; comme exécutant et comme compositeur, il passa à juste titre comme l'un des plus remarquables de son époque. Fillmore prétend que Beethoven préférait les sonates de Clementi à celles de Mozart (2). Au début de sa carrière, le maître londonien visa surtout l'exécution brillante; il cultiva principalement le jeu difficile des passages en tierces, sixtes et octaves. Il préferait les instruments anglais et adapta son jeu, ainsi que ses compositions, à la mécanique lourde. La technique de Clementi est à la fois le résumé de tout ce qui avait été fait dans ce domaine jusqu'alors, tant en Allemagne qu'en Italie, en France et en Angleterre, et en même temps elle en est la continuation.

La technique de Beethoven n'est autre que celle de Clementi. Il n'est pas difficile d'apprécier exactement l'immense importance qu'eut le développement de cette branche d'étude musicale.

Selon ses propres aveux, allégués par Parry, Clementi s'attacha plutôt, dans sa jeunesse, au développement des ressources de l'exécution qu'à l'œuvre à exécuter; il atteignit, sous ce rapport, une espèce de prééminence, dont personne ne se doutait avant lui. Comme il avait un remarquable instinct du traitement le plus en rapport avec l'instrument, il sut tirer de celui-ci des effets encore inattendus dans ses sonates; les vraies qualités de la musique moderne pianistique s'y marquent déjà. Elles approchent de ce style large et orchestral qu'on dit être la caractéristique de l'œuvre pianistique de Beethoven.

(1) ULIBISCHEFF, *Mozart*, t. IV, p. 335.
(2) J. C. FILLMORE, *History of pianoforte music*, p. 153.

Hosted by Google

Clementi écrivit la majeure partie de ses sonates en se servant du type à trois divisions, c'est-à-dire un mouvement vif, une partie lente et un final gai.

Ce qu'on peut leur reprocher, c'est qu'elles révèlent trop souvent une recherche de pédanterie. L'une d'elles est formellement une composition à programme, plus ou moins dans la forme de la sonate; c'est-à-dire qu'elle n'est pas purement de la musique abstraite. Elle est intitulée : *Didone abbandonata. Scena tragica.* Une certaine sécheresse et des réminiscences empêcheront que l'œuvre de Clementi devienne populaire; mais dans l'évolution de la sonate, en ce qui concerne son rapport avec l'instrument moderne, sa valeur reste intangible.

Jean-Louis Dussek occupe également une place plus qu'honorable dans l'histoire de la sonate. Il avait été organiste, ce qui exerça une certaine influence sur les parties lentes de ses sonates.

On en a des preuves frappantes dans l'*adagio* de la sonate, op. 77, qui fut la dernière composition de Dussek pour piano.

La technique de Clementi peut être caractérisée assez correctement par la qualification de « robuste »; celle de Dussek, par contre, est « élégante » et « délicate ».

* * *

C'est précisément à cette époque, c'est-à-dire vers la fin du XVIII^e^ siècle que le piano commença sa transformation. Forcément, les moyens d'expression étant plus grands, la sonorité plus ample, l'enfoncement des touches plus profond, le toucher plus dur, un renouvellement de la technique, et, surtout, une modification de la *façon* de toucher, ou jouer, du piano s'imposaient.

Nous avons vu quelle amélioration de la technique nous devons à Clementi. Dussek apporta une amélioration non moins appréciable, car les passages ornementaux des parties lentes de ses sonates ne sont pas uniquement des arabesques, telles que les chanteurs italiens avaient l'habitude d'en intro-

Hosted by Google

duire dans leurs airs, et qu'on appelle vocalises; Dussek rendait ces passages expressifs; il fut, sous ce rapport, un des précurseurs de Chopin. Mais il fut réservé à un seul homme de réunir dans son œuvre tout ce qui avait été fait jusqu'alors; de développer cette œuvre d'art qu'est la sonate; d'en faire une œuvre dramatique; de subjuguer cette forme musicale à la volonté tenace et altière de son génie; de lui donner les caractères les plus opposés, selon les besoins de son humeur; de lui assurer un développement extraordinaire pour son époque; d'écrire en ce genre des pages sublimes qui n'ont pas été surpassées depuis.

Cet homme est Louis von Beethoven.

Si on posait la question suivante à la plupart des amateurs : « En quoi consiste la grandeur de Beethoven? » les réponses seraient à la fois des plus variées et des plus vagues.

Le fait est que le génie de Beethoven est universel; partant, chacun rencontre dans son œuvre des portions qui lui sont particulièrement sympathiques. Dans cette œuvre, à n'envisager même que les sonates, Beethoven a su dépeindre toutes les passions, tous les sentiments de l'être humain. Nous y notons la gaieté bon enfant, un peu turbulente (op. 79, premier et troisième mouvement); la joie d'une rencontre entre deux personnes qui s'aiment (finale de la sonate op. 81*a*); le bonheur tranquille (op. 14, n° 2, *sol* majeur et 31, n° 3, *mi* bémol majeur, la première partie dans les deux cas); le sentiment de la tristesse. La tristesse n'est pas toujours exprimée par des accents identiques, et si l'on y prend garde, on y distingue, par exemple, la tristesse d'une mère à qui on arrache son enfant (op. 81*a*, première partie) et diverses formes du désespoir (op. 13, *ut* mineur, première et troisième parties, etc.).

Nous reviendrons plus tard sur les divers sentiments exprimés dans les sonates de Beethoven. Considérons maintenant l'œuvre en soi. Jusqu'au temps du grand musicien, les compositeurs s'étaient préoccupés surtout de la forme, on peut dire de la pure technique, de ce genre d'ouvrages. Ils s'étaient efforcés de suivre rigoureusement certaines regles. Ils donnaient ainsi une allure suivie, parfaitement régulière, à leur

Hosted by Google

composition; mais, d'un autre côté, l'essor de l'imagination était fortement entravé. Les musiciens comprenaient parfaitement qu'un des éléments les plus nécessaires de la sonate était la forme bien définie. Ils lui sacrifiaient impitoyablement tout le reste.

L'époque de Haydn et de Mozart peut être caractérisée par la simplicité, on pourrait même dire par la nudité dans l'inspiration. Cette nudité n'était pas le résultat du jeu instinctif des ressorts artistiques. Elle était le fruit d'un calcul. De là, une seconde entrave. Car une œuvre musicale doit, avant tout, être naturelle. Elle doit contenir un ou plusieurs sentiments : la gaieté, la tristesse, l'espoir, etc. Notre état d'âme est souvent complexe; par conséquent, un style musical, où la première loi est la simplicité, ne peut pas le dépeindre. La forme est évidemment chose essentielle; mais, avant tout, il faut une imagination libre et non contrainte par des préceptes ou des préoccupations doctrinales dans la composition d'une œuvre qui doit vivre et décrire la vie.

Or, avant Beethoven, de telles préoccupations étaient dominantes dans l'art musical. Elles étaient considérées comme une sorte de savoir-vivre artistique. On écrivait ainsi de la même façon qu'on portait la perruque ou qu'on faisait un salut suivant un certain style.

Cette politesse en art, ce désir d'éviter à tout prix un désordre des sentiments, était le complément inéluctable de l'état social.

Haydn et Mozart, qui furent intimement mêlés à la vie des cours, n'étaient pas les hommes qu'il eût fallu pour interrompre le règne de la correction froide en musique.

Il fallait un esprit indépendant, sûr de lui-même, intolérant pour les frivolités sociales, décidé à rester isolé sur son sommet, contemplant le monde à ses pieds, heureux de vouer sa vie entière à son art et, au besoin, résolu à n'avoir d'autres satisfactions que celles que lui procurerait celui-ci.

Beethoven eut cet héroïsme, fruit d'une puissante volonté, consciente de sa gloire.

Depuis sa première visite à Vienne, en 1787, à l'âge de

Hosted by Google

17 ans, jusqu'à son dernier jour, le 26 mars 1827, il montra un esprit d'indépendance et une audace invincible.

L'endroit serait mal choisi pour rapporter divers incidents de sa vie, où se peint son humeur très particulière. Ils sont religieusement consignés par ses biographes et nulle part en aussi bon ordre que dans l'excellent volume de Frederick Crowest, intitulé *Musicians' Wit, Humour and Anecdote*, publié à Londres l'an dernier (1902).

On ne saurait trop insister sur certains traits du caractère de Beethoven Car, tel le trouvons-nous dans sa vie, tel nous apparaît-il dans son œuvre.

Beethoven avait horreur du côté artificiel de la vie de société. Pour lui, la nature devait tout dominer : c'est-à-dire que tout devait être vrai. Il ne voulait pas et il ne pouvait pas maîtriser son caractère. Il éprouvait le besoin absolu, en véritable artiste, de donner libre cours à son naturel.

C'était chez lui une forme de l'honnêteté; point de mensonge en sa pensée ni dans ses actes... Et voilà la clé de sa grandeur.

Son indépendance d'esprit lui permit de dire les choses telles qu'il les sentait; son amour de la nature lui permit de donner libre cours à sa fantaisie et il put donc peindre ses émotions les plus passionnées avec une énergie que ses prédécesseurs n'auraient ni su ni osé déployer.

Haydn, Mozart et les autres compositeurs de cette époque dépendaient plus ou moins, par le côté matériel de leur existence, des personnages de la cour. Ils étaient donc bien forcés d'avoir mille égards pour leurs patrons. Ils devaient cacher leurs sentiments les plus intimes.

On observe exactement le contraire chez Beethoven.

Sa musique s'en ressent; elle est la palpitation d'un cœur qui ne sait dissimuler ni étouffer ses battements; elle remue en nous ce qu'il y a de plus noble et de plus élevé chez l'être humain.

Il ne faut pas supposer toutefois que cette liberté d'allure entraine des négligences de forme chez Beethoven. Du tout. La forme est toujours soignée; elle habille toujours avec une

Hosted by Google

noblesse charmante la pensée du maître. Et par la forme nous devons comprendre la *proportionnalité correcte de l'œuvre*, l'équilibre parfait des différentes parties, entre les divers sujets.

Mais ce qui la distingue, c'est le cachet d'instinctivité qu'lui est imprimé par Beethoven. Elle est pour lui un simple cadre, et selon les besoins de l'œuvre le cadre prend une extension plus ou moins grande. L'équilibre parfait résulte plutôt de la lucidité de la pensée que d'un travail scientifique s'appliquant après aux jaillissants de celle-ci.

Ce qu'on appelle l'instinct est développé au plus haut degré chez Beethoven; nous ne saurions pas l'analyser. Le fruit de cet instinct, c'est-à-dire les compositions du maître, peuvent être analysées, mais non pas l' « idée ».

« Le travail intermédiaire dans Haydn, dans Mozart, leur manière, en un mot, d'entreprendre une idée, d'épuiser sur elle les ressources de la mélodie, de l'harmonie et du rythme, n'est pas exempte de fatigue et montre parfois cette monotonie qui est le fait de tout précepte d'école, le précepte fut-il parfait, l'école fut-elle un classique modèle. Dans Beethoven, au contraire, l'idée ne succombe jamais, c'est la forme qui se montre impuissante, parce que l'idée la déborde (1).

« M. Fétis a mis en lumière un des dons les plus caractérisés de Beethoven, en observant que ce qui le distingue, c'est la spontanéité des épisodes par lesquels il suspend l'intérêt qu'il a fait naître, pour lui en substituer un autre aussi vif qu'inattendu.

« Cet art lui est particulier, dit Fétis.

« Étrangers en apparence à la pensée première, ces épisodes occupent d'abord l'attention par leur originalité; puis, quand l'effet de la surprise commence à s'affaiblir, Beethoven sait les rattacher à l'unité de son plan et fait voir que dans l'ensemble de sa composition la variété est dépendante de l'unité. »

Ainsi s'exprime Lenz, qui a eu l'idée de diviser l'ensemble des œuvres de Beethoven en trois parties. La nécessité de

(1) LENZ, *Beethoven et ses trois styles*, t Ier, p. 48.

Hosted by Google

parler de cette tentative s'impose non pas que l'idée générale en soit admissible, mais en raison de l'autorité qui s'attache à un ouvrage trop cité.

Le langage de Lenz est passablement orné de métaphores. Certaines phrases qu'il emploie dans la description de la « deuxième manière » nous font penser qu'il s'agit d'un rapport du directeur des eaux et forêts... A propos de la soi-disant « première manière », voici ce qu'on lit :

« Si ses premières productions respirent le génie de Mozart; si, hôte passager du divin maître, il semble pour un temps faire partie de sa maison, vous trouverez, en cherchant bien, une première note d'inquiète mélancolie, et comme dans les plans conquérant, là où vous pensiez rencontrer la note tendre de Mozart, et ainsi jusqu'à la troisième symphonie de Beethoven..., jusqu'à la sonate pour piano seul, opéra 22, qui dans notre analyse des sonates est la limite de la première phase du génie de l'auteur, de sa première manière Et à propos de la « deuxième manière » qui, pour lui, se termine à l'œuvre 90 :

« A partir de là, le géant de la musique se prendra à se bâtir une ville à lui qui ne ressemblera à aucune autre; cité sans nom, trop vaste à habiter pour tout autre que lui, et qui ne suffira seulement pas à abriter les trésors de cette haute intelligence, ardente à démolir autant que féconde à réédifier. »

Et plus loin, toujours à ce même propos, ces phrases sonores :

« Plus de charmilles au bon endroit, de quinconces espacés par les tyrannies de l'école; le maître méprise les jardins, il lui faut des parcs, le langage du silence de la forêt; les maisons seront devenues des châteaux, la vie du musicien sera l'existence variée, élevée des puissants de la terre... »

Je vous fais grâce du restant de ce texte, vous n'y perdez rien.

La phrase qui décrit la « troisième manière » est plus sobre. « La troisième manière de Beethoven est un jugement porté sur le cosmos humain et non plus une participation à ses impressions. »

Hosted by Google

Il serait oisif de suivre cette péroraison plus loin. La discussion de ces textes n'est pas non plus nécessaire.

Beethoven a certainement subi l'influence de ses prédécesseurs au début de sa carrière. Nous rencontrons souvent dans ses œuvres de début des traces de la manière de Haydn, de Mozart, de Dittersdorf et d'autres de cette époque. Mais Beethoven du premier coup s'éleva aussi haut que ses prédécesseurs dans la plénitude de leur génie.

Si l'on ne peut, dès la première sonate, deviner ce que sera la suite générale de l'œuvre de Beethoven, du moins on peut prédire avec certitude que celui qui a su écrire une sonate initiale, telle que celle en *fa* mineur, œuvre 2, n° 1, était capable de laisser tous ses contemporains derrière lui.

***

Les compositions de Beethoven pour piano, soit seul, soit en combinaison avec d'autres instruments sont très nombreuses.

On ne peut trop estimer leur importance, tant comme œuvres d'art que comme acquérant une signification par rapport à l'évolution de la musique moderne. Un exemple pourra suffire :

Rockstro (1) dit que la dernière romance sans paroles du premier cahier de Mendelssohn est datée de « Venise, 1830 ». D'autre part, la sonatine en *sol*, œuvre 79 de Beethoven a été composée vingt-deux ans auparavant, c'est-à-dire en 1808. L'andante de cette sonatine possède la forme, les allures et toutes les caractéristiques d'une romance sans paroles.

Des faits analogues ne sont pas rares, aussi bien dans les œuvres pour piano seul de Beethoven que dans ses œuvres concertantes. Bornons-nous à cet exemple unique.

Dans l'œuvre pour piano seul, il y a plusieurs catégories de compositions : les sonates et sonatines, les variations, les bagatelles, les rondos, les andantes, etc. Citons parmi ses œuvres concertantes ses sonates pour piano et violon, ses

(1) ROCKSTRO, *Mendelssohn*. Londres, 1884.

Hosted by Google

sonates pour piano et violoncelle, ses trios, ses concertos et d'autres œuvres concertantes encore.

***

Nous ne pouvons nous occuper ici que de ses sonates :

a) Pour piano seul ;
b) Pour piano et violon ;
c) Pour piano et violoncelle.

On doit bien se garder de dire à propos de ces poèmes et drames musicaux : « telle œuvre est la meilleure ». L'expression n'est pas raisonnable, lorsqu'on se trouve en présence d'un génie universel qui a écrit dans tous les styles et pour tous les goûts (1).

En fait de recueils de compositions musicales de tous genres, les quarante-huit préludes et fugues de Bach, intitulés *Le clavecin bien tempéré* et les trente-deux sonates de Beethoven sont les plus parfaits. Ils surpassent tout ; Hans von Bülow les appelait l'Ancien et le Nouveau Testament de la littérature musicale.

En effet, tout y est compris. Bach a mené le style polyphonique à son apogée dans les quarante-huit préludes et fugues ; Beethoven a certainement fait la même chose pour la sonate ; peut-être a-t-il fait davantage.

Car depuis l'œuvre de Bach, divers compositeurs ont composé des fugues avec un entier succès. Il n'y aurait qu'à citer le finale de la symphonie *Jupiter* de Mozart ; la Messe en *ré* presque entièrement, diverses parties des dernières sonates pour piano de Beethoven et certaines parties de ses quatuors à cordes ; divers numéros de l'oratorio *Élie ;* les six fugues op. 35 de Mendelssohn ; la composition qui porte pour titre : *Prélude, choral et fugue* de César Frank, etc.

(1) Il y avait pourtant à Berlin, il y a quinze ans de cela, un amateur qui ne souffrait pas la musique du maître. Lorsqu'une de ses œuvres se trouvait au programme, il se levait et quittait la salle de concert avant l'exécution de celle-ci, pour reparaître avant le numéro suivant.

Hosted by Google

Bach n'a donc pas épuisé cette forme de composition. Mais dans l'histoire de la sonate, le cas est différent. Depuis la mort de Beethoven, nous n'avons plus entendu de sonates comparables aux siennes.

Les premières sonates pour piano de Beethoven avaient des dimensions beaucoup plus considérables qu'aucune composition de ce genre, due soit à Haydn, soit à Mozart. Elles sont plutôt à comparer aux symphonies de ces deux grands hommes. Haydn et Mozart avaient presque entièrement réservé la forme à quatre mouvements à leurs symphonies; Beethoven s'en servit pour ses premières sonates. La deuxième contient une innovation qui n'est pas sans importance : c'est le *largo appassionato.* Nous y trouvons déjà la richesse de sentiments, l'honnêteté d'expression, l'absence de ces fioritures et de ces ornements insipides qui relevaient les mouvements lents lorsque les compositeurs n'avaient rien de spécial à dire. Nous notons dans la même sonate un *scherzo* court, mais cependant bien caractéristique. L'ampleur de la sonorité se développe également; l'instrument ne semble plus être le même que celui dont se servirent Haydn et Mozart.

Et à ce propos, nous devons rappeler que Beethoven fut un pianiste remarquable.

Parry cite, comme comparaison entre Haydn et Beethoven, le traitement différent d'un même sujet. Le motif est presque identiquement le même chez l'un et chez l'autre; il s'agit du second thème de la première partie de la sonate en *ut* pour piano de Haydn; chez Beethoven le même thème est présenté dans le premier *allégro* de la sonate en *la*, op. 69, pour piano et violoncelle.

Le motif, traité par Haydn, n'est ni important ni intéressant. Après maintes répétitions, il cesse banalement pour faire place à un autre. Tandis que chez Beethoven, ce motif prend une extension énorme, se développe, devient intéressant et, après nous avoir prouvé le sentiment du plaisir le plus complet, cède la place à un autre thème qui se rattache logiquement à lui.

On a dit tantôt que l'équilibre parfait entre les divers thèmes

Hosted by Google

et entre les divers mouvements des sonates formait l'une des caractéristiques des plus remarquables de l'art de Beethoven. Cela admis, il est évident qu'en bonne logique, lorsqu'une partie d'un mouvement reçoit de l'extension, nous devons forcément retrouver ailleurs une contre-partie.

En effet, les dimensions sont plus ou moins considérables chez Beethoven, selon les exigences du caractère de l'œuvre. Lorsqu'il écrit une sonate en deux parties seulement, telle l'œuvre 90 en *mi* mineur, les exigences de sa pensée trouveraient un troisième mouvement superflu. Et si l'explication que donne Grove (1) au sujet de cette sonate est exacte, les deux parties suffisent; non seulement elles suffisent, mais on ne saurait y ajouter une troisième : « la sonate en *mi* mineur est censée faire une allusion directe aux difficultés que rencontra la passion de Moritz Lichnowsky pour une actrice, qu'il épousa plus tard. Le premier mouvement devait être intitulé : « La lutte entre l'intelligence et le cœur » et le deuxième mouvement : « Conversation avec la bien-aimée » ». Considérons à côté de l'œuvre 90, les œuvres 57 en *fa* mineur, 106 en *si* bémol majeur et 111 en *ut* mineur. Déjà au début de l'œuvre 57, la couleur mystique nous fait retenir l'haleine, et nous sentons que l'œuvre sera d'une étendue très considérable. Il en est de même des deux autres sonates que l'on vient de citer.

Nous rencontrons également un exemple caractéristique de cet instinct des proportions dans la sonate en *ut* majeur, op. 53, dédiée au comte Waldstein. Beethoven avait originairement composé l'*andante* en *fa* majeur, mais il le remplaça plus tard par une courte introduction, *adagio molto*, de vingt-huit mesures, s'enchaînant au *rondo*. L'*andante* en *fa*, qui a été publié séparément en 1804, est l'un des mouvements lents les plus considérables, sous le rapport de sa longueur, que Beethoven ait composés. Il sentit parfaitement que cet *andante* aurait porté préjudice à l'ensemble de l'œuvre.

Nous ne devons jamais perdre de vue dans un tel sujet cette

(1) *Dictionary*, t. Ier, p. 206, b.

Hosted by Google

question de proportion. Tout en découle chez Beethoven et tout s'explique, dans ses sonates et leur développement, pour autant qu'on sache s'expliquer le génie « architectonique » du maître.

La grandeur d'une première idée entraînait nécessairement l'adoption d'un deuxième sujet important. Tout le travail devait être conçu sur la même échelle. Pour accomplir son dessein, l'artiste avait besoin de tous les moyens d'expression. Non seulement il se servait des ressources que lui avaient léguées ses prédécesseurs immédiats, mais encore il devait avoir recours à diverses manières de s'exprimer qu'on rencontre chez les compositeurs contemporains de Bach, et même chez ceux qui précédèrent celui-ci.

Nous rencontrons le mouvement de rapsodie qui fut tant employé au XVII^e^ siècle, dans la sonate en *mi* bémol, œuvre 81, dans la troisième partie de celle en *la*, œuvre, 101 et dans la première partie de celle en *mi*, œuvre 109.

Dans la première partie de la sonate en *ré* mineur, œuvre 31, n° 2, nous rencontrons le récit instrumental.

Les exigences de l'idée dans de telles compositions nécessitent l'emploi de ces divers moyens d'expression; Beethoven les utilise logiquement.

Une troisième et dernière manière de s'exprimer qui dérive certainement de l'étude approfondie de l'œuvre de Bach, est la fugue. « Il fut impossible à Beethoven de revenir bien sérieusement à la fugue, dit Lenz (1), et on lui a reproché de ne pas savoir en faire, quand c'était le temps dans lequel il vivait qui n'en faisait plus. La belle fugue du quatuor en *ut*, dédiée au comte Rasoumoffski, est un fait isolé qui ne prouve rien pour le style de Beethoven en général... Une fugue, le produit de combinaisons dialectiques ne pouvait être l'affaire de Beethoven. »

Est-il besoin de s'arrêter longtemps devant cette opinion? L'erreur qu'elle renferme est trop manifeste.

Nous possédons de Beethoven trop de fugues parfaites pour

(1) *Beethoven et ses trois styles*, t. I^er^, p. 64.

Hosted by Google

qu'il faille entamer ici une discussion approfondie : « Il nous ramène la fugue, dit Parry (1), comme le moyen le plus précis d'exprimer un certain genre d'idée. Dans ces cas, la fugue n'est pas une régression ni une production hybride, mais une nouvelle adaptation sous l'influence de principes parfaitement assimilés, d'une forme de composition ancienne et inestimable. Non seulement la grande fugue de la sonate en *si* bémol, œuvre 106, est extraordinaire comme technique, mais elle est distribuée avec un équilibre parfait dans de longues périodes, contrastantes par la peinture de divers états de sentiments, ayant pour plus haut degré un élan suprême de force raisonnée, aussi complexe et aussi irrésistible qu'un phénomène quelconque de la nature. »

Chez Beethoven, la fugue sert uniquement à l'expression la plus intense d'une situation dramatique; elle n'est jamais l'œuvre d'un pédant.

L'analyse même d'une seule sonate du grand maître ne s'impose pas ici. Il faudrait, pour l'entreprendre, séparer l'idée de la matière, et le résultat ne serait pas plus satisfaisant qu'utile. Chaque sonate de Beethoven est un monde en soi, où l'idée règne de la façon la plus absolue. L'idée diffère d'une œuvre à l'autre ; elle exige dans chaque cas un traitement différent, une modification plus ou moins grande de la forme fondamentale.

Il est arrivé pour les sonates de Beethoven ce que l'on constate, par exemple, pour les opéras de Weber, dont certains ont injustement relégué tout le reste dans l'oubli. Les sonates pour piano seul sont tellement importantes qu'on est tenté de laisser deux autres recueils de lui dans l'ombre. Je veux parler de ses sonates pour piano et violon et pour piano et violoncelle. Ces dernières surtout sont trop négligées, à part celle en *la* majeur, œuvre 69, publiée en avril 1809.

Elle mérite toute sa popularité, car elle est pour le violoncelle ce qu'est la sonate *à Kreutzer* pour le violon. C'est le morceau le plus important de la collection. Elle est belle sous

(1) *Grove Dictionary*, t. III, p. 574*a*.

Hosted by Google

tous les rapports. Les idées en sont d'une noblesse remarquable; l'écriture de la partie pour violoncelle est parfaite. Cette sonate est, peut-être, la plus grandiose au point de vue de la conception. Mais les autres, de la même catégorie, ne manquent pas d'intérêt non plus. Celle en *ut* est particulièrement intéressante. Beethoven fut probablement le premier compositeur qui écrivit des œuvres concertantes pour les deux instruments.

Le recueil de sonates pour piano et violon est plus important quant au nombre des œuvres. La plume qui les a écrites est bien celle des sonates pour piano, des trios, des quatuors, des autres œuvres enfin.

L'intensité dramatique des dernières sonates pour piano, des derniers quatuors est absente; mais à part cela, toutes les caractéristiques du grand Beethoven sont représentées dans ses sonates pour piano et violon.

Déjà dans ses premières sonates pour piano et violon, tout un monde le sépare de Mozart. Les trois premières sonates, respectivement en *ré*, *la* et *mi* bémol, dédiées à Salieri, forment son œuvre 12 et furent publiées avant le 12 janvier 1797.

Considérons un instant la première.

La première partie est un *allégro con brio*. Dès le début, la majesté de ce simple thème s'impose. Tout est nouveau. D'abord, l'idée de traiter une série de renversements d'un seul accord est originale pour l'époque. Ensuite, Beethoven se sert, pour son second thème, d'une série de notes descendant diatoniquement, comme contraste avec le premier sujet. La coda de la première moitié de l'*allégro* est composée d'une idée totalement étrangère à ce qui l'a précédé; après avoir exprimé cette nouvelle idée très nettement en *la* majeur, pendant une quinzaine de mesures, cette moitié s'achève dans la même tonalité.

Les quatre accords, idée caractéristique de la coda, sont repris au début de la deuxième moitié; mais ce début est nettement en *fa* majeur. Et la tonalité de *fa* majeur est maintenue pendant plusieurs mesures. Cette idée est des plus heureuses. C'est encore une innovation pour l'époque. L'effet de ce changement de tonalité sans modulation intermédiaire est

Hosted by Google

parfait; il donne comme une sensation de fraîcheur inconnue jusque-là dans cette région de l'art.

Après le travail de développement des premier et deuxième motifs, d'un équilibre parfait, la seconde moitié se termine par une reprise de la coda de la première moitié, mais cette fois-ci forcément en *ré*. Le second mouvement, *andante con moto*, est un thème avec variations; il y en à quatre. Ici rien de bien saillant comme le choix de la tonalité, *la* majeur est en accord avec les anciennes traditions; le thème est bien senti; mais il a un peu le défaut d'être trop long (trente-deux mesures). Le dernier mouvement est un *rondo*. Quelle gaieté on y rencontre..., on peut facilement s'imaginer voir la foule de danseurs et danseuses enrubannés, pirouettants, le rire aux lèvres..., et malgré cela l'œuvre garde ses qualités de sérieux.

Il serait peu utile d'analyser le côté matériel de chaque sonate. Dès le début de sa carrière, les diverses compositions du maître accusent une marche suivie vers la perfection. Mais je m'arrête un instant à la sonate en *fa* majeur, œuvre 24, composée en 1800.

On a eu l'heureuse idée de l'intituler le *Printemps;* on ignore l'inventeur de cette appellation; ce n'est certes pas Beethoven, mais le titre est bien choisi. Cette œuvre a toute la délicatesse de style du maître. L'*adagio molto expressivo* est en *si* bémol. Ce mouvement est certes intéressant; mais il ne révèle rien de bien extraordinaire; comme valeur artistique il n'est guère l'égal de l'*adagio cantabile* de l'œuvre 13, appelée d'habitude *Sonate pathétique*, que Beethoven publia deux ans auparavant. Cette sonate contient également un *scherzo* très spirituel. La dernière partie est un rondo, *allégro ma non troppo*, de caractère plutôt calme.

La sonate en *sol* majeur, œuvre 30, n° 3, composée en 1802, est dédiée avec les deux autres du même numéro d'ordre à l'empereur Alexandre Ier; elle est en trois parties : *allégro assai*, *tempo di menuetto*, *ma molto moderato e gracioso*, et pour le finale *allégro vivace*.

Les première et dernière parties sont d'une gaieté bruyante, le finale, surtout, nous rappelle justement par sa jovialité le

Hosted by Google

rondo a capricio en *sol*, œuvre 129, intitulée *Wuth über den verlornen Groschen* (Rage à cause d'un gros sou perdu).

* * *

Nous arrivons maintenant à la sonate en *la* majeur, œuvre 47, composée en 1802 (1) et dédiée à Rodolphe Kreutzer. On a beaucoup parlé, beaucoup écrit, à propos de cette sonate. Mais une simple description ne peut suffire pour donner une idée de sa grandeur et de l'immense richesse symphonique qui fait d'elle un éblouissant joyau.

Ici Beethoven exige des exécutants tout ce qu'on peut leur demander, tant sous le rapport de la technique, qu'au point de vue de l'interprétation.

La sonate débute par un *adagio sostenuto* commençant en *la* majeur, par le violon sans accompagnement, pour terminer, après dix-huit mesures, sur l'accord de *ré* mineur. Le motif principal du *presto* suit immédiatement. A partir de là, les deux instruments semblent lutter pour la suprématie. Bientôt le deuxième sujet nous est présenté. Comme contraste avec le premier sujet, qui est fiévreux, haletant, le deuxième exprime un calme parfait. Après vingt-six mesures de ce repos, la course reprend effrénée, pour s'achever, vers la fin de la première moitié, en un chant de triomphe. Ce chant, qui est la suite logique et conséquemment l'issue nécessaire de ce qui précède, est un pur développement des deux premières notes du premier sujet. Le développement de la seconde moitié du mouvement est conçu sur une échelle tout à fait en accord avec la grandeur de sa conception. La seconde partie, *andante con variazoni*, dépeint un état d'âme qu'on pourrait appeler religieux.

Il y a quatre variations, comme dans la sonate en *ré*, œuvre 12, n° 1. Certaines gens, éprouvant, sans doute, le besoin absolu de définir et dénommer tout ce qui est composition musicale, ont cru voir une tarentelle dans le finale *presto*. Est-ce à cause du mouvement presque continuel en

(1) MARX, *Beethoven*, t. Ier, p. 316, donne comme date de la composition 1804 ou 1805.

Hosted by Google

triolets? C'est plutôt une chevauchée joyeuse, le délire résultant du triomphe.

Je bornerai là cette courte description de la sonate Kreutzer, sonate célèbre, dont Tolstoï a emprunté le titre pour l'un de ses romans.

***

Après Jean Sébastien Bach, la sonate pour violon seul avait cessé d'exister. Par-ci par-là, on en écrivit quelques-unes ; mais ces rares exemples ne comptent guère.

Les compositeurs déployaient toute leur science, tout leur talent à perfectionner la sonate pour piano. Haydn, qui en composa cinquante-trois pour piano seul, n'en composa que quatre pour piano et violon. Et celles-ci ne sont pas importantes dans ses œuvres. Mozart écrivit quarante-deux sonates pour piano et violon; Beethoven nous en a laissé dix.

Le fait est significatif : le rôle que joua le violon, lorsque les compositeurs le firent rentrer dans leurs sonates, fut tout à fait secondaire. On semblait attacher peu d'importance, au début, à ce que pouvait devenir la sonate pour piano et violon. La quantité chez Mozart est considérable, mais la qualité a souffert. Beethoven, au contraire, semble attacher une importance énorme à tout ce que pouvait donner cette combinaison d'instruments. Il y a mis des idées qui comptent parmi ses plus belles inspirations.

L'écriture en est trop soignée pour qu'il pût nous en laisser davantage, car nous devons tenir compte de la masse considérable de ses compositions en tous genres. Et voici la preuve la plus convaincante de la beauté et de la perfection de ses sonates. Depuis un siècle, d'autres grands compositeurs se sont essayés dans la même forme de composition, mais nul ne l'a surpassé.

Sur sa tombe, il se trouve une table de pierre avec un obélisque en tête.

Tout ce que ce monument proclame est contenu en un seul mot, et ce mot suffit amplement : BEETHOVEN.

SIDNEY VANTYN.

Hosted by Google

ASGERD [1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES :

SŒMUND.
ASGERD, sa femme.
BERA, fille de Sœmund.
FLOSE.
SHARPHEDIN, son fils.
SIGTRYGG.
HELGA, sa femme, fille de Flose.
KOLL, père adoptif.
ŒSSUR.
TORDIS, sa fille.
RUNOLF, prêtre.
EYWIND.
GRANE, serf.

Paysans et paysannes, serfs et filles.

L'action se passe vers l'an 1000 *en Islande.*

ACTE PREMIER.

La scène se passe dans la propriété de Sœmund, dans une salle spacieuse, carrée et sans fenêtre. La lumière n'y pénètre que par des ouvertures pratiquées dans le toit ; panneaux en bois. Au milieu de la salle brûle un grand feu, autour duquel sont rangés des sièges ; à gauche se trouve le banc d'honneur principal et à droite un banc d'honneur de second ordre. Des cannettes et des verres sont placés sur la table. Devant chaque banc d'honneur existe une table et, tout au fond de la pièce, un banc de moindre dimension. Au fond, à gauche, large porte à coulisse menant vers le couloir. A droite, toujours au fond, petite porte menant au dehors et fermée à l'aide d'une barre de fer. L'action se déroule au milieu d'une après-midi d'hiver. Le feu seul éclaire la pièce.

(1) Cette pièce, d'Édouard Brandès, le dramaturge danois, est traduite par MM. le vicomte de Colleville et Fr. de Zepelin ; elle paraîtra dans le second volume du *Théâtre scandinave* de ces deux écrivains. On n'a pu oublier *Les fiançailles* de Brandès, jouées sur nos principales scènes par Mme Maguéra, Albert Mayer, etc., avec une conférence explicative de M. de Colleville.

Hosted by Google

SCÈNE PREMIÈRE.

ASGERD est placée près du feu. BERA entre par le couloir.
Un peu plus tard arrive GRANE.

BERA.

Aurons-nous des visites aujourd'hui?

ASGERD.

Oui.

BERA.

Grane a vu des hommes à cheval qui descendaient les collines, se dirigeant de notre côté.

ASGERD.

On ne prête pas attention aux dires d'un esclave.

BERA.

Et pourquoi un esclave ne pourrait-il dire la vérité?

ASGERD.

Tu prends sa défense. Eh bien, puisque tu crois ce qu'il raconte, dis-moi donc ce qu'il a vu.

BERA.

Demande-le lui-toi-même; tu n'as pas besoin de mon intermédiaire.

(*Grane entre par la porte du couloir, apportant des bûches. Il s'agenouille près du feu.*)

GRANE.

Je viens de la bergerie de Sigtrygg, où j'ai vu...

Hosted by Google

ASGERD.

Ah! tu sais déjà ce que tu dois dire.

GRANE.

Où j'ai vu...

ASGERD.

Continue... (*A Bera.*) Il est aussi bavard que tu es curieuse.

GRANE.

J'ai cru voir arriver Flose et son fils Sharphedin chez Sigtrygg.....

ASGERD.

Ah! son bâtard...

GRANE.

Il n'en a pas d'autre.

BERA, *donnant des coups à l'esclave.*

Pas de réflexions! Raconte!

GRANE.

Je n'ai rien à dire.

ASGERD.

Prends garde! Ne t'entêtes pas! Dis-nous ce que tu as vu!

GRANE, *d'un ton boudeur.*

J'ai vu Flose, son fils Sharphedin et son esclave Dagfinn s'arrêter devant la maison de Sigtrygg. Celui-ci

Hosted by Google

les pria d'entrer, et Helga, qui sortait à ce moment, joignit ses instances à celles de son mari. Ils entrèrent et j'entendis Flose s'excuser de ne pouvoir rester plus longtemps parce qu'il voulait, ainsi que ses compagnons, arriver ici ce soir. C'est tout ce que j'ai vu, entendu. D'ailleurs, je l'ai déjà raconté à Bera.

ASGERD.

C'est bien, va-t'en.

GRANE.

Faut-il que j'aille le raconter à Sœmund?

ASGERD.

Va-t'en!... (*Grane sort.*) Voilà une nouvelle, Bera, qui semble te troubler singulièrement.

BERA.

Il nous arrive, en effet, si rarement de recevoir des hôtes.

ASGERD.

Assurément, et surtout des hôtes comme ceux-ci.

BERA.

Qu'est-ce que tu veux dire par là?

ASGERD.

Tu n'oses pas m'exprimer le fond de ta pensée, et, cependant, tout le monde le connaît.

BERA.

Certes, non, et à toi encore moins qu'à tout autre.

Hosted by Google

ASGERD.

Peux-tu me dire pourquoi à moi moins qu'à tout autre?

BERA, *la fixant.*

Oui, parce que tu me détestes.

ASGERD.

Il serait plus courageux de ta part de dire : parce que je te déteste.

BERA.

Eh bien! soit. C'est cela....

ASGERD.

A la bonne heure! voilà qui est mieux. Aussi tu peux nous quitter.

BERA.

Je ne sais si je vous quitterai, mais sois bien persuadée que, de mon côté, je ne ferai rien qui puisse retarder mon départ.

ASGERD.

Ni moi non plus, je te l'assure. Mais, assez....

BERA, *hésitant.*

Faut-il préparer quelque chose pour nos hôtes?

ASGERD.

Prépare à *tes hôtes* ce qu'il te plaira.

Hosted by Google

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, SŒMUND entre vivement par le couloir.

SŒMUND.

Nous allons avoir du monde tantôt.

ASGERD, *sans changer de place.*

Je le sais. C'est la troisième fois qu'on me le dit. Ne serait-ce pas l'esclave qui te l'aurait appris, ainsi qu'il l'a fait à ta fille?

SŒMUND.

Et qu'importe la personne qui, la première, a vu venir nos hôtes!

ASGERD.

Effectivement.

SŒMUND.

Voyageant ainsi à cheval toute la journée, ils doivent être fatigués et non moins affamés.

ASGERD.

N'ont-ils rien pris chez Sigtrygg?

BERA.

Ils n'y sont restés qu'un instant.

ASGERD.

C'est vrai, ils n'y sont restés qu'un moment, au dire de l'esclave.

Hosted by Google

SŒMUND.

Et qu'importe la personne qui nous a apporté la nouvelle.

BERA.

S'il a dit la vérité.

SŒMUND.

Oui, s'il a dit la vérité.

ASGERD.

Très bien, s'il a dit la vérité.

SŒMUND.

Voyons, pourquoi répéter ainsi trois fois la même chose ?

ASGERD.

Ah ! oui... C'est parce que la nouvelle nous venait de l'esclave.

SŒMUND, *avec force.*

Veux-tu me faire mettre en colère?

ASGERD.

Je m'en inquiète très peu.

SŒMUND.

Prends garde à toi !...

ASGERD.

Je ne crains rien.

Hosted by Google

SŒMUND, *se maîtrisant.*

Veux-tu faire le nécessaire pour recevoir dignement nos hôtes ?

ASGERD.

Bera s'en chargera. Je suis même étonnée du peu d'empressement qu'elle y apporte.

SŒMUND.

Elle attend probablement tes ordres.

ASGERD.

Je crois plutôt qu'elle attend autre chose.

SŒMUND.

Quoi donc?

ASGERD.

Que l'esclave lui répète cette douce nouvelle.

BERA.

Pourquoi l'esclave devrait-il me répéter la nouvelle ?

SŒMUND.

Sois plus claire. Que veux-tu dire ?

ASGERD.

Rien, d'ailleurs tu le sais. Je voudrais avoir des nouvelles du bâtard.

SŒMUND, *la fixant, puis se tournant vers Bera.*

Va, Bera. (*A Asgerd.*) Tu lui as donné des ordres?

Hosted by Google

ASGERD.

Je lui ai dit qu'elle pouvait donner à *ses hôtes* ce qu'elle voudrait.

(*Bera sort dans le couloir et disparaît à gauche.*)

SŒMUND.

Tu ne veux pas l'aider?

ASGERD.

Non. Je t'ai apporté une dot assez forte pour ne pas être obligée de m'astreindre à un travail de servante.

SŒMUND.

Tu ne veux donc rien faire?

ASGERD.

Tu as deviné.

SŒMUND.

Mais alors à quoi me sert-il d'avoir une femme?

ASGERD.

La première fois que tu m'as vu, ton intention a-t-elle été de m'épouser pour me faire servir à table les étrangers?

SŒMUND.

Je te vois encore telle que tu m'apparus à cette époque, enveloppée dans un manteau rouge et tes beaux cheveux retombant jusqu'à tes pieds... Pourquoi as-tu abandonné ce manteau?

ASGERD.

Parce que les jeunes femmes seules le portent.

Hosted by Google

SŒMUND.

Alors tu le mettais seulement pour me séduire?

ASGERD.

Toi?

SŒMUND.

Oui, moi. Cela ne doit pas te sembler si étrange, puisque tu m'as accepté comme époux

ASGERD.

C'est mon père qui t'a choisi. J'étais séparée de mon premier mari, et comme je restais à la maison, je dérangeais et ennuyais mon père. On me gardait injustement tous mes biens et je n'avais pas la force de me défendre. Il me fallait un homme. Considéré, adroit dans l'exercice des armes, riche, d'une bonne famille, très assidu auprès de moi, faisant tous tes efforts pour obtenir ma main, pourquoi ne t'aurais-je pas accepté? Et puis...

SŒMUND.

Tu avais encore d'autres raisons?

ASGERD.

Celles-ci ne te suffisent pas?

SŒMUND.

Tu disais : Et puis...

ASGERD.

Tu es curieux de savoir ce que je veux dire par là?

SŒMUND.

Je désirerais connaître toute ta pensée.

Hosted by Google

ASGERD, *un vague sourire sur les lèvres.*

Ce n'est pas toujours chose facile.

SŒMUND.

C'est vrai, mais dis-la moi

ASGERD.

Voilà. Koll me conseillait d'agir ainsi.

SŒMUND.

Je savais, en effet, que tu avais toujours confiance en Koll.

ASGERD.

Il m'a toujours bien conseillé.

SŒMUND.

J'en doute Un de mes amis m'a même prévenu de me méfier de cet homme.

ASGERD.

Ah! oui, Flose en qui tu as une confiance aveugle

SŒMUND.

Il ne m'a jamais donné que de bons conseils.

ASGERD.

Comme Koll l'a fait pour moi. Gardons donc chacun notre confident; seulement le mien est loin, tandis que le tien va venir.

SŒMUND

Pourquoi Koll t'a-t-il engagée à m'épouser?

Hosted by Google

ASGERD.

Parce qu'entre autres choses il me disait que tu pouvais me faire rentrer en possession de mes biens.

SŒMUND.

Ce à quoi j'ai, effectivement, réussi du reste.

ASGERD.

Oui, parce que tu as suivi les conseils de Flose, car sans lui tu ne l'aurais jamais fait.

SŒMUND.

Allons, pas de chicane. Reconnais avec moi que les conseils de Flose sont bons.

ASGERD.

J'en conviens, car Koll lui-même m'a dit : « Quand Sœmund est avec Flose, il est trop fort. »

SŒMUND.

Ne parle pas de Koll. On s'occupe déjà beaucoup trop de lui

ASGERD.

Ah! Que dit-on?

SŒMUND.

On dit qu'il a attaqué et tué un homme sans raison.

ASGERD.

Il est probable que Koll a eu des motifs pour agir de la sorte. Et encore, est-ce bien vrai? Qui te l'a dit?

SŒMUND, *hésitant.*

Un esclave...

Hosted by Google

ASGERD.

Ah! encore une nouvelle d'esclave. Bientôt il n'y aura plus moyen pour une femme libre de vivre ici.

SŒMUND.

Ma noblesse est au moins aussi bonne que la tienne.

ASGERD.

Elle l'était, car tu es en train de l'amoindrir.

SŒMUND.

Voilà qui est bien méchant.

ASGERD.

Tu trouves ! Peux-tu me dire pourquoi Flose vient aujourd'hui ?

SŒMUND.

C'est ce que nous saurons quand il sera arrivé.

ASGERD.

Il ne serait certes pas venu ici sans t'avoir prévenu du but de sa visite. Il vient certainement demander la main de ta fille pour son bâtard...

SŒMUND.

Il n'a pas d'autre fils.

ASGERD.

Et c'est parce qu'il n'en a pas d'autre que nous devrons nous contenter d'un bâtard.

Hosted by Google

SŒMUND.

Sharphedin est aussi fort et aussi courageux que n'importe lequel d'entre nous. D'ailleurs, Flose l'a élevé et l'aime tendrement.

ASGERD.

Mais il est le fils d'une esclave.

SŒMUND.

Pourquoi le dire ?

ASGERD.

Flose trouve naturellement qu'un bâtard est assez bon pour toi et pour Bera.

SŒMUND.

Asgerd, ne me mets pas en colère !

ASGERD, *avec force.*

Si Flose le sage, Flose l'ami, Flose le conseiller, ne te connaissait pas une âme aussi vulgaire, il n'aurait jamais osé prétendre à la main de ta fille pour son bâtard, pour ce fils d'esclave.

SŒMUND, *la frappant sur la joue.*

Assez...

(Asgerd demeure immobile et devient blanche comme la neige.)

SŒMUND, *inquiet.*

Pourquoi m'as-tu poussé à bout ? Pourquoi ces mots blessants ? C'est la première fois que cela m'arrive.

Hosted by Google

ASGERD, *à voix basse.*

C'est assez d'une fois !

SŒMUND.

Je t'en prie, pardonne-moi. Voici nos hôtes ; oublie tout, Asgerd.

ASGERD.

M'as-tu épousée pour me battre ?

SŒMUND.

Pardonne, je t'en prie, cette violence d'un moment. Demande-moi ce que tu voudras, mais oublie.

ASGERD.

On ne pardonne pas semblable outrage.

SŒMUND.

Voyons, Asgerd, demande-moi ce que tu veux et ne pense plus à ce qui vient de se passer. Il faut que je sorte. (*Il s'en va, mais revient, se penche vers elle et lui dit avec tendresse :*) Pardonne-moi, Asgerd.

ASGERD.

Allons, va ! je te pardonne.

(*Sœmund sort.*)

SCÈNE TROISIÈME.

ASGERD. GRANE entre portant des plats et des bouteilles, qu'il dépose sur la table.

GRANE.

Les hôtes sont arrivés.

Hosted by Google

ASGERD, *qui, immobile, le regard fixe, ne s'est pas aperçue de la venue de l'esclave.*

Comment?

GRANE.

Les hôtes sont arrivés. Si tu veux aller à leur rencontre, il faut te hâter.

ASGERD.

Mais quels sont ces hôtes?

GRANE.

Flose, Sharphedin et Sigtrygg.

ASGERD.

Sigtrygg aussi?

GRANE.

Oui, et Dagfinn, l'esclave de Flose.

ASGERD, *après avoir examiné l'esclave, dit à voix basse.*

Approche-toi de moi, plus près encore...

GRANE.

Me voici. Que me veux-tu?

ASGERD.

Es-tu courageux?

GRANE.

S'il s'agit de ma vie, je n'ai point peur. Qu'est, du reste, la vie d'un esclave?

ASGERD.

En récompense de ce que je te demande, je te donnerai de l'argent, des habits, des armes et la liberté.

Hosted by Google

GRANE.

Es-tu en état de pouvoir tenir tes promesses?

ASGERD.

Tu me connais. Je peux ce que je veux.

GRANE.

Je le crois. Que faut-il faire?

ASGERD.

Tuer Dagfinn.

GRANE.

Dagfinn, l'esclave de Flose, et pourquoi?

ASGERD, *durement.*

Que t'importe! Obéis et je te procure la liberté et le bonheur. Mais si tu n'agis pas...

GRANE.

On me battra, on me tourmentera de mille manières. (*Se tournant vers Asgerd.*) Me garantis-tu la liberté?

ASGERD.

Oui.

GRANE.

J'exécuterai donc ton désir.

ASGERD.

Il faut le tuer ce soir.

GRANE.

C'est bien tôt. Enfin! puisqu'il le faut.

Hosted by Google

ASGERD.

C'est convenu. (*Elle enlève de son bras un anneau d'or.*) Tiens, il est à toi.

GRANE, *très heureux.*

Tu payes bien.

ASGERD, *passant vers la porte devant l'esclave.*

Si tu ne le tues pas, je dirai que tu as volé mon bracelet.

GRANE, *la regardant sortir.*

Et on me tuera, moi.

(*Il se met à arranger la table; alors Sœmund et ses hôtes entrent; Grane sort.*)

(*A suivre.*) ÉDOUARD BRANDÈS.

Hosted by Google

MENTALITÉ CRIMINELLE,

NATURELLE ET ARTIFICIELLE.

L'homme criminel est-il ou n'est-il pas un malade? Les crimes ou les délits dont il se rend coupable sont-ils toujours la conséquence d'un vice de matière, ou se trouvent-ils sous la dépendance de ce qu'on appelle la volonté? Dans tous les cas, l'hérédité ou les maladies antérieures ont-elles créé un état spécial du protoplasme qui le rend inapte à obéir aux bonnes sollicitations ou plus sensible à l'action des mauvaises; ou bien les défauts de l'organe ne retentissent-ils jamais sur la fonction? Pour comprendre la genèse des faits délictueux est-il bien indispensable d'en chercher la cause dans un état morbide, et le fonctionnement naturel des organes, les besoins vitaux et le mode de formation de la mentalité ne permettent-ils pas déjà, à eux seuls, d'en donner une explication suffisante?

D'abord, vouloir toujours rechercher la cause des crimes dans une conformation défectueuse des centres nerveux, c'est admettre implicitement que l'homme est originellement incapable de commettre des actions qui sont en opposition avec la loi naturelle ou positive, que la bonté est innée en lui, qu'il est altruiste par essence, qu'il naît, sauf dégénérescence, avec une foule de qualités dont les affections du système nerveux sont seules capables d'amener la disparition. Mais comment faire concorder

Hosted by Google

cette hypothèse avec les faits trop réels que l'histoire relate à chaque page? Comment expliquer ces successions de guerres, ces batailles, ces combats, ces longues séries de meurtres, d'assassinats, d'homicides, de régicides, ces supplices, ces vols, ces incendies, ces mensonges, ces dissimulations, ces fourberies, ces tromperies, ces forfaitures, ces attentats, ces crimes en quantité innombrable et de toute nature envers la raison, la nature, la loi, la justice, la logique et le bon sens? L'histoire n'est guère que la relation des crimes et des forfaits de l'humanité qui se répètent toujours les mêmes, au point que l'on a pu se demander si l'histoire qui a tant de livres n'aurait pas qu'une page. Où chercher l'origine de ces cérémonies qui étaient pratiquées dans l'antiquité et le sont encore dans les pays qui ne jouissent pas des bienfaits de la civilisation ? Comment expliquer les mœurs sauvages de certaines peuplades, l'état d'âme des individus qui font la traite des noirs et la traite des blanches? Mais alors, où donc l'homme que nous connaissons a-t-il été chercher ses petites scélératesses, ses petits défauts, ses petites bassesses, ses petites lâchetés et ses petites idées? N'y aurait-il par hasard que des dégénérés? La bonté, on ne l'observe presque jamais; l'égoïsme, on le rencontre partout.

Peut-être n'y a-t-il pas que des crimes dans cette longue mais trop courte énumération. Mais si, dans le cas présent, commettre un crime ne signifie pas agir à l'encontre de la bonté supposée naturelle, acquise au genre, il faudrait en donner une bonne définition. A quoi bon? Quel rapport inéluctable et nécessaire peut bien exister entre la composition des centres nerveux déterminée par la nature, le fonctionnement spontané des organes et la délimitation arbitraire et artificielle du bien et du mal qui est l'œuvre des hommes?

Sans doute, il y a des malades parmi les criminels, de ces individus dont le mécanisme cérébral manque à ce point d'inhibition que, lorsque sous certaine condition ou dans certaines circonstances, une sensation ou une idée,

Hosted by Google

ou certaines sensations, certaines idées arrivent dans le champ de la conscience, elles sont immédiatement, automatiquement, parfois inconsciemment et avec une force irrésistible, réalisées ou transformées, sans qu'il leur soit possible, volontairement, de résister à ces impulsions réflexes. Soit qu'ils tuent, volent ou incendient, soit qu'ils se trouvent en proie à des convulsions, leurs actes ne sont que la manifestation extérieure d'un travail intellectuel conscient ou inconscient, le signe visible de l'activité des neurones et en quelque sorte la traduction des idées virtuelles ou réelles qui sont agitées dans les profondeurs de l'encéphale.

Si tous ces criminels sont des malades, tous ces malades ne sont cependant pas des criminels et il y a des obsédés, des impulsifs, épileptiques ou non, chez lesquels on n'observe que des manies inoffensives, ridicules peut-être, mais non répréhensibles au point de vue de la loi : battre des mains, faire des grimaces, prononcer des paroles ordurières.

Par conséquent, nous pouvons déjà conclure que, s'il y a des criminels parmi les individus atteints de troubles nerveux de nature telle qu'il est permis d'en déduire l'existence d'un défaut dans le fonctionnement cérébral, d'un manque d'inhibition, tous les hommes qui présentent ce symptôme ne sont cependant pas des criminels. La cause immédiate de l'acte délictueux ne réside pas dans le vice de matière ou mieux peut-être dans le défaut d'inhibition, mais dans la nature des idées sur lesquelles il porte. A ne considérer que cette unique source de criminalité, il n'y aurait pas de criminels malgré tous les vices de matière, s'il n'existait des idées criminelles sur lesquelles peut porter l'anomalie fonctionnelle.

Il y a impulsion et impulsion. L'individu qui, à un moment donné, ne peut s'empêcher de courir pendant quelques instants ne pose aucun acte répréhensible au point de vue de la loi et bien que, dans les deux cas, la cause première du fait ait une origine analogue, il ne peut

Hosted by Google

être comparé à cet autre qui, sous une poussée irrésistible, blesse et tue quelques personnes.

Pour appuyer l'hypothèse que l'homme criminel trouve dans son hérédité, dans ses maladies antérieures, en un mot dans la composition ou la conformation de son cerveau, l'excuse ou, tout au moins, l'explication de ses fautes, on a invoqué les tares dites de dégénérescence, les anomalies physiques plus ou moins nombreuses et quelquefois très légères que l'on observe très souvent chez lui, mais je crois que si l'on soumettait à une étude aussi complète, aussi minutieuse, aussi méticuleuse, toutes les personnes parfaitement saines d'esprit et de conduite normale, il en est peu qui sortiraient tout à fait indemnes de cet examen. Ces anomalies structurales n'ont d'ailleurs, par elles-mêmes, qu'une importance très relative et n'acquièrent de signification que pour autant qu'elles soient accompagnées de désordre dans l'ordre intellectuel. Or, je dénie absolument que les idées criminelles puissent être considérées comme l'équivalent d'un trouble mental.

Si c'est la nature des idées réalisées qui fait l'acte délictueux, ce n'est pas elle qui prouve l'existence d'un état morbide, mais bien l'ensemble des circonstances dans lesquelles le crime est commis, dans lesquelles ces idées reçoivent leur exécution. L'homme n'est pas un malade, parce qu'il pose un acte délictueux, mais il l'est par le fait qu'il agit sous l'empire d'une pression qu'il est incapable de maîtriser et qui est démontrée par la nature des circonstances qui accompagnent la violence qu'il exerce et par les caractères propres de celle-ci et qui sont : l'automatisme et parfois l'inconscience et leurs conséquences logiques, absence de mobile, de dissimulation, de préméditation, perte du souvenir, etc.

Il existe donc des personnes qui peuvent commettre des crimes, parce que leurs parents leur ont transmis un organe mal constitué, qui ne permet plus un exercice normal de la fonction, ou parce que celui-ci s'est détérioré sous l'influence de maladies ou d'empoisonnements qui

Hosted by Google

auraient peut-être pu être évités. Bien que je ne possède pas une grande expérience sur ce point, j'incline fortement à croire que les cas de ce genre sont exceptionnels comparativement à la masse des autres.

La théorie du criminel-né est, je pense, d'une application très restreinte. Était-il donc bien nécessaire d'aller chercher si loin l'explication de ces actes abominables suivant notre morale, mais qui seraient si naturels, si la délimitation du bien et du mal, si les principes de morale qui sont spontanément sortis du développement de la civilisation, n'étaient si contraires à la libre expansion de notre nature, ainsi que le prouvent les fautes innombrables, connues et cachées, que l'on ne cesse de commettre malgré tous les moyens de coercition. Mais il suffit de laisser la mentalité naturelle se développer librement, de ne mettre aucun frein à la libre expansion des appétits instinctifs, pour obtenir un homme criminel au sens de notre loi morale.

Même dans une société civilisée, les bienfaits de l'éducation ne sont pas répartis également dans toutes les classes et chez tous les individus et il est même probable qu'il en existe un certain nombre qui sont à peine touchés par eux. Leur état naturel persiste tel quel, à peine amendé et l'on assiste au libre épanouissement de toutes leurs tendances originelles. Nés au milieu d'une civilisation, ils restent plus ou moins en dehors d'elle et nous rappellent de loin nos ancêtres de l'âge de pierre. Les individus éducables cependant reçoivent presque toujours une certaine éducation, mais les circonstances ne sont plus aussi favorables pour ceux qui sont peu susceptibles d'être éduqués. N'étant par absolument idiots ou imbéciles, ils sont loin d'être intelligents ; ils sont nés avec une masse nerveuse mal constituée histologiquement, dont la partie supplémentaire qui préside au fonctionnement de la pensée n'assimile pas bien les sensations qu'elle reçoit. Ils sont venus au monde avec un cerveau, non pas qui les pousse au crime, mais qui les empêche de recevoir les

Hosted by Google

idées moralisatrices qui les en détournent. Ils deviennent criminels naturellement par le fait de la satisfaction de leurs appétits instinctifs, laquelle se poursuit très bien avec la seule intervention d'une activité cérébrale tout à fait inférieure.

C'est une loi psychologique signalée depuis longtemps et bien connue, que l'état d'âme se réflète sur la physionomie et que celle-ci trahit l'état d'âme. L'intelligence aussi bien que la bêtise se lisent souvent à distance, tant elles sont bien gravées sur le facies. Quel peut bien être l'aspect d'un individu qui, sans être idiot, n'a cependant que peu d'idées et est entièrement dominé par ses instincts? Il semble qu'il doive se distinguer par une figure bestiale qui sera en quelque sorte le reflet de la pénurie de ses pensées. On observe, en effet, cette physionomie chez quelques délinquants et on peut croire, sans vouloir ériger en loi une simple probabilité, qu'elle peut contribuer à faire reconnaître le criminel naturel spontané, cet être un peu fruste, incomplet, peu susceptible d'être éduqué, surtout lorsque dans le milieu un peu primitif lui-même, où il a été élevé, on ne s'est nullement préoccupé de son éducation et on l'a laissé pousser tout seul.

Quand un tel homme a commis un crime, il n'entend pas la voix de sa conscience; il est content parce que ses désirs, ses convoitises ont reçu satisfaction; sa conscience ne l'approuve ni ne le condamne, elle est muette.

Sans pouvoir avancer aucune preuve à l'appui de mes dires, je présume cependant que les deux classes de criminels que je viens de passer en revue, celle du criminel-né et celle du criminel naturel, ne renferment qu'une minime partie de la foule des délinquants.

Le cerveau étant une sorte de plaque photographique sur laquelle viennent se graver toutes les sensations, il en résulte que la nature des idées sera nécessairement en rapport avec la nature des sensations, puisque les premières dérivent des secondes. Constituant des suggestions à cause de leur mode d'assimilation automatique et réflexe

Hosted by Google

et partant irréfléchi, elles prennent place insensiblement dans l'obscur domaine de l'inconscience et, sans qu'on s'en aperçoive, elles deviennent des convictions enracinées qu'on ne discute plus, tant leurs racines sont profondes; incarnées en nous, elles participent à la constitution d'une mentalité qui présentera fatalement d'innombrables variantes suivant la nature des acquisitions primitives qui ont servi à l'élaborer. On reçoit les sensations qui forment atmosphère autour de soi et, par conséquent, le jugement étant supposé incomplètement développé ou nul, on reproduit, on assimile, on adopte inconsciemment les idées du milieu que l'on fréquente et celles-ci deviennent des sentiments profonds, des convictions indiscutées et constituent la manière propre de penser de chaque individu. Si ce milieu est adonné au vice, à la débauche, si on y vit de rapines, de vols, si l'assassinat y est considéré comme un moyen normal de pourvoir éventuellement à sa subsistance, étant donnée la nature des sensations qui arrivent perpétuellement au cerveau et s'y gravent, il va se former physiologiquement une mentalité criminelle.

Lorsque celle-ci est bien établie chez une personne, cette dernière ne comprend pas qu'on ne soit pas de son avis et ne peut que plaindre tous ceux qui ne pensent pas comme elle. De même l'homme qui croit en Dieu ne parvient pas à se représenter les conceptions de cet autre qui ne partage pas son opinion et se demande comment on peut être aussi aveugle.

Le criminel peut ne pas ignorer que sa manière de voir est réprouvée par une foule de gens, que la loi punit les faits qu'il approuve, mais ce n'est pas là un argument qui a prise sur sa mentalité, qui est de nature à ébranler ses convictions, à le faire changer d'avis, à l'amener à modifier sa conduite. S'il y a des gens qui le méprisent, il en est d'autres qui l'estiment. De même les persécutions des empereurs romains n'ont pas converti les chrétiens et celles de l'Église n'ont pas eu d'influence sur les idées des Vaudois ou des Hussites. Il y a en politique des opinions

Hosted by Google

contraires, il existe des avis opposés sur la portée morale de nos actes. De part et d'autre, les cerveaux sont bien constitués ; seules les acquisitions primitives ne sont pas les mêmes, mais chacun raisonne avec justesse à l'aide des éléments de sa mentalité.

Quand un tel homme a commis un crime et parvient à échapper aux poursuites, il ressent la joie d'avoir obtenu ce qu'il désirait, la satisfaction du devoir accompli et il entend la voix de sa conscience qui l'approuve. Il n'a jamais qu'une peur, celle de tomber aux mains de la justice.

Enfin, il existe une dernière catégorie de criminels comprenant les personnes qui, jouissant d'une mentalité dite normale, constituée par l'assimilation des idées régnantes sur la nature du bien et du mal, se trouvent, à un moment donné, acculées à des situations dangereuses et inextricables, qu'elles cherchent à dénouer par les moyens qui sauvegardent le mieux leurs intérêts. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'elles dévient de la ligne droite, mais, en présence d'une situation dans le monde qu'elles sont sur le point de perdre, d'un surcroît de dépenses indispensables à l'entretien de leur famille, par exemple, auquel elles ne peuvent faire face, leurs hésitations cessent bientôt et elles finissent par se résoudre à tuer, voler, à commettre une malhonnêteté, un crime, dont elles espèrent l'impunité, ou qui leur est garantie par sa nature ou par les circonstances qui l'accompagnent. La détresse où elles sont plongées fait naître en elles de vilaines pensées, qui ont toujours été l'objet de toute leur réprobation, qu'elles n'avaient jamais comprises antérieurement chez les autres et qui, cependant, exercent sur elles une fascination de plus en plus grande.

Il est facile de se poser en défenseur des lois, de la morale, des prescriptions religieuses, lorsqu'on mène une vie douce et agréable, lorsqu'on peut satisfaire, sans violer le droit établi, non seulement les besoins nécessaires à la vie, mais même ses fantaisies. Il est facile d'être honnête

Hosted by Google

homme, lorsqu'on n'a pas de motif ou d'avantage à dévier de la ligne droite, mais il n'y a pas grand mérite à l'être dans ces conditions. L'honnête homme véritablement digne de respect n'est pas celui qui reste sans effort dans les limites du droit établi, mais celui qui, ne possédant peut-être pas tout ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses aspirations instinctives, sait cependant résister aux tentations qui l'assaillissent. Pour atteindre ce résultat, aucune des trois barrières, pénalité, religion, remords, que la société place au seuil du mal n'est inutile ; leur insuffisance est plutôt manifeste.

Quand un tel homme commet un crime, il entend la voix de sa conscience qui le condamne, mais il discute avec elle, il oppose à ses motifs des arguments qui les combattent, il cherche à justifier ses résolutions, à amnistier ses actes. Bien qu'il puisse éprouver quelques remords, aveuglé par la passion et l'intérêt, ces deux grands facteurs de l'activité irraisonnée, il réussit le plus souvent à apaiser la révolte de ses sentiments honnêtes, et c'est un fait d'observation qu'il n'y a de gros péchés que ceux qui sont commis par les autres.

Dr L. LEFEVRE.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres. — Voici revenir, avec les feuilles mortes, la saison des théâtres. Le ciel s'est conjuré, cette fois, avec MM. les directeurs pour nous rendre délectables l'air enfermé et opaque des couloirs et l'odeur du gaz qui brûle à tant l'heure. Aussi y a-t-il eu un empressement inusité à ces rentrées où, d'ordinaire, le veston du touriste anglais fait tort au frac de l'habitué bruxellois.

Le Théatre de la Monnaie a, en trois soirs, qui furent diversement intéressants, fait connaître la plus grande partie de sa troupe. Le vieux répertoire d'opéra, le nouveau (si Wagner est d'un répertoire quelconque, toutefois) et enfin l'opéra-comique bien moderne et français ont servi de début ou de rentrée aux principaux artistes. Par une fantaisie, qui nous a déroutés, avouons-le, c'est M. Dalmorès, le chanteur de la *Tétralogie* et de *Louise,* qui a été chargé de rendre un peu de lustre et d'éclat, sinon de jeunesse, à cette vieillerie qu'on appelle le *Prophète*, de Meyerbeer.

Les opéras de Meyerbeer, à part peut-être les *Huguenots,* dont le livret mouvementé est tiré d'un récit de Mérimée, sont pour notre génération quelque chose comme des concerts un peu longs, dont on supprimerait volontiers les parties de récitatifs et les chœurs. Dans le *Prophète*, M. Dalmorès et Mlle Gerville-Réache, qui avait eu d'honorables succès à l'Opéra-Comique, ont fait ce qui était en leur pouvoir pour sauver du ridicule l'histoire mélodramatique de Jean de Leyde. Était-ce assez faire? Je crois bien que oui, sans qu'on puisse toutefois soutenir, avec quelque vraisemblance, que M. Dalmorès soit un ténor à la façon de Duprez ou Roger, ni que Mlle Gerville-Réache possède l'ampleur vocale... ni physique de Mme Alboni. Tout pesé, on ne peut que féliciter ces deux artistes d'être ce qu'ils sont, plutôt que ce qu'ils pouvaient être; grâce à cela, ils nous donneront encore des Siegfried et des Orphée excellents et voueront leurs talents à des chefs-d'œuvre éternels, au lieu de les sacrifier à des résurrections impossibles. Ajoutons vite qu'on peut encore voir, à

Hosted by Google

titre de curiosité historique, le *Prophète* à la Monnaie. Le reste de l'interprétation est très convenable, et un jeune soprano, Mlle Roland, s'y est révélé.

On connaît trop la distribution de *Lohengrin* pour y insister. Toutefois, Mlle Strakosh y débuta et M. Decléry s'y fit applaudir. Dans *Lakmé*, incarnée par cette délicieuse Lalla-Miranda, oiseau de passage revenu des tropiques avec son gracieux bégaiement anglo-saxon et sa voix plutôt en progrès ; il y a eu une révélation, celle d'une basse qui du second plan passe tout à coup au premier ; M. Cotreuil a fait un Nilacantha inférieur à personne. Et quant au ténor, il est difficile de le juger d'ores et déjà. Il a des intentions dramatiques et des moyens vocaux qui ne sont pas ordinaires ; mais tout cela nous a paru encore mal débrouillé et, sur cette grande scène, un peu... anversois. Attendons-le à des épreuves plus décisives et espérons du choix des intelligents directeurs de la Monnaie.

R.

*

Les livres. — Victor du Bled, *La société française, du XVIe au XXe siècle*, trois séries (Paris, Perrin). — Ces trois séries, dont la première a été réimprimée tout récemment, ont eu un succès de librairie qu'explique leur contenu. N'y cherchez pas un exposé rigoureusement suivi, une étude à l'allemande ; l'auteur, conférencier agréable qui s'est souvent fait applaudir chez nous, n'a rien modifié de sa méthode de causeur, riche en anecdotes spirituelles, en aperçus rapides, soudains et ingénieux. Il débute par des pages sur le moyen âge, où il n'a guère mis du sien ; puis il étudie quelques figures du XVIe siècle, les cours galantes, les essais d'Académie, etc. Ensuite c'est le monde bigarré, mouvementé, bravache plutôt que brave, bon enfant et sans morgue des règnes de Henri IV et de Louis XIII, dont les figures défilent devant nous. Le cardinal de Retz, Mlle de Scudéry et Mme de Sévigné forment, avec Mazarin, le centre de tableaux animés. Au tome III, que suivront d'autres, les groupements ont un autre caractère ; ce sont les diplomates, puis les grandes dames, puis les courtisans, avec des retours en arrière et des poussées un peu déconcertantes, jusqu'au seuil du XIXe siècle. De la causerie, non une vue strictement chronologique, et tout cela en un français alerte, qui a le trait et coule de source.

*

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Collombet, publiées par C. Latreille et M. Roustan. (Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1903.) — Ce recueil, venant s'ajouter aux correspondances déjà publiées du grand critique, nous aidera à mieux comprendre sa

Hosted by Google

pensée et son caractère. On y trouve, sur lui-même et sur la composition de plusieurs de ses ouvrages, d'intéressantes révélations. Des lettres écrites de Lausanne nous le montrent en train de rédiger son admirable *Port-Royal*, et en étendant de toute façon l'inépuisable matière : « Je ne perds aucune occasion d'élargir mon sujet et de « lui donner tout son développement. Quand je serai sorti de là « j'aurai couru bien des bordées dans toute la longueur de notre « littérature... » Ainsi s'exprime Sainte-Beuve, et ailleurs, après avoir énuméré quelques-uns des chapitres concernant directement les solitaires de la célèbre abbaye, il ajoute : «... sans compter, *par manière d'adjudication*, saint François de Sales, Montaigne, etc. ».

On voit, par ces deux courts échantillons, l'intérêt littéraire de ces lettres. Celui à qui elles étaient adressées était lui-même un esprit distingué, d'une érudition très variée et d'un labeur incessant. Catholique, et de l'espèce la plus affirmée et la plus combative, il ne cessa d'aimer et d'estimer le grand sceptique des *Lundis*, tant les liens de curiosité intellectuelle l'avait rapproché de lui et comme enchaîné à cette merveilleuse intelligence, dont la lumière, pareille à celle d'un phare, a dirigé alternativement ses feux sur toutes les parties de la littérature de son pays. W.

*

Chez Paul Delaplane ont paru, dans la collection des « Grands éducateurs », un *Condillac* hautement actuel; dans celle des « Genres littéraires » une très intéressante monographie de M. Roustan sur *La lettre* (évolution du genre). On trouvera, en 100 pages, l'essentiel sur une variété de la prose littéraire, qui, à partir du XVII^e^ siècle, a pris une importance de premier degré.

*

Un de nos compatriotes les plus distingués, M. Joseph Nève, directeur honoraire des beaux-arts, vient de publier (Paris, Champion) un livre sur *Antoine de la Salle*, sa vie et ses ouvrages, d'après des documents inédits.

M. Nève s'était déjà signalé par des recherches d'érudition, attestant des connaissances variées. Son nouvel écrit, venant après la réimpression améliorée de l'excellente notice de M. Ernest Gossart et l'article de M. Gaston Raynaud dans la *Romania*, nous prouve l'intérêt croissant qui s'attache à la personnalité littéraire de l'auteur de l'*Histoire du Petit Jehan de Saintré*. Dès 1881, M. Nève avait publié, à petit nombre, le *Réconfort de Madame du Fresne* de cet auteur; il le reproduit ici, en y joignant quelques autres extraits de moindre importance, notamment le fragment de la *Salade* relatif au « Paradis

Hosted by Google

de la reine Sybille ». Les cent premières pages condensent tout ce qu'on sait sur Antoine de la Salle; mais elles ne constituent pas un simple résumé. Outre qu'elles éclairent beaucoup mieux, qu'on ne l'avait fait, certaines parties de la biographie de l'écrivain, elles renouvellent utilement la polémique soulevée par l'attribution des *Quinze joyes de mariage* et par les *Cent nouvelles nouvelles*. Sans affirmer que M. Nève ait dit le dernier mot sur ce sujet délicat, en retranchant à l'écrivain deux chefs-d'œuvre qui cadrent assurément fort mal avec la manière de ses autres écrits, il faut reconnaître qu'il oblige les partisans de cette attribution à une étude et à une discussion nouvelles. En somme, contribution agréable et profitable à la fois, qui fait honneur à l'érudition belge et qui montre qu'elle n'est pas nécessairement parquée dans les universités et les bibliothèques.

M. W.

*

Il n'est pas trop tard pour signaler les deux premiers volumes de l'*Anthologie des écrivains belges de langue française,* qui sont consacrés l'un à Camille Lemonnier et l'autre à Georges Rodenbach. Notre chroniqueur littéraire les appréciera prochainement.

*

Sous ce titre, *L'immoraliste*, M. André Gide, avantageusement connu par des publications très variées de thème et de goût, a peint le caractère d'un jeune homme de notre temps, et il l'a fait dans une langue très claire et très ferme, en l'encadrant de paysages africains et français et en animant son esquisse à l'aide de figures de second plan, dont une (celle de Marceline) est taillée dans le marbre le plus pur. Ne cherchez là aucune des qualités rigoureuses d'un roman conçu, charpenté et écrit selon la norme; mais admirez une *étude,* où il y a de l'observation intérieure, un élan soutenu et contenu et quelque chose qui ressemble à du lyrisme, malgré le dandysme de certaines assertions et de certaines attitudes.

Hosted by Google

UNE CRISE LITTÉRAIRE

SYMBOLISME ET SYMBOLISTES

I. — Le symbolisme.

Durant les quinze années qui se sont écoulées à peu près entre 1885 et 1900, une tentative fut faite en France pour rénover la poésie. Le monde des lettres, j'entends surtout celui des petits cénacles et des petites revues, vécut une heure orageuse. De cette crise révolutionnaire, qui, encore qu'elle ne date que d'hier, appartient déjà à l'histoire puisqu'elle paraît aujourd'hui terminée, nous essayerons de retracer les principales péripéties. Nous verrons à étudier méthodiquement (1) le symbolisme et

(1) A consulter : J. Lemaître, *Revue bleue*, 7 janvier 1888; F. Brunetière, *Revue des Deux Mondes*, 1er novembre 1888 et 1er avril 1891; Ch. Morice, *La littérature de tout à l'heure*, 1888; J. Huret, *Enquête sur l'évolution littéraire*, 1891; R. de Souza, *Le rythme poétique*, 1892; Dr G. Verriest, *Des bases physiologiques de la parole rythmée*, 1894; A. Mockel, *Propos de littérature. Notes d'esthétique : H. de Régnier et F. Vielé-Griffin*, 1894; Id., *Émile Verhaeren*, 1895; R. Doumic, *Les jeunes*, 1896; E. Vigié-Lecoq, *La poésie contemporaine*, 1897; R. Doumic, *Études sur la littérature française*, 1898; A. Mockel, *Stéphane Mallarmé*, 1899; Ad. Van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, 1900; C. Mauclair, *L'art en silence*, 1901; G. Pellissier, *Le mouvement littéraire contemporain*, 1901; André Beaunier, *La poésie nouvelle*, 1902; G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, 7e édit., 1902.

(Nous ne pouvons analyser ici le fatras d'articles de revues, de commentaires de journaux et même d'ouvrages entiers, qui furent consacrés aux poètes nou-

Hosted by Google

le vers-libérisme, en nous gardant autant de cette ironie dénigrante, qui fut jusqu'ici l'attitude la plus fréquente des critiques en cette matière, que de l'enthousiasme démesuré de quelques familiers des œuvres et des personnes dont nous voulons parler, et en bornant notre ambition à débrouiller ce que l'effort déployé avait de légitime et de neuf, à discerner ce qu'il a produit. Car ce mouvement, malgré la présomption, l'incohérence et tout le tapage qui en marquèrent les temps héroïques, ne manqua pas d'être sérieux et fécond.

* * *

Il faut se rappeler ce qu'était la poésie française quand commença l'agitation de ceux qui marchèrent à l'assaut de ses formes traditionnelles. L'influence du naturalisme, dont l'essor est le grand fait littéraire qui domine la seconde moitié du XIX^e^ siècle, s'était fait sentir dans le lyrisme comme dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Le naturalisme subordonnait l'émotion à la pensée. Dès lors, la direction de l'inspiration, échappant au cœur, avait passé à l'esprit. Apercevoir la vie dans sa réalité pittoresque, saisir « quelque ferme et constant objet d'étude » (1), tel avait été, un instant, l'idéal de l'artiste, analogue à celui du savant en présence de l'univers. Un pas encore, et on était allé demander à l'érudition d'être comme la muse nouvelle que désormais on invoquerait. Et son souffle n'avait-il point fait éclore des poèmes admirables — historiques et archéologiques avec Leconte de Lisle, philosophiques et scientifiques avec M. Sully

veaux. On alla jusqu'à « emprunter la flétrissure de la pathologie, afin d'en marquer leur œuvre originale ». Rappelons pourtant cette aimable supercherie littéraire : *Les déliquescences d'Adoré Floupette*, où d'habiles pasticheurs, G. Vicaire et H. Beauclair, faisaient la satire du procédé cher aux jeunes écrivains de 1885. — Quelques-uns des côtés pittoresques de l'évolution symboliste viennent d'être indiqués dans une dizaine de pages amusantes : « Souvenirs sur le symbolisme », que M. A. Retté publie dans la *Revue* du 15 septembre 1903.)

(1) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1042.

Hosted by Google

Prudhomme? En même temps, des écrivains, comme M. François Coppée, s'étaient appliqués à créer un mode de représentation nettement réaliste des aspects de la vie, tandis que M. de Hérédia, d'une main sûre, sculptait des sonnets parfaits où nul émoi ne se trahit. Car la lyre ne résonnait plus que rarement d'accents personnels. Mais les vers dont le chant faisait vibrer ses cordes étaient bien forgés, plastiques et harmonieux; on vouait à la forme un culte attentif, et on acceptait dans toute leur sévérité les lois du style et de la métrique.

Oui, la précision, la rectitude et la perfection, les parnassiens souvent y avaient atteint. Mais au prix de quel sacrifice! Il leur avait fallu, pour cela, proscrire tout le vague et tout le mystérieux que l'âme humaine recèle. N'était-ce pas proscrire la matière même de la poésie (1)? C'est surtout sur ce point-là que les « jeunes » allaient prendre parti contre leurs aînés. D'ailleurs, la solidité marmoréenne et l'éclat métallique que recherchaient les parnassiens déjà semblaient tourner au poncif. On était las aussi de tant de petites pièces d'orfèvrerie, que la fantaisie de certains d'entre eux produisait, et un peu dégoûté des photographies impassibles d'hommes ou de choses, par où d'autres s'étaient laborieusement acquis un renom. Cet art là n'était donc plus dans le mouvement. C'est que, sans doute, les formes littéraires, comme toute œuvre humaine, ont vite fait de vieillir (2), et qu'il les faut sans cesse renouveler.

Mais cette défaveur qui s'attachait peu à peu à l'idéal parnassien, avait, au dire de certains théoriciens, des aspirations nouvelles, des causes profondes (3) dans l'évolution

(1) G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 174.

(2) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 6.

(3) On a été fort surpris naguère de constater avec quelle légèreté M. Catulle Mendès, dans son *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts sur le mouvement poétique de* 1867 *à* 1900, a jugé les symbolistes. Il n'attribue qu'à la fantaisie de quelques écrivains et à leur « appétit d'originalité » des changements dont les raisons vont au fond même des choses. N'insinue-t-il pas que la tentative des poètes nouveaux s'expliquerait bien comme

Hosted by Google

philosophique contemporaine. Et à celle-ci il faut, certes, rattacher les influences qu'une foule d'œuvres de toutes les littératures européennes, surtout depuis 1880, versaient dans la pensée française. En effet, Edgar Poé, Georges Eliot, Walt Whitmann, Ibsen, Bjœrnstierne Bjœrnson, Dostoïewski, Tolstoï, Nietzsche, Sudermann, Hauptmann, d'Annunzio, Fogazzaro, etc., si différents tant par le caractère individuel que par le tempérament national, s'accordent sur un point : sans perdre le respect de la vérité objective, ils montrent de l'âme dans les choses et au delà de leurs apparences ils tâchent de les pénétrer en leur fond, en même temps que, dans l'homme, ils s'intéressent aux phénomènes psychiques, cherchant à atteindre le cœur. Par là, *ils s'écartaient, tous, du naturalisme déjà démodé*. Notez qu'il n'y avait rien d'oppressif dans ces influences, si incohérentes. Mais elles flattaient des prédispositions existantes, elles répondaient au besoin des consciences de la jeunesse d'alors (1).

Le positivisme, en effet, avait fait deux parts dans le réel : connaissable et inconnaissable. C'était là une abstraction provisoire, attendu qu'entre ces deux domaines il n'y a pas de démarcation nette et précise et que le second imprègne le premier des brumes qu'il dégage : le mystère n'est-il pas partout, jusqu'au cœur même des plus stricts résultats de l'expérience? Mais cette division impliquait un procédé commode pour la pensée, une excellente méthode. Malheureusement, on s'était laissé entraîner trop loin dans la voie des déductions, jusqu'à nier l'inconnaissable, ou du moins jusqu'à ne s'en plus préoccuper. Or, s'il est vrai que nous n'avons « ni barque, ni voiles pour parcourir cet océan », selon la métaphore de Littré,

étant le prolongement et la généralisation de celle d'un Péruvien, Della Rocca de Vergalo, qui, vivant en exil à Paris, « s'avisa le premier de certaines innovations où devaient bientôt s'accorder quelques-uns, et non les moindres, de la génération symboliste » ? (Cf. « Trente ans de poésie française », par R. DOUMIC, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1903)

(1) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1086.

Hosted by Google

convient-il d'oublier absolument son existence (1)? Telle avait été l'erreur d'une doctrine, qui reste excellente d'ailleurs dans les affirmations qu'elle établit et dans les directions spirituelles qu'elle fournit. Mais lorsqu'arrivèrent les jeunes poètes dont nous voulons parler, une sérieuse réaction avait commencé à se produire pour restituer ses droits à la métaphysique. On ne se contentait plus, comme M. Maeterlinck (2) l'a justement noté, des expériences auxquelles se prêtent les manifestations extérieures de la substance.

On s'était donc rejeté vers le monde immatériel : idée, âme, infini, rêve! On s'était aussi épris de musique (3), de celui d'entre tous les arts qui traduit le mieux certaines aspirations subtiles de l'être intime par delà le défini. Enfin, les préraphaélites anglais, mis à la mode, avaient ramené les attentions sur l'art idéaliste des « primitifs ». Bref, c'était à faire de la poésie, comme de la peinture et de la musique, davantage l'expression de la *vérité intérieure* qu'avaient semblé conspirer toutes les influences récemment ressenties.

M. Maeterlinck a caractérisé exactement, nous semble-t-il, le nouvel état d'esprit qui s'était formé de leur concours, à savoir « le réveil de l'âme » qui est le grand événement moral du temps de sa jeunesse : le positivisme, certes, n'était pas mort, et, comme nous le faisions entendre plus haut, il demeurera, dans ce qu'il a d'essentiel, une doctrine acquise; mais il se modifiait, s'adaptait à des exigences nouvelles, et il allait admettre qu'un certain

(1) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 18-19.

(2) MAURICE MAETERLINCK, *Le trésor des humbles*, p. 29-45.

(3) On s'était particulièrement épris de la musique wagnérienne, qui est foncièrement *spiritualiste*, et qui, à un autre point de vue, existe surtout *selon le rythme* et tend même à supprimer la carrure de la phrase. D'autre part, à peu près en même temps, le folklore avait remis dans les mémoires les cantilènes populaires à l'allure si libre et si variée, et, enfin, une interprétation intelligente avait commencé de rendre accent et vie aux chants grégoriens, en remplaçant leur harmonisation note par note soit par les accords soutenus qui soulignent les groupes rythmiques de la mélodie chantée, soit, parfois, par la fantaisie du déchant.

Hosted by Google

nombre de phénomènes échappent aux prises de la conscience et que même c'est dans l'inconscient, sans doute, que s'élabore la véritable activité de l'âme.

* * *

S'il en est ainsi, l'idéal des réalistes et des parnassiens était faux, leur poésie logique, technique et didactique, appliquée à noter directement l'intelligible, n'était pas la vraie poésie. Puisque nous sommes entourés par l'inconnaissable, on distinguera le poète au sens qu'il a du mystère. Il est « celui qui aperçoit dans les choses des visages qui le regardent », celui qui converse avec la Dame de la forêt... Car, les formes extérieures du monde, que sont-elles sinon des symboles? « Il y a, dit Taine, une âme dans chaque chose; quel que soit l'être, brut ou pensant, défini ou vague, par delà sa forme sensible luit une essence secrète et je ne sais quoi de divin que nous entrevoyons par des éclairs sublimes sans jamais y atteindre et le pénétrer. *Voilà le pressentiment et l'aspiration qui soulèvent toute la poésie moderne.* » Ainsi ce ne sont plus les aspects de l'univers dans leur matérialité et leur fixité, dont il importe de donner une représentation plastique, mais ce sont les lois éternelles et mystérieuses de la nature et de l'être qu'on cherchera à saisir dans le spectacle changeant et fugitif de la vie en travail. La réalité particulière des corps doit s'évaporer en quelque sorte pour laisser paraître leur *contenu idéal* (1). Mais, pour ainsi *voir profondément,* il faut posséder le *don d'émerveillement,* il faut pouvoir regarder le monde avec l'étonnement qu'il mérite, se refaire une imagination toute neuve et comme une âme d'enfant, à peine distante des choses (2).

Cependant, en rendant ainsi sa vision ingénue, immédiate et non encore fanée, comme c'est évidemment son *moi* que le poète trouve et sent au fond de tout, c'est en

(1) R. DOUMIC, ouvrage cité, p. 192-196.
(2) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 23.

Hosted by Google

somme la vie même de son esprit qu'il exprime, le secret de son âme qu'il raconte :

> L'aurore et le printemps, le couchant et l'automne
> Sont avec la forêt et le fleuve et la mer
> *D'extérieurs aspects de ton « toi » monotone;*
> Le verger fructifie et mûrit dans ta chair.
>
> La nuit dort ton sommeil, l'averse pleut tes pleurs,
> L'avril sourit ton rire, et l'août rit ta joie,
> Tu cueilles ton parfum en chacune des fleurs,
> Et *tout n'étant qu'en toi,* tu ne peux être ailleurs (1).

Ainsi la lyre résonne de nouveau d'accents intimes. Toutefois, le poète ne s'attache plus, comme c'était le cas pour les romantiques, à faire saillir ce qu'il y a en lui d'individuel, d'exceptionnel dans sa destinée, mais, au contraire, les traits par où tous les hommes se ressemblent, des sentiments très généraux, des états d'âme indiqués largement.

D'autre part, puisque, encore une fois, il n'accorde au réel qu'une valeur emblématique, il n'est plus, comme c'était le cas pour les parnassiens, « soumis à l'objet ». Non, il lui est loisible de transformer, selon ses dispositions du moment, le paysage, dont son état d'âme ne dérive plus, attendu que ce sont ses sentiments qui revêtent, au contraire, les formes du monde extérieur. Aime-t-il? La mer sera pour lui la grande voluptueuse, caressante, complice des fêtes d'amour :

> Écoute le baiser voluptueux des vagues,
> Des vagues étouffant le rire des galets ;
> La nuit est lourde et s'alanguit de désirs vagues,
> Il pâlit au zénith des éclairs violets... (2).

(1) HENRI DE RÉGNIER.
(2) F. VIÉLÉ-GRIFFIN, *Poèmes* (édit. du *Mercure de France*), p. 17.

Hosted by Google

Mais, d'autres fois, elle sera la grande voix menaçante, qui s'accorde avec son âme agitée et tumultueuse :

Au large, dans la nuit des rêves et des flots,
Éclate un roulement sinistre, et, sur les grèves,
Le hurlement des vents se mêle à des sanglots;
O mer, dans ta fureur énorme tu te lèves (1) !

Voici même que l'aube a pris les tons du soir (et le crépuscule, sans doute, s'il le fallait, se nuancerait de rose) pour complaire à un « cœur réfugié dans l'inaltérable sympathie des choses » (2) :

Une aube affaiblie
Verse par les champs
La mélancolie
Des soleils couchants.
La mélancolie
Berce de doux chants
Mon cœur qui s'oublie
Aux soleils couchants. . (3).

Ainsi l'esprit du poète peut recréer sans cesse le monde à sa guise, en recomposer, en vue de la fin qu'il lui plaît de signifier, les éléments sensibles, ne se souciant ni du temps ni de l'espace (4). De cette façon, le *moi* se confond avec l'*absolu,* et la poésie devient la traduction du *rêve.* « La poésie symbolique, a dit G. Rodenbach, c'est le rêve, les nuances, l'art qui voyage avec les nuages, qui apprivoise des reflets, pour qui le réel n'est qu'un point de départ, et le papier lui-même, une frêle certitude blanche d'où s'élancer dans des gouffres de mystères qui sont en haut et qui attirent. »

* * *

Pour correspondre à un tel idéal, il était désirable que

(1) F. Vielé-Griffin, ouvrage cité, p. 18.
(2) E. Vigié-Lecocq, ouvrage cité, p. 42.
(3) P. Verlaine.
(4) R. Doumic, ouvrage cité, p. 192 193.

Hosted by Google

l'on trouvât un mode d'expression capable de dépasser l'apparence tangible des choses, apte à l'évocation plutôt qu'à la description (1). La poésie devait se rapprocher de la musique, avec laquelle elle prétendait partager désormais le privilège de suggérer tout l'ineffable. Elle ne pouvait mieux faire, pensa-t-on, que de lui emprunter ses moyens et ses effets.

Nous verrons comment on s'efforça de créer l'instrument qu'il fallait par le développement de la forme symbolique, l'individualisation de la langue et la transformation du vers. Mais auparavant, il nous reste encore à retrouver, épars dans des tendances moins générales et parfois même isolées, quelques autres éléments qui eurent leur influence marquée dans l'élaboration d'une poétique nouvelle.

On pourrait évoquer des devanciers très lointains des poètes de 1885, et trouver dans les vers de Ronsard ou de Racine, par exemple, « quelque chose qui n'est pas sans rapport avec le symbolisme ». Mais sans remonter si haut, A. de Vigny, par son « goût du mystère », Sainte-Beuve, par « les curiosités inquiètes et les maladives tristesses » qu'exprime son Joseph Delorme, ainsi que par son souci d'éviter « tout ce qui est symétrique et concerté », Baudelaire, pour avoir découvert et rendu les correspondances des choses entre elles ou de celles-ci avec l'âme, apparaissent comme ayant été, un quart de siècle avant l'avènement des poètes nouveaux, à des titres inégaux et divers, des ancêtres de ceux-ci (2).

Toutefois ce ne sont pas là les précurseurs immédiats. Il en est surtout trois, dont il importe de parler un peu plus longuement. Les écrits du premier parurent toujours des énigmes au bon public. Les deux autres étaient surtout connus du monde par leurs aventures scandaleuses. Et cependant, tous les trois, ils furent, un instant, portés

(1) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 20.
(2) G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 178-181.

Hosted by Google

aux nues par les fervents enthousiasmes de quelques admirateurs.

STÉPHANE MALLARMÉ (1) fut l'hiérophante illustre de la nouvelle Éleusis littéraire. Ce maître, qu'on soupçonna parfois de charlatanisme, mais dont la parfaite sincérité, paraît-il, doit être reconnue, s'était proposé de faire *un style qui n'exprimât que lui*. Malheureusement, sa tendance à changer la nature des rapports grammaticaux et syntaxiques et à ne pas donner aux mots leur signification ordinaire, sous prétexte qu'ils « sont exténués de la même idée si longtemps proférée » et que leur valeur musicale importe bien plus que leur valeur logique, le mena jusqu'à la limite extrême de l'expression individuelle, c'est-à-dire à l'inintelligible. D'un autre côté, selon la conception poétique qui allait prévaloir chez les « jeunes », il s'appliquait à ne voir dans l'aspect mobile de la nature qu'un symbole voilé et flou de lui-même. De plus, il avait imaginé de superposer en quelque sorte, dans chacune de ses pièces, plusieurs sens confondus qui s'obscurcissent réciproquement. N'était-ce pas la perfection dans un art qui, à ses yeux, était « abscons » par essence ?

Au demeurant, Mallarmé fut, à notre avis, un esthète, qui exerça par sa conversation une action considérable, plutôt qu'un véritable créateur (2). Et si parfois ses vers semblent réaliser, par leur parfaite obscurité, l'idéal qu'il parut poursuivre, comme ceux de ce

SONNET.

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui,
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui !

(1) STÉPHANE MALLARMÉ, 1842-1898 (œuvres : *L'après-midi d'un faune*, 1876 ; *Poésies complètes*, 1888 ; *Pages*, 1890-1891 ; *Les poèmes de Poë*, 1888 ; *Divagations*, 1897. — *Vers et prose* [florilège], édit. Perrin).

(2) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1108 ; G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 181-185 ; C. MAUCLAIR, ouvrage cité : *L'esthétique de Mallarmé*, p. 72-117.

Hosted by Google

Un cygne d'autrefois se souvient que c'est lui
Magnifique mais qui sans espoir se délivre
Pour n'avoir pas chanté la région où vivre
Quand du stérile hiver a resplendi l'ennui.

Tout son col secouera cette blanche agonie
Par l'espace infligée à l'oiseau qui le nie,
Mais non l'horreur du sol où le plumage est pris.

Fantôme qu'à ce lieu son pur éclat assigne,
Il s'immobilise au songe froid de mépris
Que vêt parmi l'exil inutile le Cygne (1).

on ne trouvera rien « d'hermétique » dans ceux que voici :

LES FLEURS.

Des avalanches d'or du vieil azur, au jour
Premier, et de la neige éternelle des astres
Jadis tu détachas les grands calices pour
La terre jeune encore et vierge de désastres,

Le glaïeul fauve, avec les cygnes au col fin,
Et ce divin laurier des âmes exilées,
Vermeil comme le pur orteil du séraphin
Que rougit la pudeur des aurores foulées,

L'hyacinthe, le myrte à l'adorable éclair
Et, pareille à la chair de la femme, la rose,
Cruelle, Hérodiade en fleur du jardin clair,
Celle qu'un sang farouche et radieux arrose!

Et tu fis la blancheur sanglotante des lys
Qui roulant sur des mers de soupirs qu'elle effleure
A travers l'encens bleu des horizons pâlis
Monte rêveusement vers la lune qui pleure!

(1) On devine pourtant que ce beau cygne solitaire, immobilisé dans les glaciers du lac, qu'il n'a pas fui lors du « stérile hiver », c'est le poète dont l'aile reste prise, si son col se dégage, aux réalités qui le feront toujours souffrir et qui à jamais l'empêcheront de rejoindre sa glorieuse chimère.

Hosted by Google

Hosannah sur le cistre et dans les encensoirs,
Notre dame, hosannah du jardin de nos limbes!
Et finisse l'écho par les célestes soirs,
Extase des regards, scintillement des nimbes!

O mère, qui créas en ton sein juste et fort,
Calices balançant la future fiole,
De grandes fleurs avec la balsamique Mort
Pour le poète las que la vie étiole...

Si Stéphane Mallarmé s'atteste surtout soucieux de mettre en pratique certaine discipline, à laquelle il subordonne tout le reste, ARTHUR RIMBAUD (1), au contraire, n'est rien moins que théoricien. Talent inconscient, qui ne s'exerça qu'en de hâtives notations, il s'apparente sans conteste à Baudelaire. Il semble n'avoir eu qu'un parti pris : ne pas exprimer directement les choses. Les suggérer, voilà à quoi il s'ingénie, au moyen d'images ou de sonorités concordantes qui, soudain, réveillent des sensations et des idées au fond de nous. Qu'on se garde bien de traiter ses poèmes comme des allégories, en s'efforçant de les expliquer mot à mot. Il faut, paraît-il, s'abandonner bénévolement à leur obscur sortilège! Relisez, par exemple, les *Chercheuses de poux,* et laissez *s'éveiller* en vous, si possible, l'*idée qu'il faut :*

Quand le front de l'enfant plein de rouges tourmentes,
Implore l'essaim blanc des rêves indistincts,
Il vient près de son lit deux grandes sœurs charmantes
Avec de frêles doigts aux ongles argentins.

Elles assoient l'enfant auprès d'une croisée
Grande ouverte où l'air bleu baigne un fouillis de fleurs,
Et, dans ses lourds cheveux où tombe la rosée,
Promènent leurs doigts fins, terribles et charmeurs.

Il écoute chanter leurs haleines craintives
Qui fleurent de longs miels végétaux et rosés
Et qu'interrompt parfois un sifflement, salives
Reprises sur la lèvre ou désirs de baisers.

(1) JEAN-ARTHUR RIMBAUD, 1854-1891 (œuvre : *Les Illuminations*, 1886; *Œuvres*, 1898).

Hosted by Google

Il entend leurs cils noirs battant sous les silences
Parfumés et leurs doigts électriques et doux
Font crépiter, parmi ses grises indolences,
Sous leurs ongles royaux la mort des petits poux.

Voilà que monte en lui le vin de la Paresse,
Soupir d'harmonica qui pourrait délirer;
L'enfant se sent, selon la lenteur des caresses,
Sourdre et mourir sans cesse un désir de pleurer.

Mallarmé a trouvé le terme qui caractérise le mieux les poèmes de Rimbaud. Ce sont, a-t-il dit, des « allusions ». Or, l'*allusion*, voilà un des procédés dont les « jeunes » allaient faire l'objet de leurs prédilections.

Ce n'est pas tout. Rimbaud, grâce aux théories que des disciples dangereux tirèrent de son *Sonnet des voyelles*, contribua à faire accorder de plus en plus fréquemment une valeur expressive au *son* des mots. Il poussa ainsi à tant et tant de « transpositions » dont on usera après lui, et qui se rapportent à « la secrète correspondance des sons, des couleurs et des parfums » déjà indiquée par Baudelaire (1). Faut-il citer cet extravagant « amusement sur l'alphabet », comme l'appelle Anatole France (2), qui perdit de réputation son auteur ?

A noir, **E** blanc, **I** rouge, **U** vert, **O** bleu, voyelles
Je dirai, quelque jour, vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfes d'ombre ; **E**, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

(1) Comme de longs échos, qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

(2) *Univers illustré*, 28 novembre 1891.

Hosted by Google

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges :
— O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

C'était là, sans doute, pure fantaisie. Mais voici un vrai poète, qui a exprimé les douloureuses angoisses d'un être en lequel l'esprit et la chair luttent sans trêve (1). PAUL VERLAINE (2) apparaît comme un génie à la fois candide et dissolu, dont l'inspiration s'est déplacée « du zénith au nadir ». Parmi bien des bizarreries et des incohérences, où l'a entraîné son horreur de l'apprêté, de ce qui sent l'art, il est arrivé assez souvent à réaliser une poésie fluide, aérienne, vaguement nuancée, comme cette

CHANSON D'AUTOMNE.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure.

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

(1) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1108.

(2) PAUL VERLAINE, 1844-1896 (œuvre : *Poèmes saturniens*, 1866; *Sagesse*, 1881; *Jadis et naguère*, 1885; *Parallèlement*, 1889; *Œuvres complètes*, Vanier, 5 vol., 1899-1900).

Hosted by Google

ou comme cette ariette, un peu simplette, des *Romances sans paroles* :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville,
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur?

O bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits!
Pour un cœur qui s'ennuie
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi! nulle trahison?
Ce deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine.

ou encore comme ce

CLAIR DE LUNE.

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune,
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

Hosted by Google

Mais, pour le moment, nous avons à voir en lui surtout celui qui commença la rébellion contre les règles courantes du vers. Dans son *Art poétique*, qui veut être « révolutionnaire » sans plus, il a formulé très nettement quelques-uns des principes qu'adopteront les novateurs : désir marqué d'une musique plus subtile, d'une harmonie plus complexe dans le rythme désormais soumis aux seules lois d'une fantaisie délicate; retour à l'assonance et à l'allitération, etc.

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'*Impair*
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans *rien* en lui *qui pèse ou qui pose.*

Il faut aussi que tu n'ailles point
Choisir tes mots sans *quelque méprise :*
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'Indécis au Précis se joint.

C'est des beaux yeux derrière des voiles,
C'est le grand jour tremblant de midi,
C'est par un ciel d'automne attiédi,
Le bleu fouillis des claires étoiles!

Car nous voulons la Nuance encor,
Pas la couleur, *rien que la nuance!*
Oh! la nuance seule fiance
Le rêve au rêve et la flûte au cor!

Fuis du plus loin la Pointe assassine,
L'*Esprit cruel* et le *Rire impur,*
Qui font pleurer les yeux de l'Azur,
Et tout cet ail de basse cuisine!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu *la Rime assagie,*
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

Hosted by Google

Oh ! qui dira les torts de la Rime ?
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime ?

De la musique encore et toujours !
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit *la bonne aventure*
Éparse au vent crispé du matin
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

(*A suivre.*) ARTHUR DAXHELET.

Hosted by Google

ASGERD[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

SCÈNE QUATRIÈME.

SŒMUND, FLOSE, SHARPHEDIN, SIGTRYGG entrent du couloir. Un peu plus tard BERA.

SŒMUND.

Venez, venez, asseyez-vous et chauffez-vous. On va vous apporter de quoi apaiser votre faim et étancher votre soif.

FLOSE.

Merci, Sœmund, ta bonne hospitalité nous est bien connue.

SIGTRYGG, *gaiement.*

Ah! je me doutais bien que vous alliez nous offrir d'excellentes choses, c'est pourquoi je me suis invité.

SŒMUND.

Soyez tous les bienvenus. Je ne puis toutefois m'empêcher de manifester ma prédilection pour mon ami Flose. (*Se tournant vers Flose.*) Je me sens toujours plus joyeux quand je me trouve à côté de toi.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1903.

Hosted by Google

FLOSE.

Si tu te sens ainsi, c'est parce que tu es sûr de mon amitié, car mon aide est peu de chose : je vieillis et par suite m'affaiblis de jour en jour.

SŒMUND.

Non! tu n'es pas vieux, et tu as autre chose, du reste, que la force physique.

SHARPHEDIN.

Pourtant on a souvent besoin d'avoir recours aux armes pour se faire rendre justice.

FLOSE.

Sharphedin a raison. A quoi sert le droit si l'on n'est pas assez fort pour le faire respecter?

SŒMUND.

Alors l'idéal en ce monde est de posséder la force, la puissance!

FLOSE.

Il serait encore meilleur d'obtenir justice sans recourir à la lutte.

SIGTRYGG.

Eh! qu'importe le droit ou non, si l'on se sent le bras assez fort pour obtenir ce qu'on poursuit.

SHARPHEDIN.

Je suis de l'avis de Sigtrygg.

FLOSE.

Tu penses comme Sigtrygg, mais tes goûts sont loin d'être les mêmes.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Sais-tu quels sont mes désirs?

FLOSE.

Sharphedin ne rêve que gloire, honneurs et fortune.

SIGTRYGG.

Et moi?

FLOSE.

Tes aspirations sont différentes.

SHARPHEDIN.

Personne n'ignore, Sigtrygg, ton penchant trop violent pour les femmes.

SIGTRYGG.

Tu es encore trop jeune pour me le reprocher.

FLOSE.

C'est vrai. D'ailleurs nous ne sommes point venus chez Sœmund pour nous quereller entre amis.

SŒMUND.

Voilà Bera qui nous fait apporter des boissons chaudes et des victuailles.

(*Bera entre, suivie des servantes avec les choses nécessaires au repas.*)

BERA.

Soyez les bienvenus!

FLOSE.

Merci, Bera.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Bonjour Bera, comme tu es rouge!

BERA.

Oui! Il fait si froid dehors.

SIGTRYGG, *montrant en riant le cœur de Bera.*

Mais si chaud en dedans.

SHARPHEDIN, *se plaçant entre eux.*

Bonsoir Bera!

BERA.

Bonsoir! Voici de quoi vous restaurer.

FLOSE.

Je te remercie, nous n'avons besoin de rien; tout à l'heure nous avons mangé chez Helga.

SŒMUND.

Si vous avez mangé, cela ne doit point vous empêcher de boire.

SIGTRYGG.

Assurément!

FLOSE.

Nous sommes venus pour te parler d'une affaire importante, mais il serait peut-être préférable d'attendre ta femme.

SŒMUND.

En effet, où est Asgerd?

BERA.

Dans sa chambre.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Elle n'est pas malade?

SŒMUND.

Prie-la de venir. (*Bera sort.*) Non. Mais buvez donc!

SIGTRYGG.

C'est cela, buvons d'abord; nous nous occuperons ensuite des affaires sérieuses.

FLOSE.

Je suis vraiment touché de ton cordial accueil.

(*Tous boivent.*)

BERA, *rentrant.*

Asgerd m'a dit qu'elle venait tout de suite. Elle n'a pas voulu se présenter sans être parée comme il convient pour des hôtes aussi chers.

(*Petite pause.*)

FLOSE.

Voilà qui est aimable.

SIGTRYGG.

Oh! Asgerd est toujours belle, parée ou non.

SŒMUND.

Bera, sors avec les esclaves. (*Bera sort.*) Vous aviez à me parler?

FLOSE.

Oui. Sharphedin serait très heureux de devenir ton gendre et d'épouser ta fille. Je le désire aussi vivement que lui. Cela te convient-il, Sœmund?

Hosted by Google

SŒMUND.

Oh! oui, cette union ne peut que me réjouir. Nous nous entendrons facilement sur les conditions. Je te sais puissant, l'homme le plus sage et mon meilleur ami; ton fils ne peut que m'être très cher. Mais avant de donner mon consentement définitif, je veux avoir l'avis de Bera. Je tiens à savoir par elle-même quels sont ses sentiments à l'égard de Sharphedin, bien que je sois à peu près sûr de la réponse.

FLOSE

C'est tout naturel, fais-la venir.

SŒMUND.

Je voudrais bien aussi prévenir Asgerd.

SHARPHEDIN.

Asgerd! Mais elle n'est pas la mère de Bera, et puis...

FLOSE, *interrompant.*

Il faut agir ici selon le désir de Sœmund.

SIGTRYGG.

Voilà la belle Asgerd! Comme elle est belle! Un roi ne pourrait désirer une femme plus belle.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES. ASGERD entre. Elle porte un manteau d'un rouge écarlate, les cheveux tombant sur le dos. Elle porte une ceinture d'argent.

ASGERD.

Bonjour! Quoiqu'un peu tardif, mon accueil n'en sera pas moins sincère.

Hosted by Google

FLOSE.

Merci, Asgerd, de ton hospitalité.

ASGERD.

Il m'est si agréable de recevoir des hôtes comme vous.

SHARPHEDIN.

Ces compliments s'adressent-ils également à moi?

ASGERD, *froidement.*

Mais il me semble que ce n'est pas pour moi que tu es venu!

SHARPHEDIN.

Cependant...

FLOSE.

Asgerd a raison. Mon fils Sharphedin...

ASGERD, *l'interrompant.*

Le fils de qui?

FLOSE.

J'ai dit : mon fils.

ASGERD.

J'avais bien entendu. Mais je ne sache pas que Sharphedin soit le fils de ta femme défunte, et il doit avoir une mère.

SHARPHEDIN, *d'une voix rauque.*

Ma mère est une femme aussi...

FLOSE.

Silence, mon fils, personne n'attaque ta mère. La mère de Sharphedin dont tu parles, Asgerd, est une femme sans naissance.

Hosted by Google

ASGERD.

Ta maîtresse.

FLOSE.

Il est vrai que je ne l'ai point épousée.. Mais quel est l'homme qui oserait me le reprocher?

ASGERD.

Et les femmes te le reprocheront-elles? D'ailleurs, en quoi me regarde la naissance de Sharphedin?

SHARPHEDIN.

Ce que tu dis est vrai.

FLOSE.

Mais non. Sharphedin désire épouser Bera et il espère que tu voudras ne point t'y opposer.

ASGERD.

Cette affaire n'est pas encore terminée?

SŒMUND.

Je crois qu'il faut attendre le consentement de Bera.

ASGERD.

S'il ne s'agit plus que de cela, je puis répondre à l'avance de son assentiment, car elle sera trop heureuse de quitter la maison, qui ne lui convient plus.

SHARPHEDIN.

Probablement parce que l'on n'y est pas bon pour elle.

FLOSE.

Tais-toi, Sharphedin...

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Oui, car tes observations...

SŒMUND.

Il me semble...

ASGERD.

Quoi, toi aussi tu veux me défendre, un peu tardivement, il est vrai. Allons, ce n'est pas la peine. Va plutôt chercher Bera.

SŒMUND.

C'est ce que je veux faire.

(*Il sort. Pendant la première partie de l'entretien suivant, Asgerd reste à côté de Sigtrygg pendant que Flose et Sharphedin causent ensemble.*)

SIGTRYGG.

Je ne t'ai jamais vue aussi belle que ce soir, Asgerd.

ASGERD.

Vraiment. Pourtant, je suis toujours la même. Comment va Helga?

(*Ils continuent à causer.*)

FLOSE, *à Sharphedin.*

Non, il faut te contenir.

SHARPHEDIN.

En vertu de quels droits peut-on m'insulter de la sorte?

FLOSE.

Sois bien persuadé que tout ce qu'elle pourra dire ne te portera pas le moindre préjudice Veille plutôt à ne pas

Hosted by Google

faire inconsciemment le jeu de cette femme. Elle ne demande qu'à te susciter des querelles.

SHARPHEDIN.

Crois-tu qu'elle désire réellement voir Bera devenir ma femme?

FLOSE.

C'est assez difficile de présumer ce qu'elle désire. Elle n'aime personne dans cette maison.

SHARPHEDIN.

En ce moment, elle semble causer très amicalement avec Sigtrygg.

FLOSE.

Oui, mais je n'en augure rien de bon.

SHARPHEDIN.

Pourquoi ne la chasses-tu pas?

FLOSE.

Tu oublies que Sœmund l'aime mieux que lui-même.

SHARPHEDIN.

Sœmund est un homme!...

FLOSE.

Comme toi... Rappelle-toi seulement que dans la lutte il est aussi courageux que toi.

(*Sœmund et Bera se montrent sur la porte.*)

ASGERD, *en les apercevant, dit vite à voix basse à Sigtrygg.*

J'ai besoin de te parler avant ton départ.

Hosted by Google

SŒMUND.

Voici Bera. Parlons peu, mais bien. Sharphedin désire te prendre pour épouse et je viens te demander si tu es disposée à accéder à sa demande. Veux-tu nous faire connaître ta décision?

BERA, *pâle, mais d'une voix assurée.*

Oui, je consens volontiers à devenir l'épouse de Sharphedin. Il me paraît être l'homme le plus accompli que je connaisse.

SHARPHEDIN.

Et moi, je te préfère à toutes les autres femmes.

SŒMUND.

Eh bien! c'est chose entendue. (*Sœmund et Sharphedin se serrent les mains.*) Flose, Sigtrygg et moi, nous en sommes les témoins.

ASGERD, *riant bruyamment.*

Les voilà égaux maintenant.

SHARPHEDIN.

Et il faut que je supporte encore les railleries de cette femme?

FLOSE.

Sharphedin, tu oublies...

ASGERD.

Assurément ce n'est pas dans la société des chefs que Sharphedin a appris à vivre.

SŒMUND, *à Asgerd.*

Asgerd, je te supplie...

Hosted by Google

FLOSE, *à Sharphedin.*

Contiens ta colère.

(*On entend du dehors un grand bruit.*)

SŒMUND.

Quel est ce bruit? Comment peut-on pousser des cris semblables?

BERA.

Ce sont les esclaves, sans doute.

(*Le bruit augmente.*)

SŒMUND *s'avance vers la porte de droite, pousse la barre et ouvre vivement la porte en criant :*

Qui ose faire semblable bruit? Que se passe-t-il?

(*Silence complet.*)

UNE VOIX *venant du dehors.*

Grane vient de tuer Dagfinn.

SŒMUND.

Comment! Que dis-tu?

SHARPHEDIN.

Dagfinn, notre fidèle esclave!

LA VOIX, *de dehors.*

Dagfinn est mort.

SŒMUND, *se retournant.*

Je n'y comprends rien.

Hosted by Google

SHARPHEDIN.

Attendez, je vais voir ce qui se passe.

(*Il prend sa hache au mur et sort rapidement en passant devant Sœmund.*)

ASGERD, *se levant.*

Sœmund, sors, et montre un peu qu'ici tu es seul maître.

SŒMUND.

Oui, mais tu sembles oublier que Sharphedin fait désormais partie de la famille.

ASGERD.

N'en restes-tu pas moins le chef?

(*On entend du bruit au dehors.*)

FLOSE.

Sortons! Asgerd a raison. Sharphedin est jeune. Il pourrait se laisser emporter par sa colère.

SŒMUND, *regardant Flose.*

Non, demeurons, cela tournerait au tragique.

FLOSE.

Nous y veillerons nous-mêmes.

SIGTRYGG.

Voulez-vous que je me charge d'arrêter Sharphedin...?

ASGERD.

Sœmund, je ne te comprends plus...

Hosted by Google

FLOSE.

Non! il faut venir, Sœmund!...

(*Tous veulent sortir, mais ils rencontrent Sharphedin qui ferme la porte derrière lui et pousse la barre.*)

FLOSE.

Qu'y a-t-il? Dagfinn est-il mort?

SHARPHEDIN, *avec calme.*

Oui; mais personne ne sait exactement comment cela s'est passé. Grane et Dagfinn se trouvaient un peu éloignés des autres esclaves. Tout à coup on les entendit se disputer et, avant que les autres pussent arriver pour les séparer, Grane enfonçait son couteau dans le cœur de Dagfinn, qui est tombé raide mort. En essayant ensuite de se sauver dans la salle des servantes, on l'a arrêté et... je l'ai tué.

ASGERD.

Comment! Tu as tué Grane?

SHARPHEDIN, *encore plus calme.*

Oui, je l'ai tué et je suis convaincu que toi, Asgerd, plus que tout autre, me féliciteras de mon action quand tu sauras que ce bracelet est tombé de son bras. C'est le tien, évidemment il avait dû te le voler. Le voici.

(*Il lui tend le bracelet. Grande tranquillité.*)

SHARPHEDIN, *comme Asgerd ne prend pas le bracelet.*

C'est le tien!

ASGERD.

C'est possible, mais je ne mettrai jamais un objet qui fut porté par un esclave. Garde-le pour ta peine.

(*Elle lui tourne le dos. Sharphedin veut jeter le bracelet à terre, mais Flose le saisit vivement et le dépose sur la table.*)

Hosted by Google

FLOSE.

Venez tous les deux, Sœmund et Sharphedin, sortons et arrangeons cette affaire.

(*Flose, Sœmund et Sharphedin sortent.*)

SIGTRYGG, *debout près d'Asgerd; assise auprès du feu, reste un moment hésitant.*

Veux-tu que je te laisse?

ASGERD, *se tourne vers lui.*

Non. Reste ici et assieds-toi auprès de moi. Maintenant que les autres sont sortis, je désire te parler un instant.

SIGTRYGG.

Ils sont probablement allés délibérer au sujet du meurtre de l'esclave.

ASGERD.

Belle occupation!

SIGTRYGG.

Grane me paraît avoir sacrifié sa vie bien inutilement!

ASGERD, *le fixant.*

Comment, toi aussi tu songes à me soupçonner?

SIGTRYGG.

Nullement. Il me semble cependant que tu auras du mal à te laver de cette accusation.

ASGERD.

Bah! Et après? Est-ce que tu t'imagines que j'éprouve le moindre regret de ce qui vient de se passer? Eh bien! oui, c'est moi qui suis la cause de ce meurtre.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Et pour quel motif?

ASGERD.

Je pourrais te dire que tel fut mon bon plaisir, mais je préfère invoquer le véritable motif. J'aime mieux une rivalité sanglante entre Sœmund et Flose que cette amitié sans dignité qui existe entre mon mari et lui.

SIGTRYGG.

Tu ne me sembles pas non plus aimer beaucoup Sharphedin!

ASGERD.

Sa fierté m'irrite.

SIGTRYGG.

Tu aimes cependant les hommes courageux.

ASGERD.

Sans doute, mais à la condition qu'ils aient des égards pour les femmes. Quand j'habitais dans l'est, je voyais parfois, dans le palais du roi, des hommes courageux. Ceux-là savaient vivre. Toi seul, Sigtrygg, me rappelle ces hommes.

SIGTRYGG, *en s'approchant d'elle.*

Tu es bonne, Asgerd..., et si belle, plus belle qu'aucune autre femme.

ASGERD.

Bah! je suis triste et plus âgée que toi.

SIGTRYGG.

Est-ce que tu crois que Helga est une femme pour moi?

Hosted by Google

ASGERD.

Certes, non. Et si j'étais à ta place..., mais à quoi sert d'en parler ?

SIGTRYGG.

Dis moi tout. Je suivrai plus volontiers tes avis que ceux de n'importe quel homme.

ASGERD.

Il ne m'appartient pas de te donner des conseils. D'ailleurs, tu es le gendre de Flose. Flose est un chef puissant, de grande famille, respecté de tous, riche et sage, surtout très sage. On m'a beaucoup vanté sa sagesse, mais je n'en ai jamais pu constater les résultats.

SIGTRYGG.

Comment cela ?

ASGERD.

C'est simple. La sagesse, les conseils de Flose seraient excellents, s'il ne fallait pas compter avec les passions et les besoins de l'humanité, si tout le monde était vieux, aimant la paix et — sage comme lui-même. Ses avis deviennent inutiles parce que tout le monde n'est pas fait comme lui. Si les affaires marchent mal, il est embarrassé. Mais jamais il n'arrive à forcer le destin. Ne te semble-t-il pas que la seule, la plus digne façon de gouverner — quand on est vraiment chef — c'est d'être réellement fort ? N'est-ce pas ton avis, Sigtrygg ?

SIGTRYGG.

Tu veux dire que la sagesse de Flose affaiblit l'homme et endort sa volonté ?

ASGERD.

Oui, c'est cela. Je ne veux pas parler de Sœmund, il agit absolument comme s'il était l'esclave de Flose : ainsi, il

Hosted by Google

n'oserait quitter la salle pour se rendre dans les pâturages sans se demander : Flose aimerait-il cela? Les grands dieux de Walhall seraient d'un côté et Flose, couché sur un banc, de l'autre, que Sœmund croirait la sagesse et la force du côté de Flose.

SIGTRYGG.

C'est impossible. Tu exagères, Asgerd... (*Il rit.*)

ASGERD.

Laissons Sœmund et parlons de toi. Tu es un homme digne d'autant de considération que Flose. Beau, grand, brave, de noble maison, aimé du peuple, riche et intelligent, tu réunis en toi assez de qualités pour pouvoir te passer de ses conseils. Il vous domine d'une hauteur de souverain, et c'est à peine si à ses yeux vous paraissez être ses *Iarls*.

SIGTRYGG.

Cependant, je ne me rappelle pas l'avoir vu chercher à m'imposer son autorité.

ASGERD.

Ne confondons pas, Sigtrygg; voyons, peux-tu réellement faire un acte quelconque sans que Flose ne trouve immédiatement à y contredire? As-tu jamais réfléchi à cela? Tu trouves naturel que Flose ait constamment le pas sur toi, qu'il ne te quitte point, qu'il t'indique le moment où il te faut remettre l'épée dans le fourreau, qu'il te mesure la quantité de boisson que tu peux absorber — bien plus (*à voix basse et insinuante*), il va jusqu'à te choisir une épouse et à la mettre entre tes bras... Son ambition augmente avec l'âge. Il devrait comprendre qu'il est des limites qu'on ne saurait franchir quand il s'agit de cette jeunesse vigoureuse et saine qui doit succéder à la vieillesse impuissante. Et tu supportes cela, toi, un homme fait et digne de commander à tous !

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Je puis bien t'avouer, sage Asgerd, puisque tu m'en parles la première, qu'il m'est souvent venu de semblables pensées. Il est trop vrai que Flose me domine — et j'en souffre cruellement.

ASGERD.

Flose arrive à détruire toute énergie. Rappelle-toi, Sigtrygg, l'époque où, courageux corsaire, tu massacrais les hommes et violais les femmes!

SIGTRYGG, *impressionné.*

Heureux temps! Il me semble que c'était hier. Un jour, sur les côtes d'Irlande, nous avions faim, Asgerd. Nous nous dirigeâmes vers la demeure la plus proche, nous tuâmes le chef et ses valets, et retînmes captives les femmes et les filles. Pour ma part, il m'échut deux filles de paysan que j'enfermai avec moi. Pauvres filles, elles tremblèrent d'effroi toute la nuit. Elles avaient des cheveux noirs et beaux, des yeux bruns, des membres délicats et potelés; plus affinées que les femmes de nos pays, elles portaient du linge plus fin et se parfumaient davantage aussi. Cette nuit commencée dans le fer et le sang se termina dans le paradis. . . . . .

ASGERD.

Et maintenant, tu passes tes nuits avec la belle Helga...

SIGTRYGG *se lève en sursaut.*

Ne me raille pas, je t'en conjure, Asgerd! Helga jolie! Ah! oui, comme Hela. Elle est petite, pâle, maigre, triste, et ses dents tombent comme les feuilles des arbres.

ASGERD, *en riant.*

Ah! elle est moins belle que tes Irlandaises.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Hélas!

ASGERD.

Et c'est à une créature semblable qu'il te faut donner ton amour! C'est Flose pourtant qui te subjugue au point de te forcer à rester oisif tant qu'il restera une dent à Helga.

SIGTRYGG.

Asgerd, assez!

ASGERD.

Souviens-toi seulement que tu es jeune et vigoureux!

SIGTRYGG.

Je le sens! Crois-moi!

(*Petite pause.*)

ASGERD.

Tu connais Tordis?

SIGTRYGG.

La fille d'Œssur?

ASGERD.

Oui. Grande, svelte, avec de beaux cheveux blonds, son corps est d'une blancheur de neige; à peine âgée de seize ans, elle est la jeune fille la plus belle qu'on puisse désirer.

SIGTRYGG.

C'est vrai, je l'ai vue. Elle est incomparablement belle. Mais que m'importe!

Hosted by Google

ASGERD.

Il n'y a pas longtemps, je causais avec elle. Elle me disait que si elle avait à choisir un époux, elle ne voudrait que toi.

SIGTRYGG.

Moi?

ASGERD.

Oui, toi!

SIGTRYGG.

Tordis, la belle Tordis t'a dit cela?

ASGERD.

Je connais Œssur et je suis certaine que si tu la lui demandais, il t'accorderait immédiatement la main de sa fille.

SIGTRYGG.

Le crois-tu ?

ASGERD.

J'en suis sûre. Du reste Œssur te la donnera et ne trouvera pas de meilleur gendre que toi.

SIGTRYGG.

Mais...

ASGERD.

Ton frère mort, tu devais commander à ses paysans et renoncer aux aventures. Flose pensa alors qu'une femme t'était nécessaire et il te donna Helga. C'est ainsi que cela s'est passé, n'est-ce pas? Et maintenant Helga te fatigue. Songe donc à Tordis.

SIGTRYGG, *avec un soupir de colère.*

Pourquoi me tourmenter ainsi? (*Tordant ses mains.*) Il est trop tard, il est trop tard!

Hosted by Google

ARGERD, *le regardant d'une façon presque provocante.*

Trop tard ! Oui, si tu es un lâche !

SIGTRYGG.

Lâche ! Jamais on aurait osé me dire cela. Mais il est trop tard !

ASGERD.

Non, il n'est pas trop tard, si tu es un homme. Écoute-moi, Sigtrygg; pourquoi hésites-tu ? Helga et Flose te donneront-ils le bonheur entrevu ? Songe, Sigtrygg, à être heureux... Chasse Helga.

SIGTRYGG.

Chasser Helga ! Et que... (*Il s'arrête.*)

ASGERD, *en riant.*

Oui, que dira Flose, n'est-ce pas ? Si tu es disposé à écouter Flose, va rejoindre ta chère Helga, pendant ce temps Tordis aimera Eywind.

SIGTRYGG.

Eywind ! Eywind, mon ennemi mortel ?

ASGERD.

Oui, toi ou Eywind. A toi de choisir.

SIGTRYGG, *pâle.*

Le choix est fait. Tordis m'appartiendra. Je le veux et malheur à qui je trouverai sur ma route. Mais comment agir ? Allons, bonne Asgerd, aide-moi.

ASGERD.

Oui. Agissons vite parce que dans huit jours nous célébrons le mariage de Sharphedin et de Bera. J'inviterai Tordis.

Hosted by Google

SIGTRYGG.

Dans huit jours ! Il me faut patienter huit nuits !

ASGERD.

Huit seulement, au bout desquels, Œssur et Tordis étant ici, tu pourras pendant le festin... si tu as du courage.

SIGTRYGG.

Pour obtenir Tordis, j'aurai, s'il le faut, le courage d'aller jusque chez *Hela*.

ASGERD, *le fixant*.

Pour braver Flose?

SIGTRYGG, *les dents serrées*.

Le tuer au besoin.

ASGERD.

Je ne crois pas qu'il faille en arriver là... cependant...! Du calme ! Le voici.

SCÈNE SIXIÈME.

LES MÊMES. FLOSE, SŒMUND, SHARPHEDIN entrent du fond.

ASGERD.

Eh bien ! L'affaire est-elle arrangée?

FLOSE.

Oui.

SŒMUND.

Une si petite affaire ne saurait refroidir notre vieille amitié.

Hosted by Google

ASGERD.

C'est vrai, rien ne peut détruire une amitié comme la vôtre. C'est Sœmund qui payera, n'est-ce pas?

SŒMUND.

Sans doute, puisque c'est Grane qui a commencé la querelle.

ASGERD.

Il l'a payée de sa vie.

SŒMUND.

C'est vrai, mais il ne l'a pas fait pour moi.

FLOSE.

Nous n'avons rien demandé, Asgerd. Sœmund nous a proposé de payer le prix de l'esclave et j'ai accepté.

ASGERD.

La solution est loin de te déplaire, je le conçois; d'ailleurs il t'arrive rarement de ne pas concilier les choses.

SHARPHEDIN.

La conciliation est la meilleure des solutions.

ASGERD.

Tu deviendras un chef redoutable, Sharphedin. Tu te disputes avec les femmes, tu frappes les esclaves.

FLOSE, *en se plaçant entre eux.*

Il nous faut rentrer.

ASGERD.

Vous ne voulez pas passer la nuit ici?

Hosted by Google

FLOSE.

Non, merci. La lune brille, nous trouverons facilement notre chemin.

SŒMUND, *hésitant.*

Mais avant de partir...

FLOSE.

Oui, avant de nous quitter...

ASGERD.

Il faudrait parler du mariage, n'est-ce pas?

SŒMUND.

Assurément.

ASGERD.

Il serait peut-être bon de ne pas le retarder.

FLOSE.

Tu as raison. Les conditions sont acceptées et Sœmund donne à Bera de riches cadeaux, je dirai même...

ASGERD, *l'interrompant.*

Je ne doute pas que deux amis aussi excellents n'aient tout arrangé pour le mieux.

FLOSE.

Merci, Asgerd, de ta bonne opinion. Si tu veux écouter les conditions...

ASGERD.

Non, Sœmund me les dira plus tard. Occupons-nous du festin de noces. Pour moi, je puis vous certifier que

Hosted by Google

tout sera prêt dans huit jours et que vous pourrez y inviter autant de personnes qu'il vous plaira.

SŒMUND, *joyeux*.

Vraiment, Asgerd?

ASGERD.

C'est convenu.

SIGTRYGG.

Moi je garantis que nous y recevrons meilleur accueil que chez le roi d'Irlande.

SŒMUND.

Certainement, car Asgerd s'occupera de tout comme la meilleure des femmes.

FLOSE.

Personne ne doute du bon cœur d'Asgerd. Et puisque cette date lui convient, nous nous préparerons à célébrer le mariage dans huit jours.

SHARPHEDIN.

Merci, Asgerd. Vraiment tu...

ASGERD, *l'interrompant*

Il est inutile de me remercier, Sharphedin.

FLOSE.

Sois sûre, Asgerd, que Sharphedin n'oubliera jamais ta bonté.

SIGTRYGG.

Certainement non.

Hosted by Google

ASGERD.

Merci, tant de remerciements sont inutiles.

SŒMUND.

Ainsi, tout est bien convenu!

FLOSE.

C'est entendu. Et maintenant, voulez-vous bien faire seller nos chevaux?

SHARPHEDIN.

Oui, viens, Sigtrygg.

ASGERD.

Il me semble que tu pourrais dire adieu à Bera. D'ailleurs, vous accepterez bien de boire encore avant de partir.

SŒMUND.

A la bonne heure, Asgerd, cela est très bien. Je te remercie.

SIGTRYGG.

Je vais donner des ordres pour les chevaux.

(*Asgerd, Sharphedin et Sigtrygg s'en vont dans le couloir.*)

(*A suivre.*) ÉDOUARD BRANDÈS.

Hosted by Google

LE COLOMBOPHILE

« Eh bien ! Tist, Jules n'est pas encore rentré de Rome ?

— Oh ! il ne tardera pas, Monsieur Jean. »

Et mon voisin, de son poste d'observation, me répondit sans se départir de son attitude : il était assis sur un escabeau placé au milieu de la toiture en zinc de son atelier, la tête fléchie en arrière, les yeux sondant le ciel.

. . . . . .

Jules était son meilleur pigeon : il participait au concours de Rome.

Depuis ce matin, il était attendu, car les pronostiqueurs avaient été unanimes à considérer Jules comme le premier favori pour l'arrondissement de Malines, le pigeon « imbattable », dans cette exceptionnelle épreuve.

« Regardez-le », et avec emphase, Tist me montrait le bec, l'ouvrait, le tenait fermé, y appliquait une chiquenaude pour faire juger de sa dureté, puis, ouvrait les ailes ; alternativement, soufflait entre les pennes ; étendait la queue, l'agitait comme un éventail.

Le pigeon se remuait, rebelle à cet examen ; il s'efforçait de s'envoler ; mais Tist le tenait trop bien par les pattes ; d'un habile et rapide mouvement, il retournait le volatile, me faisait remarquer la largeur et la robustesse de la poitrine,

Hosted by Google

écartait les plumes duveteuses qui la couvraient, attirait l'attention sur le rose frais des chairs... et quelle morgue donc!...

Et tout aussitôt, il glissait le pigeon dans l'ouverture pratiquée au couvercle d'un étroit panier, où, depuis quelques jours, Jules se morfondait, solitaire, tapant du bec les parois de son bagne, tandis qu'il poussait des « rou-te-cou-tou » comminatoires.

A la vérité, Jules était un pigeon d'une rare beauté : les moires de sa gorge jonquille resplendissaient; sa robe avait les couleurs de la nacre sous une coulée de lune hivernale; ses yeux fulguraient comme deux bijoux d'or...

On aurait dit que l'oiseau avait conscience de sa splendeur physique : son attitude altière, son trépignement nerveux, son rengorgement répété, quand on l'admirait, étaient des mouvements de parade.

Avec raison donc, Tist pouvait être fier d'une pareille possession :

« Je défie mes adversaires d'ici et ceux des alentours de présenter un semblable concurrent à l'inscription! » s'était écrié Tist, au local du *Buda* où les amateurs de pigeons tenaient leurs assises officielles.

Tist triomphait. On discutait longtemps sur les « performances » de chaque pigeon inscrit.

Jules fut classé premier favori.

Et chacun se retirait convaincu de la supériorité de cet extraordinaire pigeon...

Depuis, Tist n'avait plus une minute de quiétude.

Nuit et jour, il pensait à son cher Jules, son intrépide voyageur; au matin, il consultait les prévisions météorologiques de divers journaux; le soir, de l'éclat des étoiles ou de la frimousse de la lune, il tirait des présages...

Cette préoccupation du voyage de son pigeon l'obsédait totalement.

A l'atelier, il en causait avec ses trois ouvriers. Ceux-ci, amateurs de pigeons aussi, mais de moindre envergure que

Hosted by Google

leur patron, pour faire valoir leurs connaissances en l'espèce, racontaient par le menu des aventures probables de ce voyage sans précédent, pronostiquaient l'heure de l'arrivée des premiers pigeons.

Ils s'oubliaient ainsi des heures entières, n'avançant guère dans la fabrication des chaises.

Les squelettes de diverses chaises de commande pressée gisaient là dans des poses d'abandon, et Tist, en sa qualité de « *vergeirder* » (1) ajournait de les mettre debout dûment.

Mais de temps à autre, comme une bombe, entrait à l'atelier la femme de Tist, un vrai gendarme. Elle vociférait quelques invectives ponctuées d'imprécations à l'avenant. Personne ne soufflait mot; on avait eu hâte de reprendre le ciseau, le marteau, ou de faire marcher la machine à tourner les bâtons de chaises.

A voir cette docilité, la colère de la ménagère désarmait; cependant, elle s'en allait chaque fois sur cette menace : « Je m'en vais tordre le cou à ces damnés pigeons! »

Mais jamais elle ne le faisait!

Tist le savait bien. Il connaissait sa femme irascible, mais capable de sentiments : elle avait du cœur, sa bonne *Cateau* (2).

Tist était un enragé colombophile; il avait déjà gaspillé beaucoup d'argent à cette passion du jeu de pigeons.

Son ménage en pâtissait. Non point qu'il respirait la misère. Tist savait gagner largement sa vie et les semaines de travail, il y avait certes de notoires économies, que son épouse, accorte ménagère, aurait voulu glisser dans un bas de laine pour les jours d'infortune ou de vieillesse infirme.

« Mais l'entretien de ces damnés pigeons absorbe tout superflu! Songez donc! Au delà de cent pigeons à nourrir! C'est que cela coûte beaucoup, monsieur, me disait Cateau sur un ton acrimonieux.

(1) « *Vergeirder* », dans la fabrication des chaises, l'ouvrier qui doit réunir les diverses pièces, caler le siège.

(2) Cateau, corruption du mot Catherine.

Hosted by Google

— Et les prix que Tist remporte ! »

Cateau ricanait, et avec une moue poursuivait :

« Les prix que Tist remporte sont plutôt des pertes, vu les dépenses qu'ils engendrent. Il faut régaler, et mon homme, voulant bien faire les choses, ne regarde pas à quelques bouteilles de champagne, quand il est lauréat. Ainsi donc l'élevage de pigeons constitue une lourde charge, surtout quand il marche de pair avec la manie de la bâtisse. A tout instant ce sont des changements au colombier... Celui-ci occupe tout le grenier. Le long des murs, des cages sont aménagées que séparent des cloisons de treillis. Ces compartiments spacieux, aux murs badigeonnés à la chaux, garnis avec confort, ont une issue sur un étroit corridor, qui conduit à la sortie du pigeonnier. »

Avec sa trame de lattes couleur de neige, il se détache sur le vermillon des tuiles, semblable à une énorme verrue.

De se trouver ainsi en vedette, visible d'une très grande distance, contribue beaucoup aux succès de Tist, car le pigeon voyageur au retour, peut-être à bout de force, à la vue de son *home* récupérera de nouvelles forces pour l'atteindre et s'y laisser tomber lourdement.

Par de pareils arguments, les rivaux de Tist expliquaient leur infériorité.

Ils habitaient des maisons qui n'avaient pas un espace aussi vaste et aussi libre par derrière, ou dont les combles vétustes ne supportaient plus la construction d'un pigeonnier; ou bien, c'était leur propriétaire, qui, sous prétexte que les pigeons dégradent trop les toits, défendaient de les nicher au grenier...

Tist ne négligeait donc rien afin de ne pas se faire disqualifier...

Étant son voisin occasionnel pour quelques mois de vacance, où j'avais jeté mon dévolu sur une des vieilles bicoques qui bordent la silencieuse rue des Pauvres-Claires, je m'étais complu à l'observer minutieusement.

Il m'avait d'ailleurs inspiré dès l'abord une vive sympathie.

Hosted by Google

A l'encontre de la gent bourgeoise de province, qui, avant de se lier d'amitié avec une personne étrangère à la ville, doit connaître de celle-ci les secrets de sa vie privée et l'espionne dans ce but de longues heures, ou bien va aux renseignements sur son compte, Tist, dès le premier jour, m'adressait la parole avec une bonhomie qui me plaisait beaucoup.

Il aimait surtout de m'entretenir de ses pigeons.

A la vérité, ses conversations m'intéressaient.

Cet homme vouait un véritable culte à l'élevage des pigeons. Il en avait au delà de cent qu'il reconnaissait tous de loin, me les désignant par leur nom. Et ce nom leur avait été donné d'après leur aspect physique.

Un jour d'été, je lui avais exprimé le désir de voir sortir toute cette armée de volatiles.

Il ne montra pas tout d'abord un grand empressement à me satisfaire, car cette sortie générale pouvait susciter de graves difficultés.

Cependant, il finit par céder à mes instances. Quel tapage dans les airs!

D'abord en masses, pêle-mêle, les pigeons s'envolaient avec de fiévreux coups d'ailes; puis, par petits groupes, ils planaient quelques moments, se dispersant comme pour mesurer l'espace nécessaire à décrire, dans un vol rapide des figures curvilignes, selon le tracé premier d'un couple de leurs semblables qui remplissaient le rôle d'entraîneurs avec une fougue extraordinaire.

Il suffisait d'observer ceux-ci pour connaître le mouvement d'ensemble.

Et il faut croire qu'une certaine émulation les excitait, « car, me disait Tist, jamais les pigeons ne s'ébattent avec tant de fièvre et si longtemps autour de leur habitacle ».

Il s'inquiétait à la vue de certains, qui, peu habitués à la sortie, s'écartaient outre mesure de leur demeure : « S'ils allaient ne plus revenir, suivre les hirondelles qui, comme ivres,

Hosted by Google

se culbutaient dans les airs, jouant à cache-cache, avec des sifflements aigus. »

L'heure vespérale de ce jour était d'ailleurs d'une poésie très émolliente et contribuait beaucoup à l'intérêt de ce spectacle.

Et j'en fis remarquer à Tist tout le pittoresque : ces innombrables taches polychromes voltigeant dans la lumière d'ambre de cette fin de journée.

Mais Tist semblait pétrifié dans son inquiétude : les pigeons ne manifestaient point l'intention de rentrer !...

Tist se mettait à siffler des trémolos courts.

Il y eut des transformations dans le décor des airs : les vols devenaient moins réguliers, et de certains groupes des pigeons se détachaient, rétifs, se dérobant à la route des entraîneurs, qui, fidèles postillons, comprenaient l'appel du maître et venaient s'abattre sur le bord de la corniche, près du pigeonnier.

Bientôt les tuiles littéralement disparaissaient sous des légions de volatiles qui, fièvreux, avec des trépignements vifs, se déplaçaient comme vexés, aurait-on dit, de devoir rentrer aux pénates. D'aucuns même, d'un violent coup d'aile, s'élançaient de nouveau, décrivant de fougueuses ellipses, comme s'ils étaient ivres d'espace et de liberté...

Mais les roucoulements, qui, du pigeonnier, se faisaient entendre, leur devaient être significatifs : car tout aussitôt ils revenaient reprendre leur place au toit, parmi les autres, repliés sur eux-mêmes, tout dodus, les pattes retirées, l'air boudeur.

Tist gardait le silence, et moi-même ne songeait guère à le rompre, tout yeux au remue-ménage de cette armée de pigeons sur le toit.

A présent, aucun d'eux ne volait plus : tous s'entassaient là, sur le bord de la corniche, au faîte de la toiture, sur les tuiles, très près les uns des autres, la tête tournée vers le pigeonnier qui s'avançait au milieu d'eux comme une excroissance menaçante...

Ils redoutaient son contact : un large espace les en séparait.

Hosted by Google

Ainsi ils restaient de longues minutes, silencieux, immobiles.

. . . . . .

Le soir tombait, l'horizon bleuissait et les ultimes rayons solaires faisaient rutiler l'immense tour de Saint-Rombaut, dont la masse rectiligne s'estompait déjà.

Tist reprit son trémolo, mais cette fois-ci, il ne produisit pas d'effet.

Les attitudes des pigeons demeuraient telles quelles !

« *Bogord !* (1) qu'ils sont entêtés, les bougres ! »

Et aussitôt, il me quitta, enfila le corridor, quatre à quatre monta au grenier... Une seconde plus tard, je le vis pousser la tête par l'ouverture du pigeonnier : à l'instant même, comme sous un choc électrique, les pigeons se redressèrent avec un remous d'ailes semblable au bruissement de feuilles sèches.

Quelques secondes ainsi cette tête d'homme restait encadrée du colombier, tel un épouvantail, au milieu des innombrables volatiles, qui s'agitaient, pris d'effroi...

Tist disparu, les rebelles de tantôt rentraient au logis à la queue leu leu, dociles, la tête basse. Le toit peu à peu se vidait; le vermillon des tuiles resplendissait contre le bleu sombre du ciel crépusculaire.

« Enfin, les y voilà tous ! »

Tist soupirait d'aise.

Le dernier pigeon, avec des sautillements saccadés, enfilait l'entrée du pigeonnier, et tout aussitôt, du fond du jardinet d'où nous observions les manèges des volatiles, comme un trait, Tist fila de nouveau, par le corridor, pour tirer la trappe sur l'issue du colombier.

Entre-temps, Cateau, intriguée sans doute par les démarches précipitées de son homme, était venue me rejoindre.

Comme toujours, elle me débitait sa rengaine acrimonieuse contre « ces damnés pigeons ».

J'avais beau ne pas répondre, m'efforcer de changer la con-

(1) « Bogord » corruption de « *Bij God* », interjection, « par Dieu ».

Hosted by Google

versation en parlant du beau temps ou de la grosseur du bébé qu'elle portait sur le bras, tout cela était inutile.

« Ces pigeons ! Elle les tuerait bien un jour..., car... »

— Oh! oh! femme, un peu moins de fureur! J'ai voulu satisfaire un caprice de notre voisin...

— Et c'est un motif pour t'arranger comme tu l'es, répliqua Cateau d'un ton bourru... Regardez-moi cela, monsieur... »

Et, dédaigneuse, reculant de quelques pas, elle me désignait du doigt son homme...

A la vérité, Tist n'offrait pas des dehors brillants. Sa tête aux traits massifs était encadrée d'une barbe dont les poils étaient courts, clairsemés, de couleur rousse ; ses yeux petits, d'un vert pâle, stagnaient sans éclat dans des orbites qui paraissaient plus profonds sous les épais sourcils d'un blond roux et donnaient à l'épiderme pâle des grosses joues des reflets séreux, ce qui faisait dire aux gens : « Si l'on giflait de pareilles joues, la *sterk bier* en sortirait...»

Les petites plumes de pigeon, adhérant toujours à la barbe, aux cheveux ou aux vêtements, donnaient à Tist un faux air de sauvage sur le sentier de la guerre.

Ce jour-là, elles abondaient. On aurait dit qu'il s'en était paré à dessein. Dans la barbe, elles foisonnaient : elle en paraissait grise.

A la camisole de flanelle rouge brique dont Tist était affublé selon la mode des chaisiers malinois, du duvet, des plumes pêle-mêle pendaient... Le tablier de toile grise, aux genoux, était maculé de fiente.

Cette vue seule avait soulevé le courroux de la femme. Je le conclus des jérémiades qu'elle se mit à ressasser :

« Et dire que ce tablier est propre de ce matin... Oh! le sale homme ! Travaillez seulement, femme !... »

J'appréhendais une scène, car mes voisins d'occasion ne s'expliquaient pas à voix basse, dans des termes courtois. Aussi voulais-je la conjurer.

J'interrompis donc Cateau et avec respect lui fis mes excuses,

Hosted by Google

tout en demandant la permission de pouvoir dédommager Tist de son embarras...

« Il peut bien venir boire un verre de *sterk*, *Chez ma Tante*, n'est-ce pas, Cateau?... »

Je connaissais le faible des personnes de son sexe : reconnaître leur autorité.

Flattée, ce fut presque avec bonhomie qu'elle nous conduisit jusqu'à la porte de la rue, et nous congédia, sur la recommandation de ne pas rester trop longtemps.

Chez ma Tante était le lieu de rendez-vous des vrais amateurs de pigeons malinois.

C'était un vieux cabaret de province ainsi désigné du nom de la patronne, une vieille fille sexagénaire. Celle-ci avait comme aide une jeune nièce qui aimait cette « tante de sucre » : « Ma tante! restez-là; j'irai bien, ma tante... non; ma tante!... »

Et sans cesse, cette apostrophe sortait des lèvres très sanguines de la jeune fille, qui, preste comme une chatte, descendait dans la cave, pour revenir bientôt, porteuse d'un plateau chargé d'une demi-douzaine de pintes de *sterk*...

« Voici, ma tante! » et elle comptait le nickel devant « ma tante », qui, imperturbable au bruit, insensible aux flots de fumée obscurcissant des fois la lumière des lampes, demeurait derrière un étroit comptoir placé dans un coin de la pièce...

« Nous allons *Chez ma Tante!* »

Et ainsi chacun désignait ce cabaret situé derrière la cathédrale.

La semaine du concours de Rome, il avait été exceptionnellement fréquenté.

Les pigeons, et surtout Jules, y faisaient les frais des conversations.

L'on ne doutait point de son triomphe, et des « bout en train » délibéraient déjà des dispositions à prendre pour fêter dignement cette victoire mémorable dans les annales colombophiles de la cité cardinalice...

Hosted by Google

C'était très amusant d'assister aux débats des amateurs de pigeons, la plupart hommes du peuple, revêtus des habits propres à leurs métiers respectifs.

Les profanes n'auraient rien compris à leur argot; mais ils se seraient certainement complus à suivre leurs gestes lents, à noter la façon dont ils interrompaient les causeries pour tirer aux longs tuyaux des pipes en terre et souffler avec béatitude d'opaques nuages de fumée vers la lampe suspendue à la solive.

Rien d'étonnant donc que depuis le départ de son « Jules », Tist ne recouvrât plus son naturel placide. Il brûlait de voir arriver le dimanche.

La nuit, il assistait en rêve aux péripéties du fameux voyage de son pigeon, le voyait terrassé par une violente tempête, et à cette vision de cauchemar, la sueur au front, il était réveillé en sursaut.

D'autres fois, il goûtait les joies du lauréat, entendait les fanfares qui jouaient des pas-redoublés, le conduisant à l'hôtel de ville, où le bourgmestre et les échevins lui faisaient une réception solennelle, dégustait les mets rares et succulents au banquet que ses congénères lui offraient, à l'*Hôtel Buda,* sous la tour, d'où la voix de bronze du carillon répandait très loin l'allègre musique du traditionnel refrain de Grétry : « Où peut-on être mieux! »

Mais ce n'étaient là que des visions de rêve !

Le dimanche fera connaître la réalité. « Jules ne tardera pas à rentrer! » me disait donc mon voisin, vers neuf heures du matin.

Depuis l'aube, il occupait son poste d'observation où nous l'avons trouvé au commencement de ce récit.

Plus de quatre heures de même attitude immobile, rivé à cet escabeau, au milieu de la toiture en zinc de l'atelier, sondant l'horizon afin d'y voir poindre la silhouette reconnue de l'intrépide pigeon voyageur!...

. . . . . .

Hosted by Google

Ce dimanche d'août, je trouvai plus intéressant de faire un tour en ville que d'assister au retour aléatoire de Jules.

Les matinées dominicales, en l'ancienne cité de Marguerite d'Autriche, ont un charme spécial. Les collégiens de toute trempe, au sortir de la grand'messe à la cathédrale, sur rangs de quatre processionnent au milieu des rues principales.

Ils traînent les pieds sur l'inégal pavé, et leur babil résonne comme le gargouillis d'un phonographe enroué.

Ce sont : les élèves du petit séminaire, étranglés dans une redingote à longues basques, le chapeau haut de forme à petits bords coiffant leurs têtes poupardes; les séminaristes, revêtus d'amples soutanes, aux figures pâles infiniment lasses, sous des tricornes trop larges; les apprentis frères-ignorantins, la tête basse, le dos rond, gardant sous la défroque la marche déhanchée du rustre campinois; les pensionnaires de l'Institut Coloma : fillettes grêles, d'aspect maladif dans leur uniforme : une pèlerine de drap noir et à même les cheveux lisses, un chapeau de paille noire cerné d'un ruban mauve.

Et ces innombrables théories de silhouettes noires évoluent sous l'œil atone d'ecclésiastiques adipeux, se prélassant sur les trottoirs, mêlés au public endimanché qui leur prodigue de respectueux saluts...

Ce qui étonnait ce dimanche parmi toutes ces personnes tirées à quatre épingles, c'était la présence de voyous, à l'extérieur débraillé, tête nue, habillés seulement d'une chemise de couleur qui, à la ceinture, bouffait sur un pantalon à pattes d'éléphant.

C'étaient « les coureurs ». Ils s'échelonnaient le long des rues malinoises, particulièrement nombreux, ce dimanche d'août.

Les cinq concurrents du concours de Rome les avaient multipliés; ils les voulaient distants de dix mètres l'un de l'autre, à partir de leur habitation jusqu'à l'*Hôtel Buda*, le local d'arrivée.

Aux alentours de ce local régnait une effervescence inaccoutumée. Tout ce qui s'intéressait au noble sport des pigeons s'y était donné rendez-vous.

Hosted by Google

Et au lieu de s'attarder, comme d'habitude, au marché, à palper l'échine des canaris ou d'autres volatiles mis en vente, et de se répandre ensuite à *La fleur de lys* ou à la *Tour de Cologne*, cabarets réputés où tout en se gorgeant de *bruin bier* l'on discutait, parfois l'on se disputait très bruyamment; ce dimanche, par petits groupes, les amateurs de pigeons cheminaient dans la direction de la rue des Pauvres-Claires, du quai aux Avoines, de l'impasse du Jardin des Olives, de la ruelle de la Grue, de la rue de l'Empereur.

On avait compté sur le retour du premier pigeon vers onze heures; or, il était midi, et de la lucarne tout le long de la façade du logis de chaque concurrent, pendaient à l'abandon les ficelles : elles n'avaient pas encore servi à faire descendre le sachet en cotonnade polychrome festonné de rouge, dans lequel était déposé le pigeon, enfin de retour...

Les coureurs commençaient à se morfondre. Certains étaient couchés à plat sur le pavé, assoupis par la chaleur torride d'un soleil de plomb. D'autres, friands de fraîcheur, plus fidèles à leur consigne, jouaient aux cartes, accroupis, taciturnes, avec de temps à autre une imprécation qui fusait avec éclat en l'air léger. Il y en avait qui se mêlaient aux groupes des curieux, les suivaient dans les cabarets, au désespoir du concurrent qui, là-haut, par l'issue du pigeonnier, faisait le guet.

Vers une heure, l'animation s'amoindrit, les estomacs exigeaient leur pitance.

« Les « Eteigneurs de lune (1) » ne seront point parmi les primeurs de ce fameux concours; désormais, ils seront disqualifiés. »

Ainsi parlaient les passants que gagnait la lassitude.

« Les pigeons malinois fleurent trop l'odeur de sainteté, le pape les aura retenus à son service, » proclamait un loustic.

(1) Sobriquet donné aux habitants de Malines d'après la légende qui relate qu'en 1687, certain soir, les Malinois s'efforçaient d'éteindre l'incendie de leur tour, la croyant en feu : or, après plusieurs heures de vains efforts, ils s'aperçurent que ce fut un effet de pleine lune qui les avait induits en erreur.

Hosted by Google

« La femme de Tist les aura damnés ! » gouaillait un autre.

« C'est lui qui va se faire de la bile ! L'avez-vu là, le nez en l'air, comme quelque bonze, sur la plate-forme de son atelier. Le pauvre homme, si son Jules ne rentre pas, il attentera pour sûr à sa vie. »

Ainsi péroraient quelques drilles, appuyés au parapet du pont de la Grue, qui était tourné pour laisser passer une barque remplie de moules.

Le canot, les voiles lâches, voguait, rapide, emporté par la marée montante...

La couleur sombre de sa conque se détachait sur l'ocre des eaux limoneuses de la Dyle ; l'entassement des mollusques, dans la cale, avait des reflets de nacre moirée où le soleil, çà et là, attachait des paillettes d'or...

Au gouvernail se tenait un marinier, type classique du vieux loup de mer, indubitablement le père du gars qui posait à la proue, les mains dans les poches du pantalon de toile jaunâtre, la tête légèrement fléchie en arrière, avec une cambrure du corps, qui mettait en vedette la mode spéciale de « brayette à pont-levis »...

Il semblait abîmé dans une profonde rêverie, car les quatre compères appuyés au garde-fou, qui sans doute le connaissaient, l'interpellaient à deux reprises avant qu'il les regardât.

Alors il s'appliqua la main gauche à la place du cœur, d'un geste théâtral tapant dessus de l'autre main et soulignait cette mimique d'un étirement lascif auquel ses regards lumineux ajoutaient leurs commentaires. Les quatre jeunes gars avaient compris, ils éclataient de rire :

« Il fera chaud ce soir au *Kalfskop !*

— Oui, ce sera *volle gaze* », lui criait la tourneuse de pont, comme pour compléter la signification du quolibet des jeunes gens...

Et un rictus diabolique détendait la silhouette décharnée de cette femme à l'extérieur hermaphrodite.

Sans poitrine ni ventre, le corps plat, gainé en une robe de

Hosted by Google

mérinos roux, un bonnet à rubans noirs plaqué à même des cheveux lisses, visibles seulement aux tempes, et retenu au moyen de deux brides très serrées sous le menton pointu, elle éveillait, par sa seule vue, dans l'esprit, de singulières réflexions.

« Allons, *moeier* (1), un peu plus vite. »

Et *moeier* refermait le pont avec de violentes contorsions des hanches, suivies d'un haut-le-corps à chaque tour de la manivelle.

Elle ébranlait un système de rouages qui faisait tourner lentement le pont vétuste de la Grue.

« Voilà un pigeon ! un revenant de Rome ! » clamaient soudain des gamins.

Et ils cessèrent de faire de la balançoire, assis sur la grosse chaîne tendue en travers l'ouverture du pont, au risque de dégringoler dans la Dyle.

Un pigeon ! Cette minuscule tache grise là-bas, au loin, sur la nappe bleue du ciel !

Et nos colombophiles, qui, incrédules, ne s'étaient pas hâtés de regarder, reconnaissaient à présent l'exactitude du coup d'œil des garnements.

Ceux-ci à toutes jambes, sans même attendre la fermeture complète du pont, couraient dans la direction de la rue de la Grue, criant à tue-tête : « Les pigeons rentrent ! Bravo ! Vivat Malines ! »

Les gens sortaient, se plaçaient sur le seuil de la porte, regardaient là-bas, la tache grise mouvante, qui, peu à peu, devenait plus distincte.

C'était, aux environs de la ruelle de la Grue et du quai aux Avoines, un brouhaha semblable à celui des jours de la sortie des cavalcades, quand on s'arrange pour bien voir.

Il se mêlait de l'inquiétude à cette attente : le pigeon volait toujours très haut; on ne pouvait pas encore certifier sa direction et par conséquent désigner l'heureux concurrent.

(1) *Moeier*, nom donné aux vieilles femmes, en pays flamand.

Hosted by Google

« Il est à l'un de nos voisins, prétendaient la plupart des habitants de la ruelle de la Grue et du quai aux Avoines.

— Qui peut déjà assurer cela ? Personne ! Attendons qu'il ait dépassé la tour ! » opinait Verheyen, le concurrent du quai aux Avoines, placé au milieu d'un groupe de badauds.

« Ce ne peut être que Jules, le fameux Jules de Tist ! car il n'y a que lui qui vole avec la fougue de l'aigle ! Une minute et nous allons le savoir ! »

Il y eut un instant d'anxieux silence : l'émoi se lisait sur toutes les faces pâlotes des gens du peuple, sortis des bicoques de ce vieux quartier ; tous les yeux étaient rivés à la haute tour de Saint-Rombaut qui détachait sa masse de monolithe sur l'azur céleste...

« Eh bien ! à qui est-il ?... Vive Verheyen ! Vive le quai aux Avoines ! »

Cette exclamation s'échappait de toutes les poitrines, fusait en un chœur sonore, troué des sopranos aigus des femmes.

« Ohé ! les coureurs ! à votre poste ! »

Et sur cette recommandation poussée d'une voix chevrotante, Verheyen s'encourait...

Semblable à un trait lancé par un tireur d'arc vigoureux, le pigeon traça sa projectoire au-dessus du pâté de maisonnettes, puis vint choir à pic sur le colombier de Verheyen.

En un clin d'œil, la physionomie des rues s'était transformée.

Le long des façades l'on s'était massé, et les femmes tenaient les enfants par la main ou les portaient sur le bras, de peur de les voir renversés par les coureurs, qui, au milieu de la rue, trépignaient de fièvre.

« Attention ! Attention ! Hors du chemin ! »

... Verheyen se penchait par la lucarne.

... Avec un geste triomphal il brandit un petit sac en toile bleue bosselé, le fait glisser le long de la corde attachée à la corniche, et à l'autre extrémité de laquelle, au milieu de la rue, tire un coureur afin de la raidir.

Hosted by Google

Ce singulier récipient, qui contient le pigeon de Rome, n'est pas encore au bout de cette originale glissoire qu'il est déjà happé par la main brutale d'un jeune homme vêtu seulement d'un pantalon et d'une chemise. C'est le premier coureur!

Le paquet entre les dents, il file avec la célérité d'un lièvre, jusqu'au milieu du pont de la Grue. Là un autre coureur le lui prend et tout en courant déjà, l'ajuste dans sa bouche, court par la Mélane, dans un emballement fou, jusqu'à l'impasse des Récollets, où un troisième coureur est posté, qui répète la même manœuvre; puis vient un quatrième au coin du cimetière des Fusillés de Malines.

Celui-ci doit remettre le précieux dépôt de Rome à l'*Hôtel Buda*!

Quelques mètres seulement de course! Il n'a qu'à contourner la chapelle du Saint-Esprit et d'un bond alors peut faire irruption dans la salle de réception où le bureau se tient en permanence...

Hélas! bien mal il s'y prend!

Il tourne si près de la chapelle du Saint-Esprit, qu'il perd l'équilibre et est précipité dans le ruisseau, la tête en avant, contre le bord du trottoir...

« Aïe! aïe! » et instinctivement chacune des personnes disséminées devant l'*Hôtel Buda* pousse cette interjection d'effroi.

Trois hommes s'empressent autour de lui, mais avant d'aider à relever le malheureux coureur, l'un d'eux lui arrache le sac d'entre les dents, et, à toutes jambes, le porte à l'*Hôtel Buda*...

« Rien de perdu! Heureusement pour Verheyen! Par le choc, le pigeon aurait bien pu s'échapper du sac, et alors?... C'est encore un bonheur, ça! »

Et l'on discourait de la sorte, tandis que le coureur évanoui, avec une énorme plaie béante au front, d'où le sang ruisselle le long des joues, dans le cou, rougissant la chemise de coton, est transporté à la *Cour d'Autriche*, cabaret proche...

Des amis de Tist étaient venus lui annoncer la victoire de Verheyen.

Hosted by Google

Cela lui avait donné un violent choc au cœur, un ébranlement douloureux de tout son être...

Il sentait des larmes lui monter aux yeux, qu'il parvenait à réprimer malgré le mal cuisant qu'il éprouvait.

Néanmoins, en apparence, il demeurait impassible sur l'escabeau, au milieu de la toiture de son atelier, son observatoire.

On le savait stoïque; aussi ses compagnons, point dupes de sa dissimulation, la respectaient-ils. Ils prirent bien vite congé de lui et détournèrent leurs compagnons de la rue des Pauvres-Claires.

« Le pauvre homme est par trop abattu ! il en fera une maladie!

— C'est sa femme qui va rigoler!

— Je la connais capable de toutes espèces de manigances. Elle est par trop bien vue du baes de l'*Hôtel Bùda*. Avec de pareilles commères, l'on peut s'attendre à tout. Sa haine contre les pigeons est chez elle trop systématique. »

— Il y a certes du mystère dans cette absence de Jules. Un pigeon comme celui-là ne pouvait pas faillir à sa réputation. S'il n'est pas invincible, ce n'est pourtant pas une des « croûtes » de Verheyen qui le battra.

— Jules, le pauvre Jules est tué ou bien il est victime d'un piège... »

. . . . . .

Tels étaient les propos tenus *Chez ma Tante* l'après-midi de ce mémorable dimanche...

A la vérité, Tist aussi se perdait en conjectures sur la cause de l'absence de son cher « Jules ».

Il restait cependant encore là à l'attendre. Mais bientôt son esprit devenait trop troublé : l'agitation le gagnait et il ne savait plus rester en observation...

Deux heures et quart! A la tour de Saint-Rombaut, les cloches sonnaient à volées lentes, mais sonores, appelant les chanoines au chant des complies.

Tist déambulait dans son jardinet, la tête basse, alternant

Hosted by Google

des arrêts devant un parterre de géraniums, avec des pas de marche précipitée et fiévreuse...

Cateau vaquait aux travaux du ménage, reluquant son mari par la fenêtre entr'ouverte. Intérieurement, elle exultait, cette défaite devant le détourner peut-être du sport des pigeons, songeait-elle : qui sait, désormais, il deviendra un époux comme il faut : travailleur, sobre et dévoué à sa femme et à ses enfants... La miraculeuse Vierge Noire avait donc bien voulu exaucer ses prières ! La femme de Tist, sans être bigote comme toutes les femmes du peuple de l'archiépiscopale ville, croyait à l'intercession de la Vierge Noire pour quiconque la sollicitait avec une foi réelle.

Cateau avait fait une neuvaine, et hier samedi, la veille du concours sur Rome — ce damné concours ! — au revenir du marché elle était venue allumer une grosse chandelle en face de la miraculeuse Vierge Noire, dont le portrait peint, couleur bistre, dans un vieux cadre en chêne sculpté, se détachait « si parlant » sur un fond de vieil or. Plus d'une demi-heure elle était demeurée à genoux sur les dalles, les bras en croix, marmonnant des litanies, l'âme exaltée par une vive ferveur.

Elle était rentrée le cœur inondé d'une joie grave, avec une quiétude d'esprit inconnu...

Tist était revenu à la maison fort tard, cette nuit, tout à fait ivre.

A l'encontre de son habitude, Cateau ne le gronda point.

Elle s'étonna elle-même de son imperturbabilité. Après que péniblement Tist s'était hissé dans le lit, elle se leva pour ramasser ses hardes qu'il avait semées dans la chambre, au gré du hasard et les accrocha au portemanteau, en bon ordre.

« Elle sera bientôt finie, cette existence abracadabrante ! Patience, femme !... » lui insufflaient des voix mystérieuses.

Et, résignée, elle s'était couchée dans le lit des enfants afin de ne pas déranger Tist qui, étendu en travers les couvertures de la couche commune, ronflait comme une toupie.

* * *

Hosted by Google

La prophétie s'était réalisée. Tist a vendu tous ses pigeons, et ne fréquente plus *Chez ma Tante*. Il est devenu un époux modèle.

Et c'est son Jules, son cher pigeon, le meilleur voyageur, qui par sa désertion ou par sa mort, — cela reste toujours un énigme dans les annales colombophiles malinoises, — a produit cette métamorphose de Tist, jadis le plus enragé des amateurs de pigeons...

Avril 1903. JEAN LAENEN.

Hosted by Google

LA SCIENCE DES PROCÉDÉS DANS L'ENSEIGNEMENT

ET L'ÉDUCATION PROFESSIONNELLE DES MAITRES

BIBLIOGRAPHIE. — Dr GUSTAVE LEBON, *Psychologie de l'éducation*. Paris, Flammarion; DUGARD, *De la formation des maîtres de l'enseignement secondaire à l'étranger et en France*. Paris, Armand Colin; CHARLES CHABOT, professeur de science de l'éducation à l'université de Lyon, *La pédagogie au lycée*. Notes de voyage sur les séminaires de gymnase en Allemagne. Paris, Armand Colin; GABRIEL HANNOTEAUX, de l'Académie française, *Du choix d'une carrière*. Paris, Flammarion et Taillandier; GEORGES DUMESNIL, professeur de philosophie à l'université de Grenoble, *Pour la pédagogie*. Paris, Armand Colin; articles divers : de la *Revue philosophique;* de la *Revue internationale de l'enseignement;* de la *Revue universitaire de France,* etc.

On admet généralement qu'il existe en pédagogie une science des procédés dont la connaissance doit faire l'objet principal de l'éducation professionnelle des futurs maîtres.

De deux hommes d'école également instruits, consciencieux, dévoués, celui-là parvient le plus rapidement et le plus facilement à communiquer à ses élèves les matières de son enseignement qui possède le mieux la méthodologie pratique de ses cours.

Autrefois il fallait souvent une ou plusieurs années pour apprendre à lire à la plupart des élèves, et beaucoup d'enfants ne réussissaient jamais à acquérir cette précieuse connaissance.

L'emploi de la méthode par émission des sons et une sage gradation des difficultés font qu'aujourd'hui il est rare qu'un enfant n'arrive en moins de six mois à lire à

Hosted by Google

peu près couramment l'écrit et l'imprimé, tout en apprenant à écrire passablement et à calculer un peu.

Il y a quarante ans, l'étude de la table de multiplication était considérée comme le « pont-aux-ânes » des élèves d'école primaire. Grâce à l'emploi de procédés logiques et progressifs, presque tous les élèves arrivent aujourd'hui, sans grands efforts et promptement, c'est-à-dire vers la fin de leur seconde année scolaire, à savoir multiplier.

Je pourrais citer d'autres exemples. Je me borne à ces deux là, parce qu'ils sont typiques et significatifs pour établir ce que peut la science des procédés en ce qui concerne le succès dans l'enseignement.

Mais j'ajouterai que si l'enseignement primaire a fait en Belgique de si remarquables progrès depuis soixante ans, il le doit surtout à cette circonstance que les écoles normales primaires ne sont pas seulement des écoles d'enseignement général, mais aussi des écoles professionnelles dont l'un des buts essentiels est d'initier les futurs instituteurs aux meilleures méthodes d'enseignement.

Je suis d'ailleurs fort éloigné de penser que nous avons atteint l'idéal en ce qui concerne le mode de préparation professionnelle des instituteurs ou que tout soit pour le mieux actuellement dans le meilleur des enseignements primaires.

J'estime, au contraire, que de nouveaux progrès sont encore très possibles et j'indiquerai, tout à l'heure, par quels moyens, à mon avis, on parviendrait à les réaliser.

Mais, si j'ose considérer l'enseignement moyen, tout au moins celui du degré supérieur, je constate que dans ce domaine, malgré la bonne volonté d'un personnel d'élite, dont la science, le zèle et le dévouement sont en dehors de toute discussion, les progrès accomplis, à en juger par les résultats obtenus dans les examens et les concours, ne sont peut-être pas aussi satisfaisants qu'on pourrait le désirer.

J'ai sous les yeux le *Moniteur belge* du 31 mars 1901 donnant le tableau des résultats obtenus par les élèves

Hosted by Google

des athénées royaux et des collèges au concours général de 1900. Je me sers de ce tableau parce qu'il est le dernier paru sous cette forme, qui rend les résultats particulièrement saisissables et les groupe de façon à faciliter les inductions et les conclusions.

Ces résultats, d'ailleurs, ne diffèrent pas sensiblement de ceux des années qui ont précédé ou suivi. Ils vous paraîtront sans doute, comme à moi-même, aussi démonstratifs que caractéristiques.

En voici le résumé synthétique : sur 93 concours relatifs à des branches diverses auxquels les élèves d'athénée et de collège ont pris part cette année (1900), il en est 88 dans lesquels les élèves concurrents n'ont pas, en moyenne, obtenu la moitié des points. Voici exactement les résultats.

Pour *un seul* concours, la moyenne des points obtenus s'élève à 75 p. c. du nombre total des points (ce concours d'ailleurs n'a été abordé que par un seul élève, lequel a obtenu 75 points sur 100).

Pour 4 concours la moyenne des points obtenus est de 50 à 60 p. c

Pour 22 concours la moyenne des points obtenus est de 40 à 50 p. c.

Pour 30 concours la moyenne des points obtenus est de 30 à 40 p. c.

Pour 24 concours la moyenne des points obtenus est de 20 à 30 p. c.

Pour 10 concours la moyenne des points obtenus est de 10 à 20 p. c.

Pour 2 concours la moyenne des points obtenus est de 0 à 10 p. c.

Cependant, les jeunes gens admis au concours représentent la fleur intellectuelle de la population scolaire des athénées et des collèges.

On peut admettre en principe que des élèves entrés en même temps en 7e, une moitié à peine, parfois un tiers ou

Hosted by Google

un quart parviennent directement aux classes supérieures (3e, 2e, 1re).

Et le plus souvent la moitié, le tiers ou le quart seulement de ceux qui y arrivent, sont admis au concours, ce qui réduit souvent à moins du huitième, parfois à moins du dixième du nombre initial des élèves, le chiffre de ceux qui prennent part à ce concours.

Je suis donc autorisé à dire que les élèves qui composent ce huitième ou ce dixième sont le produit d'une sélection plutôt rigoureuse et néanmoins je viens de vous dire à quels résultats peu brillants leur travail aboutit.

Peut-être, les questions posées dans les concours sont-elles trop difficiles, les correcteurs trop sévères? Mais les résultats obtenus par les professeurs dans leurs cours et avoués par eux-mêmes ne sont pas beaucoup meilleurs, puisque, en certaines branches, il n'est pas rare de voir la moitié, les deux tiers et même lès trois quarts des élèves d'une classe ne pas obtenir aux examens de passage la moyenne des points nécessaires, qui n'est pourtant que de 50 p. c. du total des points.

Et pourtant, en la plupart des athénées et des collèges, le nombre des élèves par classe, à partir de la 4e, dépasse rarement la douzaine et est parfois moindre. Les leçons y sont donc de véritables leçons particulières.

A quelles causes attribuer des résultats aussi peu satisfaisants?

Il serait trop commode d'en rejeter la responsabilité sur les seuls élèves, dont l'application ou l'intelligence seraient insuffisantes. Les causes réelles sont naturellement multiples; mais je crois que les plus importantes doivent être cherchées, d'une part, en la surcharge ou la défectueuse interprétation des programmes, d'autre part et surtout, dans l'absence ou l'insuffisance de préparation professionnelle des maîtres.

Comme le dit M. le Dr Gustave Lebon dans sa *Psychologie de l'éducation,* avec de bons professeurs tous les programmes sont excellents. L'important n'est donc

Hosted by Google

pas de réformer les programmes, mais de réformer les méthodes d'enseignement.

La suppression des écoles normales supérieures de Gand et de Liége fut, je pense, une erreur. Assurément, leur organisation n'était pas parfaite : le bon sens conseillait leur réforme ou leur transformation, non leur suppression. Il eût suffi, pour les améliorer considérablement, d'accentuer leur caractère d'écoles professionnelles en ajoutant des exercices d'enseignement pratique à leur programme de pédagogie générale et théorique.

Aujourd'hui, les docteurs en philosophie et lettres, en sciences naturelles, ou en sciences physiques et mathématiques et les ingénieurs, improvisés professeurs d'athénée ou de collège, sont assurément très instruits et, sans doute, le désir de bien faire ne leur manque pas. Mais ils sont trop souvent impuissants à y réussir, l'éducation professionnelle leur ayant manqué et la science des procédés leur faisant défaut.

Leurs connaissances en pédagogie sont en général plutôt vagues. Non seulement ils ignorent la psychologie de l'enfance et de l'adolescence, mais aussi et conséquemment les méthodes basées sur cette psychologie tant au point de vue de l'enseignement proprement dit qu'à celui de la formation des caractères et de l'éducation morale. De là vient qu'ils enseignent souvent aux enfants selon des méthodes défectueuses et par suite s'épuisent en efforts infructueux et vains.

Beaucoup d'entre eux, oubliant qu'ils s'adressent à des enfants, traitent, dès la 7e, leurs petits élèves comme des hommes faits, leur donnent des cours d'université. Comme le disait M. Espinas, membre de l'Institut (*De la formation des maîtres*, par Dugard), dans sa déposition devant le conseil d'enquête sur l'enseignement secondaire en France, ils font de « l'enseignement supérieur au détriment des élèves qui ont besoin d'un enseignement modeste, pratique, catéchétique, élémentaire ».

Bientôt fatigués d'écouter sans comprendre, les enfants

Hosted by Google

ont des distractions, rient, jouent, reçoivent des punitions, se moquent du maître ou se révoltent contre lui, sans que ce dernier comprenne rien à ce qui arrive, sans même se douter qu'il y soit pour quelque chose.

Les enfants passent ainsi d'une classe à l'autre, avec, dans leurs connaissances, des lacunes s'élargissant au point de ne pouvoir être comblées. Finalement, les professeurs se sentent en présence d'élèves impuissants à les suivre et qui, découragés, s'abandonnent tout à fait. Dès lors, le mal est irréparable.

Une meilleure préparation professionnelle des maîtres leur aurait permis d'arriver à des résultats beaucoup plus encourageants pour eux-mêmes, mais surtout bien plus satisfaisants pour les élèves et pour le pays.

D'où je conclus à la nécessité d'une préparation pédagogique sérieuse pour les maîtres de tous les degrés.

Cette préparation se ferait utilement dans les instituts pédagogiques ou écoles normales annexées aux universités. Aux États-Unis, on est généralement d'avis que les études pédagogiques ne sont à leur place qu'à l'université. « La science de l'éducation, écrit le doyen du *Teacher College* de New-York, *Columbia University*, a besoin d'être développée et réformée pour satisfaire aux exigences modernes. Aucune école professionnelle ne peut entreprendre économiquement les investigations et les recherches qu'impliquent le progrès d'une science aussi étendue que celle de l'éducation. » (Rapporté par Dugard.)

On rattachera donc les études normales à l'enseignement universitaire (1).

* *

Les instituts pédagogiques ou écoles normales annexées aux universités se composeraient essentiellement de l'en-

(1) « La question des écoles normales occupe, à l'heure actuelle, en Écosse, l'opinion publique. Voici comment elle se présente : les élèves-maîtres doivent-ils continuer à trouver, dans les écoles normales, telles qu'elles existent aujourd'hui, l'enseignement et la préparation pédagogique? Ne doivent-ils pas désormais, au

Hosted by Google

semble des institutions scolaires ayant pour objet l'éducation de l'enfance et de l'adolescence depuis la crèche et l'école Frœbel jusqu'à l'athénée inclusivement, en passant par l'école primaire et l'école moyenne, l'école d'adultes et les institutions scolaires et post-scolaires qui sont le complément de l'école primaire, y compris l'enseignement spécial aux aveugles, aux sourds et aux autres catégories d'anormaux.

L'instruction pédagogique et l'éducation professionnelle des maîtres de tous degrés se feraient dans ces instituts. Les futurs maîtres n'y seraient admis qu'à un certain âge et à la suite d'un examen ou pourvus de titres ou de diplômes garantissant qu'ils ont reçu et possèdent l'instruction générale reconnue nécessaire pour le degré d'enseignement auquel ils se destinent. Un directeur et des professeurs d'une valeur pédagogique éprouvée seraient placés à la tête de l'école et des classes et c'est sous leur direction que se poursuivrait, pendant une couple d'années, l'éducation pédagogique théorique et pratique des aspirants professeurs, instituteurs et institutrices.

Des cours généraux plus ou moins nombreux ou développés, suivant le degré d'enseignement auquel les candidats se préparent, seraient faits par les professeurs de l'école ou de l'université. Ces cours pourraient concerner tout ou partie des matières suivantes :

1° Histoire de la philosophie et examen comparé des systèmes philosophiques les plus importants;

contraire, chercher l'enseignement proprement dit dans les universités, et la préparation professionnelle dans les écoles normales transformées? »

La seconde opinion tend à gagner du terrain, non seulement en Écosse, mais en Angleterre. « On pense que les écoles normales ont rendu des services, mais leur temps est passé; le « mauvais enseignement secondaire » qu'elles donnent ne saurait être comparé à celui que les élèves pourraient recevoir des maîtres de l'enseignement supérieur. C'est ainsi que la nouvelle école normale d'externes fondée par le Conseil de comté de Londres n'est qu'un institut pédagogique, dont les élèves suivent des cours littéraires et scientifiques à l'université. » (*The practical Teacher*, novembre 1902.)

Hosted by Google

2° La sociologie et l'histoire scientifique de la civilisation;

3° La psychologie de l'enfance et de l'adolescence, la psychologie des anormaux et l'orthopédie mentale;

4° L'histoire critique et comparée des doctrines de l'éducation;

5° L'étude des œuvres les plus importantes des grands pédagogues;

6° Un exposé des conditions de l'éducation moderne dans les principaux états civilisés (organisation, institutions, théories, mœurs pédagogiques);

7° La pédagogie proprement dite avec l'exposé des théories pédagogiques diverses, celui des méthodes qui s'y rapportent et la théorie de l'enseignement dans les différentes branches ou dans les spécialités choisies, s'il s'agit de futurs professeurs de l'enseignement moyen;

8° L'hygiène et l'architecture scolaires;

9° Le travail manuel.

L'instruction professionnelle des futurs maîtres comporterait spécialement les exercices ci-après :

1° L'assistance aux leçons des professeurs des classes d'application, d'après un horaire déterminé à l'avance, ces leçons devant servir de leçons modèles. Elles seraient tour à tour relatives : à la littérature, à l'histoire et à la géographie, aux langues, aux sciences et aux mathématiques. Ainsi, par la suite, les professeurs d'un même établissement pourraient ne pas rester complètement étrangers à l'enseignement l'un de l'autre;

2° Des leçons d'essai faites par eux en présence du directeur, du professeur de la branche et des camarades. Ces leçons seraient ensuite discutées et critiquées par ceux qui y auraient assisté : directeur, professeur, élèves maîtres. Un procès-verbal serait dressé de la séance et conservé dans un registre qui circulerait d'une école à l'autre, ce qui serait propre à entretenir et à exciter l'émulation, tout en instruisant;

Hosted by Google

3° D'autres leçons qui seraient faites sous la surveillance et sur les conseils des professeurs, conformément à un horaire dressé pour une quinzaine ou pour un mois. Le plan et la préparation de chaque leçon seraient préalablement soumis au professeur, et au besoin modifié d'après ses indications et conseils ; ils seraient ensuite transcrits en un cahier de préparations où la leçon une fois faite serait appréciée et cotée par le professeur intéressé. (Les leçons d'essai ne seraient nullement des leçons perdues pour les élèves. Elles s'intercaleraient dans les séries et ne seraient qu'exceptionnellement à recommencer.)

4° La suppléance des professeurs malades ou absents ;

5° Le compte rendu d'ouvrages ou d'articles sur des questions d'enseignement ;

6° La rédaction d'un mémoire sur un sujet imposé ou agréé par le conseil des professeurs ;

7° Des notes psychologiques et paidologiques sur le caractère d'un certain nombre d'élèves, spécialement observés par le candidat ;

8° L'obligation de se mêler à la vie des élèves ; de les suivre à l'étude, au jeu et à la récréation, à la promenade et aux excursions scolaires ;

9° Une part d'intervention très active aux œuvres du patronage scolaire annexé aux classes primaires d'adultes ;

10° Une année de séjour à l'étranger, aux frais du gouvernement, pour les candidats qui se seraient particulièrement distingués au cours de leurs études (aptitudes spéciales ou succès marqués).

L'éducation pratique des candidats-professeurs ou instituteurs comprendrait en outre un stage au laboratoire de psychologie de l'établissement ou de l'université (université et séminaire de Halle).

* * *

Remarquons d'ailleurs que l'idée de faire servir un établissement d'enseignement moyen supérieur d'école d'ap-

Hosted by Google

plication pour les futurs professeurs n'est pas précisément neuve.

L'organisation qu'elle comporte existe en divers pays. On lui a fait, spécialement en Belgique et en France, les objections suivantes : « On infligerait inutilement aux candidats deux années supplémentaires et onéreuses d'apprentissage. Les parents hésiteraient à laisser leurs enfants servir de sujets d'expérience à des apprentis. »

On répond : « Ni les candidats-professeurs ni les élèves ne perdraient leur temps dans les classes d'essai. Mais certainement les élèves en perdent beaucoup plus à subir deux années entières la maladresse d'un novice. Les classes d'essai valent bien des classes de routine ou celles faites par des suppléants ou des titulaires improvisés. »

« Lorsque le professeur, au sortir de l'université, entreprend de diriger une classe sans autre préparation que des études théoriques, ses élèves servent de sujets à des expériences bien autrement préjudiciables que celles de l'école d'application, où il est entouré de maîtres qui lui signalent ses erreurs et les redressent immédiatement. » (Chabot.)

Mais cette réforme devrait être accompagnée d'une autre qui consisterait dans l'institution de conférences entre professeurs d'athénée — à l'exemple de ce qui existe dans l'enseignement primaire — où, sous la présidence d'inspecteurs compétents, des leçons faites par un ou plusieurs professeurs seraient discutées, au point de vue de la méthode, par ceux de leurs collègues présents, enseignant les mêmes branches.

Des dissertations écrites sur des questions de pédagogie générale ou pratique, analogues aux travaux de conférence des instituteurs, leur seraient aussi utilement demandées. Plus instruits que les maîtres primaires, d'une instruction plus approfondie et plus variée, pourvus d'une haute culture littéraire et de cette facilité de bien dire, qui est pour l'exposition des idées un si merveilleux instrument, quels magnifiques progrès ne feraient-ils pas promp-

Hosted by Google

tement réaliser à la psychologie enfantine et à la pédagogie !

De l'avis de personnes compétentes, un des grands obstacles au progrès de la pédagogie, c'est que les premiers qui ont accepté la préparation pédagogique ont été les instituteurs primaires, dont l'instruction générale manque souvent d'étendue et de profondeur. C'est de l'enseignement universitaire et de l'enseignement moyen supérieur que l'initiative aurait dû venir.

« Jusqu'à ce que l'aristocratie de notre profession saisisse sérieusement le problème, déclare miss Hugues, pédagogue américain dont l'opinion fait autorité aux États-Unis, je crois que la solution satisfaisante se fera attendre. »

Mais venons-en spécialement à l'organisation des écoles normales primaires.

ÉCOLES NORMALES PRIMAIRES.

On sait que sur cette question de l'organisation des écoles normales deux opinions nettement opposées sont en présence.

Les uns réclament des écoles normales organisées de façon à ne pas être seulement des écoles professionnelles, mais aussi des établissements d'instruction générale. Leurs vues triomphent avec le système actuel. En effet, les études normales comportent une durée de quatre années d'études au cours desquelles se poursuivent simultanément l'instruction générale et l'instruction professionnelle des futurs maîtres.

On reproche à ce système :

1° De favoriser l'admission de récipiendaires trop jeunes (moins de 15 ans parfois), sans connaissances générales suffisantes, sans vocation affirmée, dépourvus de la maturité d'esprit nécessaire pour comprendre l'importance de la mission et des devoirs auxquels ils se préparent ;

Hosted by Google

2° De nécessiter la création d'internats, onéreux pour les budgets publics, coûteux pour les élèves eux-mêmes par suite de la longue durée des études, peu favorables d'ailleurs à la formation du caractère et à l'éducation proprement dite en raison des effets déprimants propres au régime de l'internat;

3° D'amener les professeurs à subordonner l'instruction professionnelle des élèves à leur instruction générale et même, en fait, de sacrifier à peu près entièrement celle-là à celle-ci.

L'insuffisante préparation des élèves au point de vue de la culture générale, l'attention des inspecteurs plus spécialement sinon exclusivement portée sur le côté instruction, parfois le manque de préparation professionnelle des maîtres eux-mêmes, tels sont les motifs qui conduisent certains professeurs d'école normale à accomplir leur tâche d'une façon à certains égards préjudiciable aux véritables intérêts de l'enseignement.

L'autre opinion est moins répandue. Elle préconise la transformation de l'école normale actuelle en école exclusivement professionnelle et l'admission à l'école normale de jeunes gens âgés de 18 ans au moins et pourvus de toute l'instruction générale qu'ils doivent actuellement posséder pour en sortir. La preuve de cette instruction serait établie soit par un examen subi devant un jury central, soit par des titres ou des diplômes d'une nature à déterminer.

Présentement, disent les partisans de ce système, nous ne faisons, dans les écoles normales, que de l'enseignement moyen et de l'enseignement professionnel de seconde qualité. Dans le système nouveau, les professeurs d'école normale n'ayant plus à s'occuper de l'instruction scientifique de leurs élèves, sauf pour des revisions générales et des vues d'ensemble, réserveraient toute leur attention et tous leurs soins à l'éducation professionnelle des normaliens. Dès lors, deux années d'instruction exclusivement professionnelle suffiraient à la formation des

Hosted by Google

maîtres primaires. En outre, l'âge plus avancé des élèves permettrait la suppression de l'internat dont les inconvénients éducatifs sont bien connus.

Ce système aurait pour résultat :

1° De favoriser le recrutement des élèves à raison d'une moindre durée des études et d'une moindre dépense pour les familles;

2° De diminuer considérablement le budget actuel des écoles normales tant par la réduction du personnel que par celle des installations et du mobilier indispensables à un internat;

3° De rendre libres des installations susceptibles d'être affectées aux œuvres post-scolaires;

4° De permettre au corps enseignant de s'occuper exclusivement de l'instruction professionnelle des élèves;

5° D'habituer les élèves, par la suppression de l'internat, à l'initiative personnelle et à la responsabilité de leurs actes.

Le régime de la liberté a cet avantage de faire des volontés réfléchies et des énergies agissantes; des hommes aptes à prendre d'eux-mêmes une décision, à s'y tenir et par suite capables de se diriger sans le secours d'autrui dans la vie et particulièrement dans les circonstances difficiles.

Présentement, ajoute-t-on, l'école normale n'est pas une maison d'éducation; c'est une caserne scolaire. Elle astreint à la régularité absolue et rigoureuse des mêmes exercices des jeunes gens dont les goûts, l'éducation, la constitution intellectuelle, morale et physique diffèrent grandement. Elle n'habitue aucunement l'élève au gouvernement de soi-même.

Sans doute, le régime de l'externat offre des inconvénients. Dans les débuts, il expose les jeunes gens à plus d'erreurs. Mais ne vaut-il pas mieux qu'ils commettent quelques menus écarts au temps de leurs études que de tomber plus tard en des fautes graves lorsqu'ils seront

Hosted by Google

entrés dans la carrière? Or, c'est ce qui arrive fréquemment à ceux qui, au cours de leur éducation, ont été constamment tenus dans la contrainte et sous le contrôle d'autrui. Rarement, ils échappent, lorsque le frein disparaît tout à coup, à cette griserie que donne à l'ordinaire une récente indépendance dont on n'avait jamais goûté et à laquelle on n'avait pas été préparé.

Le mieux, au surplus, serait que les professeurs consentissent à tenir chez eux des groupes de cinq à dix élèves pris parmi ceux dont les parents n'habiteraient pas la localité ou ses environs et qui auraient ainsi l'avantage de continuer à vivre en famille et de prendre peu à peu les habitudes du monde qu'il est si difficile de leur donner dans un internat.

Sous le régime actuel, le professeur ne voit le normalien qu'en classe. Au fond, il ne le connaît pas et ne peut exercer sur lui qu'une très faible influence éducatrice. Or, il est bien plus facile de donner l'instruction que l'éducation. En fait d'instruction, l'élève ignorant sait quelles choses il doit apprendre. Le résultat de ses efforts est tangible. Ces efforts ont, d'ailleurs, une sanction, l'examen. En ce qui concerne l'éducation proprement dite, l'élève ne sent pas toujours ce qui lui manque et quand on le lui indique, il fait moins d'efforts pour l'acquérir.

Enfin, l'éducation n'est pas seulement une œuvre d'autorité, mais surtout une œuvre de patience, de persuasion, d'affection réciproque, qui réclame un contact fréquent entre maître et disciple.

Dans le système proposé, une grande partie du travail de l'élève se ferait sous les yeux et sous la direction du professeur qui s'occuperait à côté de lui et avec lui. Ainsi, il y aurait communication personnelle et constante entre le normalien et le professeur qui, de la sorte, pourrait mieux tenir compte de l'individualité de ses élèves.

L'élève-instituteur mangerait à la même table que son maître, avec madame et les enfants, parmi lesquels se trouveraient des jeunes filles souvent. Ainsi, le normalien

Hosted by Google

ne serait pas élevé en dehors de la femme, ni livré à la seule société de ses condisciples. Par suite, il s'habituerait à plus de correction dans la tenue, de réserve et de dignité dans le langage.

Telles sont les raisons qui militent en faveur du système de l'externat et des études normales exclusivement professionnelles.

Organisation générale.

Les écoles normales seraient donc désormais de simples écoles professionnelles d'enseignement servant d'école d'application, dont les classes seraient tenues par les élèves-instituteurs sous la direction des instituteurs-professeurs, et c'est là que se feraient l'instruction et l'éducation professionnelle des futurs maîtres. Les tâches, aujourd'hui nettement distinctes, du professeur d'école normale et de l'instituteur d'école d'application se confondraient désormais et seraient remplies par une seule et même personne.

L'école normale ainsi constituée comprendrait :

1° Une crèche et un jardin d'enfants;

2° Pour chacun des quatre degrés, une classe à deux années d'études;

3° Une classe complète à trois degrés, type d'école primaire dans les communes rurales;

4° Une section d'enseignement spécial pour les aveugles;

5° Une section d'enseignement spécial pour les sourds-muets;

6° Des classes pour les autres catégories d'enfants anormaux ou arriérés;

7° Des classes d'adultes;

8° Un patronage dont dépendraient toutes les œuvres scolaires et post-scolaires de solidarité, de prévoyance et de bienfaisance qu'on s'efforce aujourd'hui de rattacher à l'école primaire.

Hosted by Google

Les cours généraux dont nous avons parlé tout à l'heure seraient faits par les professeurs aux élèves-instituteurs ou institutrices en dehors du temps consacré par ces derniers à l'école d'application et aux œuvres complémentaires de l'école.

Quant au nombre des écoles normales, il semble bien qu'il serait avantageux, pour la bonne préparation des maîtres, de le réduire à trois ou quatre au plus, de façon à pouvoir donner à ces établissements des installations, un mobilier et un outillage pédagogique aussi complets que possible.

Il paraît bien aussi, qu'à beaucoup de points de vue, il serait désirable de voir instituer ce genre d'établissement dans les grandes villes qui sont des centres universitaires ou dans leur voisinage immédiat : à Gand, à Bruxelles, à Liége, par exemple, qui offrent tant de ressources pour l'instruction littéraire, scientifique, artistique et économique des futurs maîtres, tandis que les nombreuses et rapides voies de communication contemporaines les mettent à deux ou trois heures de train au plus des communes belges les plus éloignées.

Actuellement, on installe des écoles normales en des localités minuscules. Comment, en des lieux aussi dépourvus, donner à la formation scientifique, artistique et industrielle des instituteurs et des institutrices toute la perfection nécessaire?

Au lieu d'éparpiller en une quinzaine d'établissements normaux un même nombre de jardins exigus, de bibliothèques pauvres, de cabinets de physique indigents, de laboratoires rudimentaires, ne serait-il pas préférable de concentrer les ressources et les moyens d'action en trois ou quatre institutions convenablement outillées et situées en des localités où élèves et professeurs trouveraient rassemblés les bibliothèques, les laboratoires et les jardins botanique et zoologique les plus complets; les beaux monuments et les riches musées, les vastes ateliers et les usines géantes, c'est-à-dire tout ce qui est capable, en

Hosted by Google

favorisant l'enseignement concret des choses, de contribuer à l'éducation intégrale des futurs maîtres?

Peut-être faudrait-il dédoubler certains services? Mais, dédoublés, ils coûteraient probablement encore beaucoup moins qu'ils ne font actuellement et ils seraient bien plus utiles!

Professeurs d'école normale et inspecteurs de l'enseignement.

C'est un aphorisme banal de dire qu'il n'est pas de bonnes écoles sans de bons maîtres. Il suit de là que le recrutement des maîtres de tous degrés doit faire l'objet d'une sélection sévère. Mais la formation de bons maîtres n'est pas possible sans l'existence préalable de bons professeurs d'école normale, possédant, avec une instruction générale étendue, une science professionnelle sérieuse et bien établie.

On choisira donc utilement parmi les inspecteurs cantonaux ayant fonctionné pendant trois ans au moins en cette qualité et ayant pris part avec succès à un concours d'agrégation, les professeurs d'école normale de l'ordre primaire.

En ce qui concerne les professeurs d'école normale pour l'enseignement moyen des deux degrés, ils seraient choisis parmi les professeurs d'école moyenne et d'athénée ayant exercé pendant dix ans au moins et ayant également pris part avec succès à un concours d'agrégation.

C'est parmi les professeurs d'école normale que seraient choisis les inspecteurs principaux de l'enseignement primaire et les inspecteurs de l'enseignement moyen.

Cette organisation établirait non seulement entre les maîtres une hiérarchie fortement constituée, où les positions plus élevées de quelques-uns seraient justifiées par une supériorité scientifique et professionnelle réelle et incontestable, mais elle présenterait cet autre avantage de mettre en contact, dès le temps de leurs études normales, les futurs maîtres des trois degrés, préparant ainsi

Hosted by Google

une plus grande cordialité de rapports et une action mieux concertée entre des personnes travaillant en fait à une tâche commune.

Actuellement, il semble exister entre les maîtres et les écoles des trois ordres des cloisons étanches qui s'opposent à toutes communications. Aussi les maîtres des divers degrés entretiennent-ils les uns à l'égard des autres des préventions et des préjugés peu favorables aux intérêts généraux de l'enseignement. Des relations plus intimes et plus fréquentes ne manqueraient pas de faire promptement disparaître pareil malentendu.

Nul doute que tous n'eussent à gagner à ces relations, comme l'enseignement lui-même, grâce à plus d'unité dans l'effort commun, grâce aussi à ces sentiments de solidarité et de bonne confraternité qu'elles ne manqueraient pas de développer entre des hommes de foi pédagogique également sincère, voués, sur des terrains différents, à cette grande œuvre de culture éducative et nationale dont dépend presque tout entier l'avenir de la patrie.

V. MIRGUET.

Hosted by Google

LE SALON DE 1903

Dans le gouvernement des beaux-arts, le meilleur régime est décidément la tyrannie.

Cédant à de vieilles réclamations, le gouvernement a concédé cette année au peuple turbulent des artistes une charte leur permettant d'élire eux-mêmes leurs juges, tous leurs juges, et substituant un grand jury issu du suffrage universel au jury restreint et « nommé » qui fonctionnait autrefois. A la nouvelle de cette réforme, les électeurs jubilèrent et triomphèrent unanimement : ils allaient être jugés par leurs pairs. On ne verrait plus ni injustices, ni passe-droit, on ne constaterait plus ces grossières erreurs reprochées aux « commissions d'amateurs et de fonctionnaires, on aurait un salon éclectique et supérieur dont serait impitoyablement bannie la médiocrité. Eh quoi ! les peintres ne sont-ils pas les meilleurs juges de la peinture comme les vignerons du vin, les cordonniers de la chaussure et les maçons de la maçonnerie »? Il fallut en rabattre. Jamais on n'imagina plus étrange pétaudière que ce Salon, jamais on ne vit plus de malencontreuses complaisances. On admit tout, ou presque tout. Si bien que les locaux, bien que vastes, se trouvèrent trop petits. Alors, on entassa les toiles, on ajouta des salles ; les tableaux vingt fois placés et replacés se promenèrent de panneau en panneau au hasard, de sorte que cette exposition qui devait effacer toutes les autres, est plutôt inférieure aux autres.

Hosted by Google

Elle est cependant intéressante. Si ces grandes foires aux beaux-arts que sont les salons officiels deviennent de plus en plus désagréables aux amateurs délicats et curieux d'émotion fine, elles ont du moins le mérite de fournir des documents précis sur la situation générale de la peinture et de la sculpture. A ce point de vue spécial, le Salon de 1903 est d'autant plus précieux que les étrangers y sont moins nombreux et plus sacrifiés. Il est vraiment trop difficile de découvrir les admirables portraits de Jacques Blanche, l'intérieur intime et profond de Newburry, les exquis paysages de Macaulay Stevenson, les nuits harmonieuses de Duhem. De tels artistes eussent mérité la place d'honneur; mais leur effacement permet d'apprécier plus complètement l'évolution de l'art national.

Elle est assez difficile à caractériser. Nous assistons ici à une anarchie d'école, de doctrine, de système et de tendance où il est malaisé de voir clair. Il y a quelque dix ans, la plupart des jeunes artistes belges subissaient l'influence prépondérante des impressionnistes français; tous les efforts tendaient vers l'expression la plus lumineuse et la plus vivante des images; quelques-uns, d'autre part, cherchaient la beauté d'expression d'un art idéaliste que ce pays a trop peu connu. Puis ce fut un mouvement de réaction, un retour exclusif et passionné aux traditions réalistes et décoratives des vieux coloristes flamands, un revenez-y vers la peinture bitumineuse chaude et truculente. La majorité des peintres appartenant à un jeune cercle, *Le Sillon*, proclamèrent avec intransigeance leur admiration exclusive des vieux maîtres nationaux. Plusieurs avaient du talent et surtout de l'habileté : on crut à leur avenir. Ils n'ont pas tenu tout ce qu'ils avaient promis; aussi n'ont-ils pas fait école. Les meilleurs des luministes ont conservé leur gloire et la faveur de leur public, les idéalistes ont continué à peindre des rêves, des symboles et des idées, et parmi les derniers venus, il n'est point de tendance prépondérante : ceux qui cherchent l'expression lumineuse sont aussi nombreux que ceux qui

Hosted by Google

poursuivent avant tout l'harmonie décorative d'une toile colorée.

Cependant, un mouvement, une tendance générale commence à se distinguer chez les meilleurs de nos artistes. A la vieille tradition des maîtres nationaux pour qui la peinture était avant tout destinée à l'ornementation des demeures, se substitue peu à peu une conception nouvelle, plus moderne, plus raffinée, plus conforme au courant général de l'esthétique européenne. Au contact des artistes de France et d'Angleterre (pays de vieille culture dont le public — au moins le public d'élite — est accoutumé à demander aux arts l'émotion de pensée plutôt que la simple joie des yeux), il s'est formé en Belgique un noyau de spectateurs qui prétend aussi trouver dans le tableau ou la statue un tremplin à ses rêves, un commentaire ou une explication à ses sentiments et à ses passions. « Que nous importent, disent-ils, le coloris, le dessin, la perfection technique d'une toile si elle ne nous donne que la représentation indifférente et vulgaire des spectacles coutumiers? Nous y admirerons le travail d'un bon ouvrier, mais nous ne rechercherons la joie exquise et rare de la contemplation désintéressée que les œuvres intimes et profondes; là seulement, nous trouverons un reflet du monde conforme à notre façon de sentir, une beauté que nous puissions aimer selon la loi de notre âme. Et quand nous les aurons trouvées, nous ne songerons pas à chicaner l'artiste sur les maladresses de sa main et la faiblesse de son métier. Nous ne craindrons pas de préférer Signac à Daubigny et Maurice Denis à Ingres ou à Delacroix. » Telle est, en ses extrêmes, la psychologie du public d'avant-garde. Elle commence à influencer la foule des spectateurs. On demande de plus en plus aux arts plastiques « l'émotion » et « l'expression », et chez les meilleurs de nos jeunes artistes, on constate une curieuse évolution dans ce sens. Ils ne se contentent plus de chercher comme Courtens — peintre admirable — l'unique splendeur décorative, ils veulent, dans leurs pay-

Hosted by Google

sages, exprimer le caractère de leur pays, le sentiment qui y domine; dans les figures, ils prétendent enfermer un peu de l'inquiétude contemporaine.

C'est surtout chez les paysagistes que cette tendance se remarque. Des artistes comme Gilsoul, comme Blieck, comme Mathieu, que leur tempérament porte vers la peinture décorative et « matérialiste », si l'on peut s'exprimer ainsi, ont senti ce besoin d'une expression d'art plus raffinée, plus sentimentale.

Le *Tournant du canal de Bruges,* de Gilsoul, exprime avec beaucoup de force et de précision la poésie mélancolique et voluptueuse de cette West-Flandre, pays dont les hommes ont corrigé l'âpreté; Paul Mathieu, dont la palette affectionne les gris argentés, évoque avec une égale puissance le charme imprécis et mystérieux des ciels de brume, qu'il peigne le *Meerweede,* en Hollande, *la Chapelle,* en Campine, ou le *Zoute,* en Flandre; Maurice Blieck, dans sa *Marée* d'une peinture si franche, si hardie et si vigoureuse, exprime très nettement l'âpre sauvagerie de la mer du Nord, et le sentiment de force éternelle qu'elle impose aux âmes. Tous trois, en même temps que le charme exclusivement pictural, cherchent le sentiment.

De même, M. Marcette, dont les marines à l'aquarelle ont un charme et une fluidité incomparable. De même, M. Jottrand, dont les *Brisants* et le *Temps calme* sont extrêmement délicats de couleur; de même encore MM. Merckaert, Taelemans, Willaert dans leurs vues de villes, M. Viandier dans ses études de sous-bois, M. Isidore Verheyden dans son délicieux *Paysage de juillet.* Mais ces peintres envisagent d'abord le plaisir des yeux, le charme extérieur du paysage qu'ils choisissent. Ce n'est que secondairement qu'ils en apprécient la valeur psychologique. MM. Laermans, Delaunois, Jakob Smits s'efforcent avant tout d'exprimer sa saveur sentimentale.

M. Laermans apparaît décidément comme un des peintres les plus originaux et les plus intéressants du moment où nous sommes. Il a renoncé aux violences cari-

Hosted by Google

caturales qui déroutaient un peu le spectateur lors de ses premières expositions, et c'est maintenant avec une sobriété et aussi avec un éclat incomparable que, retrouvant la veine oubliée du vieux Breughel, il raconte, avec autant d'énergie que de pittoresque, la misère éternelle de la vie rurale. C'est dans une hallucination douloureuse, mais singulièrement aiguë qu'il voit la campagne flamande dont d'autres ont exprimé la volupté tendre; c'est l'hostilité farouche des villages accroupis à l'orée des bois sous le ciel sombre, la rudesse d'un peuple demeuré tout près de la nature qu'il exprime en ses grandes compositions, à la fois réalistes et symboliques. M. Delaunois exprime un sentiment analogue, mais l'homme joue dans son œuvre un moindre rôle; c'est l'esprit des choses, des monuments et des landes dont il célèbre l'âpreté, dans ses intérieurs d'église aussi bien que dans sa grande œuvre au *Pays monastique*. Ce titre est significatif; il s'est constitué le peintre intime et recueilli du passé sentimental d'un pays qui fut longtemps courbé sous les terreurs religieuses, d'un pays où l'on a beaucoup prié devant les calvaires tragiques et sous les voûtes sombres des cloîtres. M. Jakob Smits est de tous celui qui s'adonne le plus exclusivement à l'expression du sentiment : coloriste très doué, peintre habile et savant, il lui sacrifie sans regret le charme « peintre ». Il cherche avant tout cette simplicité de facture qui permet au spectateur de s'absorber uniquement dans la contemplation sentimentale de l'œuvre. C'est ce qui se constate dans les trois toiles profondément émouvantes qu'il expose à ce Salon : un paysage, une étable et un intérieur. C'est aussi la valeur sentimentale qui fait l'intérêt des intérieurs si pleins d'humanité de M. René Janssens, dont le *Logis dormant* a le charme de ces vieilles chambres par lesquelles ont passé beaucoup de générations.

Si le paysage belge d'uniquement décoratif qu'il était autrefois devient de plus en plus sentimental, le portrait cherche de son côté l'expression psychologique. Les plus

Hosted by Google

intéressants sous ce rapport sont ceux de M. Paul Artot, d'une vigueur et d'une précision tout à fait remarquable, et celui de M. Van Zevenbergen, dont il faut louer sans restriction la peinture large, probe et franche, celui de M. Gouweloos, intitulé l'*Enfant*, jolie page de poésie familiale; enfin, celui de M. Michel, qui a du style et de la grâce, et celui de M. Watelet qui cherche, non sans habileté, le « brio » ou plutôt le « chic » parisien.

Quant à la peinture idéaliste, elle n'a pas donné grand chose à ce Salon. Certes, il convient de rendre hommage à la grande toile décorative et philosophique de M. Delville, l'*Homme-Dieu;* c'est un noble effort désintéressé, une conception élevée et grandiose, dont la réalisation comporte de précieuses et brillantes qualités de dessin et de composition, mais l'allégorie demeure assez froide, peut-être par ce que trop savante. Quant à M. Levêque, il nous a montré un *Cantique d'amour* qui a du style et de la grâce, mais qui est loin de la grandeur et de la puissance que nous trouvions dans ses *Ouvriers tragiques*. Il expose aussi quelques autres toiles dont il vaut mieux ne pas parler.

La sculpture est fort brillante à ce Salon de 1903. L'effort de ces dernières années y est représenté par quelques œuvres vraiment maîtresses; il y a l'admirable fontaine de Victor Rousseau, *Les sœurs de l'illusion*, dont j'ai naguère entretenu les lecteurs de la *Revue de Belgique;* il y a une maternité de Constantin Meunier, destinée au *Monument au travail*, et dont on admire unanimement le grand caractère et la simplicité; il y a le *Monument Lejeune*, de Paul Dubois, qui a de la noblesse et de la ligne, et l'admirable groupe, *Mère et enfant*, de Lagae; il y a l'*Hommage*, de Charles Samuel, ainsi qu'un beau buste de Fernand Khnopff, par le même artiste; il y a un très beau marbre d'Égide Rombaux; il y a le *Faune mordu* de Jef Lambeaux, étonnant morceau de sculpture mouvementée; enfin, parmi les étrangers, il y a le groupe définitif des *Bourgeois de Calais*, par Rodin, et un beau fragment de Bartholomé.

Hosted by Google

Les envois de quelques jeunes sont à signaler d'autre part, notamment les portraits vigoureux et précis d'Arsène Matton, le groupe d'une grâce si virginale de Louis Mascré, *Vers la vie*, une esquisse très intéressante de Herbays.

Telles sont les œuvres qu'on peut distinguer dans la cohue des médiocrités qui s'entassent au Salon et qui indignent tant certains artistes. J'estime que ces indignations-là sont singulièrement naïves. Toutes ces grandes foires à la peinture que sont les salons officiels sont forcément médiocres; ce Salon ci l'est peut-être un peu plus que les autres. Qu'importe? on peut passer sans trop les regarder devant les chromos religieux de l'école d'Anvers, devant les portraits équestres de M. Abry, devant le *Bal d'enfants* de M. Mayné, devant tant de toiles insignifiantes et futiles. Le meilleur moyen de trouver quelque plaisir d'art aux expositions, c'est de n'en vouloir voir que les quelques œuvres d'art qui s'y trouvent.

Ce qui peut-être accroît la mauvaise impression que ce Salon ci a causé à certains, c'est l'entassement irréfléchi, la disposition malheureuse de la plupart des salles. Il convient cependant d'excepter de cette constatation le petit salon du blanc et noir, délicieusement ordonné par M. Fernand Khnopff.

On y trouve du reste quelques-unes des œuvres les plus intéressantes du Salon, tels les dessins hallucinés d'Eva et de François Beauck, les admirables eaux-fortes évocatrices du paysage ardennais de Henri Meunier, les fantaisies délicates de Louise Danse, les jolis dessins au crayon d'Élisabeth Westmael, les beaux dessins rehaussés d'Armand Rassenfosse, les fantaisies minutieuses de M^lle^ Aimée French, et surtout l'étonnante *Adoration des bergers* de James Ensor. Cet artiste merveilleusement instinctif a des trouvailles singulières et profondes, des puissances d'émotion et d'ironie dont seuls quelques maîtres anciens nous avaient auparavant donné la sensation. Son dessin de la petite salle « blanc et noir » est une des

Hosted by Google

œuvres les plus étonnantes et les plus émouvantes du Salon.

J'ai visité, d'autre part, avec infiniment de plaisir, la section d'art appliqué. On s'y repose agréablement parmi les jolis meubles et les décorations de MM. Horta, Hobé, Sneyèrs et Crespin, parmi les bijoux de MM. Wolfers et Van Strydonck. On y peut admirer aussi les belles tapisseries de M. et Mme de Ruddèr, véritables créations dans l'art décoratif, ainsi qu'un très bon tableau religieux de Maurice Denis, dont les singularités avaient effarouché les autres sections.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Jamais Bruxelles n'a eu rentrée de saison plus brillante et plus nourrie. *Chérubin, Joyzelle, Monna Vanna,* le *Miracle de saint Antoine,* l'*Intruse,* le *P'tit jeune homme,* la *Robouilleuse,* le *Je ne sais quoi,* les *Deux courtisanes,* la *Souris,* et hier encore, *Sapho, Plus que reine,* la *Dame aux camélias* et la *Tosca*, tel est tout juste le bilan d'un mois pour deux théâtres seulement.

Nous avons eu l'occasion de parler déjà de *Chérubin* lors de la publication de la première version de la charmante comédie en vers de M. Francis de Croisset (1). Nous avons dit alors l'injustice de la cabale qui fit tomber la pièce à la répétition générale et le charme de cette œuvre jolie, mousseuse, élégante et fine. Les représentations organisées par le *Gil Blas* et par M. Moncharmont ont obtenu le plus grand succès, et il semble certain que Paris applaudisse *Chérubin* cet hiver.

M. Francis de Croisset a quelque peu remanié sa pièce; il a écourté le dialogue, tranchant sans pitié dans les tirades, même les plus jolies, lorsqu'elles lui semblaient ralentir l'action; il a, tout en maintenant le plan primitif, écrit un nouveau dénouement, et le reste, ce sont les artistes qui l'ont fait. Car cette fois, il a rencontré en eux les collaborateurs les plus intelligents et les plus dévoués : M. Tarride, l'excellent comédien, a réglé la mise en scène avec autant de soin que s'il se fût agi d'un

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 juillet 1902.

Hosted by Google

succès personnel; M. André Brulé a obtenu le plus grand succès dans le rôle de Chérubin, et il le mérite, car il a vraiment créé une tradition. L'exemple de cet excellent artiste qui aborde le théâtre avec l'enthousiasme d'un jeune homme et le talent d'un maître, contribuera, espérons-le, à nous débarrasser de l'odieuse tradition du travesti. Beaumarchais y tenait pourtant, comme il l'indique lui-même dans les notes qu'il a mises en tête du *Mariage de Figaro*. Mais il a soin d'ajouter : « Nous n'avons point dans nos théâtres de très jeune homme assez formé pour bien sentir les finesses de ce rôle. » Le fait n'est plus exact aujourd'hui; il appartient aux directeurs de théâtre de trouver les artistes capables d'interpréter les pièces qu'ils veulent faire jouer. Cette difficulté, presque insurmontable à l'opéra, est souvent facile à résoudre dans la comédie; le travesti permet rarement la réalisation parfaite du personnage; la grâce de Mlle Lara et le grand talent de Mlle Marie Leconte n'auraient pu sauver le rôle de Chérubin au théâtre Français; M. André Brulé en a donné une interprétation définitive.

Rien n'était plus curieux que de voir Mlle Cheirel jouer le rôle de la Marraine. Ceux qui ont applaudi, il y a peu de temps encore, ses créations du Palais Royal, pleines de vie, d'entrain, d'audace et de gaieté, ont été charmés de l'entendre dire le vers avec autant de grâce que de vraie tradition. Sur ces lèvres, ils s'envolent brillants et vifs comme les oiseaux des îles au premier rayon du matin; son jeu est alerte et joyeux; sa mimique adroite et spirituelle; elle anime la scène chaque fois qu'elle paraît. Elle avait en M. Kemm, l'excellent acteur si souvent applaudi au théâtre Molière, qui s'est fait apprécier chez Antoine et va cueillir de nouveaux lauriers à l'Odéon, le partenaire rêvé pour interpréter le rôle du vicomte de Byron. Il fallait beaucoup de tact pour réaliser ce personnage, un peu trop grand pour le cadre de cette pièce légère, qui aime avec toute la passion d'un cœur déjà blessé, avec toute la grande indulgence d'un caractère

Hosted by Google

déjà mûri et sans la moindre dose de vanité ou d'amour-propre.

Enfin, Mlle Berthe Cerny a été la plus adorable des Cloé. Le rôle semble écrit pour elle, tant elle y fut délicieusement femme. Sa voix a des inflexions musicales d'une perfection et d'une délicatesse charmantes; son sourire est léger et ses yeux spirituels; elle est souple, ondoyante, fine et charmeuse. Quelques jours après, dans le *Je ne sais quoi*, de MM. Francis de Croisset et Maurice de Waleffe, elle a remporté, avec M. André Brulé, le plus grand succès au théâtre de l'Olympia, qui est en train de devenir notre troisième scène de comédie, et le même soir, dans les *Deux courtisanes*, de M. Francis de Croisset, les deux excellents artistes ont réalisé d'inoubliables créations.

* * *

L'automne serait-il la saison de l'amour au théâtre? Nous avons eu l'amour presque inconscient encore de l'adolescence dans *Chérubin;* l'amour mondain dans le *Je ne sais quoi;* l'amour voluptueux dans les *Deux courtisanes*. *Joyzelle,* de M. Maurice Maeterlinck, nous conduit dans les sphères les plus élevées, les plus lumineuses, les plus splendides et les plus pures de l'amour.

Lancéor et Joyzelle se rencontrent dans l'île de l'enchanteur Merlin, où des tempêtes les ont jetés. Dès la première entrevue, ils découvrent, l'un dans l'autre, cette compréhension réciproque de leurs caractères, les mêmes désirs de beauté, la même vision poétique de la nature et de la vie, le même idéal de bonheur qui fait le fond de l'amour le plus élevé. Mais la sagesse de Merlin leur opposera de continuels obstacles, car l'amour n'est grand que par les épreuves dont il triomphe; il n'est durable que par les retards qu'il doit subir; vaincre son caractère pour ne penser qu'au bonheur de l'être aimé, mépriser le temps qui fuit sans cesse pour rester invulnérable à ses blessures, ce sont les deux conditions essentielles de l'amour suprême.

Hosted by Google

Merlin laisse ignorer à son fils Lancéor les liens qui les unissent. Il va éprouver son amour et celui de Joyzelle. D'abord il leur interdit de se voir; mais ils bravent sa défense, le jardin enchanté fleurit autour d'eux et révèle leur crime à Merlin; Joyzelle refuse de trahir Lancéor et de révéler sa retraite; au moment même, son amant est piqué par un serpent dont la morsure serait mortelle sans l'intervention suprême du magicien. Plus tard, il montre Arielle à Lancéor qui s'en éprend et l'aime; Joyzelle les surprend et ne trouve que des mots d'amour à opposer aux paroles dures et brutales de Lancéor; dans la suite, quand Merlin veut lui montrer toute la réalité de cette trahison, elle a le courage admirable de s'en aller sans tourner la tête pour garder son amour vierge de toute souillure. Enfin quand, pour racheter la vie de son amant, Merlin exige qu'elle se donne à lui, elle feint d'y consentir et arrive, la nuit, un poignard à la main, prête à tuer ou à mourir plutôt qu'à tromper Lancéor. Cette fois Merlin consent à leur amour, qui a triomphé de toutes les embûches.

Si l'on considère l'élévation et la noblesse des sentiments, l'analyse des passions, la poésie des caractères, *Joyzelle* atteint à une beauté à laquelle *Monna Vanna* ne s'élevait point encore. La langue du poète y est d'une pureté plus grande, malgré l'abus un peu trop sensible du vers blanc mêlé à la prose, surtout dans le rôle d'Arielle. Il faut remonter à *Pelléas et Mélisande*, à *Aglavaine et Sélysette* pour retrouver des œuvres d'une beauté aussi merveilleuse, d'une poésie aussi profonde, où l'amour soit montré avec autant d'idéal et de beauté. Le dénouement ramenait Monna Vanna au rang d'une amoureuse ordinaire qui veut fuir avec son amant, aidée par l'étrange complicité de son père. Rien de pareil dans *Joyzelle* où les sentiments restent d'une admirable pureté.

Mme Georgette Leblanc et M. Darmont ont été les dignes interprètes de cette œuvre d'une beauté supérieure; ils méritent les plus grands éloges. Il n'est mal-

Hosted by Google

heureusement pas possible d'en dire autant de l'artiste qui jouait le rôle d'Arielle et qui a imité la diction de Sarah Bernhardt avec une désespérante monotonie, et de M. Brass, dont le Merlin n'a été que le triste reflet de la création remarquable de M. Kemm à Paris.

Monna Vanna a retrouvé auprès du public son succès habituel et justement mérité. L'*Intruse* reste un gros et maladroit mélodrame qui impressionne ceux qui entendent et fait sourire ceux qui écoutent Quant au *Miracle de saint Antoine :* imaginez une tranche de *Bouvard et Pécuchet;* c'est déjà pesant à la lecture; au théâtre, c'est insoutenable; la plaisanterie est plus lourde et plus bourgeoise encore que l'âme des personnages mis en scène.

* * *

Avec l'excellent acteur qu'est M. Gémier, Mme Cora Laparcerie-Richepin est venue faire applaudir la *Rabouilleuse* à Bruxelles. Toute jeune encore, sa carrière paraîtrait longue déjà à qui ne consulterait que la liste de ses succès, tant elle les a accumulés. Méridionale ardente et souple, pleine d'action et de finesse, aux longs cheveux noirs, aux lèvres roses et frémissantes, de grands yeux vifs, brillants et audacieux, des bras splendides aux mouvements harmonieux, une voix étrange, âpre dans la colère, grave et passionnée dans l'enthousiasme, lente, chantante, pleine de caresses dans la douceur; toutes les qualités d'une grande artiste sont chez elle autant de dons naturels.

Mme Laparcerie débuta à Bordeaux dans l'*Aventurière*, et son succès y fut tel qu'elle passa immédiatement à l'Odéon où elle joua Pauvreté dans *Plutus*, Alexandra dans *Marianne*, Salomith dans *Athalie*, Eriphile d'*Iphigénie*, Angélique du *Malade*, Laure dans *Laure et Pétrarque*, Alienor dans *France d'abord*. A cette époque, sa loge était fréquemment le lieu de réunion d'artistes et de jeunes gens, tous épris de théâtre et admirateurs de son talent. Il y avait là Jacques Richepin — qu'elle épousa depuis —;

Hosted by Google

Laurent Tailhade; de Max, l'acteur déjà célèbre alors; Robert Gangnat qu'on jouait aux Escholiers et qui depuis tint la critique au *Matin;* Janvier de la Motte, de Croisset, Saint-Georges de Bouhélier et tant d'autres. Les soirées y étaient orageuses, les discussions passionnées, les opinions enthousiastes. C'était l'époque où Mme Laparcerie créa avec un art remarquable la Mignote dans les *Truands* de Jean Richepin, où elle aborda le rôle d'Émilie dans *Cinna*, qui fut un de ses succès, où elle travaillait *Déjanire*, qui inaugura triomphalement le théâtre des Arènes de Béziers. Quand elle rentrait de scène, la porte de la loge entr'ouverte nous apportait les derniers échos des applaudissements qui avaient salué la fin de sa tirade; alors c'étaient nos félicitations, les poignées de mains enthousiastes, et dans cette vibrante atmosphère de sympathie, elle continuait à vivre ses rôles tout en prenant part à nos conversations folles. Pour tous ceux qui la connurent elle fut la plus sûre des camarades; son sourire était accueillant; sa main tendue pleine de franchise.

Les sympathies qu'elles éveillait alors, elle les a retrouvées au théâtre du Parc, et pourtant la *Rabouilleuse* est une pièce ingrate puisqu'elle ne compte aucun rôle sympathique. Tout le monde connaît sinon la pièce de M. Émile Fabre, du moins le roman de Balzac. Le vieux millionnaire Rouget a recueilli chez lui une fille du peuple, une rabouilleuse, Flore Brazier, dont il a fait sa maîtresse et sa légataire universelle. Celle-ci aime le commandant Max Gillet, un officier de l'Empire mis en demi-solde par la Restauration, et guette avec lui la mort du vieux pour aller à Paris vivre d'amour et de belles rentes. Survient un neveu de Rouget, le colonel Bridau, un « demi-solde » aussi, cerveau brûlé, aventurier peu honnête, joueur rarement scrupuleux, duelliste forcené, qui veut empêcher la Rabouilleuse de lui enlever son héritage. Un avare sénile et ridicule, une rouée, un bandit et un amant sans scrupule, voilà les protagonistes du drame, tous aussi peu sympathiques l'un que l'autre.

Hosted by Google

Or, le public tient à pouvoir prendre parti à tout instant pour ou contre les personnages. Ce qui semble remarquable dans le roman de Balzac, qui ne se soucie que de vérité, pouvait être dangereux, entrevu aux feux de la rampe, par une salle qui juge avec son cœur et non avec son cerveau, par un public qui vibre mais ne raisonne pas.

Et si cependant le drame a passé, et a même obtenu un éclatant succès, car il nous arrive de Paris, précédé d'une longue carrière, c'est parce que Bridau et Gillet, dans la lutte âpre et féroce qu'ils se livrent, risquent tous les deux leurs vies. On sent en eux cet honneur militaire spécial au soldat du premier Empire qui mettait la seule gloire à bien mourir; on sent qu'à leurs yeux, eût-il commis les pires actions, la mémoire d'un homme est sacrée s'il offre sa vie en prix à son adversaire.

Le public a admirablement compris cet héroïsme spécial d'aventuriers qui deviennent méprisables lorsqu'ils sortent du cadre épique qui était fait pour leur vie. Il a applaudi le courage de ces deux hommes qui meurent victimes de leurs basses passions, et il a acclamé aussi les excellents artistes qui ont interprété ce drame saisissant : Mme Laparcerie, la meilleure des Flore Brazier; M. Gémier, un inoubliable Bridau à l'allure coquine, au geste énergique, à la parole insolente, au regard impérieux; M. Durel, un Max Gillet très adroit, suffisamment amoureux et crâne sous l'insulte.

* * *

La *Souris* appartient à ce répertoire d'il y a vingt ans, qu'on ne joue plus guère aujourd'hui et qui pourtant retrouve à chaque reprise son succès. Comme d'autres pièces charmantes d'Édouard Pailleron, elle subit dans son œuvre le voisinage un peu gênant de ce petit chef-d'œuvre qu'est le *Monde où l'on s'ennuie*. Et cependant, à part quelques longueurs dans le troisième acte et l'insuffi-

Hosted by Google

sance du personnage de Clotilde, la *Souris* mérite d'être aimée et applaudie pour elle-même. C'est Mlle Blanche Toutain qui interprétait le rôle de la jeune fille; elle y a été adorable, comme elle fut charmante l'année dernière dans *Yvette*. Elle semble née pour jouer les très jeunes ingénues tant elle a de grâce mutine dans les yeux, d'enfantillages ravissants dans les gestes, de vraie naïveté, de tendresse spontanée, tant ses larmes sont sincères et son rire fraîchement printanier. Elle était remarquablement entourée par M. Maurice Luguet, qui créa à Bruxelles le rôle de Max de Simiers, et par Mme Léo Renn, que nous aurons l'occasion de revoir cet hiver et qui faisait une excellente Pepa.

La place nous manque pour parler des triomphes de Mme Sarah Bernhardt dans quatre grandes pièces de son répertoire, et de la première de *Joujou*, la charmante comédie de M. Henry Bernstein, avec laquelle MM. Darman et Reding ont rouvert leur théâtre, continuant ainsi la série de succès inaugurée par les tournées auxquelles ils ont prodigué leur aimable hospitalité.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

Livres italiens. — Parmi les récents travaux d'histoire et de critique littéraire dont il y a lieu de rendre compte ici, l'Italie tient une place considérable. On peut même dire que le goût des études, consacrées soit à un écrivain national, soit à des écrivains étrangers, a fait des progrès étonnants dans ce pays, depuis qu'il nous permet d'assister à sa propre renaissance artistique.

Citons en première ligne une belle biographie de l'Arétin, par M. Carlo Bertani (in-8°, Rome, Lœscher). Cette biographie a d'autant plus d'importance pour nous qu'il n'existe pas, sur ce singulier personnage, dont la faveur fut aussi grande à son époque que son renom est détestable à la nôtre, une seule étude consciencieuse et véridique en langue française. Nous en sommes réduits à un essai plein d'omissions et d'erreurs de Philarète Chasles, essai qui remonte à 1851, et à un récent livre de M. Pierre Gauthiez (1895), dont la presse scientifique a fait justice, en Italie aussi bien qu'à Paris. M. Bertani s'est assigné pour tâche de contrôler toutes les données biographiques antérieurement rassemblées sur son héros, de les passer au crible, de n'en conserver que la portion digne de créance, de coordonner ainsi les faits authentiques en y ajoutant le résultat de ses propres lectures et de ses propres recherches. Son livre est déjà un gros livre; mais, sans cette préoccupation de synthèse, il aurait été plus gros encore; il se divise en deux moitiés, l'une de biographie, l'autre d'analyse littéraire. Des notes abondantes et sérieuses en augmentent le prix. Souhaitons qu'on le traduise en français.

*

A l'érudition pure appartient aussi le beau volume offert à Ernesto Monaci, professeur de philologie romane à l'université de Rome, à l'expiration de sa vingt-cinquième année d'enseignement. La mode de ces livres, où les disciples affirment leur gratitude en même temps que leur savoir, est venue de France, où M. Gaston Paris et d'autres

Hosted by Google

furent honorés de cette façon. En Allemagne, on a vu, dans le même domaine d'études, MM. Tobler, Suchier et Gröber recevoir des hommages analogues; il était naturel que le tour de l'Italie arrivât et qu'après Ascoli et d'Ancona, M. Monaci connût la reconnaissance des maîtres qu'il a formés. Sous le titre de : *Scritti vari di filologia*, on trouve réunies dans ce superbe volume, édité avec luxe par la maison Forzani, à Rome, toute une série de contributions relatives à l'histoire, à la littérature et à la langue de l'Italie. Quelques-unes ont même une portée plus générale, notamment celles qui traitent de tel ou tel point de la grammaire comparée des langues romanes (étymologie de *andare*, verbes en *are* et en *-ire*, origine de l'emploi de *avoir* dans « j'ai été » pour « je suis été ») ou de l'histoire des littératures dont ces langues sont l'expression (une étude sur *Aspremont* et des sources historiques; une autre sur Giraud de Borneil, le poète provençal, à propos d'un passage de la *Divine comédie*). L'ensemble fait honneur à l'érudition italienne et au maître qu'on a voulu fêter.

M. W.

*

Un autre savant italien, M. Francesco Torraca, vient de publier un livre très intéressant sur l'école sicilienne. Ses *Studi su la lirica italiana del duecento* (Bologne, Zanichelli, in-12) viennent à leur date; on n'avait, en effet, jusqu'ici qu'un essai dû au professeur allemand Gaspary et des notions éparses sur cette école sicilienne, qui fut la mère de la lyrique péninsulaire. Les *Studi* de M. Torraca sont, il est vrai, moins une histoire que des essais, dont une revue italienne a eu la primeur. Mais leur ferme tenue, le sens critique qui caractérise l'auteur, sa documentation abondante leur assurent une valeur durable. La première est consacrée à Giacomo da Lentini, dont la mémoire a été conservée par Dante; elle soulève d'intéressantes questions de filiation littéraire. Les autres essais ont directement pour objet la lyrique sicilienne et ses rapports avec les troubadours de province.

*

C'est à la littérature italienne de toutes les époques que se rattachent les études réunies par le professeur A. Belloni sous ce titre *Frammenti di critica letteraria* (Milan, Albrighi, Sezali & C^ie^). On devine que Dante n'est pas oublié dans cette série; mais, ce qui intéressera peut-être davantage, c'est que l'éclectisme de l'auteur l'a conduit jusqu'à Foscolo et Léopardi, dont il a recherché certaines sources littéraires, de même qu'il a ingénieusement établi la dépendance du trop célèbre cavalier Marino vis-à-vis de notre Jean Second, *alias* Jan Everaerts. — Les *Scritti letterari* de M. Annibale Gabrielli

Hosted by Google

(Citta di Castello, Lapi) font une part plus large à la critique comparative; ce sont plutôt des articles de journaux, mais écrits avec verve et conscience; quelques pages sur le père Hecker, sur Ernest Renan, sur Ibsen, etc., montrent une ondoyance qui a son charme. — Il faut aussi signaler, comme conçues sur un plan plus vaste et inspirées par de plus sévères préoccupations, les *Studi di letteratura straniere* de A. Galletti, professeur au lycée de Crémone. De ces études, l'une a pour sujet D. Gabriel Rossetti, une autre est un curieux parallèle entre Léopardi et Alfred de Vigny; la troisième est consacrée Leconte de Lisle. Toutes attestent un jugement aiguisé, de la méthode, et, si l'on en juge par les notes, une lecture assidue et complète des travaux écrits à l'étranger sur ces divers écrivains. C'est, en tout cas, sur la terre italienne de l'utile vulgarisation. — Signalons enfin, dans le même ordre d'idées, le quatrième volume de *Nelle letterature straniere* de M. Andrea Loforte-Randi, auquel s'applique le jugement favorable, déjà prononcé sur les trois premiers. Par une analogie curieuse, quoique tout occasionnelle, de même que M. Galletti, M. A. Loforte-Randi s'occupe du rôle des grands pessimistes dans la pensée moderne. Mais c'est à Swift (plutôt un ironiste), à La Rochefoucault et à Schopenhauer que les trois sections du volume sont consacrées.

Hosted by Google

LA FAIM

I

Le couvert vient d'être mis. L'heure du repas a sonné. Lentement, solennellement, comme s'il accomplissait un rite sacerdotal, le gourmet approche de la table et s'assied. Complaisamment son regard se promène sur la nappe immaculée, passant tour à tour du petit pain doré que couvrent à demi les plis de la serviette aux hors-d'œuvre artistement dressés, des verres encore vides aux flacons poussiéreux remplis d'un vin de choix.

A ses narines dilatées monte déjà la vague émanation des mets apprêtés là-bas, dans le mystère des cuisines, et, la bouche entr'ouverte, l'épigastre envahi d'une douce chaleur, il savoure en une expectative pleine de charme l'avant-goût des jouissances qui lui sont réservées.

Voilà maintenant que, le potage servi, des effluves s'en dégagent dont le robuste arome caresse son odorat. Malheureusement on s'est un peu hâté. De la mixture trop tôt servie s'échappent des vapeurs brûlantes : de telle sorte que — nouveau Tantale — il lui faut, pour quelques instants, refréner son désir. Bientôt le nourrissant breuvage est à point. Plongeant alors sa cuiller dans le liquide attiédi, l'impatient convive y trempe ses lèvres gourmandes, et, tel un jeune chat lappant son lait sucré, il le hume à petits coups... L'assiette peu à peu s'est vidée. L'estomac lesté se déclare momentanément satisfait. Renversé sur sa chaise, avec, dans les yeux, une

Hosted by Google

ombre de regret pour la soupière qu'on emporte, notre gastrolâtre peut désormais attendre les plats plus substantiels dont se composera son dîner. Et quand enfin un dessert lucullien aura couronné la fête, que cette béate torpeur dont s'accompagnent les digestions parfaites aura clos ses paupières, de plaisantes réminiscences mêlées à l'attrayante vision des repas futurs viendront bercer voluptueusement son sommeil.

Figurez-vous maintenant qu'au lieu de cette chère somptueuse, notre amoureux du fin manger n'ait en face de lui qu'une nourriture grossière. Par un brusque revirement son appétit fera place au dégoût. Pour exciter ses sens, il ne faut rien moins, en effet, que l'alléchante perspective d'un menu raffiné, aux mets variés et rares, aux plats savamment cuisinés. Des préparations insipides ou monotones ne diraient rien à son palais blasé.

Tout autre est le sentiment propre de la faim : j'entends cette faim fruste, vraiment instinctive, aiguisée par le travail et le grand air, qui sollicite l'estomac du paysan lorsque approche l'heure de sa réfection. Peu lui chaut la qualité des mets qu'on va lui présenter. Leur simplicité n'est point pour troubler son vaillant appétit. Le réconfort qu'ils lui promettent, c'est là ce qu'il prise surtout en eux : à son pain noir, à sa soupe massive il ne demande guère autre chose que des forces nouvelles pour son corps fatigué.

Non pas qu'il reste indifférent au plaisir de manger. Lui aussi en éprouve une certaine délectation. Mais entre cette jouissance imprécise et l'intelligente sensualité du gourmet, il y a toute la distance qui, lors d'une représentation théâtrale ou dans les salles d'un musée, sépare la banale admiration du gros public de l'enthousiasme raisonné d'un dilettante émérite. Et si, une fois repus, moissonneurs ou maçons s'assoupissent sous la pesante chaleur du jour, nulle hallucination gustative, soyez-en bien certain, n'agrémentera leurs songes. Leur pensée engourdie n'aura qu'un souci : celui de la tâche quotidienne que tantôt, après cette courte trêve, il leur faudra reprendre.

Le besoin d'aliments n'affecte pas toujours, au surplus,

Hosted by Google

un caractère aussi placide. Il est des faims impulsives, obsédantes, dont l'inassouvissement inflige à celui qu'elles dominent une véritable torture. En voulez-vous un exemple? Observez le convalescent épuisé par une longue diète au moment où sa minuscule pitance est placée devant lui. A ses pommettes émaciées monte une rougeur soudaine en même temps que s'anime d'une convoitise ardente le regard éteint de ses yeux. Désaccoutumées du sourire, ses lèvres amincies s'entr'ouvrent en un rictus bestial. D'un geste tremblant, ses bras, ses pauvres bras décharnés se tendent vers la manne divine que tant de fois lui ont promis ses rêves. Un instant encore, et son jeûne aura cessé : car maintenant, il les a bien à lui, à portée de ses mains, les choses exquises dont on l'a si longtemps sevré... Trop vite, hélas! il en verra la fin. En vain ses doigts avides recueilleront-ils les miettes éparses sur sa couche : sa fringale n'en sera point apaisée. Vous l'entendrez, moderne Barmécide, crier sa déception et, les yeux pleins de larmes, réclamer un supplément de nourriture que la plupart du temps on devra bien lui refuser.

Tant légère soit-elle, cette collation n'en aura pas moins rempli ses veines d'un sang plus généreux ; ses nerfs en recevront une vigueur nouvelle, et le bien-être que tout à l'heure il en ressentira effacera plus ou moins de sa mémoire l'impression d'une souffrance après tout passagère.

Mais comment dépeindre l'angoisse tenace, poignante du famélique qui, lui, ne sait ni où ni quand finira son supplice! Peut-être connaissez-vous cette lamentable histoire, contée par Maupassant, d'un mendiant infirme qu'il fait périr d'inanition par une sombre nuit d'hiver au milieu de la campagne déserte. Relisez les pages où le prestigieux styliste décrit — comme s'il les avait vécues — les phases de cet obscur martyr, et votre émotion vous en dira la vérité cruelle.

Durant tout un jour, la faim aux flancs, le triste hère s'est traîné le long des routes, de maison en maison, de village en village. Son poing a heurté toutes les portes : aucune ne s'est ouverte; les passants, eux aussi, sont restés sourds à ses appels. Et pourtant, soutenu par je ne sais quelle confuse espé-

Hosted by Google

rance, il poursuit malgré tout sa marche claudicante à travers le vent et la neige. Mais déjà le tournoiement du vertige rend son pas incertain ; des ombres plus épaisses que l'obscurité de la nuit enténèbrent ses yeux et de douloureuses crispations tordent ses entrailles vides. Puis, peu à peu, les sensations pénibles s'éteignent pour faire place à une incommensurable faiblesse ; ses jambes lourdes et molles se dérobent à tout instant sous lui. Enfin il s'arrête, sans courage et sans forces, n'attendant plus rien ni des hommes ni des choses. Il sent — tout le lui dit cette fois — que le terme fatal est proche. Instinctivement il cherche autour de lui, pour y exhaler son dernier souffle, un refuge inviolé. A côté du chemin, par delà le fossé, la plaine étale au loin sa silencieuse et virginale blancheur ; c'est là que sous la nuit froide, tel un animal blessé se terrant pour mourir, ira s'échouer la pauvre épave humaine : haillonneux débris sur lequel, lentement amassée, la neige quelques heures plus tard étendra son linceul glacé...

Plus tragique encore sera l'agonie de ces infortunés qui, loin de leur navire perdu, flottent au gré de la vague et du vent, environnés par l'immense solitude des eaux. Souvent la charité d'un passant, une heureuse trouvaille, voire la ressource suprême d'un larcin viendront, la chance aidant, prêter au vagabond harcelé par la faim une aide inattendue. Les victimes de la mer n'auront point à compter sur un pareil secours. Seul un hasard providentiel pourra sauver d'une mort affreuse le malheureux abandonné. Il le sait, et la conscience de cet isolement absolu vient encore aggraver son angoisse.

Sur le désert mouvant qui l'environne, aussi loin que porte sa vue, il n'aperçoit en effet que l'éternel remous des vagues. Heure après heure, ses yeux ont beau interroger l'espace : toujours autour de lui la mer étend son immensité morne... Peut-être le bâtiment dont là-bas, aux confins de l'horizon, se dressent enfin les voiles va-t-il cingler vers l'esquif à demi submergé? Vain espoir ! Inattentif aux signaux partis de l'embarcation, il poursuit impassiblement sa route, emportant dans son sillage la dernière chance du naufragé.

Hosted by Google

Que le sort lui a t donné des compagnons d'infortune, et la détresse du misérable n'en sera pas moins poignante. Torturé par la faim et par la soif, il devra lutter de toutes ses forces contre lui-même pour vaincre d'horribles tentations — auxquelles, malgré tout, il finira souvent par succomber.

Si dans le récit de leur désastre, les survivants voulaient ne rien celer, s'ils osaient raconter jusqu'au bout leur navrante odyssée, à quelles épouvantables scènes ne nous feraient-ils pas assister! On a gardé le souvenir des inénarrables horreurs dont fut témoin le radeau de la *Méduse*. Mais ce drame de la faim, dont un sauvetage tardif a permis de recueillir les émouvants détails, n'est pas le seul qu'aient enregistré — avant et après — les annales maritimes.

Je rappellerai entre autres la terrible aventure qui suivit la perte du vaisseau anglais l'*Essex*. Depuis plus d'une semaine, la chaloupe où s'était réfugié l'équipage errait sur l'océan. Déjà la faim avait fait deux victimes dont les survivants s'étaient partagé les restes. Mais bientôt cette ressource elle-même vint à manquer. C'est alors que dans l'âme de ces hommes, sous l'irrépressible poussée de l'instinct, surgit l'idée du meurtre. Parmi eux se trouvait un jeune garçon, le mousse du bord, qui par miracle avait échappé jusque-là aux atteintes de l'inanition. Loin d'être pour lui une sauvegarde, sa faiblesse et son âge le désignèrent au choix de ses bourreaux. D'un accord unanime sa perte fut résolue. L'acte infâme s'accomplit, et les forcenés n'attendirent même point qu'il eût rendu le dernier soupir pour boire son sang et se gorger de ses chairs encore palpitantes.

Plus récemment, en 1884, un autre mousse servant également sur un navire anglais fut tué et mangé par ses compagnons : attentat dont les auteurs, au surplus, demeurèrent impunis. Le tribunal devant lequel ils eurent à comparaître prononça l'acquittement, considérant — à tort ou à raison — comme une excuse suffisante du crime les intolérables souffrances de ceux qui l'avaient commis.

De fait, au cannibalisme pratiqué en de si exceptionnelles circonstances se mêle encore un sentiment humain. Ceux-là

Hosted by Google

même qui s'y abandonnent combattent tant qu'ils peuvent leur monstrueux appétit, et quand, leurs derniers scrupules une fois éteints, ils en arrivent à sacrifier l'un ou l'autre de leurs semblables, un reste de pitié les fait au moins abréger son supplice.

Mais où se montre l'effrénée sauvagerie de la faim, c'est dans les perpétuels assauts que se livrent autour de nous les bêtes avides d'une proie vivante.

La plupart de ces luttes, l'œil humain les ignore. Il en est même dont jamais nous ne pourrons nous former la moindre idée; celles, par exemple, que nous dérobent le mystère des solitudes terrestres ou l'impénétrable profondeur des eaux; celles aussi que rend inaccessibles à nos sens l'extrême petitesse des combattants.

Vous plaît-il cependant d'en avoir l'émotion? Choisissez l'heure du jour où les fauves d'une ménagerie vont commencer leur repas. Approchez de la grille au moment où la distribution vient d'être faite, et vous verrez soudain l'animal s'élancer d'un bond sur le quartier saignant, le saisir entre ses formidables crocs, puis, accroupi dans un coin sombre de sa cage, en détacher à grands coups de gueule d'énormes lambeaux qu'il avalera d'un trait, jusqu'à ce que la pièce tout entière ait disparu dans ses flancs. C'est à peine si, de temps en temps, faisant taire le bruit grinçant de ses mâchoires, il lèvera la tête pour pousser un sourd grondement — farouche avertissement adressé à l'intrus qui s'aviserait de troubler son repas.

Qu'à la place du carnassier captif votre imagination évoque maintenant la forme menaçante d'un félin embusqué dans la jungle. Qu'au lieu d'un bas morceau fourni par l'étal du boucher, il s'agisse d'un être humain renversé sous sa brusque attaque, et le spectacle en deviendra bien autrement terrifiant. Une seconde suffira pour que du crâne troué jaillisse une bouillie gluante. Quelques minutes plus tard, dans la poitrine ouverte, sous les côtes rompues, le cœur aura cessé de battre. Et comme si tout cela ne faisait qu'exaspérer sa rage, la bête

Hosted by Google

inassouvie assaillira le reste du cadavre, fracassant les os, lacérant de ses dents et de ses griffes les chairs pantelantes, fouillant le ventre de son muffle rougi pour en arracher les entrailles, s'allongeant enfin, saoûle de carnage, prête à dormir, à côté de cette dépouille sanglante, qui l'instant d'avant respirait et vivait et n'est plus à présent qu'un amas sans nom où se distinguent à peine une tête décharnée, hideuse, méconnaissable, un tronc béant et des membres brisés.

II

Combien peu néanmoins, dans la destinée des peuples, pèsent les souffrances isolées dont je viens d'esquisser le lugubre tableau! Que sont les faims individuelles en regard des universels désastres causés par la *famine* — fléau que n'égalèrent jamais en conséquences funestes ni la plus effroyable des guerres, ni la plus meurtrière des épidémies? Ne lui suffit-il pas, à cette grande exterminatrice, de quelques mois au plus pour détruire par milliers des existences humaines, pour métamorphoser de riches contrées en un vaste désert?

A vrai dire, ces infortunes publiques n'ont plus la fréquence excessive d'autrefois. Grâce au progrès général de la civilisation, à la liberté des échanges, à la facilité croissante des communications, les nations modernes sont désormais, semble-t-il, à l'abri de leurs atteintes. On pourrait même penser que le famélisme a disparu du monde si les Indes anglaises n'étaient là, malheureusement, pour dissiper cette illusion : en ces malheureux pays, de nos jours encore, le mal continue à sévir sous sa forme endémique, et cela avec une intensité telle qu'à l'heure où nous sommes, plus de cinquante millions d'indigènes se débattent vainement sous sa terrible étreinte.

Toujours est-il que chez nous tout au moins, en terre d'Europe, l'ère des grandes famines paraît close. Car ce serait en exagérer démesurément l'importance que de ranger parmi elles les disettes obsidionales survenues au cours des dernières guerres. Lors de l'investissement de Metz, à aucun moment les ressources alimentaires ne firent complètement défaut.

Hosted by Google

A Paris même, si l'on eut à subir au plein de la saison hivernale d'assez rudes privations, si l'on en fut réduit au fameux pain de siège, s'il fallut se nourrir de bouillon de chat, de grillades de rat, de cervelas malodorants, à demi pourris, de toutes sortes de ragoûts innommables, en fait nul ne périt d'inanition. Dans les sièges récents de Kimberley, de Mafeking, de Ladysmith, les troupes anglaises, quoi qu'on en ait dit, n'eurent pas non plus à traverser de trop cruelles épreuves; leurs vivres n'étaient point épuisés quand s'effectua leur délivrance.

Rien de tout cela, au surplus, ne peut se comparer, même de loin, au dénuement de la grande armée pendant la retraite de Russie ; moins encore à celui qui, en 1813, au blocus de Torgau, avait enlevé à la garnison de la place, après une couple de mois, les trois quarts de son effectif.

Pas n'est besoin pourtant de remonter très haut dans le passé pour y trouver de ces périodes maudites où des régions entières furent littéralement dépeuplées par la faim. Les traces persistent encore de cette fameuse disette dont souffrit deux années durant — en 1867 et 1868 — le nord du pays algérien, quasi miné déjà par des invasions multipliées de criquets, par la sécheresse et par la guerre; disette qui coûta la vie à 300,000 personnes et ne prit fin qu'après avoir stérilisé les campagnes, chassé de leurs villages les colons et les Arabes et fait des environs de Constantine et d'Oran une solitude inhabitable.

« On vit alors une fois de plus, dit le docteur Arnould, témoin oculaire de ces événements, le spectacle étrange et émouvant que nous offre l'histoire de toutes les famines célèbres : des familles humaines se levant, avec des allures de fauve, sous l'aiguillon de la faim, tantôt se jetant sur des palliatifs alimentaires illusoires ou immondes, tantôt accomplissant des crimes, dans tous les cas se rapprochant par bandes à la fois honteuses et farouches des grands centres habités. »

Encore n'était-ce là qu'une calamité locale frappant des populations à demi barbares. Vingt ans auparavant, une

Hosted by Google

famine autrement grave et par sa persistance et par son extrême diffusion s'était abattue sur le monde occidental.

Nulle partie de l'Europe n'en demeura pour ainsi dire exempte ; toutefois, ce fut la malheureuse Irlande qui, comme toujours, paya au fléau le plus large tribut. De même qu'en Algérie un formidable exode dirigea vers les villes la multitude affolée, à elle seule la cité de Liverpool reçut dans ses murs plus d'un million d'Irlandais pendant que soixante-quinze mille autres, délaissant leur patrie, cherchaient en Amérique un asile moins précaire. Et songez que ce misérable pays se relevait à peine d'une disette antérieure — celle de 1816 — qui, elle, avait emporté déjà le huitième de ses habitants!

Que dire enfin de cette interminable famine dont les ravages s'étendirent à toute l'Europe centrale sous la minorité de Louis XIV, et dont l'intensité fut dépassée encore, pour les provinces françaises du centre, du nord et de l'est, pendant le cycle à jamais inoubliable de la guerre de trente ans?

A évoquer ces souvenirs, vieux de près de trois siècles, on sent passer en soi un frémissement d'horreur. Pas une journée ne s'écoulait alors, racontent les chroniques du temps, sans que des crimes abominables suscités par la faim ne semassent au loin la terreur. Partout, au grand soleil, se perpétraient d'odieux attentats, ensanglantant les villes et les campagnes. Revenus à leur férocité ancestrale, des gens armés de mousquets, de couteaux, d'épieux couraient les routes en quête d'une proie vivante. D'autres, plus perfides, tapis dans l'ombre des bois, affûtaient le gibier humain. Et malheur au passant égaré dans ces dangereux parages : traîtreusement assailli par les redoutables « schnapans » — c'est ainsi qu'on nommait ces loups à face d'homme —, il tombait sous leurs coups, et son corps, dépecé séance tenante, leur servait de pâture.

Les moins hardis se bornaient à déterrer les cadavres pour se gaver de leurs chairs putrides et en sucer les os. Il y eut même, en ces jours de malheur, des mères dénaturées qui, pressées par la faim, organisèrent de monstrueuses agapes où chacune à tour de rôle offrait à ses compagnes la dépouille de son enfant. Alors aussi l'on vit cette chose affreuse, attestée

Hosted by Google

par d'authentiques témoignages : un petit garçon de sept ans gisant à côté du corps inanimé de sa mère dont, avant d'expirer lui-même, par une sorte d'épouvantable représaille il avait rongé les bras !

Qui ne reconnaîtrait ici, à sa malfaisance infernale, cette Faim, fille de la Nuit, redoutée des mortels, cette déité néfaste aux joues hâves, aux lèvres arides qui naguère, dans les temples de Sparte, érigeait impudemment sa forme squelettique à l'ombre des majestueuses statues de l'Athénê Chalkiœkos.

Si encore la famine se contentait de ses propres sévices : mais jamais elle ne fut sans traîner à sa suite un sinistre cortège, en tête duquel figura de tout temps, drapé dans sa robe de deuil, le pâle fantôme des épidémies. Toujours, aux siècles passés, le choléra, la peste, le typhus en ont été les compagnons inséparables. Non pas qu'elle ait en soi le pernicieux pouvoir de créer de toutes pièces, comme on l'a cru naguère, les germes infectieux ; il lui suffit, et c'est bien assez, de favoriser la propagation du mal en débilitant l'organisme. Tel un sol appauvri qu'envahissent les herbes folles, notre corps miné par le jeûne devient pour les microbes, ces éternels coupables, un terrain d'élection.

III

A coup sûr les scènes précédemment décrites, auxquelles peut-être je me suis trop longuement arrêté, seront pour tous l'objet d'une répulsion involontaire. Pourtant, si l'on descend au fond des choses, force sera de convenir qu'il n'y a dans ces déplorables excès que l'exacerbation d'un besoin légitime. Entre l'appétit pondéré qu'éveille en nous la régularité des repas et ces faims implacables allant jusqu'au cannibalisme, on ne trouve, en fin de compte, qu'une différence de degré.

On ne pourrait en dire autant de certains écarts dérivant d'une aberration morbide de l'instinct, provoqués par un trouble tantôt permanent, tantôt accidentel de nos centres nerveux.

Hosted by Google

Déjà l'ancienne médecine en a noté de très curieux exemples. Même elle avait cru devoir établir pour ces diverses anomalies une nomenclature compliquée que la science moderne a simplifiée depuis. Des nombreuses appellations consacrées par l'ancienne terminologie, il n'a guère été retenu que deux termes, la *malacie* et le *pica* : le premier s'appliquant plus spécialement aux cas où, pour insolites et répugnantes qu'elles soient, les substances convoitées par le malade n'en renferment pas moins des principes nutritifs; le second à ces prédilections bizarres qu'affichent certains sujets pour des matières totalement dépourvues de qualités comestibles.

Qui n'a ouï parler des goûts étranges propres aux hystériques, de ceux aussi que développe la grossesse chez des femmes jouissant, à part cela, d'une santé parfaite. Aux plus appétissants morceaux on verra ces personnes préférer de lourds et grossiers aliments. Dédaignant la juteuse succulence d'un filet cuit à point, celle-ci se laissera tenter par une viande de rebut; telle autre, insensible à la suavité des fruits mûrs, fera ses délices d'une grappe de verjus, d'une orange verte, d'une pomme pourrie. Telle autre encore, mue par un désir non moins fantasque, choisira, pour s'en gaver, du marc de café largement arrosé de vinaigre.

D'ordinaire, en effet, c'est aux aliments de haut goût que va leur fantaisie. A leurs papilles énervées, affadies, il faut des saveurs violentes. Les acides, le sel, l'excitante âcreté des condiments exercent sur la plupart d'entre elles un irrésistible attrait. Témoin cette détraquée dont nous parle l'anatomiste Tulpius qui se nourrit presque uniquement de harengs salés durant les derniers mois de sa grossesse, au point, le croirait-on, d'en consommer plus de quatorze cents!

Heureuses encore celles dont l'estomac se contente d'un aliment inhabituel mais plus ou moins anodin; car trop souvent ces « envies » maladives dégénèrent en d'immondes appétences. Ce n'est plus assez, en pareil cas, de s'adonner au poisson cru, d'engloutir toutes vivantes des araignées et des chenilles : la dépravation de ces femmes va parfois jusqu'à l'anthropophagie. Avec des détails tellement précis qu'elle ne

Hosted by Google

laisse aucune place au doute, Rôderic à Castro nous a transmis l'histoire de l'une d'entre elles qui voulait à toute force goûter de l'épaule d'un boulanger. Pourquoi cette préférence étrange? Notre auteur ne le dit pas. Sans doute s'agissait-il, dans l'espèce, d'un jouvenceau frais et gras, à la chair saine, aux formes dodues, et l'on sait qu'en tout temps les mitrons ont eu la coutume, pour plus d'aise, de travailler le torse nu. Sans qu'on sache davantage pour quel motif il s'y décida, l'homme finit par acquiescer au caprice de sa cliente. Par deux fois il le subit sans trop se plaindre. Mais comme celle-ci, y allant bon jeu bon argent, emportait à chaque coup le morceau, le pauvre diable — qui ne l'eût fait comme lui — refusa obstinément de se soumettre à une troisième épreuve.

On a vu pis encore. Et si je ne craignais d'encourir un reproche, celui de puiser avec trop de complaisance dans les vieilles archives médicales, je pourrais vous narrer la très véridique aventure d'une paysanne des environs de Cologne qui, grosse de plusieurs mois et prise d'un profond dégoût pour les aliments ordinaires, assassina son mari, le consomma en partie et mit le reste dans la saumure pour s'en régaler ensuite à loisir. Ce fut, a-t-on dit plaisamment, afin de ne point les priver de l'auteur de leurs jours qu'Ugolin dévora ses fils. Renversant les rôles, notre mangeuse de chair humaine aurait pu, en guise d'excuse, prétendre qu'elle n'avait ainsi sacrifié le père que pour lui conserver son enfant.

Au point de vue de la singularité du choix, l'alimentation des sujets atteints de pica — les *allotriophages*, comme on les appelle aujourd'hui — va nous paraître plus anormale encore que celle des malaciques. Sur la liste interminable dont ils composent leurs menus se rencontrent dans une incohérente promiscuité les substances les plus fantastiques : de la terre (1), du charbon, de la craie, du suif, auxquels s'ajoutent en plus

(1) On sait que ce goût de la terre est encore très répandu parmi certaines peuplades d'Afrique, d'Amérique et d'Océanie Sous le nom de *géophagie*, il sévit normalement, entre autres, chez les Indiens de l'Orénoque et les Néo-Calédoniens.

Hosted by Google

des fragments de métal, de la cire à cacheter, du papier, du fil, du foin, des cheveux, mille autres choses encore qu'il serait impossible d'énumérer.

En regard de ce dévergondage gustatif, habituellement passager et tenant presque toujours lieu d'un appétit absent, viennent se placer des troubles permanents, caractérisés au contraire par une formidable exaspération de l'instinct.

Les malheureux souffrant de cette infirmité — les *boulimiques* — sont affligés d'une faim vorace, toujours présente, toujours inapaisable. Et tous n'ayant pas sous la main, faute d'argent, la masse énorme de viande et de pain qu'exige leur insatiable appétit, ils doivent bien accepter n'importe quelle provende.

Voici, par exemple, ce qu'on rapporte d'un certain *Bijou* — était-ce un nom ou un surnom? — lequel fut de son vivant garçon de ménagerie au Jardin des plantes. Outre son ordinaire, formé cependant de colossales portions, il absorbait journellement les déchets infects de l'amphithéâtre et s'appropriait subrepticement, pour s'en gorger, les pièces anatomiques hors d'usage. Si violente était sa gloutonnerie qu'un jour il fit disparaître à lui seul le cadavre d'un lion mort de maladie, n'en laissant que la peau et les os! L'étonnant personnage — dont je ne cite ici, et pour cause, que les moindres exploits — périt, jeune encore, par où il avait péché : une indigestion l'emporta, qu'avait provoquée l'absorption en une séance d'un pain chaud de huit livres.

Ces ignobles prouesses furent encore surpassées par celles d'un autre boulimique du nom de *Tarare*, originaire du Lyonnais, auquel le chirurgien Percy, l'émule du grand Larrey, consacra jadis une notice académique très détaillée et qui sans nul conteste détient, jusqu'à présent du moins, le record de la voracité.

Dans son livre des *Métamorphoses*, Ovide nous parle d'un géant, Erisichton, capable d'engloutir à chacun de ses repas la nourriture d'une ville entière :

..... Quod urbibus esse,
Quodque satis poterat populo.

Hosted by Google

Sans aller jusque-là, les capacités gastriques de notre olyphage n'en sont pas moins restées légendaires. Déjà, dans sa prime jeunesse, il mangeait en un jour, quand il parvenait à se le procurer, une quantité de viande équivalant au poids de son propre corps. Celle-ci venait-elle à manquer, tout lui devenait bon pour calmer son gargantuesque appétit. Battant les rues désertes, il traquait sans pitié, les capturant avec une rare adresse, les chiens, les chats que leur malchance plaçait sur son chemin. Et ne pensez pas qu'il se donnât la peine de les tuer et de les dépouiller : aussitôt pris, aussitôt dévorés ; en un clin d'œil il avait engouffré l'animal, peau et tout, rejetant ensuite comme l'eût fait un fauve les poils que son estomac refusait de garder. Au point qu'averties par leur instinct les pauvres bêtes s'enfuyaient à sa vue, saisies d'une panique soudaine.

A défaut de ces proies déjà peu ragoûtantes, notre ignoble ruffian courait les abattoirs, les boucheries, les charniers, faisant main basse sur les viandes corrompues, se gavant de détritus sordides. Hors des villes, on le voyait rôder — *quaerens quem devoret* — autour des bergeries, des basses-cours et des étables, escalader les clôtures, égorger sur place, à la façon d'un loup, les animaux affolés.

Chassé de la contrée où ses déprédations jetaient partout l'effroi, il s'en fut à Paris avec l'espoir d'y mener une existence plus facile. De quelles infâmes rapines y vécut-il aux premiers temps de son séjour? On ne l'a jamais su. Toujours est-il qu'à maintes reprises il se fit admettre à l'Hôtel-Dieu pour des indigestions fort douloureuses — on en aurait gagné à moins — occasionnées par son exécrable régime. La ration de l'hôpital ne lui suffisant point, empêché qu'il était, d'autre part, de chercher au dehors une pitance supplémentaire, il prit bientôt l'habitude d'avaler les cataplasmes encore imprégnés de sanie, de vider les palettes où se caillait le sang des saignées. Plus d'une fois aussi on le surprit à l'amphithéâtre se repaissant de la chair des morts. Quand elles-mêmes ces horribles ripailles lui étaient interdites, l'infernal affamé s'en prenait au premier objet venu pourvu qu'il fût ingurgitable. C'est ainsi qu'un beau matin, pendant une visite médicale, il s'empara de la montre

Hosted by Google

du chef de service, le docteur Girard, et déjà il l'avait dans la bouche quand fut découvert son larcin. Soit dit en passant, cette aptitude spéciale — qu'eût jalousée la plus rapace autruche — valut à notre triste héros la très désagréable aventure que voici, aventure d'ailleurs assez scabreuse à raconter :

La France était alors en pleine révolution. L'ennemi menaçait la frontière et d'un bout à l'autre du pays les citoyens s'armaient pour repousser l'invasion. A bout de ressources, Tarare avait pris du service dans les troupes républicaines, et le corps dont il faisait partie campait aux environs de Neustadt quand, mis au courant de son passé, ses chefs songèrent à lui pour la correspondance secrète. On lui fit ingurgiter un étui de bois renfermant une missive adressée à un officier français prisonnier, avec ordre de la remettre, si possible, aux mains de l'intéressé. Le soldat se mit en route; mais à peine avait-il franchi les lignes qu'on l'arrêta comme espion. Bâtonné d'abord, enfermé ensuite, il fut gardé à vue en attendant qu'on eut prononcé sur son sort. Mais la seconde journée de sa captivité n'était point encore écoulée que déjà l'étui demandait impatiemment à quitter sa prison. A cela nul obstacle. Mais le difficile était, une fois libre, de la lui faire réintégrer : ce à quoi cependant il fallait réussir sous peine de compromettre le résultat de la mission. En cette omineuse conjoncture, Tarare, se surpassant lui-même, sut justifier la confiance qu'on avait mise en lui. L'opération, quasi impraticable pour tout autre, s'accomplit avec un plein succès; sous l'œil même des sentinelles, sans que rien éveillât leurs soupçons, l'objet reprit le chemin qu'il avait précédemment parcouru... Malgré tout, la malencontreuse dépêche ne parvint jamais à sa destination. Après une détention de plusieurs jours, la liberté fut rendue à son infortuné porteur ; mais on le conduisit sous bonne escorte jusqu'aux limites des cantonnements, non sans lui avoir infligé, par manière d'adieu, une dernière bastonnade.

Par un jeu singulier de la nature, ce goinfre monumental — auquel on eût prêté volontiers la puissante musculature et la taille herculéenne d'un Milon de Crotone — était, au dire de

Hosted by Google

son historiographe, un garçon de très médiocre stature, aux formes graciles, quasi féminines. Seulement, en examinant ses joues, on les trouvait sillonnées, à l'état de repos, par des rides longues et profondes permettant une ampliation considérable de la cavité buccale : véritable magasin où s'entassaient des masses invraisemblables d'aliments, assez vaste pour loger au besoin une grosse douzaine de pommes.

D'autre part, la peau de l'abdomen, flasque et creusée de plis quand le malheureux était à jeun, pouvait subir une distension telle qu'elle faisait alors presque le tour du tronc. Outre cela, il s'exhalait de son corps une odeur fétide analogue à celle que dégagent les grands carnassiers.

Atteint de consomption, Tarare termina, à 26 ans, en 1795, à l'hôpital de Versailles, sa misérable existence, et lorsque les médecins voulurent pratiquer l'autopsie, son cadavre répandait une si terrible infection qu'il ne fut pas possible de la mener à bonne fin. On put constater néanmoins l'existence d'une dilatation excessive de l'œsophage et de l'estomac, jointe à un élargissement inusité de l'orifice pylorique...

Chez d'autres malades — car il s'agit là d'un état vraiment maladif —, le polyphagisme affecte plutôt la forme du pica. Toutefois, ce n'est plus ici le pica accidentel des femmes grosses, mais le symptôme d'une aberration permanente, d'un vice constitutionnel ayant la même durée que l'existence elle-même. Le mal, en outre, est plus profond, car les substances auxquelles s'adressent ces dégénérés ne sont pas seulement inassimilables, mais encore hostiles à nos voies digestives.

On connaît le procédé à la fois ingénieux et pratique qu'ont imaginé les naturalistes en vue de déterminer le genre de nourriture spécial à certains poissons ou à certains oiseaux vivant à l'état libre, aux repas desquels il est par suite difficile d'assister. Ils ouvrent l'estomac et voient ainsi ce que renferme sa cavité. S'il nous était permis d'explorer de semblable façon celui de nos picaciens, quel fouillis insensé, quel extravagant mélange son contenu n'offrirait-il pas à nos yeux ! Peut-on imaginer en effet une collection plus hétéroclite que

Hosted by Google

celle-ci, rencontrée dans la poche gastrique d'un forçat dont le décès eut lieu à l'hôpital de Brest le 10 octobre 1774? Des cercles de barrique brisés, des fragments ligneux de toute dimension, deux cuillers, l'une de bois, l'autre d'étain, un briquet, un entonnoir de fer-blanc y voisinaient avec une tête de pipe, un clou, des éclats de verre, un couteau avec sa lame et son manche, le tout pesant plus d'un demi-kilo.

Et notez que de son vivant cet individu accusait pour tout dérangement une toux insignifiante, de vagues douleurs à l'épigastre et des coliques légères. C'est à se demander vraiment, en présence de ce stupéfiant bric-à-brac, de quoi il faut le plus s'étonner : ou de la déconcertante diversité des objets ainsi réunis, ou de la tolérance manifestée par l'organe à l'égard de corps si radicalement indigestes.

Ce n'est pas qu'au milieu de ce dérèglement on n'observe parfois de bizarres prédilections : celle, par exemple, qui se manifestait chez un malade opéré cette année par le chirurgien Monnier. Les cuillers et les fourchettes avaient pour lui un attrait particulier. Quand on ouvrit son estomac, on n'y trouva pas moins de huit cuillers à café, à côté d'une fourchette à trois dents et de quelques autres objets métalliques que l'on eut la plus grande peine à extraire.

Nonobstant la similitude de l'acte, il importe de séparer de la malacie et du pica les exercices manducatoires de ces pseudo-sauvages exhibant leur prétendue fringale dans les baraques foraines. Ceux-ci, croyez-le bien, ne souhaiteraient qu'une chose : s'asseoir comme le premier bourgeois venu à une table plantureusement garnie. S'ils avalent coup sur coup, avec une apparente jubilation, des rats vivants, des oiseaux avec leurs plumes, des anguilles toutes frétillantes, en leur adjoignant des fourneaux de pipe ou des rouleaux de cartes, c'est uniquement en vue de gagner leur pain. Soyez sûr que que tous sans exception préféreraient à ces infâmes mangeailles un succulent beefsteack.

Encore moins qualifiera-t-on de malaciques ces gens que des curiosités malsaines, plutôt qu'une réelle perversion du

Hosted by Google

goût, incitent à de macabres festins. Tels ces Romains du temps de Commode dont, au témoignage du célèbre Galien, le sadisme allait jusqu'à se faire servir, pour rompre la banalité de leurs orgies, des plats de chair humaine. Tel aussi cet excentrique chirurgien, mort à Paris il y a peu d'années, qu'accusait la voix publique — non sans raison, paraît-il — de prélever pour sa propre table, sur les membres de ses amputés, d'appétissants rôtis; on prétend même qu'un jour il offrit à ses convives abusés un Châteaubriand confectionné avec le filet d'une jeune servante, lequel, pour parler vrai, fut trouvé excellent. Sûrement, l'habitude quotidienne de tailler dans la chair saignante avait émoussé chez lui des répugnances innées : il se disait sans doute que viande pour viande, celle-ci en valait bien une autre.

En d'autres occasions, et ce fut le cas pour une famille de bandits écossais, mentionnée par Boetius dans une de ses chroniques, l'anthropophagie apparaît comme un vice héréditaire, transmissible de père en fils.

Mais le plus souvent c'est par l'effet d'une circonstance fortuite que se révèlent ces tendances anormales. Le fait suivant, datant de 1776, en fournirait au besoin la preuve. Un vacher du nom de Goldschmidt, habitant les environs de Weimar, avait atteint l'âge de cinquante ans sans que jamais personne — ni lui-même — eussent jamais soupçonné l'existence d'une pareille disposition. A cette époque, il advint qu'au cours d'une rixe son adversaire reçut un coup mortel. Voulant faire disparaître toute trace du meurtre, il eut l'idée de découper le corps de sa victime et de le transporter secrètement, pièce par pièce, jusqu'à sa maison. Il faut croire que la vue et le contact de cette chair palpitante éveillèrent en lui comme l'écho d'un atavisme latent : car c'est en accomplissant cette sinistre besogne que lui vint tout à coup l'intense désir d'utiliser — en le mangeant — son funèbre fardeau. Rentré au logis, il fit cuire, en guise de mouton, certaines parties du cadavre, dont il se nourrit, lui et les siens, pendant plusieurs jours. Et ces rôtis humains lui furent un si exquis régal, qu'à quelque temps de là, ayant attiré sous son toit un enfant du

Hosted by Google

voisinage, il le dévora presque en entier après l'avoir mis à mort.

Actuellement, de loin en loin, on a l'occasion d'observer le retour de ce goût ancestral, comme le démontre un cas récent cité par Lombroso : celui d'un jeune Italien qui, à l'âge de 17 ans, assassina deux femmes — dont l'une était sa maîtresse — pour les manger jusqu'au dernier morceau.

Dois-je mentionner, enfin, le cannibalisme indirect, à peine moins révoltant que l'autre, auquel s'adonnaient sans scrupule les patriciens de la décadence quand ils jetaient en pâture aux murènes de leurs viviers le corps des esclaves insoumis? Raffinement barbare dont le souvenir hantait sans doute l'imagination de Henri Heine lorsqu'il inventa l'ironiste fantaisie dont j'emprunte le récit à l'un de nos plus spirituels confrères. La femme d'un banquier de Hambourg avait disparu, et son mari, désespéré, la cherchait partout. Il la trouva enfin, un matin, dans une petite anse de l'Elbe, où la dame s'était noyée. L'immersion avait duré plusieurs jours, et quand on retira le corps, il était couvert de magnifiques écrevisses. L'inconsolable veuf pleura d'abord toutes ses larmes... puis il cueillit pieusement sur le cadavre les crustacés voraces qui y foisonnaient, et, comme il était porté sur sa bouche, il rejeta sa femme à l'eau dans l'espoir d'en obtenir à nouveau une abondante récolte.

(A suivre.) C. VANLAIR.

Hosted by Google

UNE CRISE LITTÉRAIRE

SYMBOLISME ET SYMBOLISTES (1)

Les tendances diverses que nous avons vues s'affirmer dans les œuvres ou les doctrines de ces précurseurs s'étaient peu à peu agrégées, et c'est en quelque sorte leur synthèse qui fournit le *credo* des symbolistes. Les *Symbolistes*, tel fut, en effet, le nom que les poètes novateurs adoptèrent. Mais on disait aussi les *Vers-libristes*, par allusion à la révolution du vers français qu'ils avaient entrepris de faire. Enfin, la bizarrerie et l'obscurité auxquelles trop souvent leur recherche outrancière des complications raffinées les conduisit, leur attirèrent de la légèreté railleuse du journalisme et de la sévérité grave de la critique l'appellation de *décadents*. Disons, pour la clarté de ce qui va suivre, que le mot *symbolisme*, à propos duquel il s'est dépensé beaucoup d'esprit depuis une quinzaine d'années, doit éveiller la pensée, non d'une école, mais d'une même tendance qui se retrouve — parmi beaucoup d'autres, variant, celles-ci, suivant la personnalité de chacun — chez quelques poètes d'une époque déterminée (2).

Ils étaient, certes, tous ou presque tous, plus ou moins décadents, si l'on entend par là qu'ils s'attestaient des artistes à l'idéal un peu factice, ayant répudié le goût de ce qui est clair et pur. Ils avaient, en effet, hérité de Baude

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1903.

(2) A BEAUNIER, ouvrage cité, p. 7; E. VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 207

Hosted by Google

laire une conception de la poésie selon laquelle celle-ci tend à revêtir un caractère morbide avant tout et à exprimer de préférence les « rapports » les plus rares et les plus troublants, en des vers imprécis où la sensualité et le mysticisme se confondent souvent. Mais cette influence baudelairienne fut une influence considérable qui se fit sentir bien au delà du symbolisme et s'étendit dans une mesure plus ou moins large à toute la poésie française depuis vers 1860.

Symbolistes, ils le furent parce qu'ils devaient l'être, parce que l'art qui s'efforçait de représenter la réalité « dans sa signification emblématique et pour les idées qu'elle doit éveiller en nous », ne pouvait être que symbolique, c'est-à-dire un art d'allusion et de suggestion (1) — non plus d'expression directe. C'est tout l'ineffable qui est comme balbutié dans les *symboles*, à savoir dans de certaines façons de dire purement sentimentales, qui consistent à confondre deux termes, parce qu'on a ou qu'on feint d'avoir l'âme simple au point de ne pas distinguer entre les apparences matérielles et leur signification idéale. En effet, tandis que l'allégorie, procédé analytique et logique, donne artificiellement une forme sensible à une idée abstraite, matérialisant ainsi celle-ci, le symbole, lui, saisit *d'une façon synthétique et intuitive* simultanément l'idée et l'image, dont la cohésion soudain apparaît nécessaire; par là il dégage des signes mystiques de la nature (2).

Malheureusement il faut la connivence *spirituelle* du

(1) « Nommer un objet, dit Stéphane Mallarmé, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème, qui est faite du bonheur de *deviner* un peu. Le suggérer, voilà le rêve. C'est le parfait usage de ce mystère qui constitue le symbole : évoquer petit à petit un objet pour montrer un état d'âme, ou, inversement, choisir un objet et en dégager un état d'âme par une série de déchiffrements. » Comment, en effet, rendre autrement tout ce que la précision et la netteté de la forme détruisent en le déterminant, s'il est vrai que *omnis determinatio negatio est?*

(2) A. BEAUNIER, ouvrage cité, p. 14-24; G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 177-178; R. DOUMIC, ouvrage cité, p. 196; A. MOCKEL, *Propos de littérature*, p. 25-29. (Dans le même ouvrage, on trouvera aussi les développements de

Hosted by Google

lecteur pour que les symboles soient parlants. Il en est, du reste, que les érudits seuls sont à même de débrouiller. Car ce n'est pas uniquement dans la nature que les poètes les vont puiser, mais aussi au vaste répertoire des mythes et des légendes, à cette source intarissable de fictions éternellement jeunes par lesquelles l'âme moderne peut encore s'exprimer. Oui, fatalement la pensée du poète symboliste reste et doit rester mystérieuse. Nul autre que lui ne connaît « le travail accompli dans son âme au moment où l'idée et l'image ont jailli l'une de l'autre pour s'unir harmonieusement » (1). En revanche, que de pensées, que de sentiments il peut nous *suggérer !* Laissons notre âme jouir des songeries auxquelles elle est entraînée. — C'est dans notre propre intimité qu'ainsi nous pénétrerons. — Qu'importe? Le poète n'a-t-il pas atteint son but s'il nous a émus?...

Eh bien, essayons, si vous le voulez, d'entrer en communion mystique avec l'un ou l'autre des maîtres du symbole. Ici, *comprendre* sera véritablement, selon le mot de Villiers, « le reflet de créer », puisqu'il nous faut devenir en quelque sorte les collaborateurs des écrivains que nous lisons. Pour y parvenir plus sûrement, nous nous adresserons à un familier du temple, qui en connaisse les détours et puisse nous y guider. En voici un qui est parfois, je l'avoue, un peu candidement enthousiaste, mais auquel il faut reconnaître une intelligence très fine de la poésie nouvelle. C'est au livre de M. Vigié-Lecocq que nous emprunterons, en vue de notre initiation, exemples et commentaires.

D'abord cette parabole d'Émile Verhaeren :

> Parmi l'étang d'or sombre
> Et les nénuphars blancs,
> Un vol passant de hérons lents
> Laisse tomber des ombres.

certains rapprochements intéressants que nous avons indiqués, après M. Mockel, plus haut, page 103, note 3.)

(1) E. VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 212.

Hosted by Google

Elles s'ouvrent et se ferment sur l'eau
Toutes grandes, comme des mantes;
Et le passage des oiseaux, là-haut,
S'indéfinise, ailes ramantes.

Un pêcheur grave et théorique
Tend vers elles son filet clair,
Ne voyant pas qu'elles battent dans l'air,
Les larges ailes chimériques.

Ni que ce qu'il guette, le jour, la nuit,
Pour le serrer en des mailles d'ennui,
En bas, dans les vases, au fond d'un trou,
Passe dans la lumière, insaisissable et fou (1).

« On est libre d'évoquer la caverne symbolique de Platon, ou le pêcheur, grave et théorique lui aussi, de Puvis de Chavannes...

« Nous sommes tous ce pauvre homme : les yeux en bas, nous jetons notre filet dans les boues et les hontes qui se dissimulent sous l'or faux de la vie pharisaïque et nous espérons relever, dans les mailles, des honneurs, de la fortune ou de l'amour. Mais le chimérique idéal plane au-dessus de nos têtes et nous ne le verrons jamais, puisque nos yeux sont obstinément baissés, et nous ne le saisirons jamais, car il n'est pas de ce monde. Les « hérons lents » passent toujours et leurs ombres continuent de glisser sur le miroir où s'apparaît chaque âme, et l'homme continue à aimer l'illusion d'atteindre un jour ce qui est insaisissable et fou.

« Et ce pourrait être aussi un cas individuel, une intime plainte d'amour déçu, quelque chose comme l'éternel inassouvissement d'un don Juan symbolique qui espère toujours étreindre son rêve de beauté et le cherche dans ce qui n'en est que l'ombre... (2). »

Notez qu'il vous est loisible de trouver d'autres inter-

(1) E. VERHAEREN, *Poèmes* (1re série), p. 64.
(2) E. VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 213-214.

Hosted by Google

prétations, et surtout de vous appliquer à vous-même, à telle de vos illusions, à tel de vos espoirs, le sens mystérieux et profond de cette parabole.

Voici encore un petit poème de Henri de Régnier, dont il faut, nous recommande-t-on, admirer la simplicité pleine de sens et l'art subtil qu'elle suppose.

EXERGUE.

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

Route des chênes hauts et de la solitude,
Ta pierre âpre est mauvaise aux lassitudes,
Tes cailloux durs aux pieds lassés,
Et j'y verrais saigner le sang de mon passé,
A chaque pas,
Et tes chênes hautains grondent dans le vent rude
Et je suis las.

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble,
Et se détournent pour ne pas se voir face à face ;
Route de boue et d'eau qui suinte,
Le vent à tes feuilles chuchote sa plainte,
Les grands marais d'argent, de lunes et de givre
Stagnent au crépuscule au bout de tes chemins
Et l'Ennui à qui veut te suivre
Lui prend la main.

Hosted by Google

Route des frênes doux et des sables légers
Où le vent efface les pas et veut qu'on oublie
Et qu'on s'en aille ainsi qu'il s'en va d'arbre en arbre,
Tes fleurs de miel ont la couleur de l'or des sables,
Ta courbe est telle qu'on voit à peine où l'on dévie;

La ville où tu conduis est bonne aux étrangers
Et mes pas seraient doux sur le seuil de ses portes
S'ils n'étaient pas restés le long d'une autre vie
Où mes Espoirs en pleurs veillent des Ombres mortes.

Je n'irai pas vers vos chênes
Ni le long de vos bouleaux et de vos frênes
Et ni vers vos soleils, vos villes et vos eaux,
O route!
J'entends venir les pas de mon passé qui saigne,
Les pas que j'ai crus morts, hélas! et qui reviennent,
Et qui semblent me précéder en vos échos,
O routes,
Toi la facile, toi la honteuse, toi la hautaine,
Et j'écoute
Le vent, compagnon de mes courses vaines
Qui marche et pleure sous les chênes.

O mon âme, le soir est triste sur hier,
O mon âme, le soir est morne sur demain,
O mon âme, le soir est grave sur toi-même (1)!

« Ces trois routes sont au carrefour de la vie? Celle des chênes, de l'orgueil hautain et solitaire, des ambitions âpres. Le sol en est rude aux pieds lassés du poète, le vent d'égoïsme y souffle, desséchant, et le passé se survit en remords ineffaçables. Celle du plaisir vulgaire, des bouleaux clairs qui s'écorcent et font songer à de blancs corps de femmes; route des amours faciles, des fanges tenaces, qui ne mène qu'à l'ennui et au dégoût signifiés par le givre de ces grands marais stagnants sous la lune, cachant d'immondes pensées, des actes vils, sous l'argent

(1) HENRI DE RÉGNIER (1887-1892), *Tel qu'en songe*, p. 121

Hosted by Google

trompeur de leur surface Et la troisième, la banale, celle des médiocres, de ceux qui vont sans pensée et sans but, dont le vent efface les pas comme les souvenirs. Les frênes doux, sans forme définie, s'y balancent dans les sables légers... Route ouverte à ceux que les réalités seules préoccupent, inaccessible à celui qui entrevit l'infini des espoirs et des rêves. Et l'âme assise au carrefour des trois routes est triste et grave ; le passé et l'avenir la troublent également, elle se replie sur elle-même dans une contemplation haute de ce qui est la véritablie vie, dans la recherche de ce qui dure, éternellement beau et vrai (1). »

On voit comment les poètes nouveaux, quand nous consentons à les suivre, savent nous entraîner avec eux

Dans la forêt du Rêve et de l'Enchantement (2),

et parfois aussi élever très haut notre méditation vers les splendeurs de l'idée pure.

Mais ce caractère hermétique des symboles n'est pas la seule raison qui ait fait tout d'abord tenir le mouvement littéraire de 1885 pour une immense mystification. La langue aussi et le vers avaient été bouleversés à tel point qu'on aurait dit d'une gageure.

* * *

En effet, pour faire exprimer à la langue une foule d'émotions vagues et diffuses qu'elle n'avait pas encore traduites, tant de délicates et fugaces impressions, il fallait enrichir le vocabulaire et assouplir la syntaxe.

On restaura maints vocables tombés en désuétude, on en forgea d'autres, parfois heureux quand leur forme, ordinairement empruntée au latin, et leur son « s'accordent, en vertu de je ne sais quelle affinité subtile, avec telle nuance

(1) E. Vigié Lecocq, ouvrage cité, p. 228-229.
(2) Albert Samain.

Hosted by Google

de sentiment ». A d'autres encore, on restitua tout leur sens étymologique pour leur rendre vie et couleur, et on usa largement de la dérivation impropre (1).

Certes, archaïsmes et néologismes, ce sont là procédés légitimes *dans une certaine mesure* et dont de très grands écrivains ont usé non sans succès. Mais trop souvent les symbolistes les poussèrent si loin qu'on a besoin d'un dictionnaire pour comprendre leurs œuvres (2). Il en est pourtant parmi eux, non des moindres, qui, se souvenant du précepte d'Horace, s'appliquèrent à rajeunir le sens des mots par le moyen traditionnel des alliances ingénieuses (3).

Chez quelques-uns aussi l'art de combiner les *ressources évocatrices et musicales des mots* alla jusqu'à une prestigieuse virtuosité. Il y a, en effet, un chant de la parole, puisque, dans chaque mot que prononce la voix humaine, on peut distinguer le timbre, la note, l'intensité, et il est vrai de dire que la fonction du vers est de communiquer au langage parlé le plus grand pouvoir musical dont il soit susceptible. Mais les symbolistes ont eu tort d'exagérer l'importance de cette valeur harmonieuse des vocables (4), évidemment secondaire au prix de celle, significative, qu'ils tiennent de l'étymologie ou de la tradition, et d'en faire dépendre principalement la vertu qu'ils ont d'éveiller en notre esprit la représentation des objets. Aussi au delà des mélodies verbales (résonances de cristal, mélopées caressantes ou thrènes rythmant des sanglots) qu'ils ont composées, il n'est pas toujours aisé de découvrir ce qu'ils

(1) G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 194; E. VIGIÉ LECOCQ, ouvrage cité, p. 269.

(2) A en croire Mallarmé, c'est alors qu'ils touchent à la perfection ! « Les parnassiens, dit-il, prennent la chose entièrement et la montrent; par là ils manquent de mystère. Ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. *Il doit toujours y avoir énigme en poésie.* »

(3) VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 269.

(4) Se rappeler les étonnants axiomes formulés par A. Rimbaud dans son *Sonnet* (voir p. 111) relativement à la gamme de sons et de couleurs que les voyelles et les diphtongues formeraient et aux instruments de musique qu'elles rappelleraient.

Hosted by Google

veulent faire entendre. Lisez tout haut ces vers de Verhaeren :

Le vieux crapaud de la nuit glauque
Vers la lune de fiel et d'or
C'est lui, là-bas, dans les roseaux
La morne bouche à fleur des eaux,
Qui rauque,
Là-bas, dans les roseaux,
Ces yeux immensément ouverts
Sur les minuits de l'univers.
C'est lui dans les roseaux,
Le vieux crapaud de mes sanglots... (1).

Certes, nous subissons la suggestion mélancolique des sourdes et lugubres assonances en *o*. Mais il faut un effort et de l'application réfléchie pour deviner que ce qui fait « rauquer » ce vieux crapaud, c'est, sans doute, l'éternelle douleur du monde (2).

Les symbolistes affectionnèrent certaines figures qui convenaient particulièrement au caractère de leur poésie. De tout temps, on avait vu prêter parfois des sentiments aux choses. Cette *animation de la matière* devint chez eux un procédé extrêmement fréquent Ils n'usèrent guère moins de celui qui consiste à *transposer les sensations entre elles*, sans doute pour atteindre à des effets plus grands en faisant collaborer plusieurs centres nerveux à l'image. Ils dirent, entre autres :

Ah! ces ciels gris, *couleur* d'une *cloche qui tinte,*
Dont maintenant et pour toujours mon âme est teinte ..

Ou bien :

Tel dimanche pour moi *s'embaume de la voix*
Des soprani... (3)

(1) E. VERHAEREN, *Poèmes* (1re série), p. 75.
(2) E. VIGIÉ-LECOCQ. ouvrage cité, p. 199.
(3) G. RODENBACH, *Le règne du silence.* Le même poète a écrit, en parlant du ciel brumeux de Flandre : « Il avait la *couleur* palpable *du silence.* »

Hosted by Google

Enfin, ils adorèrent *immatérialiser l'idée concrète* en la revêtant d'une expression abstraite. Ainsi :

> ...La forêt résonnante où se dresse
> *La multiplicité verticale des troncs.*

Ou encore :

> Les lointains sont baignés de brumes violettes
> Où s'enfonce et se perd *la blancheur des chemins* (1).

Du reste, c'est à une langue flottante, imprécise qu'ils tendaient, une langue qui rende « ce que le sentiment peut avoir d'indéfini, de voilé, de fugitif ». Pour en arriver là et atteindre à la souplesse voulue, il leur fallut échapper à la grammaire rationnelle, qui ordonne systématiquement les idées. En effet, « les lois qui président aux relations des mots, avaient eu pour fin jusque là l'*intelligible*; on voulut que désormais elles eussent pour fin le *sensible* ». Les mots ne furent plus groupés « selon la logique, pour réaliser un sens perceptible à tous » (2). Plus souvent ils se placèrent dans l'ordre des sensations, manifestant l'impression telle qu'elle fut perçue par le poète seul. En même temps, on ne négligeait rien pour alléger la phrase. Comment, en effet, avec « sa lourde armature de conjonctions », pouvait-elle courir, leste, aérienne? Mais ce qu'elle gagnait d'un côté, elle le perdait de l'autre, car, ainsi libérée, « elle abonde en anacoluthes, en brusques dissociations, en audacieux raccourcis, et c'est par là que maints symbolistes sont incompréhensibles (3). »

Toutefois cet idéal qu'ils poursuivaient fut pour quelques-uns le secret d'une souplesse étonnante, qui prête parfois au français « quelque chose de la ductilité

(1) H. DE RÉGNIER, *Premiers poèmes;* d'après G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 196-197.

(2) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1109.

(3) E. VIGIÉ-LECOCQ, ouvrage cité, p. 270, et G. PELLISSIER, ouvrage cité, p. 193.

Hosted by Google

des langues synthétiques ». Aussi bien ils cherchèrent à mettre en œuvre les ressources de la synthèse, inventant une période détendue, libre, qui dessine les circuits nonchalants de la pensée. Écoutez G. Rodenbach :

> En province, dans la langueur matutinale,
> Tinte le carillon, tinte dans la douceur
> De l'aube qui regarde avec des yeux de sœur,
> Tinte le carillon, — et sa musique pâle
> S'effeuille fleur à fleur sur les toits d'alentour,
> Et sur les escaliers des pignons noirs s'effeuille
> Comme un bouquet de sons mouillés que le vent cueille,
> Musique du matin qui tombe de la tour,
> Qui tombe de très loin en guirlandes fanées,
> Qui tombe de Naguère en invisibles lis,
> En pétales si lents, si froids et si pâlis,
> Qu'ils semblent s'effeuiller du front mort des Années (1)!

* * *

Mais c'est surtout dans la versification que les symbolistes se montrèrent novateurs.

On a prétendu pourtant que le vers français, perfectionné par le génie de V. Hugo, avait fourni le dernier stade de son évolution (2). C'est là une erreur évidente. N'en est-il pas d'une métrique comme d'une langue? N'évolue-t-elle pas sans cesse? Certes, la phrase mélodique des parnassiens, trop fixe, trop arrêtée dans sa structure, ne devait plus être aux yeux des réformateurs l'instrument adéquat.

Il y a plus, on s'accorde aujourd'hui à admettre que c'est à la physiologie même qu'il faut demander les secrets de la genèse du vers : les origines de son rythme et de son harmonie doivent être cherchées dans l'appareil moteur de la respiration et des muscles de l'articulation verbale.

(1) G. Rodenbach, *Le règne du silence*.

(2) « L'art des vers, dit Sully Prudhomme, après la contribution capitale qu'il doit au génie de V. Hugo, a reçu tout son complément, a épuisé le progrès que sa nature comportait. »

Hosted by Google

De l'appareil respiratoire il faut qu'il suive la cadence aussi exactement que possible, s'il veut être facile et naturel. De là sont nées les régularités dans le nombre des pieds ou des syllabes et dans les repos. Mais l'école classique, en imaginant d'en tirer un système rigoureux, qu'elle réussit même à imposer longtemps, ne tenait pas compte de la diversité des tempéraments. Chaque poète, en effet, doit « sentir ses propres latitudes », créer en quelque sorte l'esthétique de son vers, selon le jeu de sa respiration tel qu'il est impressionné par ses émotions.

« Si le vers, écrit M. G. Verriest, est au fond la cadence, la danse de l'appareil moteur de la respiration et de tous les muscles de l'articulation verbale, s'il est l'expression de cette harmonie profonde et de ce besoin général et mystérieux de l'alternance des poussées, des retenues et des retours, qui appartient à tout notre système nerveux moteur, il est évident que l'on ne saurait prescrire *ne varietur* le nombre et la forme de ses rythmes. Autant vaudrait décréter qu'en dehors de la mazurka et de la valse, il n'existe et n'existera pas de danse. C'est cependant ce qui a eu lieu en France. Durant plus de deux siècles la langue est restée ligotée. De par Louis XIV, défense était faite aux poètes de concevoir d'autres rythmes que ceux décrits et classés par Boileau. Malgré cette contrainte inouïe, les grands artistes de la parole ont su introduire dans leurs vers des cadences variées. Lafontaine, Hugo, Musset nous ont donné, malgré leurs liens, des rythmes exquis. *Dans les derniers temps, le joug a été plus fortement ressenti et est devenu quasi intolérable aux jeunes générations.* Une vivante impulsion vers des formes nouvelles s'est produite ; la vieille charte a été déchirée sans respect et, de tous côtés, il se crée des écoles pleines d'aspirations et de désirs. *C'est ainsi qu'il faut comprendre, pensons-nous, les décadents et les écoles similaires qui vont à la recherche d'harmonies nouvelles...* Les étranges tâtonnements de ces écoles ne doivent pas être condamnés *a priori*. De leurs multiples efforts naîtra certainement une

Hosted by Google

forme neuve, pure, brillante et juste. En attendant qu'ils aient trouvé leur messie, le *culte du rythme, de la sonorité et de l'articulation interne* est poussé chez eux à un degré inconnu dans les langues demeurées libres de toute entrave académique (1). »

Il fallait donc que le poète devînt de plus en plus libre dans ses combinaisons rythmiques. Seulement à un système d'expression mesurée et cadencée, qui était l'œuvre de trente générations de poètes, on ne pouvait, sans danger, apporter que des modifications restreintes et successives. Les symbolistes n'y regardèrent pas de si près. Dégager la *mélodie intérieure* que crée le mouvement d'une pensée vivante, pour la substituer à la *cadence extérieure à l'idée,* que les vers dits réguliers dessinent d'avance et indépendamment de l'inspiration, en un mot, remplacer le rythme permanent du mètre par le rythme individuel, voilà ce que les vers-libristes ont travaillé à faire. Disons brièvement ce qui, avec cette manière de voir, restait des éléments essentiels du vers.

Il en est qui, pour le *libérer définitivement de toute mesure fixe,* le terminèrent aux poses de la pensée, aux arrêts du sens, ne s'inquiétant pas du nombre des syllabes. Mais chez d'autres, le vers continua d'être fondé sur des groupes de syllabes définis numériquement ; ils se contentèrent de supprimer ou d'atténuer toutes les régularités et périodicités auxquelles, selon le principe si longtemps admis de la symétrie, on soumettait la mesure fixe. Il y a donc là deux conceptions très différentes, mais toutes deux tendantes vers le même but.

C'est également la symétrie du rythme, pour ce qu'elle a de convenu, d'artificiel, qu'ils voulaient rompre, en abolissant la règle qui rendait obligatoire, je ne dis pas la césure médiane — laquelle, depuis les romantiques, était facultative —, mais la tonique médiane, et en supprimant systématiquement tout repos de rigueur dans le vers. Que

(1) G. VERRIEST, ouvrage cité, p. 42-43.

Hosted by Google

de combinaisons possibles, dès lors, surtout qu'aux mètres jusque-là en usage, la jeune école se plut à ajouter tous ceux qu'elle avait légitimés en secouant la vieille discipline de la mesure. Du coup, elle mit ou remit à la mode les vers impairs, en particulier ceux de neuf et ceux de onze syllabes, et ressuscita même les *baïfins* d'anormale longueur.

Oui, *le rythme était ainsi diversifié à l'infini*. Il n'avait plus d'autre règle que de suivre la pensée souple et sinueuse, sans jamais la contraindre par des inversions forcées ou quelque détour que ce soit. On peut dire que chaque poète crée sa forme, différente pour chaque poème, sans qu'une pareille licence doive aboutir à l'anarchie, à condition que les recherches personnelles de chacun ne dépassent pas les limites des combinaisons harmonieuses de mots et de rythmes (1). Mais c'est là le point difficile! Car, pour cela, il faut un sens profond de la cadence. Et, sous prétexte de reproduire les mouvements de leur sensibilité, combien n'y en a-t il pas qui ont écrit, en dépit d'une typographie fallacieuse, de la prose qu'ils appellent des vers!

Comme bien on pense, la rime, elle aussi, fut réformée et tout d'abord affranchie de la régularité d'alternance des masculines et des féminines. Cela, n'était-ce pas, encore

(1) Dès lors, écrit M. Albert Mockel, « le vers est né à sa propre vie; sa longueur comme sa force rythmique ne dépendent plus que du sens grammatical qu'il contient — du sens plus élevé qu'il apporte par sa plastique et par tout ce qu'il suggère — et de son importance comme élément musical : il est désormais logiquement conçu. Tout le travail de l'artiste sera donc celui-ci : faire concorder selon l'eurythmie l'analyse logique de la phrase, les plans des images et les formes musicales qui en sont le naturel support. Ces trois éléments doivent rester dans une dépendance réciproque et rigoureuse sans se nuire; mais l'unité qui les assemble possède une élasticité plus grande qui permet au poète de les faire plus sûrement converger vers leur but de beauté. La phrase, chargée des images qui l'écartent, sera longtemps assouplie jusqu'à ce qu'elle se coordonne heureusement avec le rythme et l'harmonie, et le rythme pourra s'étendre ici, là s'accourcir pour donner à chacun des fragments de la période sa totale valeur et en se juxtaposant au langage qu'il vivifie, faire naître en celui-ci, comme par merveille, la Musique » (ouvrage cité, p. 87-88).

Hosted by Google

une fois, la rupture de la symétrie rythmique? D'autre part, le bruyant éclat de la rime riche s'accordait mal avec une « poésie de choses voilées et fugitives ». Il fallait amortir le bruit de « sa batterie criarde, qui martèle la fin du vers ». Une consonance discrète, pensait-on, ferait bien mieux l'affaire. On *relâcha donc la rime,* la réduisant souvent à une vague similitude de son. En revanche, on multiplia les *allitérations* qui, par le retour des mêmes consonnes, battent en quelque sorte la mesure de la phrase, et les *assonances* qui, par le rappel des voyelles homophones, produisent de beaux effets d'ordonnance sonore. On retournait ainsi aux anciens moyens musicaux qu'une versification plus savante avait abandonnés depuis longtemps. Cela allait évidemment contre une des lois essentielles de l'histoire des langues.

Pour compléter la série de toutes les franchises qu'on accordait ainsi successivement aux vers contemporains, on *abolit les prohibitions rigoureuses de la règle de l'hiatus*, qui se justifiaient d'ailleurs très faiblement. La rencontre des voyelles ne fut donc plus arbitrairement proscrite, du moment que tout choc désagréable entre elles peut être prévenu par un repos (1).

Et voilà. En somme, il ne restait, en fait de mesure, de rythme et de rime, que ce qu'il plaisait au caprice de chaque poète d'en conserver. Tels étaient les vers « polymorphes, ou polypodes, ou polychromes ». Brunetière les qualifie sévèrement d' « amorphes et invertébrés »!

La *strophe*, est-il besoin de le dire, fut *régénérée* en même temps que le vers, et ses proportions, réglées sur celles de la pensée, qui en quelque sorte l'engendre (2).

Comment ne pas le reconnaître, les vers-libristes n'apportaient que de minces et subtiles ressources d'harmonie en échange du rythme, si puissant et si aisément saisis-

(1) E. Vigié-Lecocq, ouvrage cité, p. 239-263; G. Pellissier, ouvrage cité, p. 198-206.

(2) Ch. Gust. Kahn, *Le vers libre* (préface des premiers poèmes).

Hosted by Google

sable, des vers romantiques et parnassiens. Il fallait, pour les faire accepter comme suffisantes, modifier profondément les habitudes de l'oreille française, oui, des habitudes plusieurs fois séculaires tenant à la constitution intellectuelle même de la race, développées et fixées au contact d'inoubliables chefs-d'œuvre!

Il y a plus, les vers libres, a-t-on dit, sont-ils encore des *vers?* Car il y a cette unique différence entre les vers et la prose à savoir que le rythme poétique observe certaines règles. — « Cela est vrai, selon l'opinion courante, répond M. L. Vannoz (1), mais c'est l'idée même de l'esthétique que nous devons changer... Il n'y a pas *une* esthétique, mais *des* esthétiques, de même que les savants arrivent de plus en plus à concevoir qu'il y a, non pas *une* science, mais *des* sciences, c'est-à-dire des systèmes de représentations symboliques du réel, qui ne sont pas rigoureusement complémentaires... La versification est un procédé d'art, *une* des nombreuses formes possibles... La poésie n'est-elle pas dans *le rythme au sens le plus profond du mot*... J'admets toutes les cadences pourvu qu'elles me révèlent de la beauté. Je conçois que le nombre de modes d'expression pour la poésie ne peut être limité que par la puissance créatrice de la vie même. »

Pour notre part, nous ne voyons aucun motif d'interdire à un *vrai poète* le droit de se forger un vers ou, pour éviter tout malentendu, un langage qui soit libéré des traditionnelles contraintes, *pourvu que la cadence en soit harmonieuse,* ou qu'on y sente chanter, peut-être, quelque homophonie que n'a point la prose. M. Sully-Prudhomme lui-même est prêt à admettre cette forme nouvelle, à condition qu'on ne dise plus que les poèmes qui s'exprimeraient par elle, sont *en vers!* N'écrivait-il pas naguère : « Je conçois un langage tout nouveau qui réunirait toutes les ressources de l'expression verbale, où le rythme régulier alternerait avec l'irrégulier pour servir uniquement les plus hautes

(1) *Revue bleue*, 6 juin 1903.

Hosted by Google

aspirations comme aussi les plus fines délicatesses du cœur chez le poète d'à présent... Toute espèce de forme harmonieuse y serait admise. Ce langage pourrait s'appeler le *verbe euphonique* ou simplement l'*euphonie* (1). » Nous comprenons le scrupule de l'éminent auteur du *Testament poétique* à ne vouloir voir de vers que là où il y a régularité du rythme. Mais il n'y a plus guère, en somme, que le vocabulaire qui le sépare des partisans d'une technique libre.

Il faut ajouter que le « vers libre » est un instrument difficile, dont quelques privilégiés seuls ont su jouer avec maîtrise : tant il exige de sens musical. Combien sont-ils ceux qui le firent résonner dignement du frémissement, du « rythme de la vie même »? Ceux-là, du reste, n'ont pas prétendu abolir toute poésie antérieure et ont écrit des vers parfaitement réguliers chaque fois que leur pensée s'y enchâssait à souhait. Pour les autres, le vers libre ne fut guère entre leurs mains qu'une pauvre flûte glapissant de ridicules incohérences.

Le symbolisme a donné quelques beaux poèmes. Avant de nous y arrêter et de chercher à définir autant que possible la personnalité des principaux représentants de la nouvelle école, nous pouvons nous demander, dès maintenant puisque la révolution qu'ils ont voulu faire paraît terminée, ce qui restera de cette crise où tous les principes de l'art poétique furent remis en question.

« Il restera, dirons-nous avec M. Lanson (2), quelques œuvres; mais surtout, mêlé dans la tradition qu'il aspira à remplacer, élargissant ou brisant les formules antérieures, sans pouvoir rendre la sienne tyrannique, le symbolisme aura façonné l'instrument des artistes de demain... » Et, puisque le rôle assigné à la rime sera devenu plus modeste, que la césure aura acquis une grande mobilité, que certains contours de syllabes jadis

(1) *Revue bleue*, 27 juin 1903.
(2) G. LANSON, ouvrage cité, p. 1111.

Hosted by Google

proscrits par la règle de l'hiatus, seront désormais admis, et, enfin, que chacun tendra à mettre le plus possible sa métrique en harmonie avec sa sensibilité propre, le « langage des dieux », en tout cas, aura gagné en souplesse, en variété et en valeur musicale (1).

Mais ce n'est pas tout. Le symbolisme — c'est un honneur qui lui est acquis — a réintégré l'*idée* dans ses droits, en en réintégrant la nécessité dans la notion même de la poésie, et on peut espérer qu'il aura servi à acheminer celle-ci vers sa véritable et haute destination, c'est à savoir d'être « une métaphysique manifestée par des images et rendue sensible au cœur » ou, en d'autres termes, de formuler une conception de la vie — humaine, générale, universelle.

(A suivre.) ARTHUR DAXHELET.

(1) R. DOUMIC, *Revue des Deux Mondes*, 1902.

Hosted by Google

L'ESPAGNE NOUVELLE

Tel est le titre d'une étude ou plutôt d'une thèse économique que viennent de publier, chez Lebègue, MM. Dwelshauvers, assistant de physique à l'université, et Hogge, avocat.

Quel but les auteurs se sont-ils proposé? C'est ce que nous apprend la dédicace adressée au jeune roi d'Espagne : « Sire, l'an dernier, lors du voyage que Votre Majesté fit au travers de Ses États et de leurs richesses, Vous avez donné le signal d'une époque de reconstitution de la vie nationale. Tous ceux qui sympathisent aux destinées de l'Espagne ont compris qu'elle commençait, avec Votre règne, une renaissance économique et que Vous consacriez un nouveau régime rempli de promesses. C'est ce geste par lequel l'Espagne s'est ressaisie que nous avons voulu retracer. » Ajoutons que l'ouvrage contient aussi une préface de S. Exc. M. Manuel, marquis de Péralta.

Il s'agit donc bien ici avant tout d'une thèse. On se propose de démontrer que l'Espagne se réveille, qu'une nouvelle Espagne est née à laquelle sont réservées les plus hautes destinées. « Il semble presque incroyable, disent les auteurs, que le relèvement, un relèvement rapide ait été possible, et pourtant, il l'est : c'est un fait accompli. » Et plus loin : « L'étincelle du progrès ne s'est plus éteinte. Les générations se sont succédé, chacune supérieure à la précédente, mieux armée pour la lutte... Ce n'est point le

Hosted by Google

résultat d'un hasard heureux, d'une excitation passagère, d'une secousse sans lendemain, mais bien celui d'une activité tranquille et croissante, de l'équilibre des forces économiques de la nation unies dans une poussée raisonnée, lente et sûre. » La renaissance de l'Espagne serait donc un fait accompli. D'ailleurs, selon les auteurs, la décadence aurait été plus apparente que réelle : « le pays se relève avec une vitalité insoupçonnée, impossible dans une autre partie de l'Europe, mais explicable par l'endurance, la sobriété, la ténacité extraordinaires de la race espagnole. Ces qualités, qui pendant un temps avaient prolongé l'apathie du pays, sont celles qui, aujourd'hui, en assurent le rapide progrès. »

Comment pourrait-il en être autrement d'un peuple auquel on reconnaît les plus brillantes qualités et une patrie exceptionnellement bien dotée par la nature : « l'Espagne, avec tous les éléments qui en font un pays admirable, cette Espagne dont le passé, dans l'histoire, fut tout de gloire, est une terre qui se trouvait des mieux prédisposées pour constituer une nation moderne industriellement et commercialement des plus florissantes. Peu de races sont, d'autres part, d'une intelligence plus prompte et plus ouverte que le peuple espagnol, capable de grands efforts. »

Voilà la thèse, certes originale sur plus d'un point. On verra plus loin sous quelles réserves elle me paraît admissible.

Auparavant, disons qu'il faut aussi envisager l'*Espagne nouvelle* comme une étude, ainsi que les auteurs qualifient en sous-titre leur ouvrage. A ce point de vue, le principal mérite du livre est de fournir des renseignements et des chiffres permettant de compléter et de mettre à jour les travaux antérieurs. On y trouvera aussi des citations intéressantes sur la situation financière du pays. Une note bibliographique insérée au bas de la table des matières nous renseigne sur les matériaux employés ; ce sont les principales publications sur l'Espagne, entre autres

Hosted by Google

l'excellent livre de Gaston Routier paru en 4e édition en 1901 (1), ainsi que des documents officiels plus récents. Mais on peut se demander si la valeur documentaire de l'ouvrage n'a point souffert de la préoccupation des auteurs de défendre une thèse.

Revenons à celle-ci; après tout, c'est bien elle qui, par son originalité, constitue le principal intérêt du livre. J'avoue que je ne puis l'admettre sans beaucoup de réserves. Je reconnais volontiers, avec la plupart des auteurs, que la situation économique de l'Espagne, quoique très précaire encore, est en voie d'amélioration. Mais ce résultat provient, me semble-t-il, beaucoup moins des qualités attribuées à la race, que de l'intervention des ingénieurs, des industriels et des capitalistes étrangers.

Sans doute, parmi les jeunes gens qui viennent prendre leurs grades dans les universités belges, il s'en rencontre de plus en plus qui se font remarquer non seulement par leur intelligence, mais par leur ténacité et leur activité. Nul doute que si ce mouvement continue et si ces jeunes Espagnols d'élite, une fois rentrés dans leur pays, conservent leurs habitudes de travail et les hautes et légitimes ambitions qu'aura fait naître en eux le spectacle des progrès accomplis à l'étranger, nul doute, alors, qu'ils ne contribuent largement à la constitution de « l'Espagne nouvelle ». Mais c'est là, il faut bien le reconnaître, une tâche de l'avenir plutôt qu'une œuvre accomplie. Que de progrès à réaliser encore, avant d'arriver à une situation satisfaisante! Aussi ne semble-t-il pas qu'il y ait lieu de modifier déjà la conclusion par laquelle MM. Dubois et Kergomard, terminaient cette année même, le chapitre consacré à l'Espagne dans leur *Précis de géographie économique :* « Ni la fécondité du sol de l'Espagne, écrivent-ils, ni les trésors de ses mines ne sont dignement mis en valeur. Mais grâce à l'intervention financière des pays

(1) Chez Le Soudier, à Paris, sous le titre : *L'industrie et le commerce de l'Espagne.*

Hosted by Google

plus riches qu'elle, l'Espagne tire un parti de plus en plus fructueux de ses ressources. » MM. Dwelshauvers et Hogge paraissent d'ailleurs avoir éprouvé de sérieuses difficultés à concilier certains faits avec leur thèse, à démontrer, par exemple, « qu'il se relève avec une vitalité insoupçonnée » ce pays dont la monnaie subissait une dépréciation de 6 p. c. en 1891, 14 p. c. en 1895, 29 p. c. en 1900 et 37 p. c. en 1903.

D'autre part, je ne puis m'empêcher de conserver l'opinion généralement admise que la chute de l'Espagne a été très profonde; je ne crois pas qu'il y ait lieu de modifier, à ce sujet, les conclusions formulées par De Laveleye dans le paragraphe qu'il consacre à la décadence de l'Espagne dans le premier volume de son *Gouvernement dans la démocratie*, ni celles de M. Ansiaux dans son *Histoire économique de la prospérité et de la décadence de l'Espagne* publiée dans la *Revue d'économie politique* de 1893. On y trouvera, sur ce point, des indications précieuses.

Je ne puis admettre non plus que les qualités qu'on attribue à la race espagnole en fassent un peuple élu, ni que « ces qualités qui, pendant un temps, ont prolongé l'apathie du pays » soient de nature à en assurer aujourd'hui « le rapide progrès ». Je ne crois pas davantage que le caractère espagnol soit tellement supérieur qu'il permette à la nation un relèvement « qui serait impossible dans n'importe quel autre pays ». Le contraire paraît plutôt se dégager de l'histoire. Que nous enseigne celle-ci? Elle nous montre l'agriculture, l'industrie et le commerce prospères aussi longtemps que les maures et les juifs habitent la péninsule. Mais dès le moment où ces derniers en sont brutalement chassés par le gouvernement, aussitôt la situation économique décline irrémédiablement. D'autre part, on voit Christophe Colomb donner à l'Espagne un nouveau monde; cet événement, en quelque sorte providentiel, aurait été pour un autre pays, ainsi que le démontre l'exemple de la Hollande et de l'Angleterre, une cause de prospérité; pour l'Espagne, au contraire,

Hosted by Google

incapable d'en tirer parti, il devient un germe de ruine. La métropole gaspille les trésors tirés des colonies en dépenses improductives, en guerres absurdes, et elle se trouve, en fin de compte, appauvrie et privée des deux tiers de sa population. Telle semble même l'incapacité productive du peuple que, non seulement elle l'empêche de s'enrichir, mais elle entraîne la ruine des provinces que les hasards de la politique extérieure enchaînent à ses destinées. A la fin du moyen âge, les Pays-Bas figuraient parmi les pays du monde dont la situation économique était le plus brillante. Viennent les Espagnols. Ils ont bientôt fait, par leur despotisme, leur fanatisme étroit, leur administration absurbe, anti-économique, de le ruiner, de provoquer l'émigration de ses industries et la décadence de son commerce. Tous les historiens sont unanimes sur ce point et ils n'ont pas de termes assez énergiques pour flétrir l'incapacité espagnole en matière économique, Octave Noël dans son *Histoire du commerce du monde*, Van Bruyssel dans son *Histoire de la marine et du commerce en Belgique,* Briavoine dans son *Mémoire sur l'état de la population, des fabriques, des manufactures et du commerce dans les provinces des Pays-Bas, etc.* (1).

Ce qui, selon moi, paraît toujours avoir fait obstacle à la prospérité de l'Espagne, c'est précisément le caractère de la race, caractère non point de marchands-aventuriers ainsi que se qualifiaient parfois les commerçants anglais du XVI^e^ siècle, mais de poètes-aventuriers s'entendant très mal à s'enrichir et encore moins à enrichir les autres par un travail productif régulier. « Nation de nobles, nation de prêtres, nation de chevaliers, de navigateurs et de soldats, telle fut l'Espagne, la grande et sombre Espagne de Charles-Quint et de Philippe II. » Ainsi s'exprime Gaston Routier. D'une part, l'amour des professions libérales, celles qui ne produisent tout au plus que des services per-

(1) Voir, dans mon *Évolution économique de l'industrie de la laine en Angleterre*, comment la politique espagnole ruina les industries textiles des Flandres au profit de l'Angleterre.

Hosted by Google

sonnels, d'autre part, le dédain des emplois productifs de richesses matérielles, telles que l'agriculture, l'industrie et le commerce, ces circonstances ont grandement contribué à la déchéance de l'Espagne, à tel point que les économistes de profession n'hésitent pas à citer dans leurs manuels ce pays en exemple, pour montrer le danger qu'entraîne une mauvaise composition de la population. « L'Espagne, écrit Roscher dans ses *Grundlagen*, malgré les circonstances les plus favorables du monde, est restée pauvre, parce qu'elle a donné une place exagérée aux services personnels. Le caractère de ce peuple s'était habitué depuis longtemps à l'orgueil nobiliaire et à la paresse économique. Les artisans cherchaient généralement à gagner tout juste de quoi pouvoir vivre des intérêts de leur capital; ils se retiraient alors de préférence dans une autre province où ils pouvaient se faire passer pour nobles ou bien éventuellement dans un monastère. En 1781, l'Académie de Madrid devait encore mettre au concours cette proposition, que les métiers utiles n'ont rien de contraire à l'honneur... Sous Philippe III, il y avait en Espagne 988 couvents et 32,000 moines mendiants. Le nombre des monastères avait triplé entre 1574 et 1624 et le nombre des moines s'etait accru dans une proportion encore plus élevée. Une grande partie des métiers, des affaires commerciales et des entreprises agricoles les plus importantes était exercée par des étrangers, surtout par des Italiens. » Est-il bien vrai que, de nos jours, la composition et le caractère de la population se soient à ce point transformés qu'on se trouve actuellement en face d'une Espagne nouvelle? MM. Dwelshauvers et Hogge constatent que les Espagnols d'aujourd'hui préfèrent généralement placer leur argent en fonds publics, plutôt que de l'engager dans des entreprises productives, et M. Gaston Routier, s'adressant à un auditoire espagnol, ne peut s'empêcher de lui dire : « Vous avez le grand défaut de manquer d'initiative et de hardiesse en affaires..., vous êtes un peuple de poètes..., un peuple sobre sans grands

Hosted by Google

besoins... Le résultat de cette vie facile et gaie a été de vous laisser distancer par tous les peuples. » Il faudrait, selon lui, pour relever le pays, y répandre l'instruction, afin qu'on n'y compte plus, comme en 1900, plus de 6 millions d'illettrés sur une population de 18 à 20 millions d'habitants. Il faudrait réformer les mœurs, obtenir « l'extirpation de la fraude de parmi les coutumes espagnoles, où elle est si puissamment enracinée ».

Il ne semble donc point que ce soit par le caractère et les mœurs espagnols tels que l'histoire les a transmis à la postérité, qu'on puisse expliquer les symptômes de relèvement constatés dans le pays, ni que ce soit d'eux qu'il faille attendre des progrès futurs. Ceux-ci, au contraire, ne paraissent possibles qu'au prix d'une transformation complète du caractère et des mœurs, transformation lente et laborieuse par sa nature même. Aux qualités d'intelligence, de fierté et de courage militaire, qualités très nobles et infiniment précieuses, le peuple devra joindre l'esprit d'entreprise, l'amour du travail productif régulier, le goût des emplois agricoles, industriels et commerciaux, et surtout, des mœurs toute nouvelles, indispensables à la pratique fructueuse de ces occupations.

On comprend, dès lors, qu'il soit difficile d'admettre que l'Espagne se relève actuellement « avec une vitalité insoupçonnée, *impossible dans une autre partie de l'Europe, mais explicable par l'endurance, la sobriété, la ténacité extraordinaire de la race espagnole* ». Ce serait vraisemblable s'il s'agissait d'un peuple mieux doué pour la vie économique du côté du caractère et des mœurs, et qui, grâce à ces qualités, aurait fini par triompher de la fortune adverse, bref, l'opposé du cas envisagé ici.

Si l'on voulait trouver un tel peuple, qui, malgré les circonstances les plus défavorables, malgré la faiblesse du nombre, le défaut de frontières géographiques, les guerres innombrables dont il dut fournir le théâtre aux étrangers et souvent payer les frais, un peuple qui, malgré les dominations les plus diverses et les plus nuisibles, parvint

Hosted by Google

néanmoins à se ressaisir mille fois, à se relever de ses ruines à force de courage, de ténacité, de sens économique, point ne serait besoin de sortir de Belgique. De temps immémorial, les habitants de ce petit pays, sans cesse vaincus et ruinés par l'étranger, sans cesse en guerre pour la liberté, et aux prises avec les plus dures nécessités d'une vie toujours précaire, sont cependant parvenus à se maintenir pendant vingt siècles, depuis le jour où leur courage arracha un cri d'admiration au vainqueur des Gaules, et ils ont su transmettre à la postérité une population extraordinairement dense, vivante et prospère. Aujourd'hui même, par un singulier hasard, il se fait que leurs ingénieurs, leurs savants, leurs industriels et leurs capitalistes, figurent parmi les personnes qui travaillent le plus activement au relèvement économique des descendants de ceux qui ruinèrent autrefois leurs provinces.

Il est bien, il est beau qu'ils accomplissent cette tâche et l'on ne peut que souhaiter qu'ils y réussissent.

Le livre de MM. Dwelshauvers et Hogge m'a peut-être entraîné bien loin. Cela prouve l'intérêt de la thèse défendue. Celle-ci est marquée au coin de beaucoup d'idéalisme et d'une vive sympathie pour la patrie de Philippe II. Je la partage volontiers, mais à la condition que ce pays s'édifie, cette fois, sur des bases nouvelles et qu'il ne cherche plus à fonder sa grandeur sur la ruine économique des autres nations.

LAURENT DECHESNE.

Hosted by Google

MADAME FÖUSS [1]

Dans le beau parc du palais des papes à Avignon se trouve un banc d'où l'on embrasse un vaste point de vue, le Rhône, les rives fleuries de la Durance, des collines et des prés et toute une partie de la ville.

Par un après-midi d'octobre, deux Danoises, une veuve, Mme Föuss, et sa fille, Ellinor, étaient assises sur ce banc. Elles étaient arrivées depuis quelques jours déjà, et bien que le paysage leur fut familier, elles l'admiraient encore et s'étonnaient sur cet aspect de la Provence.

(1) J.-P. Jacobsen a eu le sort des délicats, des raffinés; dédaigneux de la convention des effets grandiloquents de tout ce qui n'est pas l'art vrai et pur, il n'aura jamais connu cette popularité dont dispose le grand public. Pour qui donc, en dehors de l'élite à laquelle il s'adresse, ce nom de Jacobsen évoque-t-il l'idée de petits chefs-d'œuvre aussi précieux, aussi minutieusement fouillés que sa *Madame Föuss*, sa *Peste à Bergame ?*

Né dans ce poétique Danemark, dont les bois de hêtres si verts, si odorants, aux ombres traversées de soleil, et toujours agités, toujours bercés par la voix mugissante de la mer, devaient nécessairement exercer de si puissantes influences sur son doux génie, il lui importa peu de rester presque obscur. Lui-même ne fit aucun effort pour sa gloire. Ce n'est qu'après sa mort, survenue en 1885, alors qu'il n'avait que 38 ans, qu'on tenta de répandre ses œuvres traduites à l'étranger, en Allemagne, entre autres, où deux tentatives échouèrent d'ailleurs. Une troisième tentative fut faite. L'édition

Hosted by Google

Était-ce vraiment cela, la Provence? Un fleuve trouble, le long duquel on apercevait des bancs de sable vaseux et d'infinis steppes de gravier grisâtre; puis des prés pâles, brûlés, sans un brin d'herbe, de pâles collines brunes, de pâles buissons, des chemins blancs de poussière, et, par-ci, par-là, près des maisons claires, les groupes d'arbres noirs, des haies et des arbres noirs, noirs. Au-dessus, s'étendait un ciel d'opale, éblouissant de lumière qui blanchissait les choses, répandait partout une clarté fatigante et sèche; des nuances pauvres et flétries; nulle part un reflet joyeux, une couleur vive; et pas un bruit dans l'air, pas une faux rasant l'herbe; pas un chariot roulant sur les routes, et la ville là-bas des deux côtés semblait enfouie dans le silence; avec ses rues mortes, ses maisons closes et muettes, aux jalousies obstinément baissées, aux verroux tirés; des maisons qui ne voyaient,

dans laquelle elles parurent était une édition populaire; elle devait les mettre à la portée de tout le monde. On les lut, l'élite du moins, ce clan étroit et exclusif des intellectuels qui consacre le génie. En notre pays, Jacobsen, hélas! n'est encore qu'un inconnu.

Ses œuvres ne sont pas nombreuses, car le peu d'années qu'il vécut, malade d'ailleurs, traînant la langueur des phtisiques, ne lui permirent guère de donner tout ce qu'il portait en lui. Mais ce qu'il écrivit a l'empreinte de la maîtrise, tant par une inquiète mais si attachante psychologie que par un style flamboyant, fougueux, plein de lumière, comme un prisme. C'est là, peut-être, la caractéristique de son talent, d'avoir su échafauder l'œuvre, l'édifier, en faire ce tout qu'est le livre, avec cette indépendance, cet emportement de la phrase qui semble ignorer l'école.

Quant à sa vie, elle fut des plus paisiblement bourgeoises. Aucun événement, aucune passion ne la traversèrent. Fils d'un petit marchand aisé, absolument inculte et que torturait l'avarice, d'une mère peu instruite mais qui l'aimait tendrement, il eut quelque peine peut-être à se découvrir poète et à le devenir si puissamment. Le don était en lui. La maladie lui donna avec le regret un désir effrené de la vie, le sens et la perception de tout ce qui est bon et beau en elle, de ce qu'il faut en apprécier. Puis la terre natale exerça son charme de rêve sur cette âme, excitant au suprême degré la sensibilité de l'artiste. Et ainsi s'écoula cette brève et belle destinée, dont chaque heure fut emplie de poésie. E. L.

Hosted by Google

ni n'entendaient : tout était désert, silencieux, mort.

Mme Föuss n'avait qu'un sourire résigné devant cette morne solitude; mais Ellinor, sous une influence morbide des nerfs, en subissait la désolation, se sentait plaintive et lasse, sans force pour réagir, comme en ces journées grises, où toutes nos pensées tristes semblent tomber du ciel avec la pluie, comme aux heures de désespérance et de spleen, qu'aggrave le tic-tac crispant d'une horloge, ou bien encore, quand à contempler les bouquets d'une tapisserie fanée, s'empare de nous l'obsession du souvenir et que les vieux rêves usés hantent notre cerveau, s'enchaînent et se déchirent, et s'enchaînent encore éternellement. Il exerçait une action presque physique sur elle, ce paysage, une influence si puissante, qu'elle en souffrait au point de perdre connaissance; d'ailleurs, tout, aujourd'hui, et cette contrée désolée, et sa pensée, lui rappelait un espoir ancien, évanoui maintenant et de douces visions, des visions dont le souvenir la faisait rougir, lui répugnait maladivement et qu'elle ne pouvait oublier cependant. Quels liens s'établissaient entre eux, entre ses souvenirs et cette contrée? La douleur lui était venue au loin, pourtant, si loin d'ici, parmi les sites familiers, aux bords des eaux changeantes, sous les lumineux hêtres verts, et cependant, ces collines pâles, les prés pâles semblaient murmurer son secret, les maisons enguirlandées de verdure se taisaient malicieusement.

C'était le vieux chagrin d'amour qui avait atteint son cœur; elle aimait, elle avait cru être aimée et tout à coup il en choisissait une autre. Pourquoi? Dans quel but? Que lui avait-elle fait? Était-elle changée? Avait-elle cessé d'être elle? et toujours les mêmes questions revenaient lancinantes. Elle n'en disait rien à sa mère; mais sa mère ayant tout deviné, s'était fait tant de soucis à cause d'elle; cette sollicitude, qui comprenait et ne devait pas savoir, faisait mal à la jeune fille, et cette souffrance aussi la mère l'avait comprise et c'est pourquoi elles étaient parties vers les pays de soleil.

Hosted by Google

Le voyage devait apporter l'oubli à Ellinor.

Mme Föuss, sans regarder la jeune fille, savait où erraient de nouveau ses pensées, rien qu'à voir la petite main nerveuse qui la frôlait, qui se crispait sur le banc, changeait de place comme un malade que la fièvre fait se tourner et se retourner dans son lit; rien qu'à faire ça, à revoir cette main, elle devinait où se fixait le regard désespéré de ces yeux, las de la vie, elle devinait les traits tourmentés et anxieux du fin visage, comme il était pâle de souffrir, et comme les veines des tempes paraissaient bleues à travers la main fine.

La peine de son enfant la faisait tant souffrir; elle eut tant aimé la presser sur son cœur et répandre sur son front toutes les consolations, toutes les tendresses imaginables; mais elle gardait la conviction que certaines douleurs doivent s'apaiser en silence, ne pas s'exhaler en paroles, pas même entre mère et fille, pour qu'un jour — lorsque les événements ont changé, lorsque tout redevient joie et bonheur — le souvenir de ces paroles ne gêne, ne pèse lourdement, n'impose une contrainte parce que celui qui les prononça les entend murmurer dans l'âme de l'autre, les voit présentes, vives dans l'esprit de l'autre. Puis elle craignait aussi de démoraliser sa fille en la rendant vite confiante; elle craignait de faire rougir Ellinor devant elle, et, bien que cela eût soulagé la jeune fille, elle ne voulait pas être complice de cet acte d'humilité qui consiste à découvrir son âme jusqu'aux replis les plus cachés, aux yeux d'un autre; au contraire elle se réjouissait de retrouver sa propre noblesse d'âme, plus hautaine et plus fermée encore chez sa fille.

Autrefois — il y avait de longues années de cela, lors de sa jeunesse, de ses dix-huit ans à elle —, elle aussi avait aimé de tout son cœur avec toute son âme, avec toutes ses pensées, tout son espoir Et cela n'avait pas dû être; cela n'avait pu être; il n'apportait en dot que son inébranlable constance, que de longues, très longues accordailles pouvaient mettre à l'épreuve; les circonstances, la situa-

Hosted by Google

tion de ses parents à elle ne permettaient pas d'attendre. Alors elle avait accepté celui qu'on lui donnait, qui était maître des circonstances. Ils se marièrent; puis vinrent les enfants : Tage, le fils qui était avec elles à Avignon, et la fille assise à son côté. Et la vie avait été meilleure qu'elle n'eut osé l'espérer, plus gaie et plus facile. Leur union dura huit ans, puis le mari mourut et elle le regretta sincèrement, ayant su apprécier cette nature fine et délicate, d'une sensibilité égoïste et maladive, qui entourait sa famille d'un amour toujours vivace et qui, au monde entier ne s'occupait et ne voyait que ce qui intéressait les siens, rien d'autre. Après la mort de son mari, elle n'avait pour ainsi dire vécu que pour ses enfants. Mais au lieu de rester dans la retraite avec eux, elle avait pris part à la vie mondaine, comme il seyait à une riche et jeune veuve. A présent son fils avait vingt et un ans, et elle dans peu de jours atteignait sa quarantième année. Elle était encore belle; pas un cheveu gris dans son épaisse chevelure; pas un pli autour des yeux vifs, et son buste se dessinait svelte dans sa parfaite maturité. L'ombre des années accentuait les traits réguliers aux lignes délicates; mais le sourire autour des lèvres sinueuses était si doux. Une jeunesse presque mystérieuse dans le clair regard de ses yeux bruns répandait la tendresse et la bonté autour d'elle. Et pourtant elle avait les joues pleines, le menton fort et volontaire de la femme mûre.

« C'est sûrement Tage qui arrive, » dit-elle à sa fille, lorsqu'elle entendit des rires et quelques exclamations en danois, derrière les haies épaisses d'aubépines.

Ellinor se redressa. C'était Tage, en effet, Tage et les Carthager; le négociant Carthager de Copenhague avec sa sœur et sa fille; M^me^ Carthager, souffrante, restait à l'hôtel.

M^me^ Föuss et Ellinor reculèrent pour faire place aux deux dames; les hommes essayèrent d'abord de rester debout et de causer, mais bientôt la rampe de pierre qui entourait le point de vue les attira et ils s'assirent : on

Hosted by Google

n'échangea, dès lors, plus que de rares paroles, parce que les derniers venus étaient fatigués de la courte excursion en chemin de fer qu'ils avaient entreprise dans cette Provence fleurie de roses.

« Hé! voyez là-bas! » s'écrie Tage, en tapant des mains sur le pantalon clair.

On regarda. Au loin, dans un nuage de poussière, on apercevait un cheval.

« C'est l'Anglais dont je parlais récemment, » dit Tage, en se tournant vers sa mère. Puis, s'adressant à Carthager : « Avez-vous jamais vu un cavalier monter à cheval de cette façon-là ? Il me fait songer aux Gauchos.

— Mazeppa? » interrogea Carthager.

Le cavalier disparut. Puis tous se levèrent et on se dirigea vers l'hôtel.

Ils avaient rencontré ces Carthager à Belfort, et comme ils faisaient le même voyage à travers le midi de la France, vers la Riviera, on avait décidé de faire route ensemble. A Avignon, les deux familles s'étaient arrêtées : le négociant, parce que sa femme s'était foulé le pied ; les Föuss, parce qu'Ellinor paraissait avoir besoin de repos.

Tage était charmé de cette existence en commun, car de jour en jour il s'amourachait plus follement de la jolie Ida Carthager. Mais Mme Föuss n'en éprouvait nulle satisfaction. Tage avait, à son avis, le temps de se marier plus tard, bien qu'il fut fort développé et sérieux pour son âge. Et puis ces Carthager! Ida était une ravissante petite créature, à la vérité; Mme Carthager était fort instruite et cultivée, et le négociant lui-même ne manquait ni d'énergie ni de bravoure, jouissait d'une belle situation de fortune, mais un rien de ridicule s'attachait à sa personne, et les gens souriaient imperceptiblement, clignaient de l'œil quand on prononçait son nom. Il était si vif et si enthousiaste, montrait cet enthousiasme trop ouvertement, trop bruyant et communicatif, et c'est ce qui le rendait si ridicule; il faut infiniment de tact pour se montrer enthousiaste. Mme Föuss ne pouvait supporter l'idée qu'on parlât

Hosted by Google

du beau-père de Tage avec un certain sourire et un certain clin d'œil ; c'était pour cette raison qu'elle restait un peu froide envers les Carthager, au grand désespoir de l'amoureux jeune homme.

Le lendemain matin, Tage et sa mère sortirent pour visiter le petit musée de la ville. Ils trouvèrent la porte cochère ouverte, mais l'entrée du musée fermée ; en vain sonnèrent-ils. La porte cochère donnait accès à la cour, une cour assez étroite, qu'entouraient des arcades récemment crépies à neuf et dont les colonnes basses et épaisses étaient séparées l'une de l'autre par des barres de fer. Ils se promenèrent, admirant les objets dressés contre le mur, les pierres funéraires romaines, des parties de sarcophage, une statue sans tête, deux squelettes de baleines, et une série de détails d'architecture. Sur toutes ces curiosités on voyait la trace fraîche de la brosse des maçons. Puis de nouveau ils se retrouvèrent dans le vestibule. Tage grimpa les escaliers, pour voir s'il ne se trouvait personne dans la maison, et Mme Föuss se promena de long en large sous les arcades.

Comme elle revenait à la porte, un étranger de haute stature, à la figure bronzée, encadrée d'une forte barbe, se montra au fond du vestibule. Il avait un guide de voyage en main, se retourna, puis avança et la regarda. Elle songea tout de suite à l'Anglais de la veille.

« Pardon, Madame, commença-t-il en saluant.

— Je suis étrangère ici, dit Mme Föuss ; mais il paraît qu'il n'y a personne ici ; mon fils est allé voir. »

Ces paroles, prononcées en français, étaient à peine dites, qu'apparut Tage.

« J'ai été partout, dit-il, même dans le logement, mais je n'ai pas rencontré âme qui vive.

— J'entends, dit cette fois l'Anglais en danois, que j'ai le plaisir de me trouver avec des compatriotes. »

Il salua et fit quelques pas en arrière, comme pour indiquer qu'il disait cela dans le but de les prévenir qu'on les comprenait. Soudain, il s'approcha plus près et, d'un air ému et intrigué, il dit :

Hosted by Google

« Serait-ce possible que Madame et moi soyons des vieilles connaissances ?

— Émile Thorbrögger, dit Mme Föuss en lui tendant la main, qu'il serra dans la sienne.

— Oui, c'est moi, fit-il gaiement, et c'est donc vous! » Et les yeux humides de larmes, il la regardait.

Mme Föuss présenta son fils Tage. Jamais le jeune homme n'avait entendu prononcer ce nom, mais il n'en tira aucune conclusion ; il remarqua seulement que ce Gaucho se transformait soudain en Danois. Et après un moment de silence il ne put s'empêcher de dire :

« Moi, qui prétendais hier que vous me faisiez songer à un Gaucho.

— Eh! mais, dit Thorbrögger, vous n'êtes pas bien loin de la vérité. J'ai vécu pendant vingt et un ans dans les prairies de la Plata et certainement j'ai plus souvent été à cheval qu'à pied. »

Revenait-il maintenant en Europe? Oui, il avait vendu ses propriétés et ses troupeaux, et s'en revenait dans le vieux monde, revoir son pays natal; mais, à sa grande honte, il devait avouer que, souvent, il s'ennuyait en voyageant ainsi pour son seul plaisir. Peut-être avait-il la nostalgie de ses prairies? Non, il n'éprouvait jamais la nostalgie des lieux et des pays; ce n'était que le travail qui lui manquait, la besogne quotidienne. Ils causèrent pendant quelque temps. Enfin, le gardien du musée arriva, échauffé, hors d'haleine, portant sous son bras des têtes de salade et un paquet de tomates sanglantes; il les fit entrer dans la petite galerie de peinture où ils ne recueillirent qu'une impression très vague des nuages orageux, jaunâtres et des flots noirs du vieux Vernet. Par contre, ils ne se lassaient pas de causer et de se raconter tout ce qui leur était arrivé, de bon ou de mauvais, depuis leur séparation. C'était bien lui, celui qu'elle aimait, lorsqu'elle en avait un autre.

Les jours suivants ils se retrouvèrent souvent ensemble; on les laissait seuls, de vieux amis ayant toujours quelque

Hosted by Google

chose à se raconter. Et en ces jours ils remarquèrent que, s'il avaient vieilli au cours des ans, leur amour restait le même, sans oubli. Peut-être, fut-ce Thorbrögger qui s'en aperçut le premier; toute la timidité de la jeunesse, la sentimentalité et l'élégiaque nostalgie de la jeunesse lui revinrent et il en souffrit; il lui répugnait, lui l'homme mûr, de manquer tout à coup d'assurance, de perdre sa tranquillité, son repos, et il eût voulu que son amour fût autre, plus digne et plus contenu. Quant à elle, elle ne se trouvait pas rajeunie; mais il lui semblait qu'une source de larmes longtemps taries, longtemps retenues, sourdait de nouveau dans son âme; c'était si doux, cela la soulageait tant de pleurer et elle se sentait grandie par ses larmes, comme devenue meilleure et trouvant tout meilleur autour d'elle, ce qui était quand même un sentiment de jeunesse.

Ce soir-là, Mme Föuss était seule. Ellinor dormait et Tage était allé au théâtre avec les Carthager. D'abord elle s'était mise à rêver dans la demi-obscurité de la chambre éclairée par les flammes blafardes de quelques bougies; puis ces rêves s'évanouirent et elle se fatigua, mais de cette douce et souriante fatigue qui nous prend quand d'heureuses pensées sont maître dans notre âme. Bientôt elle s'impatienta à rester là toute la soirée, à ne rien faire, les yeux perdus dans le vide; dans une heure seulement Tage rentrait du théâtre et elle n'avait pas même un livre à lire. Elle se promena dans la chambre de long en large; puis elle s'arrêta devant la glace et lissa ses cheveux. Mais pourquoi ne descendrait-elle pas au cabinet de lecture, lire les illustrés? A cette heure il n'y aurait plus personne. Elle se couvrit la tête d'un mouchoir de soie noire et sortit.

En effet, tout était désert. La petite salle, encombrée de meubles, était éclairée par une demi-douzaine de becs de gaz; il y faisait une chaleur étouffante. Elle défit son mouchoir. Les feuilles blanches là-bas sur la table, les

Hosted by Google

reliures aux lettres d'or, les fauteuils vides, les carrés réguliers du tapis et les plis monotones des rideaux, tout cela avait l'air si morne sous la lumière éclatante. Elle se remit à rêver et tout en rêvant, elle entendait le vague bruit, le continuel bruit des flammes du gaz.

Il y avait de quoi étouffer dans cette chaleur. Elle s'appuya contre un lourd et grand vase en bronze posé sur une console près du mur, et posa ses mains sur le bord orné de fleurs. Elle trouva cela agréable de rester debout ainsi, et le bronze refroidissait si délicieusement sa main. Mais une autre sensation s'ajouta à celle-ci. Elle sentit peu à peu que cette attitude d'une beauté plastique lui seyait à merveille et l'impression physique d'une parfaite harmonie, la conscience de sa grâce, lui donnèrent une sensation de triomphe; une joie peu simulée et grave envahit son âme. Elle se trouvait si puissante à cette heure! L'existence se déroulait devant elle comme une longue journée radieuse, non pas comme un jour qui tombe, qui meurt dans le crépuscule mélancolique et silencieux, mais comme un espace de temps infini et conscient dont chaque seconde est emplie de vie, de gaieté, de lumière, d'activité et d'une plénitude de force. Et la bonté de la vie l'enthousiasma; elle la désira de toute son âme, dans le vertige d'une fièvre de voyage.

Longtemps elle resta ainsi plongée dans ses pensées, oubliant tout autour d'elle. Tout à coup, comme si le silence s'était animé, comme si le bruit des lampes eût grandi, sa main abandonna le vase, elle alla s'asseoir à la table et feuilleta les revues. Elle perçut les pas de quelqu'un qui passait devant la porte, qui s'en revenait, et vit entrer Thorbrögger. Ils échangèrent quelques mots, mais comme elle paraissait absorbée par les illustrations, lui aussi commença à feuilleter les journaux étalés devant lui. Il ne s'y intéressait pas outre mesure; car bientôt lorsqu'elle leva les yeux, elle croisa son regard, qui l'enveloppait ardemment. Il eut l'air de vouloir parler; une résolution nerveuse s'imprimait sur ses lèvres, une résolution

Hosted by Google

si claire, dont elle devinait si bien les paroles, qu'elle rougit, et qu'instinctivement, comme pour l'empêcher de les exprimer, elle lui tendit une gravure par-dessus la table et désigna quelques cavaliers des pampas, qui jetaient leurs lasso sur les buffles. Lui aussi eut l'envie de plaisanter, de se moquer du dessinateur et de la naïveté de ses reproductions; c'était si tentant, si facile de parler de ça en contraste de ce qu'il pensait, mais il repoussa la feuille résolument, se pencha au-dessus de la table et dit :

« Je pense si souvent à vous, depuis que nous nous sommes revus; j'ai tant pensé à vous, aussi bien en Danemark que là-bas où je vivais. Et je vous ai toujours aimée, et si parfois il me semble ne vous aimer que depuis aujourd'hui, depuis que nous nous sommes retrouvés, je me trompe; quelque fort que soit mon amour, je vous ai toujours aimée, toujours je vous ai aimée. Et si vous deveniez mienne maintenant... Non, vous ne pouvez vous imaginer ce que ce serait pour moi, si vous m'étiez rendue, après m'avoir été prise pendant si longtemps. »

Il se tut un instant, puis se leva, s'approcha d'elle :

« Mais dites-moi un mot; je m'exalte, je m'exalte vainement; je devrais vous parler comme à un intermédiaire, un étranger qui dira tout au cœur auquel je m'adresse; je ne sais pas moi..., je ne sais pas peser mes mots..., je ne sais pas si je suis près, si je suis loin de votre âme..., je n'ose pas exprimer l'adoration que j'ai pour vous... ou bien le puis-je? »

Il s'assit près d'elle sur une chaise.

« Si j'osais..., si je ne devais pas craindre... est-ce vrai? Dieu te bénisse, Paula!

— Rien ne nous doit séparer plus longtemps, dit-elle, en lui tendant la main. Quoi qu'il advienne, j'ai le droit d'être heureuse une fois, de vivre une fois pleinement, selon mes goûts, selon ma nature, selon mes rêves. Je n'ai jamais renoncé au bonheur; quoiqu'il ne vînt pas à moi, je ne me disais pas que l'existence est faite rien que de

Hosted by Google

misères et de devoirs ; je savais bien qu'il se trouvait des heureux. »

Sans parler, il lui baisa la main.

« Je sais, continua-t-elle tristement, que ceux qui me jugent le plus indulgemment, me souhaiteront la joie d'être aimée de toi ; mais ils diront aussi que cette joie doit me suffire.

— Mais moi, ça ne me suffirait pas... et tu n'as pas le droit de me renvoyer.

— Non, dit-elle, non. »

Bientôt elle monta et rentra dans la chambre d'Ellinor. Celle-ci dormait profondément. Mme Föuss s'assit sur le lit et contempla l'enfant pâle, dont elle ne pouvait qu'imparfaitement distinguer les traits, dans la lueur jaune de la veilleuse. Elle devait, par égard pour la jeune fille, se taire. Dans quelques jours elle quitterait Thorbrögger et s'en irait sans lui à Nice et la fin de l'hiver elle le sacrifierait à Ellinor, elle lui rendrait la santé. Dès demain pourtant elle dirait aux enfants ce qui venait d'arriver et ce qu'elle comptait faire. Quelle que put être leur opinion, elle se refusait à vivre constamment avec eux, en leur cachant un semblable secret. Ne devaient-ils pas s'accoutumer à la pensée de la séparation, séparation absolue ou apparente, ses enfants décideraient? A eux aussi de décider comment ils vivraient les uns vis-à-vis des autres. Dans ces circonstances, elle ne pouvait rien demander, c'était à eux de donner.

Elle entendit Tage traverser le salon; elle alla à sa rencontre. Il rayonnait et semblait si nerveux que Mme Föuss songea tout de suite qu'il devait s'être passé quelque chose de grave ; elle devinait, d'ailleurs. Le jeune homme, cependant, ne savait comment commencer, comment dire ce qu'il avait sur le cœur; distraitement il parlait théâtre, et seulement lorsque, lui posant la main sur le front, sa mère le força à lever la tête, à la regarder, il eut le courage d'avouer : il avait demandé Ida Carthager en mariage et elle consentait. Ils en causèrent longtemps ;

Hosted by Google

mais sans cesse Mme Föuss sentait passer dans ses paroles une certaine froideur, une réserve qu'elle ne pouvait atténuer, ne voulant pas s'abandonner comme Tage à son agitation, à s'exalter pour les mêmes motifs que lui ; puis, dans sa pensée soupçonneuse, germait l'ombre d'un rapport entre sa bonté de ce soir et ce qu'elle confesserait le lendemain, et sa fierté se révoltait. Tage néanmoins ne remarqua pas sa froideur.

Mme Föuss dormit peu cette nuit-là. Tant de pensées en une journée aussi agitée devaient forcément la tenir éveillée. Elle songeait à cette bizarre destinée qui lui faisait retrouver, après tant d'années d'absence, un homme qui était venu raviver son amour d'autrefois. Malgré tout, c'était l'*autrefois*, surtout pour elle; sa jeunesse passée ne pouvait plus revenir. Et bientôt il s'en apercevrait; il devrait avoir certains égards, s'habituer à cette idée qu'elle n'avait plus 18 ans. Pourtant, sous bien des rapports, elle se sentait si jeune, et consciente de son âge tout de même, dans mille mouvements, dans sa physionomie et dans ses gestes, dans la façon d'interpréter un signe et de sourire en y répondant; dix fois par jour elle se vieillisait, puisque l'astuce de paraître jeune au physique comme dans son caractère lui faisait défaut. Et toutes ces pensées-là la torturaient; mais le plus cruel pour elle était de songer sans cesse à ce que diraient ses enfants.

Le lendemain, dès le matin, elle résolut de parler. Réunis au salon, elle allait leur annoncer, disait-elle, une grande nouvelle qui changerait leur vie à tous, une nouvelle bien inattendue pour eux. Mais elle les suppliait de l'écouter avec autant d'attention que de calme, afin de ne pas céder à la première impression, à quelque colère irréparable; car, c'était chose faite, ce qu'elle leur confesserait, et quels que fussent leurs arguments à eux, rien ne la ferait revenir sur sa décision. Puis, réunissant toute sa force de volonté :

« Je vais me remarier, » dit-elle. Et sans leur laisser le

Hosted by Google

temps de revenir de leur stupeur, elle leur raconta qu'avant d'épouser leur père, elle avait connu Thorbrögger et dans quelles circonstances ils s'étaient séparés et comment ils venaient de se retrouver.

Ellinor s'était mise à pleurer ; Tage, troublé, s'était levé de sa chaise; il lui prit la main, qu'il pressa contre sa joue, sanglotant, étouffant presque d'émotion, tout le visage empreint d'une indicible tendresse et de désespérance.

« O mère, mère bien aimée ! que t'avons-nous fait? Ne t'avons-nous pas toujours aimée; près ou loin, n'avons-nous pas chéri en toi ce que nous possédions de meilleur au monde? Ce n'est qu'à travers tes yeux que nous avons connu notre père; tu nous as appris à l'aimer, et si Ellinor et moi avons une si haute opinion l'un de l'autre, c'est que tu t'es appliquée jour par jour, à faire apprécier, l'un chez l'autre, ce qu'il y avait d'aimable en lui, et n'en fut-il pas ainsi de tous ceux que nous approchions? Tu nous as abandonnés... Tu nous as abandonnés, et nous t'adorons, mère, si tu savais... Oh ! tu ne sais pas combien notre amour pour toi est exalté, combien il nous transporte au delà de toute réserve, de toute sagesse : mais ce fut toi aussi qui nous enseignas à nous dominer, et jamais nous n'oserions nous épancher près de toi, comme nous le voudrions ! Mais c'est fou; celui qui nous voudrait le plus de mal au monde ne pourrait nous causer une souffrance aussi affreuse... Dis vite que ce n'est pas vrai, dis, ce n'est pas pas vrai, Tage, ce n'est pas vrai, Ellinor.

— Tage, Tage, reviens à toi : à quoi bon nous attrister ainsi.

— Nous attrister, nous attrister, fit-il en se levant; oh ! si tout cela n'était que triste, mais c'est horrible... monstrueux; il y a de quoi devenir fou ! Songes tu vraiment aussi aux visions que tu fais naître en moi? Ma mère qui se livre à l'amour d'un étranger, ma mère désirée, étreinte et rendant les baisers ! Oh ! quelles visions pour un fils, des visions pires que la plus atroce raillerie. Mais

Hosted by Google

c'est impossible, ça doit être impossible. Il le faut! Les prières d'un fils seraient-elles impuissantes! Ellinor, ne reste pas là à pleurer; viens et implore mère avec moi, pour qu'elle ait pitié de nous. »

Mme Föuss fit un geste de dénégation.

« Laisse Ellinor, dit-elle, elle est fatiguée, et d'ailleurs ne vous ai-je pas prévenus que rien ne me ferait revenir sur ma décision?

— Je voudrais être morte, sanglota Ellinor. Tout ce que Tage dit est vrai, mère, et il n'est pas juste que tu songes à nous donner un beau-père à notre âge.

— Un beau-père! s'écria Tage, je n'espère pas qu'il ose un instant seulement... Tu es folle... S'il vient, nous nous en irons; aucun pouvoir au monde ne me forcera à avoir le moindre rapport avec cet homme. Mère, tu dois choisir entre lui et nous. Et si vous vous mariez et que vous allez habiter le Danemark, nous nous considèrerons comme expulsés de notre patrie. Resterez-vous ici, au contraire, c'est nous qui partirons.

— Comptes-tu faire cela, Tage? demanda tremblante Mme Föuss.

— Je ne crois pas que tu puisses en douter. Imagine-toi seulement ce que serait la vie de famille quand Ida et moi, nous nous trouverons sur la terrasse, en un beau soir de clair de lune et que derrière la haie de lauriers nous entendrons des chuchotements! Ida me demandera la raison de ce bruit. Et je serai forcé de lui répondre que c'est toi, que c'est ma mère avec un nouveau mari. Non, non, je n'aurais pas dû te dire cela. Mais tu vois quel effet tout cela produit sur moi déjà, maintenant, et sois en sûre, Ellinor ne s'en portera pas mieux non plus. »

Mme Föuss laissa partir ses enfants et resta seule.

Non, Tage avait raison, cela ne leur ferait guère de bien. Combien cette heure si courte les avait déjà séparés d'elle! Comme ils se sentaient les enfants de leur père et non les siens, et comme ils étaient prêts à la quitter, en s'apercevant que le cœur de leur mère ne leur appartenait

Hosted by Google

pas tout entier. Elle n'était cependant pas rien que la mère de Tage et d'Ellinor, elle était une créature, un individu à part, ayant une vie et des aspirations propres qui ne se rapportaient pas à eux. Mais peut-être n'était-elle plus aussi jeune qu'elle le pensait. C'est ce qu'elle percevait dans les paroles de ses enfants. N'avait-elle pas été craintive malgré ces paroles; ne faisait-elle pas l'effet de quelqu'un qui empiète sur les droits de la jeunesse, et pour eux, dans tout ce qu'ils disaient, n'y avait-il pas toutes les prétentions et la tyrannie naïve de la jeunesse : c'est à nous d'aimer, l'existence nous appartient, et c'est ton lot de ne vivre que pour nous. Elle comprit alors qu'il y avait une certaine satisfaction à se sentir vieux tout à fait, non pas qu'elle le souhaitait, mais cela lui souriait doucement, comme une paix lointaine après toutes les émotions de ces derniers jours, maintenant qu'elle avait la perspective de tant de tristesses. Car elle ne croyait pas que ses enfants reviendraient à de meilleurs sentiments, et cependant elle comptait leur en parler encore, et encore, avant de perdre tout espoir. Le mieux serait que Thorbrögger partît immédiatement; lui absent les enfants s'exaspéreraient moins vite et elle aurait tout le loisir de leur prouver combien elle désirait les épargner; avec le temps l'amertune du premier moment s'adoucirait. Et cependant, non, ce ne serait plus comme auparavant.

Il fut convenu que Thorbrögger irait au Danemark et s'y occuperait de ses papiers. Et pendant un temps il resterait là-bas. Mais la situation ne changea pas. Les enfants l'évitaient. Tage passait tout son temps près d'Ida et son père, et Ellinor tenait compagnie à la malade. Lorsqu'ils se trouvaient ensemble, par hasard, plus aucune confiance ne régnait entre eux ; ils n'en éprouvaient plus de plaisir et la conversation s'alanguissait sans but, ils ne s'y intéressaient plus. Ils entretenaient cette conversation comme des personnes qui ont éprouvé du plaisir à se trouver ensemble pendant un certain temps et qui vont se quitter : celui qui part porte déjà toutes ses pensées vers le but

Hosted by Google

de son voyage, et celui qui reste se demande comment il va reprendre la vie quotidienne, les habitudes quotidiennes. Il n'y avait plus rien de commun dans leur existence et le sentiment de leur parenté avait disparu, — ils disaient bien ce qu'ils comptaient faire la semaine prochaine, le mois prochain et dans deux mois aussi, mais cela ne les intéressait pas comme s'il s'était agi de leur propre vie : ce n'était qu'un temps d'attente qu'ils devaient supporter d'une façon ou de l'autre. Et tous les trois se demandaient : « Et puis après? » parce qu'ils ne se sentaient pas sûrs de leur existence maintenant; parce qu'ils n'avaient aucune raison de l'organiser avant que l'irréparable, qui allait les séparer, ne fût accompli. Et chaque jour un peu plus persuadée qu'elle agissait mal envers eux, les enfants oubliaient ce que leur mère avait fait pour eux, qu'elle les avait comblés de mille bienfaits.

Tage était le plus tendre des deux, mais aussi le plus irrité, ayant eu le plus d'amour. Pendant bien des nuits, il avait pleuré sa mère, désespéré de ne pouvoir la garder sacrée comme il l'aurait voulu, et, par moment, le souvenir de la tendresse maternelle dominait tout autre sentiment en lui. Et tout cela le décida un jour à retourner auprès d'elle, à la prier et à la supplier de n'être qu'à eux, rien qu'à eux, pas à l'autre, et elle avait répondu non. Ce *non* glaçait le jeune homme, jetait un froid en lui, tant il avait eu peur d'abord, parce qu'en même temps un grand vide s'était fait en lui.

Il n'en était pas de même d'Ellinor. Trouvant que cet amour nouveau insultait la mémoire de son père, elle conçut un amour fétichiste, un culte pour ce père qu'elle se rappelait vaguement et dont elle fit revivre l'image dans son esprit, en rassemblant tous les souvenirs laissés par lui; elle en parlait aux Carthager, à Tage; chaque soir et chaque matin elle baisait une miniature qu'elle possédait de lui et fièvreusement, elle songeait à des lettres restées là-bas, à Copenhague, à toutes sortes d'objets lui ayant appartenu. Et à mesure que le souvenir du père grandis-

Hosted by Google

sait en son âme, la mère s'y effaçait. Aux yeux de la jeune fille, le plus grave, ce n'était pas de s'être amourachée d'un homme; elle n'était plus la mère, l'infaillible, la plus belle, la meilleure, la plus grande; c'était une femme comme les autres, mais pas tout à fait, et précisément pour cette raison, on avait le droit de la critiquer, de la juger, de découvrir des faiblesses et des fautes chez elle. Ellinor se félicitait de n'avoir pas confié son triste amour à sa mère, ignorant combien elle était redevable à celle-ci de ne l'avoir pas fait.

Une journée après l'autre fuyait; l'existence devenait de plus en plus insupportable, et tous les trois voyaient bien qu'il ne servait de rien de vivre ainsi et qu'au lieu de se réconcilier, ils s'éloignaient toujours plus les uns des autres.

Mme Carthager, qui s'était rétablie et qui, sans assister à aucune scène savait tout, car on le lui avait raconté, jugeait mieux la situation. Elle eut un jour un entretien avec Mme Föuss, heureuse, elle, de trouver quelqu'un qui pût l'écouter sans parti pris et qui pût décider de l'avenir. Dans cet entretien, Mme Carthager proposa d'emmener les enfants à Nice, tandis qu'on ferait revenir Thorbrögger à Avignon, où ils se marieraient. Carthager pouvait rester pour être témoin.

Mme Föuss hésita encore pendant quelque temps, car elle eût vainement voulu connaître l'avis de ses enfants. Ceux-ci avaient opposé un silence fier et digne à ces propositions, et quand il leur fallut répondre, ils dirent que naturellement leurs actes dépendraient de la décision de leur mère.

Puis l'idée de Mme Carthager fut adoptée; le départ pour Nice fut décidé. Elle dit adieu à ses enfants et ceux-ci partirent. Thorbrögger arriva, et plus rien ne s'y opposant, ils se marièrent. L'Espagne fut leur patrie; l'élevage des moutons y attirait Thorbrögger. Aucun des deux ne voulut retourner au Danemark. Ils vécurent tout heureux en Espagne.

Hosted by Google

Plusieurs fois elle écrivit à ses enfants ; mais sous une première et violente impression de colère ils firent retourner les lettres. Plus tard ils le regrettèrent évidemment ; mais ils s'entêtèrent à ne pas l'avouer à leur mère, et à ne pas lui écrire ; aussi tout rapport cessa-t-il entre eux.

Néanmoins ils eurent des nouvelles les uns des autres indirectement.

Pendant cinq ans Thorbrögger et sa femme vécurent heureux ; puis elle tomba malade. Ce fut une maladie subite qui la mina et dont elle ne devait plus se relever. Les forces la quittaient heure par heure, et un jour, peu avant sa fin, elle adressa à ses enfants ces dernières lignes :

« Chers enfants, écrivait-elle, je le sais, vous lirez cette lettre, car je serai morte quand elle vous parviendra. Ne craignez rien, il n'y aura point de reproches dans ces lignes ; puissai-je seulement les charger de beaucoup, beaucoup d'amour. Là où l'on s'aime, Tage et Ellinor, chère petite Ellinor, celui qui aime le mieux doit toujours faire les avances et c'est pourquoi je viens à vous, une fois encore, comme je le ferai, en toutes les heures par la pensée, tant que j'en aurai la force. Celui qui doit mourir, chers enfants, est si pauvre ; hélas, je vais mourir ; tout ce monde merveilleux et béni qui m'a appartenu tant d'années va m'être ravi ; ma place demeurera vide ; la porte se refermera derrière moi et jamais je ne remettrai les pieds en ces lieux. Aussi, je contemple toute chose, avec des yeux pleins de cette prière « de ne pas m'oublier » ; je viens vous prier de m'aimer de nouveau comme vous m'aimiez autrefois. Ne pas être oubliée, et c'est tout.

« Je n'ai jamais douté de votre amour ; n'étais-je pas certaine que votre grande colère venait de cet amour ; m'eussiez vous moins aimée, nous aurions pu nous quitter en paix. Et c'est pourquoi je voudrais vous dire de vous rappeler un jour, si jamais un homme accablé de douleur venait frapper à votre porte, venait pour vous parler de moi, de vous rappeler que personne ne m'a aimée autant

Hosted by Google

que lui et que tout le bonheur qui peut rayonner d'un cœur d'homme il me l'a donné. Bientôt, à l'heure suprême, à l'heure dernière, quand tout se fera sombre autour de moi, ma main se posera dans la sienne, et ses paroles seront les dernières que j'entendrai.

« Adieu, je vous le dis ici; mais ce n'est pas l'adieu dernier; je vous le dirai plus tard, et il contiendra toute ma tendresse et toute ma nostalgie de tant, tant d'années, et mon souvenir du temps où vous étiez petits, et toute ma reconnaissance. Adieu, Tage, adieu, Ellinore, adieu jusqu'à l'adieu suprême. »

Votre mère.

JENS-PETER JACOBSEN.
(Trad. EMMA LIPPMANN.)

Hosted by Google

ASGERD[1]

PIÈCE EN TROIS ACTES

SCÈNE SEPTIÈME.

SŒMUND, FLOSE.

SŒMUND.

Comme Asgerd a été aimable!

FLOSE.

Oui, fort aimable. (*Courte pause.*)

SŒMUND, *avec tristesse.*

Tu ne l'aimes pas?

FLOSE.

T'aurais-je blessé?

SŒMUND.

Assurément non.

FLOSE.

Alors, il est inutile de parler d'une chose qui ne peut que nous attrister tous deux.

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 octobre 1903.

Hosted by Google

SŒMUND.

Le cœur me saigne profondément. Ne trouve donc pas étrange que je cherche à te découvrir ce qui me navre de la sorte.

FLOSE.

Mais c'est précisément de ces blessures les plus intimes qu'il est plus difficile de parler.

SŒMUND.

Il me semble cependant qu'une amitié aussi franche que la nôtre permet bien de parler à cœur ouvert. Toi seul, Flose, est mon ami, seul tu m'inspires une confiance absolue. Aussi tu ne saurais croire combien je souffre de me savoir si faible, si peu énergique vis-à-vis d'Asgerd.

FLOSE.

Je ne te condamne pas Sœmund.

SŒMUND.

Pourquoi?

FLOSE.

Parce qu'en raison de notre vieille amitié je te pardonne bien des choses que je n'accepterai de personne.

SŒMUND.

Te souviens-tu des événements qui accompagnèrent mon second mariage?

FLOSE, *très vite.*

Je t'ai conseillé alors...

SŒMUND.

De ne jamais laisser demeurer Koll plus d'une nuit dans ma maison. J'ai tenu ma promesse.

Hosted by Google

FLOSE.

Je le sais.

SŒMUND.

A cette époque tu étais loin d'approuver mon mariage avec Asgerd.

FLOSE.

Sans l'approuver, je ne t'en ai non plus dissuadé. D'ailleurs, tu aurais épousé Asgerd, malgré tout. Tu l'aimas, en effet, dès que tu la vis.

SŒMUND.

C'est vrai. Jusqu'à la possession j'ai été étrangement séduit par le charme de cette femme. Cependant, Flose, je doute que tu aies compris ma passion.

FLOSE.

Je l'ai comprise sans la partager.

SŒMUND.

N'as-tu donc jamais aimé les femmes?

FLOSE.

Si, mais dans la passion la plus violente, ma tête demeura toujours raisonnable. Vois-tu, Sœmund, j'ai toujours compris combien vides étaient ces amours. Dès la jeunesse, je ne pouvais m'empêcher de penser à la fragilité de tout ce qui m'entourait. Aussi la réputation de sagesse dont on me gratifia ne fut guère de nature à rendre ma société agréable à mes camarades. Vois-tu, mon ami, pour être populaire il faut être en tout semblable aux autres, sans quoi l'espèce de supériorité qui vous distingue, est odieuse à vos compagnons.

Hosted by Google

SŒMUND.

Cependant il n'est personne qui ne s'incline devant ton mérite.

FLOSE.

Oui. Cependant, chef par la naissance, je ne l'étais guère que dans le conseil. Quand arrivait le moment du danger, j'éprouvais comme le sentiment de mon impuissance, je me laissais guider par les autres dans le combat. J'y prenais sans doute une part active, mais c'est surtout dans les actions mûrement étudiées que je me suis distingué.

SŒMUND.

Et à quoi cela t'a-t-il conduit?

FLOSE.

A trouver ma satisfaction en dehors de la société des femmes. Une femme qui vous aime vous domine toujours. Quant à moi, ne pouvant rien donner à une femme, rien partager avec elle, je demeure toujours isolé et maître de moi. J'ai possédé des femmes; m'aimèrent-elles? Je ne sais. Mais il y eut toujours entre nous une séparation, un espace vide. Puisque ton amour pour Asgerd fait ta joie, je me garderai de contrarier ta passion.

SŒMUND.

C'est ton sentiment?

FLOSE.

Je pense que ton mariage a été une bonne chose.

SŒMUND.

Je partage ton avis, mais pas toujours avec autant de

Hosted by Google

force. La vérité est qu'aujourd'hui encore je l'épouserais. Chacun a sa Fylgje (1). Asgerd est la mienne.

FLOSE, *lentement.*

Il est de tradition que l'homme qui a vu sa Fylgje est bien près de mourir!

SŒMUND, *avec calme.*

Je crois l'avoir entrevue, Flose.

FLOSE, *avec tristesse.*

Il me semble, à mon tour, que nous n'aurons plus guère l'occasion de causer aussi franchement ensemble, car il est probable que l'heure de ma mort est bien plus proche que la tienne.

SŒMUND.

Ton âge est avancé, mais tu as encore de longs jours à espérer.

FLOSE.

Peut-être. Dans tous les cas, mon œuvre est terminée. J'ai assuré l'avenir de mes enfants, neveux, petits-enfants : aucun n'a plus besoin de moi. Il me semble même parfois que je suis un obstacle au développement naturel de leurs entreprises. Si je reste parmi eux, l'usage ainsi que mon désir exigent que j'exerce mes droits de chef. Mais des hommes déjà mûrs n'acceptent pas sans murmurer la domination d'un vieillard. (*Souriant faiblement.*) Asgerd elle-même ne supporte-t-elle pas difficilement que je sois ton ami?

SŒMUND.

Mon cher Flose, sois bien convaincu que personne, pas même Asgerd, ne pourra nous séparer.

(1) Mythologie scandinave : génie tutélaire.

Hosted by Google

FLOSE.

Merci, Sœmund, de cette bonne parole. Écoute bien maintenant ce que j'ai à te dire : je te dois de grandes obligations, car tu es le seul qui ne m'ait pas fait sentir le vide de l'existence. Il nous suffisait d'échanger une poignée de mains pour comprendre les sentiments qui s'agitaient mutuellement au fond de notre âme. Aussi, sois bien persuadé que je n'ai jamais eu pour toi que les sentiments les plus affectueux. Quel est l'homme qui pourrait ainsi parler de la fidélité de la femme la plus aimante?

SŒMUND.

Tu as raison, Flose. Je partage ces mêmes sentiments. Tout au plus ai-je pu te paraître faible vis-à-vis d'Asgerd. (*Avec un vague sourire triste.*) Que veux-tu; on est faible quand on aime.

FLOSE.

Peut-être! mais tu fus toujours fort dans le combat.

SŒMUND.

J'ai massacré bien des guerriers; jamais je n'ai cherché à tuer par plaisir comme d'autres.

FLOSE.

Tu es assez fort, Sœmund, pour pouvoir dédaigner de prouver ta bravoure par de sottes querelles... Mais les autres viennent. Merci, Sœmund, de tout ce que tu viens de me dire.

SŒMUND.

C'est à moi de te remercier.

Hosted by Google

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES. ASGERD, BERA, SHARPHEDIN et SIGTRYGG entrent par le couloir. (Asgerd et Bera portent des brocks et versent à boire aux hommes.)

SHARPHEDIN.

Tout est préparé pour le départ.

ASGERD.

Videz ce verre auparavant.

BERA, *verse pour Flose.*

Voici, Flose.

FLOSE.

Merci, mon enfant. Eh bien! le mariage a lieu dans huit jours; j'espère que tu dois être contente.

BERA.

Enchantée, Flose.

SHARPHEDIN.

Et moi ravi.

SIGTRYGG.

Et moi je me réjouis à la pensée du festin.

ASGERD, *après avoir versé à boire à Sigtrygg, lui dit à voix basse.*

N'oublie pas d'amener tes amis.

SIGTRYGG, *à voix basse.*

Sois tranquille.

Hosted by Google

FLOSE.

Où est le cheval de Dagfinn?

SHARPHEDIN.

Je le conduis avec moi.

SŒMUND.

Laissez-moi vous accompagner jusqu'à la colline.

FLOSE.

Allons, au revoir, Asgerd et Bera.

SHARPHEDIN.

Au revoir, Bera.

SIGTRYGG.

Au revoir, Asgerd, et merci d'avoir été si belle ce soir.

SŒMUND.

Quelle singulière parole!

ASGERD, *en riant.*

Ne fais pas attention à cela, Sigtrygg est si jeune.

SŒMUND, *en sortant.*

Je ne tarderai pas à rentrer.

ASGERD.

La solitude ne m'effraye pas.

(*Flose, Sœmund, Sharphedin et Sigtrygg sortent par le couloir.*)

BERA.

Je vais me coucher.

Hosted by Google

ASGERD.

C'est cela et réjouis-toi.

BERA.

Pourquoi?

ASGERD.

Parce que tu ne coucheras plus longtemps sous le même toit que moi.

BERA, *avec tristesse.*

Asgerd! nous n'avons plus que peu de temps à demeurer ensemble, nous pouvons donc cesser de nous parler avec haine. Cela serait agréable à mon père, et...

ASGERD.

Et?

BERA.

Et à moi-même, car je désirerai quitter la maison paternelle en bons termes avec toi.

ASGERD.

Eh bien! puisque tu me parles raisonnablement, tu verras qu'on ne s'adresse à moi jamais en vain. D'ailleurs tu as raison. Pourquoi nous disputer? Je ne te veux aucun mal.

BERA, *hésitante.*

J'ai cru bien souvent qu'un jour j'arriverai à modifier tes sentiments à mon égard.

ASGERD.

Tu t'es trompée, on ne me change pas. J'agis toujours comme je veux.

Hosted by Google

BERA.

Eh bien! puisque tu parles ainsi, veux-tu dire pourquoi tu ne m'aimes pas? Que t'ai-je fait?

ASGERD.

Je n'ai rien, pas plus d'affection que de haine. Tu te trompes, que tu sois morte ou vivante, tu ne m'intéresses pas. A dire vrai, ce qui me gêne, c'est de te sentir auprès de moi mêlée à mon existence. Tu me gênes, voilà tout.

BERA, *s'exclamant.*

Veux-tu, à mon tour, savoir pour quel motif je ne t'aime pas? C'est parce que tu es dure et méchante.

ASGERD.

Je ne t'ai pas demandé ton opinion, qui d'ailleurs m'est totalement indifférente. Les expressions que tu emploies sont, du reste, trop communes pour qu'elles puissent me toucher.

BERA.

Je n'en connais pas de plus explicites.

ASGERD.

C'est vrai. Commune, tu ne peux employer que des expressions vulgaires. Aussi seras-tu très heureuse avec Sharphedin.

BERA.

Et c'est probablement ce qui te rend jalouse.

ASGERD.

Effectivement; je suis jalouse de savoir les autres femmes heureuses.

Hosted by Google

BERA.

Adieu, Asgerd.

ASGERD.

Bonsoir.

(*Bera sort, Asgerd reste auprès du feu. Un instant après on frappe doucement à la petite porte. Asgerd tourne attentivement la tête dans cette direction. On frappe de nouveau, Asgerd se lève et s'approche.*)

SCÈNE NEUVIÈME.

ASGERD, KOLL.

ASGERD.

Qui va là?

KOLL, *du dehors.*

Est-ce toi, Asgerd?

ASGERD.

Que me veux-tu?

KOLL, *du dehors.*

Es-tu seule?

ASGERD.

Il me semble reconnaître cette voix.

KOLL, *du dehors.*

C'est moi, Koll. Laisse-moi entrer si tu es seule.

ASGERD *pousse la barre avec peine et ouvre.*

Entre!

Hosted by Google

KOLL, *sur la porte.*

Oui, c'est moi, et (*il regarde attentivement autour de lui*) tu es seule? Je l'ai supposé quand j'ai vu Sœmund accompagner Flose, sachant bien que tu resterais à côté du feu comme autrefois. J'ai écouté du dehors jusqu'à ce que tout fût calme ici.

ASGERD.

Ferme la porte et approche-toi.

KOLL *ferme la porte, s'assied auprès d'Asgerd et garde sa hache entre les jambes.*

Tu n'as pas eu peur?

ASGERD.

Non.

KOLL.

Tu as dû être étonnée de m'apercevoir.

ASGERD.

Pas du tout. Au contraire, j'ai pensé aujourd'hui même à toi.

KOLL.

Il n'y a rien de nouveau ici?

ASGERD.

Si.

KOLL.

Quoi donc?

ASGERD.

Un mariage. Mais parlons de toi d'abord. Qui as-tu tué?

Hosted by Google

KOLL.

Tord de Hardarholt.

ASGERD.

Pourquoi?

KOLL.

Il m'a traité avec mépris parce que je ne possédais ni maison ni biens comme lui.

ASGERD.

Alors tu lui as prouvé que, malgré ta pauvreté, tu étais un homme. Au fait, pourquoi ne possèdes-tu pas de biens?

KOLL.

C'est seulement maintenant que tu me poses cette question, alors que tu m'as connu toute ta vie?

ASGERD.

Lorsque j'étais jeune, je pensais peu à ces choses. Je prenais la vie telle quelle. Maintenant, je cherche la raison des choses. Voyons, Koll, comment es-tu devenu l'homme que tu es?

KOLL.

Crois-tu qu'on peut répondre à des questions semblables?

ASGERD.

Oui, du moins à moi. Tu m'aimes, n'est-il pas vrai?

KOLL

Je n'ai jamais aimé que toi.

Hosted by Google

ASGERD.

Sœmund me tient le même langage. Il paraît que tous les hommes qui m'aiment pensent ainsi.

KOLL.

Voilà bientôt trois ans que tu habites avec Sœmund. As-tu été heureuse?

ASGERD.

J'ai tout gouverné ici... sauf moi-même.

KOLL.

Et pendant ce temps... sauf moi-même, moi je n'ai rien possédé, rien gouverné, libre comme l'oiseau, tandis que toi tu demeurais attachée ici.

ASGERD, *ironiquement.*

C'est ton amour de la liberté qui t'a perdu.

KOLL.

Je n'ai d'amitié pour personne et ne suis aimé de personne. Je n'ai confiance en qui que ce soit et nul ne se fie à moi. Je ne crois ni aux hommes ni aux dieux et ne me repose que sur ma propre force.

ASGERD.

Ta force est faible, Koll, bien faible.

KOLL.

C'est vrai. Je suis au ban de la société et le premier venu peut me tuer sans crainte de vengeance.

ASGERD.

Vraiment!

Hosted by Google

KOLL.

Oui. Où aller? Peux-tu m'aider, Asgerd? Peux-tu me donner asile pour quelques jours, au moins pour cette nuit? Je réussirai peut-être ensuite à gagner un bateau qui me transportera en Norvège.

ASGERD.

Sœmund va rentrer bientôt.

KOLL, *se levant en sursaut.*

Tu dis?

ASGERD.

Reste assis. Tu demeureras ici tant qu'il te plaira, bien que Sœmund — sur le conseil de Flose — te tienne pour son ennemi mortel.

KOLL.

Et tu crois qu'il me supportera?

ASGERD.

Je te le promets.

KOLL.

Alors même que j'arrive ici en proscrit, banni, et un nouveau meurtre sur la conscience. Tu as donc une bien grande puissance sur lui?

ASGERD.

J'ai toujours tenu mes promesses.

KOLL.

Son amour est donc toujours aussi ardent?

Hosted by Google

ASGERD.

Ces trois années ne l'ont pas changé. Loin d'amoindrir sa passion, elle n'a fait que s'accroître davantage.

KOLL.

Oh! puissance magique de l'amour.

ASGERD.

Oui, magique, mais seulement quand elles n'aiment personne.

KOLL.

Tu n'aimes pas Sœmund?

ASGERD.

Pourquoi me demander ce que tu sais? Beau et fort, il ne me répugne pas, voilà tout.

KOLL.

Mais ce n'est pas le bonheur!

ASGERD.

Le bonheur! Si je savais où le trouver, ni Sœmund, ni personne ne m'arrêterait.

KOLL, *à voix basse.*

Viens le chercher avec moi.

ASGERD, *le regarde avec calme.*

Avec toi? Où donc?

KOLL.

Loin d'ici et de la Norvège. Vers ces contrées du soleil que j'ai visitées pendant ma jeunesse et où le ciel est plus

Hosted by Google

doux que le nôtre. A Miklagard (Constantinople), si tu veux.

ASGERD, *souriant.*

Et que ferions-nous là tous les deux?

KOLL.

Nous vivrions ensemble. Pourquoi ne serais-tu pas aussi bien avec moi qu'avec Sœmund?

ASGERD.

Tu es moins fort que lui.

KOLL.

En es-tu sûre?

ASGERD.

Moins riche aussi. Pauvre même. Proscrit et pauvre, tu ne possèdes même pas un lit.

KOLL.

Si je te possède, crois-moi, j'aurai bientôt tout ce qui est nécessaire à notre existence.

ASGERD, *le fixe.*

Tu ne me comprends pas? Je veux dire que tu es trop vieux.

KOLL, *sans voix.*

Mais, Asgerd, je t'aime.

ASGERD.

Ah! toi aussi?

KOLL.

Tu es si belle cette nuit. Es-tu toujours habillée ainsi?

Hosted by Google

ASGERD.

Non, ce soir j'ai voulu être belle.

KOLL.

Pour qui?

ASGERD, *doucement.*

Tu me questionnes?

KOLL.

Pardonne-moi... Je t'aime tant et tu l'ignores.

ASGERD.

Je n'y ai jamais songé. Toute petite je t'ai connu et comme tu paraissais vieux déjà, on t'appelait mon père adoptif.

KOLL.

J'habitais chez ton père. Dès notre jeunesse nous fûmes associés ensemble pour le commerce. Il était plus heureux que moi et pendant que je gaspillais mon argent, lui l'économisait. Aussi, en revenant de nos voyages il était riche et moi pauvre. Il m'offrit l'hospitalité dans sa maison. Tout à ses affaires, il dirigeait son établissement, voyageant parfois et revenant toujours plus riche qu'auparavant. Tu grandissais et moi je me sentais de plus en plus attaché à la maison. Pauvre, beaucoup plus âgé que toi, je ne pouvais te demander en mariage, ce que probablement tu n'aurais pas accepté. En voyant que je ne te possèderais jamais, je cherchai les moyens d'acquérir une puissante influence sur toi. En cela j'ai réussi. Tu écoutes plus volontiers mes conseils que ceux de tout autre.

ASGERD.

C'est vrai.

Hosted by Google

KOLL.

Pourquoi?

ASGERD, *souriant.*

Parce que tu me conseilles bien.

KOLL, *d'une voix sombre.*

Ah! malgré moi.

ASGERD.

Il est probable que tu ne pourrais agir autrement, puisque tu m'aimes.

KOLL.

Ta puissance est-elle aussi grande sur tout le monde?

ASGERD.

Quand je le veux. Il n'y a qu'un seul homme qui me résiste.

KOLL.

Lequel? Tu l'aimes sans doute?

ASGERD.

Je l'exècre.

KOLL.

Nomme-le moi, je le tuerai.

ASGERD.

C'est Flose. Mais ce n'est pas toi qui le tuera.

KOLL, *la fixant.*

Pas moi? Qui alors?

Hosted by Google

ASGERD, *fronçant les sourcils.*

Tu me questionnes trop.

KOLL.

Tu m'aimes cependant un peu, Asgerd?

ASGERD.

J'aime à causer avec toi. Tu es franc et plus sauvage que les autres.

KOLL.

Je suis prêt à te servir, si je le peux.

ASGERD.

Peut-être. (*Elle écoute.*) Pst! Entends-tu? C'est l voix de Sœmund. Il est de retour.

KOLL, *se lève et saisit sa hache.*

Sœmund, celui qui te possède! Avec quel plaisir je l'aurais tué le jour où il est parti avec toi... et comme je voudrais pouvoir le faire encore aujourd'hui.

ASGERD.

Pose tes armes, car tu périrais. Ne cherche pas querelle à Sœmund. Assieds-toi et... attends.

KOLL.

Attendre quoi?

ASGERD.

Tu me questionnes encore, Koll? Voilà Sœmund.

Hosted by Google

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES. SŒMUND entre par le couloir. Il n'aperçoit pas de suite Koll, assis derrière Asgerd.

SŒMUND.

Tu es encore ici?

ASGERD.

Oui, un hôte nous est venu.

SŒMUND.

Un hôte? Si tard. Qui donc?

ASGERD, *montrant Koll qui se lève.*

Koll.

SŒMUND.

Koll ici?

KOLL.

Oui, c'est moi qui viens te demander asile.

SŒMUND.

Chez moi? Pourquoi viens-tu chercher l'hospitalité si loin?

ASGERD.

Il s'est sauvé à la suite du meurtre de Tord de Hardarbolt. Il est proscrit.

SŒMUND, *d'un ton sec.*

Qu'il demeure ici, mais une seule nuit.

Hosted by Google

ASGERD, *s'approchant de Sœmund et à voix basse.*

Écoute! Te souviens-tu de la parole que tu as dite aujourd'hui même : « demande-moi n'importe quoi! » Voici ce que je désire.

SŒMUND.

Quoi?

ASGERD.

Koll restera ici tant que je le voudrai.

SŒMUND.

C'est cela que tu me demandes?

ASGERD.

Tu veux manquer à ta promesse?

SŒMUND.

Non. Cela vaudrait mieux pourtant. Mais qu'importe! Je ne crains pas Koll. (*A Koll.*) Tu peux rester ici.

KOLL.

Je te remercie.

SŒMUND.

Inutile. Je te montrerai où tu peux coucher.

(*Il sort dans le couloir.*)

KOLL *veut prendre ses armes, mais les laisse sur un signe d'Asgerd.*

Bonsoir, Asgerd!

(*Il suit Sœmund.*)

Hosted by Google

SŒMUND *rentre et s'approche d'Asgerd.*

Tu ne veux pas te coucher?

ASGERD.

Pas encore.

SŒMUND, *tendrement.*

Viens!

ASGERD.

Si tu es fatigué, couche-toi et dors.

SŒMUND, *plus près, suppliant.*

Je ne suis pas fatigué et tu es si belle... viens, Asgerd!

ASGERD.

Non, je ne veux pas. Va et laisse-moi.

SŒMUND, *après l'avoir regardée un peu.*

Que fais-tu?

ASGERD.

J'arrange mes filets et mes flèches. Koll et moi irons chasser les oiseaux demain matin.

(*Elle demeure tranquille; Sœmund se retourne tristement vers la porte.*)

RIDEAU.

(*A suivre.*) ÉDOUARD BRANDÈS.

Hosted by Google

CHARLES RAHLENBECK

Une sympathique figure bruxelloise vient de disparaître.

Qui, dans le monde des lettrés belges, ne connaissait Charles Rahlenbeck ? Ce beau vieillard, encore si vert et si jeune de cœur et de plume, était resté sur la brèche jusque dans les dernières semaines de sa vie. Sous ses cheveux grisonnants, il avait conservé toute la belle ardeur de ses jeunes années et, par sa droiture et la pureté de son caractère, il avait su imposer à tous le respect de ses convictions religieuses et politiques (1), qu'il défendait sans cesse jusqu'à la fin avec une chaleur et une combativité étonnantes, malgré ses quatre-vingts ans sonnés.

Charles Rahlenbeck avait au plus haut degré le tempérament du polémiste, doublé d'une curiosité et d'un esprit de recherche scientifiques peu communs. Aussi est-il surtout connu comme un infatigable fureteur d'archives et de vieux imprimés. Son érudition, en matière de protestantisme et d'histoire nationale, était extraordinaire. Il ne lui manqua qu'un peu plus d'ordre et de méthode pour produire une œuvre tout à fait définitive.

Charles-Alexandre Rahlenbeck était né à Bruxelles, le 4 juin 1823. Il descendait d'une famille belge qui, au XVI^e^ siècle, convertie une des premières au protestantisme, fut bannie des Pays-Bas et dut se réfugier en Prusse, d'où elle ne revint qu'après 1792. Cela n'empêchait pas Rahlenbeck d'être un patriote belge dans la plus haute acception du mot. Il fit ses études de droit à l'université de Gand, mais le barreau ne l'attira pas et il se plongea dans les études littéraires et histo-

(1) Les *Archives belges* de Liége lui ont consacré une notice nécrologique où il est parlé avec respect de « sa parfaite honnêteté et son entière bonne foi ».

Hosted by Google

riques auxquelles il est resté fidèle jusqu'à son dernier souffle. Peu de temps avant sa mort, alors qu'il était près d'atteindre ses quatre-vingts ans, il envoyait à la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale de Belgique, une dernière notice qui n'a pas encore paru.

Je n'ai connu Rahlenbeck que dans les dernières années de sa vie. Je ne puis donc parler de sa jeunesse et de son âge mûr comme l'auraient fait ses contemporains, presque tous disparus avant lui. En parcourant sa vaste bibliographie, on voit qu'il débuta par un volume de poésies (*Mes glanes*) en 1843, à l'âge de 20 ans. Il signait Charles R. Peu après, en 1848 et en 1850, sous le pseudonyme de Charles Rahl, qu'il adopta maintes fois, il écrivit des études sur l'art dramatique et sur les poètes et les romanciers du Danemark, à une époque où les littératures scandinaves n'étaient pas encore découvertes dans le monde latin. Puis il se lança définitivement dans l'histoire nationale par ses petites monographies sur les campagnes et négociations de Bucquoy en Bohême, sur Wallenstein dans ses rapports avec la cour de Bruxelles et les officiers belges de son armée, sur la répression du protestantisme à Diest, sur Gilles de Haes, etc. En même temps, il écrit un livre d'histoire locale, œuvre de longue haleine et de patientes recherches : son *Histoire de la ville et du comté de Dalhem* (168 p., 1852).

Il s'oriente alors de préférence vers l'histoire de la Réforme. C'était l'époque où les exilés français du coup d'Etat de Napoléon III étaient venus se réfugier en grand nombre en Belgique, surtout à Bruxelles. L'un des plus célèbres et des plus originaux, Edgar Quinet, avait retrouvé à la Bibliothèque royale les œuvres polémiques de Marnix de Sainte-Aldegonde, ces pamphlets immortels qui ont depuis assuré à leur auteur une place de premier rang parmi les prosateurs français et néerlandais du XVI[e] siècle. Un comité se forma sous les auspices de Quinet pour la réimpression de ces chefs-d'œuvre oubliés, le *Tableau des différens de la religion* (1) et le

(1) Réimprimé à Bruxelles en 1857 (4 vol.), avec une préface admirable d'Edgar Quinet, une notice historique d'Albert Lacroix et une notice bibliographique sur les écrits de Marnix par François Van Meenen.

Hosted by Google

Bijenkorf der H. Roomsche Kercke (1). Rahlenbeck en fut la cheville ouvrière, et personne ne connaissait mieux que lui l'histoire, alors si peu étudiée, de notre mouvement protestant des Pays-Bas sous Charles-Quint et Philippe II. Dès 1854, il sème ses monographies dans toutes les revues belges sur les villes protestantes de la Belgique au XVI^e^ siècle, sur les martyrs tournaisiens, sur les derniers protestants de Mons, puisant à pleines mains les documents inédits dans les archives de Bruxelles, plus tard dans celles de Paris, de Vienne et de Madrid, en les encadrant de commentaires vibrants qui nous montrent le jeune savant comme enivré par les passions capiteuses de ce siècle héroïque dont il entend battre le cœur dans ces parchemins jaunis et rongés par les rats. D'année en année, et jusqu'à sa mort, il continuera à développer cette activité fébrile et presque prolixe, apportant sans cesse de l'inédit et de l'imprévu. Aussi serait-il impossible d'énumérer ici les innombrables articles et plaquettes que Rahlenbeck a éparpillés dans toutes nos revues belges et dans maint périodique étranger (2). On a évalué à près d'un millier le nombre de ses petites notices et monographies.

Je ne dirai qu'un mot de ses études les plus importantes et de ses livres. Le premier ouvrage où il donna sa mesure et qui est resté l'une de ses meilleures œuvres, est celui où il fait revivre l'histoire des premiers protestants belges dans notre grande métropole commerciale, qui alors était le premier port et le plus important marché financier de l'Europe entière. Ce livre, de plus de 300 pages, est intitulé : *L'Inquisition et la Réforme en Belgique, Anvers* (1857). Malgré ses lacunes et la construction hâtive de certaines parties, on le consultera encore longtemps. Le titre général qu'il plaçait en tête de cette monographie indiquait que Rahlenbeck avait conçu le plan d'un vaste ensemble. En 1862, il en publia la seconde partie, consacrée à l'histoire de l'écrasement du protestantisme

(1) Réimprimé à Bruxelles, en 1858 (2 vol.), par M. Alphonse Willems.

(2) Citons, parmi ces derniers, le *Bulletin de l'histoire du protestantisme français* de Paris, les *Bijdragen van het Historisch Genootschap* d'Utrecht et les *Proceedings of the Huguenot Society* de Londres.

Hosted by Google

dans la principauté épiscopale de Liége, sous le titre bizarre de : *L'Église de Liége et la Révolution* (plus de 300 pages, 2e édition en 1864). Il semble qu'il n'y ait eu pour lui qu'une seule grande révolution : celle du XVIe siècle.

Vers la même époque s'était fondée à Bruxelles la *Société de l'histoire de Belgique*, qui prit pour tâche de publier des mémoires inédits sur notre histoire aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il va de soi que Rahlenbeck fut l'un des plus fervents parmi ceux qui, durant de longues années, ont mis au jour tant de relations contemporaines inédites et ont ainsi puissamment aidé à reconstituer l'histoire vraie de notre pays aux trois derniers siècles avant la Révolution française. Longtemps il fut le secrétaire inlassable de la société et, comme on devait s'y attendre, il mit énergiquement la main à la pâte. On a de lui, dans cette importante collection, une édition des *Mémoires de Jacques de Wesembeke* (1859), l'un des joyaux de la série, avec une introduction et des notes exubérantes d'inédit comme lui seul était alors en état d'en fournir. Puis vint son édition d'un pamphlet unique du XVIe siècle : *Les subtils moyens par le cardinal Granvelle avec ses complices inventés pour instituer l'Inquisition* (1866). Enfin, il donna aussi une édition d'un curieux mémoire relatif à l'époque d'Albert et d'Isabelle (1869). Dès que la *Biographie nationale* fut commencée, il en devint l'un des collaborateurs les plus assidus et les plus précieux, car toujours il apportait du neuf.

Lorsque la guerre franco-allemande de 1870-71 mit aux prises la France latine et catholique avec la Prusse germanique et protestante (la bigote impératrice Eugénie s'était écriée : « C'est ma guerre! »), Charles Rahlenbeck, avec son tempérament de huguenot ardent, prit fait et cause pour l'Allemagne. Après l'annexion de l'Alsace-Lorraine, il abandonna même son poste de consul de Saxe à Bruxelles, qu'il y occupait avec honneur depuis 1850, pour aller rédiger à Metz, au cœur du pays conquis, un organe germanophile, *la Gazette de Lorraine* qu'il dirigea pendant six ans (1871-77). Il serait curieux d'établir exactement le rôle joué par notre bouillant compatriote entre les fonctionnaires et officiers de la garnison

Hosted by Google

et les bons bourgeois français de la cité messine, au lendemain des cruels désastres de la France. Je n'ai malheureusement aucun renseignement sur cette partie de sa vie.

En 1877, il est de retour à Bruxelles et y reprend sa vie de polémiste protestant et d'historien fureteur dans nos archives. C'est alors qu'il nous donne sa troisième grande monographie sur l'histoire de la Réforme dans nos villes du XVI^e siècle : *Les protestants de Bruxelles* (160 p., 1877), où il mène l'histoire de l'Église réformée dans notre capitale actuelle jusqu'à l'époque contemporaine. Puis, comme fruit de ses recherches dans les dépôts de documents d'Alsace-Lorraine, il publie son important livre : *Metz et Thionville sous Charles-Quint* (362 p., 1880). C'est une œuvre solide, neuve et curieuse à bien des titres. Ce fut son dernier ouvrage de longue haleine; mais il ne se lassa pas d'écrire au jour le jour, de sa plume alerte et exubérante, une nuée d'articles et de monographies pour la *Biographie nationale* et pour tous nos périodiques. Plus d'une fois la *Revue de Belgique* fut heureuse d'accueillir ses études toujours si suggestives et si inattendues. C'est ici même qu'il publia, en 1893, son lumineux triptyque sur les *Trois régentes des Pays-Bas :* Marguerite d'Autriche, Marie de Hongrie et Marguerite de Parme.

C'est ainsi qu'il est mort, le 1^er août 1903, presque la plume à la main, frappé d'une attaque foudroyante d'apoplexie, sans souffrance aucune, en son domicile de Saint-Gilles-lez-Bruxelles, dans cette petite maison, dont tous les historiens de nos luttes religieuses connaissaient le chemin et où s'entassaient les portraits historiques, les imprimés rares et les grosses fardes de documents copiés dans tous les dépôts d'archives pendant plus de cinquante ans. Un dernier trait peint bien cette nature si généreuse : c'est avec des yeux rayonnants de joie qu'il cédait aux autres tous les papiers inédits qui pouvaient les aider.

Comme son héros favori du XVI^e siècle, le grand Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, il avait mis en pratique, toute sa vie, la virile et pieuse devise : *Repos ailleurs.*

PAUL FREDERICQ.

Hosted by Google

LES DERNIERS LIVRES DE L'ABBÉ LOISY

Autour d'un petit livre, par ALFRED LOISY. — Paris, Picard, 1903; in-12 de 290 pages.

L'Évangile et l'Église, du MÊME. — Nouvelle édition in-12 de 279 pages. Se vend chez l'auteur, à Bellevue (Seine-et-Oise), 31, boulevard Verd-Saint-Julien.

Le discours sur la montagne; commentaire par A. Loisy. — Paris, Picard, 1903; in-8° de 143 pages.

Le quatrième Évangile; introduction et commentaire par A. Loisy. — Paris, Picard, 1903; in-8° de 960 pages.

I

Après la condamnation de l'*Évangile et l'Église* par le cardinal Richard (1), l'abbé Loisy avait témoigné de sa déférence en arrêtant la seconde édition de l'ouvrage prête à paraître et en se renfermant dans un respectueux silence. Mais il a senti, lui aussi, l'aiguillon du *non possumus non loqui*, et c'est avec quatre volumes qu'il réapparaît sur le glorieux champ de bataille. Oublieux de tous les coups qu'il y a reçus de ceux mêmes qu'il défendait, il a la générosité de les vouloir défendre encore, ou tout au moins la vérité qu'ils représentent d'une manière si maladroite et si défectueuse. L'abbé Loisy *entend être et rester orthodoxe*.

Le lui *permettra-t-on?*... Toujours est-il qu'il y a là un génial effort pour organiser une nouvelle justification de la foi, fondée non plus sur les preuves enfantines de jadis, mais sur les *faits*, tels que nous les fournit la critique historique la plus rigoureuse de l'*Ancien* et du *Nouveau Testament*.

(1) Le 17 janvier 1903. Adhérèrent à cette condamnation : l'archevêque de Cambrai, les évêques d'Autun, de Bayeux, de Perpignan, de Nancy, d'Angers, de Belley.

Hosted by Google

Qu'est-ce au juste que le « royaume des cieux » que prêchait Jésus? Comment Jésus est-il arrivé à se croire le « Messie » et comment l'appellation synonymique de « fils de Dieu » est-elle devenue ce que l'a faite le concile de Nicée? Comment le service de l'Évangile s'est-il transformé en une « Église » avec sa hiérarchie, ses dogmes, son culte? En quoi tout cela peut il être considéré comme une évolution de l'Évangile? Et pourquoi le catholicisme se prétend-il en être la seule évolution historique et légitime? Telles sont les principales questions que M. Loisy traite dans ses deux livres : dans l'*Évangile et l'Église,* il y a davantage de documentation, à cause de l'incessante controverse avec le savant protestant Harnack; dans le nouveau volume (*Autour d'un petit livre*), les mêmes matières reviennent, traitées sous forme de lettres, d'une manière beaucoup plus nette et plus accessible à tous. Voilà les livres qu'il faut lire et méditer si l'on veut être *réellement* au courant du problème religieux à l'heure actuelle, au lieu de perdre son temps aux mauvaises plaisanteries anticléricales. Notre profonde admiration pour la science, la sincérité et le désintéressement de l'auteur ne nous empêcheront point, d'ailleurs, de faire nos réserves et nos critiques.

C'est œuvre non de théologien, mais d'*historien* qu'a voulu faire M. Loisy. Il le répète sans cesse : voilà ce que, de *fait,* a été l'Évangile; voilà ce que, de *fait,* il est devenu. « Entre M. Harnack et Firmin (1), il ne s'agissait pas de l'explication surnaturelle, mais des faits historiques, du fait évangélique, du fait ecclésiastique, et du rapport que l'historien perçoit entre l'un et l'autre. M. Harnack soutenait que le fait ecclésiastique est comme étranger, hétérogène, adventice au fait évangélique; Firmin a voulu montrer que les deux faits sont connexes, homogènes, intimement liés, ou plutôt qu'ils sont le même fait dans son unité durable. Tout le petit livre est dans ce simple énoncé (2). »

Et comment M. Loisy justifie-t-il cette unité et homogénéité? Par l'hypothèse de l'*évolution* déjà appliquée (avant même Darwin) aux dogmes religieux par le cardinal Newmann. Le protestant, l'incrédule, qui se plaignent de ne pas trouver l'Église dans l'Évangile, la croyance à sa propre divinité dans les paroles authentiques de Jésus, l'infaillibilité du Pape ou le culte de la Vierge dès les premiers jours de l'Église, sont des hommes qui se plaignent de ne pas voir le chêne dans le gland (3). Il y est pourtant, mais à l'état de germe presque imperceptible Loisy nous montre donc ces « germes », nous explique leur évolution en ce chêne séculaire aux branches et

(1) Pseudonyme de M. Loisy.
(2) *Autour d'un petit livre*, p. 12.
(3) *Ibid.*, p. 66.

Hosted by Google

feuilles innombrables qu'est l'Église catholique, et conclut : Vous voyez bien que, tout en donnant pleine et entière satisfaction à ma raison, puisque je pousse aussi loin que possible la critique, je demeure aussi radicalement catholique que M. Harnack est radicalement protestant !

Attitude très noble et qui le paraît davantage encore, lorsque l'on sait tout ce que Loisy a déjà souffert de cette orthodoxie à laquelle il s'attache obstinément. Mais voici, croyons-nous, ce que vont répondre, ou à peu près, les orthodoxes : Le système de M. Loisy repose sur un *parallélisme* de l'*histoire* et de la *foi* : là où l'*histoire*, dit M. Loisy, fournissait un Jésus-Messie, la *foi* a vu un Jésus-Dieu ; là où l'*histoire* fournissait un groupe d'hommes préparant leurs frères au retour du Messie sur les nuées, là *foi* a vu l'Église, sa hiérarchie, ses dogmes, et ainsi de suite (1). Ne contestons pas le *fait* et, au point de vue *historique*, reconnaissons que Loisy a pleinement raison. Nous n'en serons pas, religieusement parlant, beaucoup plus avancés, car ce qui nous préoccupe, ce n'est pas le *fait*, c'est la *valeur* du fait, ce n'est pas *que l'idéalisation* du Messie en Logos, des apôtres en Église ait eu lieu, c'est de savoir si elle est *légitime* et *doit* s'imposer à *toutes* les consciences. C'est la *foi*, nous le voulons bien, qui a opéré ces transformations, adaptations, « idéalisations », mais de quel droit et quelle est la valeur de cette *foi ?* Là est le point faible du système, car M. Loisy aura beau répondre, avec tous les fidéistes, que « la force du témoignage de la foi n'est appréciable que pour la foi même », cette théorie, condamnée au concile du Vatican, ne sera jamais acceptée par l'Eglise catholique. Ce n'est point par la *foi*, mais par l'*histoire* qu'elle entend justifier ses prétentions *exclusives*. Si les données historiques s'évanouissent, s'évanouiront aussi les *privilèges* divins. Évolution, transformation, idéalisation, tout cela est, par soi-même, insuffisant, car nous trouverions la même chose dans le bouddhisme, par exemple. La foi, d'après l'Église, ne suffit pas à justifier la foi, quand bien même on changerait cette *foi* de nom et qu'on l'appellerait la *conscience collective et permanente du christianisme vivant* (2), ce qui n'est d'ailleurs qu'expliquer *obscurum per obscurius*.

Tout cela est vrai, et pourtant, c'est Loisy qui a raison... mais pas de la manière qu'il le prétend. Loisy a raison contre l'orthodoxe, comme le fait vivant aura toujours raison contre la théorie abstraite. Oui, les dogmes (et aussi bien celui de la personnalité

(1) Cf. pour la divinité de Jésus, pages 117, 120, 155, etc.; pour l'Église, pages 160, 161, 162, 168, 169, 174, etc.; pour le dogme et les sacrements, pages 224, 227, 234, 236, 249, 256, etc.

(2) Page 59.

Hosted by Google

divine que celui de la divinité du Christ ou celui de la Conception immaculée de Marie) sont des « idéalisations » (1), des « constructions (2) », des créations de la conscience religieuse de l'homme placée dans telles et telles conditions, soumise à telles et telles influences. Mais la théorie du « germe » dont la « substance » demeure identique est une pure hypothèse, que Loisy est forcé de compléter ensuite par une autre *hypothèse* du « Christ immortel, glorifié », toujours vivant et agissant, du « Christ-Esprit », de « l'Esprit (3) » qui intervient sans cesse comme un *deus ex machinâ,* pour combler la distance entre le *fait* et le *droit,* entre l'*idéalisation* et la *légitimité* de cette transformation. Et quand nous disons que la théorie du « germe » est une hypothèse, nous l'avantageons encore, car c'est plutôt une pétition de principe ; prenons un exemple, en effet : nous aurons beau scruter et retourner dans tous les sens la notion du *Messie,* nous n'y trouverons jamais que l'idée d'un serviteur de Dieu, non d'un être qui est Dieu, celle d'une fonction et non d'une union ou d'une identité. Que l'on consulte les rabbins à ce sujet et non ceux dont la *foi* voit *a priori* dans les choses tout ce qu'elle veut y voir !

Voilà l'une au moins (4) des raisons qui ne nous permettent pas d'admettre sans réserves la belle hypothèse de M. Loisy. Aussi, lorsqu'il affirme que l'Église, qui a « construit la religion des siècles passés, réussira, par les mêmes moyens, à édifier la religion de l'avenir (5) », ne pouvons-nous le suivre. Non, les mêmes moyens ne suffiront pas, et voici pourquoi : Ces constructions, ces idéalisations, ont été l'œuvre inconsciente de l'imagination créatrice religieuse de l'humanité. L'illusion a été maintenue jusqu'á nos jours par les prétendues *preuves historiques* que, de bonne foi, fournissaient les théologiens et les apologistes; mais ces arguments ayant été démolis par la critique moderne, l'illusion est à jamais perdue; dès lors on aura beau faire et beau dire, il faut *autre chose* à l'humanité. Sans doute, au fond, ce sera toujours la même *foi*, c'est-à-dire le même sens du divin, la même imagination mystique que nous verrons à l'œuvre et nous ne songeons point à en récuser la valeur, mais les conditions ayant changé, les vieilles superstitions judaïques et chaldéennes ayant été définitivement abandonnées, sans contester, d'ailleurs, ni oublier ce qu'il y avait de bon et de beau dans les « constructions » religieuses du passé, c'est l'humanité et

(1) Page 83, Cf. page 41 : « Des souvenirs idéalisés par la foi ».
(2) Pages 149, 154.
(3) Pages 227, 229, 231, 234, 240, 243, 247, 252, 257.
(4) Nous laisssons de côté les objections d'ordre philosophique.
(5) Page 154.

Hosted by Google

ses grands devoirs sociaux que la foi de l'homme s'appliquera de plus en plus à idéaliser. Elle saura bien trouver ses rites et ses symboles.

II

C'est un très précis et très savant commentaire du quatrième Évangile que vient de publier l'abbé Loisy. En attendant qu'il y ajoute l'explication des trois premiers Évangiles, il y a joint, en guise d'échantillon, celle du sermon sur la montagne. On ne peut résumer un commentaire. Quelques indications suffisent.

Que nos lecteurs veuillent bien mettre l'un à côté de l'autre le texte de Matthieu et celui de Luc, qui tous deux nous ont conservé les divines paroles :

MATTHIEU, V, 3, etc.	LUC, VI, 20, etc.
Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que le royaume des cieux est à eux !	Bienheureux (êtes-vous), pauvres, parce que le royaume de Dieu est à vous !
Bienheureux les affligés, parce qu'ils seront consolés !	Bienheureux (vous) qui pleurez maintenant, parce que vous rirez !
Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés !	Bienheureux (vous) qui êtes maintenant affamés, parce que vous serez rassasiés !
Etc.	Etc.

Ce qui frappe de suite, c'est la différence entre les deux rédactions des paroles prononcées par Jésus. La version de Luc est réaliste : c'est la vraie pauvreté matérielle, la vraie faim physique dont il s'agit ; c'est « un programme de ce socialisme ascétique qui est resté longtemps celui de l'Église » ; la version de Matthieu est idéaliste, « adaptée aux conditions pratiques de la vie » ; il ne s'agit plus d'une révolution sociale imminente, mais d'un changement de dispositions intérieures, d'attitude morale (1), d'une pauvreté, d'une

(1) Profitons de l'occasion pour protester contre ceux qui comprennent *pauperes spiritu*, pauvres d'esprit, comme signifiant *dénués d'intelligence* ; c'est un absurde contre-sens. « Pauvres d'esprit » est une locution parallèle à « purs de cœur » du verset 8 ; l'esprit est le siège de cette pauvreté, comme le cœur de cette pureté. Les pauvres d'esprit ne sont pas des gens dépourvus d'intelligence, mais des pauvres qui ont conscience de leur misère, des humbles et des résignés. L'humilité et l'abnégation sont le fondement de la perfection chrétienne, comme l'orgueil et l'égoïsme sont le principe de la perversion morale (p. 17).

Hosted by Google

faim, d'une soif spirituelles, ce qui convient à tous les temps et à tous les lieux. C'est qu'en effet le rédacteur du premier Evangile avait l'intention d'écrire un traité complet de la justice chrétienne. Voilà pourquoi, tandis que Luc fait prononcer le discours dans une plaine (VI, 17), Matthieu le fait prononcer sur une montagne, montagne tout idéale, Sinaï de la loi nouvelle. « Le Christ, conclut Loisy, n'aurait désapprouvé ni l'une ni l'autre de ces deux tendances (p. 18). » Nous le croyons aussi, mais cet exemple est bon à noter ; il prouve que s'il faut demander aux Évangiles l'édification, la nourriture morale, on ne saurait leur attribuer l'exactitude *phonographique*, la valeur *historique* qu'on leur concédait si facilement jusqu'alors — et cela même quand il s'agit des paroles de Jésus qui passent pour sûrement authentiques.

C'est plus frappant encore si nous abordons le quatrième Évangile. Quel surprenant génie mystique écrivit, dans les environs de l'an 100, ce poème allégorique sur le Christ-Dieu? On l'ignore, comme on ignore l'auteur de l'*Imitation*. Loisy ne prétend pas le savoir, mais ce qu'il démontre admirablement, c'est que rien ne prouve que ce soit l'apôtre saint Jean et que tout prouve le contraire. Impossible, une fois encore, de résumer cette consciencieuse et délicate analyse, qui vaut précisément par l'accumulation des détails. Mais nous pouvons du moins donner un exemple.

Nous a-t-on assez ressassé — jusqu'à Bourget dans sa médiocre et partiale *Etape* ! — cet argument : Saint Irénée (mort en 202 affirme que l'apôtre saint Jean est l'auteur du quatrième Evangile, or, saint Irénée est le disciple de saint Polycarpe de Smyrne, lequel, comme Papias d'Hiérapolis, était disciple de saint Jean. Le malheur est qu'Eusèbe, dans son *Histoire ecclésiastique* (III, 39, 3-4), a rectifié la méprise d'Irénée ; il cite le texte même de Papias, où l'on voit que le Jean *l'Ancien* qu'a pu entendre Papias est bel et bien distinct de Jean *l'Apôtre* (dont d'ailleurs *aucun* texte, avant l'an 150, ne mentionne la présence à Éphèse).

La comparaison des récits et des discours du quatrième Évangile avec ceux des Synoptiques (les trois premiers Évangiles) prouve très clairement que l'auteur n'a nullement prétendu écrire une *histoire* dans le sens rigoureux que nous donnons aujourd'hui à ce nom, mais nous associer à la *vision mystique* de Jésus qu'il contemplait des yeux de la *foi*. « L'Esprit-Saint, fait-il dire à Jésus (XIV, 25), vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » Et fidèlement il obéit à ce qui est, à ses yeux, l'impulsion de l'Esprit. C'est d'après cette méthode mystique — sans aucun rapport, on le voit, avec notre méthode historique — qu'il écrivit « l'Évangile *spirituel* » (1),

(1) Clément d'Alexandrie (mort en 217) cité par Eusèbe.

Hosted by Google

où, sans abandonner toutefois, comme l'ont fait les gnostiques hérétiques, la réalité humaine de Jésus et le caractère moral de son œuvre, il brise les formes juives, traduit les idées sémitiques en langage grec, et surtout raconte le Christ idéal tel qu'il apparaît à sa conscience et doit apparaître à toute conscience pour que l'on ait en lui la vie.

Les matériaux à strictement parler historiques ne sont plus dès lors, à ses yeux, qu'une matière sans importance par elle-même; elle ne prend sa valeur qu'en entrant dans le mythe sublime qu'inconsciemment (1) (ou, si vous le voulez, sous l'influence de « l'Esprit ») construit sa foi créatrice (2). Veut-il, par exemple, nous montrer que Jésus est « la résurrection et la vie »? Il prend le thème de la résurrection de la fille de Jaïre et du jeune homme de Naïn et il construit ainsi ses personnages : « Lazare tient d'un côté à Simon le Lépreux, cet ami de Jésus, chez qui a lieu, dans les Synoptiques, le repas de l'onction (3) et de l'autre au pauvre Lazare de la parabole, celui dont Abraham a dit (4) qu'il ressusciterait inutilement pour les frères du riche : le Lazare de l'Évangile ressuscite inutilement pour les Juifs. Ayant plus ou moins identifié le Lazare de la parabole, au corps chargé d'ulcères, avec Simon le Lépreux, il a identifié la femme de l'onction avec Marie, cette amie de Jésus qui, dans Luc, écoute pieusement le Sauveur pendant que Marthe travaille. Marie devient la sœur de Lazare-Simon (aussi bien l'évangéliste commence-t-il par dire que Lazare est frère de Marie) et Marthe devient par la même occasion, sœur de Lazare. La matière de la narration se trouve ainsi constituée pour servir au développement de la vérité formulée par Jésus : « Je suis la résurrection » (pp. 657, 658).

La critique des Évangiles, en nous montrant qu'ils contiennent une histoire *idéalisée*, fournit donc une base solide à la théorie si

(1) Loisy l'admet page 660.

(2) « Il faut se représenter l'évangéliste comme un prophète chrétien, contemplant la vérité dans le symbole et ne distinguant pas nettement l'un de l'autre, parce que les deux formaient devant son regard un seul tableau vivant et harmonieux. La question qui se pose tout de suite devant le lecteur moderne, à savoir s'il s'agit d'un fait réel, n'est pas ce qui préoccupait l'auteur. Pour lui, la vérité de la narration ne consiste pas dans son rapport avec la réalité matérielle d'un fait ancien, mais dans son aptitude à représenter sensiblement une réalité spirituelle » (p. 284, à propos des « noces de Cana »). — « Le quatrième évangéliste n'est pas un historien, c'est un voyant », dit aussi J. RÉVILLE, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris, dans son bel ouvrage *Le quatrième Évangile* (1901), où il combat, lui aussi, l'origine johannique.

(3) MARC XIV, 3. Le repas, pour l'auteur du quatrième Évangile, a lieu chez Lazare (XII).

(4) Luc XVI, 31.

Hosted by Google

magistralement exposée et défendue par Loisy dans ses précédents ouvrages : le dogme est « *une vue de foi, vraie, à sa manière, pour la foi* » (1). Sans doute ; mais alors que Loisy ne s'étonne plus si l'on n'attache point, comme lui, d'importance à l'*orthodoxie* et si l'humanité, de plus en plus, s'efforce de dégager « l'unique nécessaire » en remontant du ruisseau à la source, du mythe à la merveilleuse faculté d'idéalisation, la conscience humaine, qui l'a créé.

MARCEL HÉBERT.

(1) Vraie *idéalement* et non *historiquement*. La citation est prise dans *Autour d'un petit livre*, page 224, mais c'est tout l'ouvrage qu'il faudrait citer.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

La Monnaie a donné ces jours-ci un nouvel opéra de Massenet au public bruxellois. *Sapho* n'est pas (on se souvient du roman de Daudet) une personne très recommandable, ni d'excessive jeunesse. L'opéra dont il s'agit ressemble à son héroïne; il a des séductions très réelles, très persuasives, mais il est plâtré, fardé, d'une artificialité bien composite. Moins de jaillissement que dans *Manon* et *Werther*, où la passion lance au moins des cris qui vibrent et font vibrer nos âmes; ici ce sont des accents allanguis, d'un charme savant, mais où la nature n'entre pas. Puis il y a de l'effort, parfois visible, et même de l'époumonnement.

Ce qui sauve tout cela, c'est l'art de Massenet, un art inimitable qui excelle dans les rythmes voluptueux, les phrases brisées, une façon de déconcerter et de charmer à la fois. Ajoutez-y un spectacle des yeux très affriolant, le bal masqué du premier acte, les folies de rapins et la gaîté *extra muros* du troisième, un peu d'ail de Provence et des personnages épisodiques de notre temps. Quant au sujet, qu'en dire? C'est *Louise* retournée, séductrice et non séduite, et, avec moins de grandiloquence, c'est Paris, ses attirances fatales et ses vices tentaculaires. Les héros se meuvent sur ce fond mouvementé avec des attitudes un peu lentes et pas toujours bien réglées.

L'interprétation a été, grâce surtout à Mme Bréjean-Silvère, vraiment bonne. Voix, chant et jeu excellents et une composition savante du personnage. M. Delmas a la jeunesse et la candeur du bel amoureux de Sapho et puis... il chante. Mmes Bastien et Eyreams et MM. Boyer et Cottreuil ont coopéré au succès. La mise en scène était digne de la Monnaie. R.

Les livres.

Eugène Griselle, S. J., *Bourdaloue, histoire critique de sa prédication*, d'après les notes de ses auditeurs et les témoignages contemporains, 2 vol. in-8°. — Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1901.

C'est venir un peu tard que de signaler maintenant un ouvrage qui remonte à deux ans déjà. Pourtant, quand cet ouvrage est de

Hosted by Google

ceux qui reposent sur un grand labeur et qui sont assurés de rester, en leur genre, des modèles de solide critique, il est excusable de les louer, comme il le serait de les citer à l'occasion d'autrui.

Tous ceux qui se sont occupés de la prédication au XVIIe siècle connaissent les beaux travaux de M. Lebarq sur les sermons de Bossuet. M. Griselle a entrepris la même œuvre sur les sermons de Bourdaloue; mais il y a entre eux cette différence que les sources d'information, abondantes pour l'évêque de Meaux, sont maigres et intermittentes pour le célèbre jésuite, qui fut son rival d'éloquence; alors que nous possédons les brouillons du premier, nous n'avons plus les autographes du second, et l'édition officielle qu'en a donnée le P. Bretonneau est loin de servir le dessein d'un critique, se proposant de reconstituer, de dater et de *situer* les sermons de Bourdaloue. C'est dire que M. Griselle a eu la partie dure. Grâce à des copies contemporaines, longtemps trop dédaignées, à quelques textes datés avec certitude, aux témoignages épars dans les journaux, les mémoires et les correspondances, il a pu compléter et rectifier ce qui avait été dit avant lui, de telle sorte que nous lui devons au moins autant de gré, et même davantage, qu'à tous ses prédécesseurs réunis, MM. Anatole Feugère, Blampignon, Lauras, etc. Son livre comprend deux parties, l'une consacrée à la critique des sources et de l'édition officielle, l'autre (la plus développée), à la chronologie des sermons, qu'il a essayé de rétablir année par année et, pour ainsi dire, jour par jour, sans négliger d'ailleurs les autres emplois de l'activité pastorale du Père. Chemin faisant, l'auteur discute la valeur des divers documents dont il use et l'emploi, souvent arbitraire, qu'on en a fait; il a tiré, notamment, un parti remarquable des gazettes du temps, et ce n'est pas peu dire; peut-on se gendarmer contre lui s'il a parfois attaché trop de prix à des minuties et cédé au désir de grossir un peu les faits se rapportant à son sujet? Dans sa thèse latine, il a étudié les détails non moins minutieux des fonctions ecclésiastiques exercées surtout à Meaux par Bossuet et ajouté ainsi sa contribution à l'histoire, déjà si abondamment pourvue, du célèbre évêque.

M. W.

Léopold Courouble, *Images d'outre-mer*. Un vol. in-12, Bruxelles, Lacomblez.

M. Courouble a, on le sait, deux manières; il se dédouble avec une étonnante aisance. Tantôt, embusqué dans quelque carrefour du vieux Bruxelles, il s'amuse à dessiner, avec une légère poussée caricaturale, des figures bien vivantes, ayant gardé les façons, les

Hosted by Google

traits, la démarche et jusqu'à l'accent du terroir; tantôt l'humoriste prend son vol vers des régions lointaines : il nous révèle un sens et un goût de l'exotisme, difficilement conciliables avec sa *musardie* coutumière; Henri Monnier endosse la tunique à boutons d'or et coiffe le képi gallonné de Pierre Loti. Et voilà comment, avec les *Cadets du Brabant*, sont sorties de presse ces *Images*, gracieuses, légères, fuyantes, à peine estompées de brume, comme une caravelle du passé sur l'Océan. Ses esquisses réunies ici ne sont en soi que peu de chose. Elles valent par la légèreté du toucher, l'émotion contenue, une langue alerte et pas plus belge que cela. On les lira sans effort ni ennui. W.

*

Paul Bourget, *L'eau profonde*. Un vol. — Paris, Plon-Nourrit et Cie.

Malheureuse en ménage et ayant une fortune insuffisante pour ses goûts, la baronne de la Node est jalouse de sa cousine, la marquise de Chaligny, qui a tous les bonheurs et qui les mérite par son inépuisable bonté. Pour satisfaire sa haine elle devient la maîtresse du marquis. Ce petit drame parisien se complique d'une aventure des plus mystérieuses et des plus pathétiques, où Mme de Chaligny déploie une générosité qui assurera son triomphe. « Les eaux tranquilles coulent profondes », dit un proverbe anglais qui a fourni le titre de cette tragédie de salon très attachante et en caractérise bien l'héroïne.

L'eau profonde est suivie de six nouvelles d'une pénétrante mélancolie, *Les pas dans les pas*. L'auteur y analyse les drames intimes que suscite le sort « quand il nous force à mettre de nouveau nos pas dans nos pas » en nous ramenant sur les routes de notre passé.

Hosted by Google

L'ÉGLISE ET L'EMPIRE EN FRANCE

AU DÉBUT DU XIXe SIÈCLE

PIE VII ET NAPOLÉON (1).

La période de 1810 à 1813 marque le point culminant de la lutte entre la papauté et le premier Empire : c'est dans ces années que les questions en litige apparaissent dans toute leur gravité et que les essais de solution pénètrent fréquemment au cœur du problème. A aucune époque, peut-être, l'Église n'avait paru plus faible ni désarmée : Pie VII, séquestré à Savone et privé de toute assistance, gardait une attitude pleine de dignité et de constance, mais il était troublé, maladif, fasciné par son redoutable adversaire et subissait aisément des impressions opposées. L'épiscopat italien et français était divisé, pauvre en hommes de science ou de caractère ; il réussissait mal à concilier ses scrupules religieux avec la crainte que lui inspirait un maître redouté. Napoléon seul avait

(1) Cette étude posthume d'Émile Banning, écrite en 1885, était destinée à former la troisième partie d'un travail, qui a paru dans l'*Écho du Parlement*, sur le concordat de 1801, d'après les documents publiés par le P. Theiner. Bien qu'elle concerne des événements qui remontent à un siècle, elle présente un intérêt d'actualité, et on en remarquera particulièrement la conclusion, où se retrouvent les vues élevées de l'auteur des *Réflexions morales et politiques*.

ERN. G.

Hosted by Google

conservé le sentiment de sa toute-puissance. Pas plus que lui, personne en Europe ne prévoyait à cette heure la chute possible de son trône (1). Les journées épiques d'Austerlitz et d'Iéna étaient loin sans doute; mais la campagne de 1809 n'avait pas ébranlé son prestige, et le mariage autrichien semblait avoir ajouté à son pouvoir une garantie de durée. L'Espagne ne l'inquiétait pas encore; la Russie ne menaçait pas d'une rupture prochaine. Le moment paraissait propice pour trancher le conflit ecclésiastique, briser les dernières résistances du clergé et de son chef et fixer les rapports des deux autorités sur des bases immuables.

Dans une lettre écrite de Schœnbrunn, le 15 septembre 1809, au lendemain de l'enlèvement de Pie VII, Napoléon mandait au ministre de la police : « J'ai déjà donné l'ordre que tous les généraux d'ordre et les cardinaux qui n'ont pas d'évêché ou qui n'y résident pas, soit italiens, soit toscans, soit piémontais, se rendissent à Paris, et probablement je finirai tout cela en y faisant venir le pape lui même, que je placerai aux environs de Paris. Il est juste qu'il soit à la tête de la chrétienté; cela fera une nouveauté les premiers mois, mais qui finira bien vite. » Sous la forme dédaigneuse et hautaine qui lui était devenue habituelle, avec cette absence complète du sens des choses morales qui caractérise désormais tous ses actes, Napoléon avait tracé dans ces lignes la pensée finale de sa politique. La première partie du programme avait aisément reçu son exécution; il n'en fut pas de même de la seconde, dont la poursuite révèle des hésitations étonnantes et des contradictions perpétuelles.

Le conflit religieux s'était concentré dans la question de l'institution canonique. Pie VII, dépossédé de ses États et séparé de ses cardinaux, refusait les brefs d'in-

(1) Suivant M. Thiers, Pie VII aurait eu dès 1810 le pressentiment de la chute prochaine de Napoléon; mais il ne fonde sur aucune preuve cette assertion, qui se concilie mal avec le ton des lettres adressées à cette époque à l'empereur par le pape.

Hosted by Google

stitution et interdisait aux évêques nommés de prendre possession de leurs sièges. Le recrutement du clergé fut arrêté ; en Allemagne, sur vingt-quatre sièges, huit seulement avaient encore des titulaires ; en France et dans le royaume d'Italie, vingt-sept évêchés étaient vacants. L'arme employée par le pape était-elle légitime? Était-il juste que les intérêts spirituels des fidèles fussent subordonnés à des considérations d'ordre temporel? Pie VII, dans la simplicité et la droiture de sa conscience, sentait le poids de l'objection, mais il se croyait lié par ses serments. Dans le clergé français, parmi l'épiscopat surtout, il existait à cet égard un courant d'opinion favorable aux prétentions de l'autorité civile. C'est sans doute cette circonstance qui porta Napoléon à soumettre, en 1809, le différend à l'examen d'une commission ecclésiastique. Cette commission, où siégèrent l'archevêque de Tours (M. de Barral), les évêques de Nantes (M. Duvoisin), de Trèves, d'Évreux et de Verceil, les abbés Émery et Fontana, décida, contrairement à l'avis de ces deux derniers membres, 1° que l'institution canonique pouvait, *en cas d'inexécution du concordat par le saint-siège,* être donnée par le métropolitain ou le plus ancien suffragant, sans le concours du pape, *en vertu d'une déclaration préalable en ce sens d'un concile national;* 2° que les bulles d'excommunication lancées en représailles de la confiscation des États de l'Église étaient nulles et ne pouvaient lier les consciences.

Cette déclaration prise en elle-même, dégagée des circonstances de temps et de lieux, car il était évident qu'on ne pouvait opposer à Pie VII captif et privé de toutes relations avec les diocèses, l'inexécution du concordat, était néanmoins grave. Elle allait bien au delà des fameuses maximes de 1682, rédigées, dit-on, par Bossuet, et que J. de Maistre qualifiait de pur calvinisme. C'était bien plus que la séparation de l'Église et de l'État, plus que l'indépendance du pouvoir civil, plus que la subordination du pape au concile œcuménique, puisqu'un

Hosted by Google

concile national même aurait été investi du droit de contrôler l'usage que le saint-siège faisait de ses pouvoirs. Pourtant cette déclaration, malgré l'autorité qui s'attachait aux noms de MM. de Barral et Duvoisin, fut peu remarquée. La grande majorité des évêques n'était pas disposée à aller si loin, et Napoléon, de son côté, a dû trouver que le jugement de sa commission impliquait encore trop de restrictions et de réserves. La pensée lui vint à ce moment de trancher souverainement la difficulté par une loi : saint Louis et Charles VII avaient agi de la sorte, mais la *Pragmatique* de 1265, comme celle de 1439, s'appuyait sur le concours unanime du clergé, du parlement, de la noblesse. Les temps avaient bien changé.

Le conseil d'État arrêta l'empereur par ses remontrances sur cette pente dangereuse, mais sans pouvoir lui fournir une autre issue. Cependant la querelle s'envenimait en se prolongeant. Les actes de violence et d'arbitraire se multipliaient et répandaient la terreur au sein du clergé. L'adresse extorquée aux chanoines de Paris et déclarant que de tout temps les chapitres ont transmis aux évêques nommés la plénitude des pouvoirs épiscopaux, ne suffisait guère, malgré l'acquiescement presque universel des chapitres de France et d'Italie, à résoudre la difficulté. L'esprit de Napoléon, aux prises avec des obstacles qu'il n'était guère préparé à apprécier, s'embarrassait à chaque pas et cherchait la solution dans des voies contradictoires. Lui qui réclamait de tous les membres du clergé la même soumission passive qu'il avait imposée à ses fonctionnaires civils et militaires, avait des velléités de restaurer les mœurs et les institutions primitives de l'Église; il accusait la papauté d'avoir usurpé les droits des évêques et ne songeait à limiter la première que pour dominer plus sûrement les seconds. Mis en demeure d'opter entre deux maîtres, l'épiscopat se dérobait, évitait de rompre avec l'un comme l'autre, mais son choix au fond ne pouvait être douteux. Le concile, dont la tenue paraît alors arrêtée dans les desseins de l'empe-

Hosted by Google

reur, dont il avait lui-même rédigé la lettre de convocation, allait s'ouvrir sous de fâcheux auspices et risquait de revêtir dès le début l'aspect d'un expédient.

Napoléon cependant avait trop de clairvoyance pour ne pas s'apercevoir des périls qu'impliquait la réunion à Paris d'une nombreuse assemblée ecclésiastique. Aussi, tout en affectant un parti pris à cet égard, le voit-on recourir à une nouvelle tentative qui, suivant le résultat qu'il en obtiendrait, devait ou servir de préface au concile ou le rendre inutile en ménageant un compromis direct avec Pie VII. La commission ecclésiastique de 1809 se réunit de nouveau; l'abbé de Pradt, nommé alors archevêque de Malines, y remplaçait, en 1811, l'évêque décédé de Verceil. La commission ne revint pas sur ses déclarations antérieures; au contraire, elle les accentua. Tout en protestant de son inviolable attachement au pape comme à l'autorité centrale, elle proposa, en cas d'inexécution du concordat par le saint-siège, de compléter cet acte par une clause additionnelle portant que le souverain pontife *devrait* donner l'institution canonique dans un délai déterminé, faute de quoi il y serait procédé par un concile provincial (1). Si Pie VII se refusait à souscrire à une disposition de cette nature, il y aurait lieu de convoquer un concile national qui rétablirait pour l'installation des évêques les règles de la Pragmatique sanction, c'est-à-dire l'institution par le métropolitain ou le plus ancien des suffragants (2).

La commission avait répondu cette fois aux vues de l'empereur; sa décision impliquait une nouvelle négociation avec le pape et, en cas d'échec, la convocation d'un concile. Ce fut, en effet, la marche suivie. Quatre évêques,

(1) C'était la procédure originelle de l'Église, maintenue jusqu'au XIIIe siècle; les élections se faisaient par le clergé et les fidèles. L'institution ou la confirmation était donnée par le métropolitain, assisté de tous ses suffragants. Voir FLEURY, *Institution au droit ecclésiastique*, t. Ier, p. 10.

(2) L'élection des évêques par les chapitres aurait été la conséquence de cette mesure; il est fort douteux que Napoléon ait songé à la rétablir.

Hosted by Google

dont trois français et un italien, se rendirent à Savone. Ils avaient une mission ostensible, moitié suppliante, moitié comminatoire, de dix-neuf prélats déjà réunis à Paris; mais, d'un autre côté, ils emportaient des instructions secrètes et précises qui, si Pie VII se montrait disposé à traiter, devaient transformer les députés des évêques en députés de l'empereur. C'est un signe caractéristique de l'état des esprits à cette époque que de voir des prélats distingués, comme MM. Duvoisin et de Barral, accepter une situation aussi équivoque. L'intervention continuelle de M. de Chabrol, le préfet de Montenotte, dont M. d'Haussonville a le premier fait connaître la correspondance avec le ministre des cultes, la pression organisée par cet agent sur le pape, la corruption exercée même sur son médecin, le seul confident qu'on lui eût laissé, tout cela prête à cette négociation un caractère aussi peu honorable pour celui qui en avait tracé le plan que pour ceux qui s'en firent les exécuteurs.

Ce plan était vaste et compliqué. Il s'agissait d'obtenir du pape soit une transaction générale qui l'eût rendu le sujet et l'auxiliaire de l'empereur — dans ce cas, on concédait son retour à Rome —, ou un arrangement moins étendu, sans lien de subordination politique, avec résidence à Avignon, sous la condition de la stricte observation des quatre règles de 1682. A cette transaction générale se fût rattaché un compromis particulier concernant l'institution canonique, que le pape s'engageait à donner toujours dans un délai fixé, sinon il y serait simplement procédé par un autre évêque.

La négociation fut naturellement lente et laborieuse. D'après M. Thiers, les trois prélats français que Napoléon avait spécialement chargés de poursuivre son but, se seraient présentés devant Pie VII pleins de respect, le front incliné, plus incliné que si le pape eût été sur son trône. Le récit de M. d'Haussonville, directement fondé sur leur correspondance, donne une autre impression de leur attitude. Des formes courtoises, empreintes de défé-

Hosted by Google

rence, ont pu tempérer leur langage sans lui rien enlever de ce qu'il eut de pressant dans l'argumentation, d'excessif dans ses exigences. Pie VII, peu épris de sa souveraineté temporelle, ne se croyait néanmoins pas le droit d'aliéner le patrimoine de l'Église; il obéissait à une antique tradition de Rome en le défendant par des armes spirituelles. Sa résistance sur ce terrain fut longue et obstinée; les députés avaient échoué dans leurs assauts réitérés et ils allaient partir, quand brusquement le pape se ravisa et donna son adhésion morale, non sa signature, à une note rédigée par eux et tranchant la question de l'institution canonique, mais celle-là seulement, dans le sens imposé par Napoléon (1). Le souverain pontife s'engageait à expédier dans les six mois les bulles d'institution aux titulaires nommés par l'empereur, et, si ce délai était dépassé pour d'autres raisons que l'indignité personnelle des candidats, le métropolitain ou, à son défaut, le plus ancien évêque de la province procéderait en son nom à l'institution. L'application de cette règle aux sièges des anciens États pontificaux n'était formellement ni stipulée ni réservée.

Quel motif avait déterminé ce revirement soudain? Il est établi aujourd'hui que sous l'empire d'une véritable obsession exercée par M. de Chabrol, Pie VII, destitué de tout appui, livré à toutes ses incertitudes, était tombé dans une surexcitation telle que le préfet de Montenotte la qualifie un moment d'aliénation mentale. M. d'Haussonville accepte cette version et en déduit toutes les conséquences. N'est-ce pas forcer le sens des termes? Les actes de Pie VII et son langage immédiatement avant comme après son adhésion, protestent contre toute hypothèse de démence, même momentanée; mais il a évidemment fléchi sous une pression excessive et prolongée qui a pu restreindre notablement son libre arbitre. Intelligence vive et claire, mais nature impressionnable et mobile, le pape

(1) La note est jointe à un rapport fait par l'archevêque de Tours au concile dans sa séance du 27 juillet 1811. M. d'Haussonville a reproduit ce document. *L'Église romaine et le premier Empire*, t. IV, p. 422.

Hosted by Google

avait connu déjà et devait connaître encore de semblables fluctuations. Quelle que fût la portée de la concession qu'il avait faite, il a pu la regretter et considérer son adhésion comme surprise. C'est ce qu'il fit en effet; vingt-quatre heures après, le saint-père revenait sur sa décision et avec une véhémence telle que Napoléon n'osa d'abord faire aucun usage d'un document d'ailleurs dépourvu de tout caractère d'authenticité.

Le concile restait désormais la suprême ressource; mais il ne convenait ni à l'orgueil ni à la politique de Napoléon, en y recourant, de reconnaître que son gouvernement était acculé à une impasse. Dès le début, par habitude autant que par système, il prenait l'offensive, uniquement préoccupé de frapper les esprits, de faire plier les volontés. Le 16 juin, il ouvrait en personne le corps législatif et justifiait, en termes injurieux pour la papauté, l'incorporation des États romains. Le lendemain, le concile se réunissait à Notre-Dame au milieu de l'abstention, de l'indifférence apparente des pouvoirs publics. L'assemblée comprenait presque tout l'épiscopat de France et un tiers des évêques italiens; il y siégea quatre-vingt-quinze prélats, dont six cardinaux, huit archevêques et quatre-vingt-un évêques. Imposant par le nombre de ses membres, le concile le parut moins par l'autorité de leur caractère ou la fermeté de leurs convictions. La plupart des pères étaient des hommes instruits et respectables, qui ne méritent pas toutes les objurgations dont les ont criblés depuis, sur la foi de relations partiales, certains écrivains ecclésiastiques. Les contemporains trouvèrent, même en face de l'adulation générale, leur attitude digne et fière; on alla jusqu'à dire que cette assemblée de prêtres deviendrait, si l'on n'y prenait garde, les *États généraux* de l'empire. La vérité est entre ces deux appréciations. Le concile fut tour à tour courageux et servile, et, chose étonnante, il fut à la fois l'un et l'autre vis-à-vis du pape comme vis-à-vis de l'empereur. La captivité de Pie VII, la dispersion du sacré-collège, la suppression du pouvoir temporel, la rupture matérielle de

Hosted by Google

leurs rapports avec le saint-siège, les violences et les persécutions exercées dans un grand nombre de diocèses, troublaient, inquiétaient la conscience des évêques; ils étaient fermement résolus à rester unis à la papauté; aucun d'entre eux ne se fût prêté à un schisme; mais en même temps ils subissaient le redoutable ascendant de l'empereur, ils le craignaient au point de faire leur testament en partant pour Paris; ils se souvenaient aussi, sauf de rares exceptions, des traditions gallicanes et ne contestaient pas les droits légitimes de l'autorité civile dans la formation de la hiérarchie sacerdotale. Un gouvernement prudent, habile, capable de comprendre et de diriger les courants multiples qui agitaient l'assemblée, aurait pu y trouver des ressources imprévues et peut-être des solutions considérables; mais il y avait longtemps que la sagesse et la prévoyance avaient cessé de conduire la politique impériale.

Dès sa séance d'ouverture, le concile, livré à lui-même, entraîné et dominé par des considérations religieuses, prit une mesure qui, en le liant irrévocablement envers le saint-siège, ruina d'emblée tous les projets de Napoléon. L'évêque de Troyes, M. de Boulogne, avait été chargé de prononcer le sermon inaugural. Quoiqu'il ne fût lui-même rien moins qu'hostile à l'empire, il traduisit le sentiment général en terminant son discours par une chaleureuse profession d'immuable attachement au pontife romain. Tous les prélats, le cardinal Fesch en tête, s'associèrent aussitôt à cette manifestation en prêtant au pape un serment solennel de fidélité et d'obéissance. Le concile s'interdisait donc de rien régler sans le consentement de Pie VII. C'était comme la réponse à la sortie intempestive qui avait eu lieu la veille au corps législatif.

Napoléon, surpris et d'autant plus irrité, prescrivit le silence sur l'incident; il résolut de prendre lui-même la direction des débats et se fit désormais représenter au concile par le ministre des cultes de l'empire et celui du royaume d'Italie. Ces dignitaires y parurent avec un message destiné à exercer sur la marche ultérieure des déli-

Hosted by Google

bérations une influence décisive. Ce document, dont M. Thiers attribue la rédaction à Daunou, mais qui trahit partout, dans le fond comme dans la forme, la pensée du maître, contenait des éléments multiples et de valeur fort inégale. L'analyse qu'en fait M. d'Haussonville doit être acceptée avec réserve; elle n'en rend pas plus exactement l'esprit que les termes (1). Plus de la moitié du message était de la polémique pure : c'était un réquisitoire violent, souvent injuste, toujours inopportun contre le saint-siège en général et Pie VII en particulier. Devant une réunion d'évêques, qui venaient de protester publiquement de leur soumission envers Rome, ce langage était aussi malhabile que blessant. Mais la fin de l'allocution impériale avait une tout autre portée; elle tendait à opposer l'épiscopat à la papauté; elle rappelait aux prélats leur mission, leurs prérogatives, leur indépendance au sein de l'Église primitive, même dans celle du moyen âge; elle montrait le saint-siège constamment attaché à amoindrir les évêques au profit de son omnipotence et les engageait à ressaisir leurs droits propres en leur offrant l'appui du pouvoir séculier. Le message ne poussait pas au schisme; il n'éliminait pas la papauté de la constitution de l'Église de France, mais il contenait la formule d'une Église nationale, sinon autonome. « Sa Majesté, disait-on, reconnaît le pape comme le chef de l'Église, comme le premier des évêques, comme le centre d'unité; mais elle ne le reconnaîtra jamais comme évêque *universel*. Elle ne lui reconnaît pas le droit de destituer ou de chasser les évêques de leurs églises, encore moins le pouvoir d'anéantir dans un pays l'épiscopat, dont l'existence est aussi nécessaire à la religion que la papauté même. »

Aux conciles de Constance, de Bâle, de Trente même,

(1) La *Correspondance de Napoléon*, t. XXII, p. 301, contient un canevas, évidemment dicté par l'empereur, destiné à servir de base au message. Ce texte, particulièrement dur et agressif, a été suivi par M. d'Haussonville; mais il diffère notablement du discours prononcé par M. Bigot de Préameneu qui figure à l'Appendice, t. IV, p. 410.

Hosted by Google

de telles paroles eussent pu soulever des échos; à Paris, en 1811, elles tombaient dans le vide. Au sein d'une société sceptique, avec des assemblées asservies, en face d'un gouvernement tyrannique aux abois et d'un pontife qu'une dure captivité entourait d'une auréole, comment des évêques, dressés par éducation et par habitude à toutes les soumissions, auraient-ils pu se saisir d'un tel rôle, s'ériger en juges et médiateurs entre Napoléon et Pie VII? Dans une de ces véhémentes apostrophes qui lui étaient familières, l'empereur devait s'écrier bientôt : « J'ai voulu faire de vous des princes de l'Église; c'est à vous de voir si vous n'en serez désormais que les bedeaux. » La pensée était juste, mais le reproche ne l'était pas. Quelle indépendance, quelle initiative pouvait-on attendre d'un clergé frappé sans cesse dans son chef comme dans ses membres et chez lequel la terreur du pouvoir ne trouvait d'autre contrepoids que la terreur religieuse?

Le message avait posé une question politique et une question dogmatique : le concile eut à répondre à la première par une adresse, à la seconde par un décret.

L'adresse réclamée du concile devait être la contre-partie du serment prêté à Pie VII. Napoléon voulut qu'elle fût non seulement un hommage à sa personne, mais une adhésion formelle à sa politique et une protestation explicite contre la bulle d'excommunication. Le projet, rédigé sous ses yeux, par l'évêque de Nantes, souleva dans la commission comme dans l'assemblée générale la plus vive opposition. Ce fut surtout le passage relatif à l'excommunication qui fit éclater l'orage et donna lieu aux propos les plus acerbes. « Toute censure de l'Église ou de ses ministres prononcée pour affaires temporelles est, *ipso facto*, nulle et de nul effet. » C'est une conséquence des maximes de 1682, disaient les prélats gallicans; c'est une infraction aux canons du concile de Trente, répliquaient les ultramontains. A la tête de ces derniers s'étaient mis l'archevêque de Bordeaux, l'évêque de Gand (M. de Broglie) et les cardinaux italiens. La majorité exigea la suppression de ce para-

Hosted by Google

graphe. Quand l'adresse modifiée, atténuée dans tous les sens, sortit de ces tumultueux débats, elle était devenue si vague, si incolore, que l'empereur refusa de la recevoir. Renonçant à obtenir du concile une satisfaction personnelle, il le renvoya à la question dogmatique et lui donna huit jours pour la résoudre.

L'institution canonique reparaissait ainsi au premier plan : la trancher était la vraie mission, la raison d'être du concile.

« L'objet unique et exclusif du concile de 1811, a dit l'abbé de Pradt, l'un des confidents de la pensée impériale, était de régulariser l'ordre de l'institution canonique et de pourvoir à ce que désormais elle ne pût être arrêtée par aucune autre cause que les empêchements opposés par le pape aux impétrants. La question élevée entre le pape et les princes était là tout entière (1). » Cette définition rigoureusement exacte assigne au débat sa vraie portée. Il eût été d'un haut intérêt de voir le concile aborder directement la difficulté en elle-même et la traiter sur le terrain des principes, abstraction faite des circonstances de temps et de lieux. La commission ecclésiastique de 1809 et de 1811 avait pris cette voie et s'était montrée favorable, non sans réserves, il est vrai, aux prétentions de l'autorité civile, en reconnaissant aux églises métropolitaines le droit, dans certaines limites, de pourvoir par elles-mêmes à leur continuité. Mais la papauté était entrée à cet égard en possession d'une prérogative de fait, et Pie VII, lors même qu'à bout de résistance, il en avait consenti une espèce de partage, avait néanmoins voulu que l'institution eût toujours lieu en son nom. Où était ici le droit? Quelle était la limite des pouvoirs respectifs du pape, du souverain, de l'église locale? C'est le problème que formulait Napoléon, que le concile refusait d'examiner par des fins de non-recevoir auxquelles M. d'Haussonville se rallie, non sans en sentir le côté faible.

(1) *Les quatre concordats*, t. II, p. 479.

Hosted by Google

« Quoique contraire aux traditions catholiques, écrit-il, elle (la théorie soutenue au nom de l'empereur) *eût peut-être été justifiable suivant la raison* si le saint-père avait refusé l'institution canonique aux évêques, et s'était servi de ce refus comme d'une arme pour recouvrer la couronne temporelle dont il avait été dépossédé. En réalité, la question ne se posa pas ainsi entre Pie VII et Napoléon. Jamais le pape, pendant qu'il était prisonnier à Savone, jamais ses plus chauds défenseurs durant la tenue du concile, ne professèrent la doctrine de la nécessité du pouvoir temporel des papes. Sur ce sujet, par un tacite accord, le silence le plus absolu fut gardé de part et d'autre. Pie VII se bornait à déclarer que, dépourvu de ses conseillers naturels, les membres du sacré-collège, privé de communications avec le clergé de France et de toute espèce de moyens d'information sur l'aptitude des sujets proposés, il ne se sentait pas en état de leur donner, avec une suffisante sûreté de conscience, l'institution canonique. Au refus ainsi motivé du pape, il n'y avait rien à répondre. » C'était vrai pour le cas d'application qui se présentait, mais le débat s'était agrandi et généralisé. Il était maintenant porté sur le terrain dogmatique. Il n'était pas possible de méconnaître que le conflit religieux avait pris sa source dans un conflit politique et que les refus d'institution avaient précédé la captivité du pape et la désorganisation du gouvernement ecclésiastique (1). Une règle de droit positif, une définition de principe aurait fourni à la négociation avec le saint-siège une base certaine. Quelque abus qu'en eût pu faire le despotisme césarien, pour d'autres temps et d'autres hommes une solution équitable aurait pu avoir son prix et servir les intérêts de l'Église comme ceux de l'État.

Le concile avait librement composé la commission du message; elle comptait onze membres, à savoir : trois

(1) En Italie, dès 1806. Voir D'HAUSSONVILLE, *L'Église romaine et le premier Empire*, t. II, p. 345-348.

Hosted by Google

cardinaux, deux archevêques et six évêques. Les archevêques de Tours et de Bordeaux, les évêques de Nantes et de Gand y représentaient les points de vue contraires. M. Duvoisin, d'accord avec l'empereur, fournit en ces termes la base de la discussion : « Le concordat étant aboli, le concile se croit-il compétent pour prononcer sur la matière de l'institution canonique, *sans l'intervention du pape?* » Si la réponse était affirmative, les pères auraient sollicité le rétablissement du concordat moyennant une clause additionnelle destinée à prévenir tout refus arbitraire d'institution par le saint-siège. Il s'en serait suivi une négociation directe entre le concile et le pape; si ce dernier cédait, la question était réglée; s'il résistait, l'institution aurait été donnée par le métropolitain, en vertu du décret du concile, mais à titre provisoire, en attendant la décision d'un concile œcuménique. C'était le programme de la première négociation de Savone, mais avec une concession de plus, puisque le règlement demeurait provisoire et devait être revisé par un concile universel.

Les délibérations au sein de la commission furent longues et orageuses; elles se heurtaient à un obstacle créé par le concile lui-même, qui, dès son début, s'était interdit par serment de rien faire si ce n'est d'accord avec le souverain pontife. De là les demandes réitérées de pouvoir communiquer avec Pie VII et lui envoyer des députés; mais après ce qui s'était passé à Savone, Napoléon ne pouvait accueillir ce vœu et en ajournait la réalisation après l'émission du décret. Mise en demeure, la commission se déclara incompétente par 8 voix contre 3. Acculé à une impasse, mais averti à ce moment même par M. de Chabrol que Pie VII, plus calme, semblait éprouver moins de répugnance à confirmer ses concessions premières, l'empereur change brusquement de système; il se décide à initier au moins partiellement le concile au secret de la négociation de Savone. Avec une lucidité et une précision étonnantes, il improvise un projet de décret

Hosted by Google

conforme à ses vues et énonçant dans ses considérants que le pape, « entrant dans les besoins de l'Église », y avait donné son assentiment. La manœuvre était hardie et d'une loyauté douteuse ; mais elle eut l'effet d'un coup de théâtre. La commission, rassurée par la mention du consentement du pape, cessa son opposition ; à l'exception de deux de ses membres, elle accepta le décret. Mais à peine avaient-ils cédé, que certains évêques éprouvèrent des doutes, des remords même. Quelle était la concession faite par le pape? Où en était l'acte? Pourquoi mentionnait-on si tard un arrangement qui, connu plus tôt, aurait prévenu toutes les difficultés? Il n'était guère possible de répondre à ces questions. Dès le lendemain, cinq évêques se rétractaient solennellement ; quatre seulement persistaient dans leur sentiment. L'irritation, la déception avaient aigri au plus haut point les débats. « Vous répondrez de tous les maux futurs de l'Église, disait l'archevêque de Tours à l'évêque de Gand, et je vous cite au jugement de Dieu. — Je vous y attends vous-même, répliquait M. de Broglie. »

Napoléon, surpris, eut un moment d'hésitation ; mais bientôt la passion prit le dessus. Le 11 juillet, il prononçait la dissolution du concile et faisait arrêter trois des principaux opposants, les évêques de Troyes, de Gand et de Tournai. Ce même jour, le préfet de Montenotte rendait compte d'un entretien qu'il venait d'avoir avec le pape, dont il avait su habilement circonvenir l'esprit. Il avait dit à Pie VII que le concile réuni à Paris « marchait d'accord avec l'opinion générale et avec le désir de Sa Majesté, qui se montrait satisfaite du zèle et de la conduite de son clergé. » Le pape, qui n'en savait pas davantage, répondait qu'il attendrait les propositions du concile et se prêterait volontiers à un accommodement ; il ne repoussait plus absolument les clauses qu'il avait acceptées naguère. Napoléon prit aussitôt son parti : il fit retenir à Paris les évêques qui ne l'avaient pas encore quitté et ordonna à ses ministres de les voir individuellement et d'obtenir, par la

Hosted by Google

persuasion ou la crainte, leur adhésion séparée au décret. Terrifiés par le sort de leurs collègues, redoutant tout pour eux-mêmes, informés des dispositions conciliantes du pape, ils cédèrent presque tous. Le 5 août, le concile était assemblé de nouveau; quatre-vingt-quatre prélats y siégeaient (1). C'est alors seulement que l'archevêque de Tours fut autorisé à rendre compte de sa mission à Savone; il présenta dans son rapport, de bonne foi sans doute, comme acquise la transaction intervenue à ce moment, mais révoquée depuis à son insu. Le décret fut voté aussitôt à la presque unanimité : il n'y eut que treize opposants. Ce décret portait que le concile était compétent pour statuer sur l'institution canonique, si le pape refusait de la conférer. Il lui était accordé à cette fin un délai de six mois; passé ce terme, l'institution serait donnée par le métropolitain ou le plus ancien évêque suffragant. L'approbation du saint-siège était réservée.

C'était une capitulation; l'inconséquence du concile était flagrante, sa versatilité excédait toute mesure. M. d'Haussonville, malgré la modération habituelle de ses idées comme de son langage, laisse échapper les expressions les plus amères à l'aspect d'un tel abaissement. Déjà l'on avait vu un prêtre belge, M. le chanoine de Smet, qualifier d'hypocrites et de lâches la presque totalité des évêques français, une fraction considérable de prélats italiens, à l'occasion de la lettre que les quatre-vingt-quatre pères réunis le 5 août écrivirent au souverain pontife pour lui soumettre leur décision. On ne saurait accueillir de telles appréciations sans réserves. Assurément, le concile de 1811 ne brille dans l'histoire ni par la supériorité des lumières ni par la hauteur des caractères; cependant il est juste de reconnaître que, placé dans son milieu, jugé comparativement à d'autres assemblées de l'époque, il ne paraît dépourvu à certaines heures cri-

(1) D'HAUSSONVILLE, t. V, p. 2. — Au tome IV, p. 369, l'auteur est moins précis quant au nombre des prélats.

Hosted by Google

tiques ni de fermeté ni de bon sens, et que son décret final ne fut pas exclusivement une abdication de la peur au profit de la force. Les actes du concile n'ont été ni intégralement recueillis ni complètement publiés; le tableau qu'en trace M. d'Haussonville repose en grande partie sur le journal manuscrit de l'évêque de Gand, M. de Broglie; c'est une source bien suspecte. M de Broglie, après avoir servi l'empire, en était devenu l'adversaire passionné. C'était un esprit absolu et étroit, qui fut lui-même et resta toute sa vie, sous des aspects divers, un adorateur de la force; il souffrit du despotisme sans jamais comprendre ni aimer la liberté; la fin de sa carrière le peint bien. Pour faire de lui un défenseur de la liberté religieuse, il faut n'avoir jamais lu le *Jugement doctrinal*.

Le concile de 1811, parmi tous les reproches qu'on peut lui faire, n'a pas encouru celui de tendances schismatiques; il ouvrit ses débats par un serment d'obéissance envers un pape captif et persécuté ; il réserva, en se séparant, l'approbation de son décret par le saint-siège. On ne saurait donc l'accuser d'avoir voulu mettre en péril l'unité de l'Église; M. de Boulogne l'avait célébrée en termes sinon aussi majestueux, au moins aussi formels que ceux dont Bossuet s'était servi en 1682. Ces dispositions prêtent à la déclaration sur l'institution canonique une importance politique réelle. Presque tout l'épiscopat français, de nombreux prélats italiens, des cardinaux même ont pensé que l'institution canonique n'était pas une prérogative incontestable de la papauté, qu'elle comportait dans son exercice des limites positives. D'autres cardinaux allaient prochainement soutenir cette opinion ; Pie VII lui-même, qui l'avait une première fois admise, puis rétractée, devait la confirmer bientôt par un bref, pris non sans doute dans des conditions d'indépendance complète, mais au moins de liberté suffisante, puisqu'on le voit peu après refuser catégoriquement ce que sa conscience lui défend d'accorder.

Pour le règlement des rapports de l'Église et de l'État,

Hosted by Google

toujours si épineux dans les pays catholiques malgré la diversité de leur régime et de leur législation, le décret de 1811 offre une importance que les historiens de l'empire ont méconnue au même degré que ceux de la papauté. M. Thiers a blâmé la clause additionnelle du concordat comme une erreur de principe ; il a prétendu que la nomination par le souverain doit être pleinement indépendante, de même que l'institution par le pape. L'abus, dit-il, est possible de part et d'autre, mais on ne saurait l'éviter qu'en remontant au delà du concordat de François Ier et de Léon X, et dans ce cas, la nomination royale disparaîtrait avec l'institution papale, pour faire place à l'élection locale et à l'installation par le métropolitain. « C'était faire rétrograder les siècles, ajoute M. Thiers, et la raison elle-même. » Cette appréciation est plus que téméraire ; elle n'est fondée ni en droit ni en fait. M. Thiers n'a vu que la France ; il a perdu de vue que la Pragmatique y représente la tradition nationale, que le concordat de 1516 y fut plus impopulaire que celui de 1811 lui-même ; il a oublié que l'élection par le chapitre n'a pas même cessé d'exister aujourd'hui. D'autres tendances, d'autres idées, il est vrai, ont prévalu depuis et fait apparaître les concordats comme une transaction équitable, nécessaire. La théorie de la séparation des deux pouvoirs conduit de plus en plus à l'abdication de l'État entre les mains de l'Église. Dans le concile de 1870, où la papauté à pris un rôle qui ressemble par tant de côtés à celui qu'avait assumé l'empire vis-à-vis de l'assemblée du clergé de France et d'Italie, la pensée dominante a été de convertir en dogmes les prérogatives acquises du saint-siège, à lui en attribuer même de nouvelles. Mais il n'a pas suffi de renverser les termes du problème pour le résoudre. Les anciens conflits subsistent ; de nouveaux surgissent et s'aggravent partout. Si, dégagé des violences de son origine, ramené à ses vraies limites, le compromis de 1811 avait pu prendre racine dans la législation de l'Europe occidentale, si Napoléon eût encore été capable d'en poursuivre

Hosted by Google

l'application avec quelque bon sens et loyauté, la marche des idées au XIX^e^ siècle n'eût-elle pas été sensiblement différente? L'antagonisme de l'autorité civile et de l'autorité religieuse eût-il pu aboutir à cette antithèse radicale, à ce duel implacable qui contient pour tant de pays une menace perpétuelle de guerre civile? Le saint-siège aurait gardé sa primauté d'honneur et de juridiction; mais il se serait formé autour de lui des églises sinon nationales, au moins métropolitaines, des patriarchats, qui relevant à la fois de l'État et de l'Église, eussent pu leur servir de lien. La doctrine de l'épiscopat universel ne serait probablement jamais sortie du domaine des spéculations théologiques.

(*A suivre.*) ÉMILE BANNING.

Hosted by Google

LA FAIM[1]

IV

Quelle que soit la forme — maladive ou non — sous laquelle s'objective le sentiment de la faim, celui-ci, hormis de rares exceptions, se traduit par une impression tellement nette, tellement spécifique qu'elle ne saurait être confondue avec aucune autre. Mais, chose singulière, autant est distincte la perception, autant on éprouve de difficulté à en déterminer le siège.

Que la question vous soit posée et, sans grande hésitation, vous y répondrez en désignant l'estomac, ou plutôt la zone épigastrique comme le point de départ de la faim. Il se peut fort bien, vous allez comprendre pourquoi, qu'il n'y ait là qu'une illusion. Connaissant plus ou moins les étroites relations anatomiques et physiologiques unissant les voies digestives à l'acte nutritif, vous serez naturellement enclin à localiser votre perception dans l'organe qui participe tout spécialement à cet acte. Mais si l'on soumet à la même expérience des personnes inintelligentes ou dépourvues de toute culture, elles indiqueront, sans même en être bien sûres, la poitrine ou le cou; les autres placeront la main sur le milieu du sternum; d'autres encore avoueront sincèrement qu'elles ne sont pas en état de vous répondre. Il a été démontré, en tout cas, qu'une destruction complète des nerfs sensitifs de l'estomac n'empêche nullement de ressentir la faim; à tout le moins

(1) Voir la *Revue de Belgique* du 15 novembre 1903.

Hosted by Google

l'animal opéré fait-il honneur à sa pâtée comme si de rien n'était.

Le résultat est également négatif quand on associe à la précédente section celle des nerfs gustatifs. Non seulement alors les habitudes de l'animal n'en sont aucunement modifiées, mais il accepte en outre, sans la moindre répugnance, les aliments auxquels on a préalablement mélangé de la coloquinte ou toute autre substance fortement amère.

L'ablation de l'estomac, pratiquée plusieurs fois chez l'homme dans ces dernières années, ne supprime pas, elle non plus, la sensation de l'appétit.

Cependant, direz-vous, on réussit à tromper la faim rien qu'en introduisant dans la cavité gastrique des substances inertes. D'autre part, certaines altérations de la muqueuse stomacale — le catarrhe notamment — entraînent une inappétence parfois absolue. Mais cela prouve simplement une chose : le droit qu'a l'estomac de compter parmi les appareils dont la stimulation préside au réveil de l'appétit. Il ne fait, au surplus, que signifier au centre conscient, plus directement et plus opportunément peut-être que tout autre, la déficience de notre organisme. En réalité, le cerveau seul sent que nous avons faim. Cela est si vrai que le sommeil naturel, l'administration d'un narcotique, les suggestions de l'hypnose, les émotions déprimantes nous font oublier l'heure du repas.

On a vu, j'en conviens, des monstres sans cerveau téter comme des enfants à conformation normale. Seulement, suivant toute vraisemblance, le mouvement en question appartient à l'ordre des réflexes ; il n'a rien à faire avec l'aperception proprement dite de la faim. La bouche de l'anencéphale saisit l'objet qu'on lui présente comme se ferment nos yeux dès qu'une lumière trop vive vient frapper la rétine.

Reste à savoir d'où part l'excitation qui réagit ainsi sur notre être mental. Elle a sûrement son origine dans les modifications apportées à l'ensemble de notre système nerveux par un sang appauvri. La faim, d'après cela, serait une sensation *interne*, n'empruntant rien au dehors, la seule peut-être à laquelle pareil qualificatif soit strictement applicable : que l'on injecte

Hosted by Google

directement dans la circulation générale des substances nutritives prêtes à l'assimilation et l'on verra, en effet, après un court délai, s'atténuer ou disparaître le besoin de manger.

Quels sont maintenant, au point de vue objectif, les signes dont s'accompagne l'immédiate perspective d'un repas ardemment désiré?

Tout d'abord, avant même que la moindre parcelle alimentaire ait franchi le seuil des voies digestives, les glandes salivaires entrent en jeu. Un afflux de sang s'y produit d'où résulte presque instantanément une sécrétion profuse : ce qu'on exprime vulgairement en disant que l'eau vient à la bouche. Si vive est parfois la poussée en question qu'elle occasionne une véritable souffrance. Cette dernière impression, qui m'est restée comme le premier souvenir de ma vie d'enfant, je me rappelle l'avoir éprouvée à un très haut degré le jour où, convalescent d'une maladie assez longue, mourant de faim, je vis enfin — après bien des supplications et bien des larmes — une main compatissante déposer sur mon lit l'objet de mes convoitises : une tartine, une vraie tartine de pain tendre avec, ô bonheur ! beaucoup de confiture dessus.

En même temps que survient l'écoulement salivaire, les papilles de la langue subissent une turgescence active; et, chez les enfants tout au moins, cet organe exécute des mouvements instinctifs. Ainsi que l'écrivait jadis, dans un livre rempli d'observations sagaces, le plus original et le plus avisé des gastrophiles, « toutes les puissances gustatives se mettent alors sous les armes, tels des soldats qui n'attendent que le commandement pour agir ». Et ces réactions spontanées ne sont pas, comme on pourrait le croire, une démonstration vaine. A côté d'autres principes d'importance secondaire, la salive contient, en effet, un *ferment* d'une extrême énergie, capable de faire « en un clin d'œil » du vrai sucre avec de la bouillie, des pommes de terre ou du pain.

Ce n'est pas tout. Par leur contact avec la muqueuse buccale, les substances destinées à l'alimentation déterminent incontinent, dans l'estomac lui-même, un flux abondant de suc gas-

Hosted by Google

trique : la *sécrétion psychique* de Paulow, ainsi dénommée parce qu'elle naît non point d'une excitation mécanique directe, mais d'une impression consciente perçue ailleurs et dont l'action s'exerce à distance. — Aux signes physiques qui précèdent se joignent presque toujours aussi des sollicitations gustatives, des réminiscences confuses de saveurs et d'aromes.

Rien donc dans tout cela qui ne soit agréable. Mais bientôt, si nulle réponse n'est faite à ce timide appel, celui-ci prend l'allure d'une sommation brutale. Des spasmes douloureux contractent les parois de l'estomac ; l'intestin à son tour proteste par d'impatients murmures ; la tête endolorie s'emplit de vertiges ; l'activité cérébrale se déprime ; les mains tremblent, les jambes chancellent, la faiblesse musculaire devient excessive.

L'abstinence se prolongeant, les pulsations du cœur se font plus nombreuses et plus molles pendant que s'abaisse peu à peu le poids du corps. Cette réduction, toutefois, ne sera pas uniforme ; par une gradation habilement ménagée, dirait-on, elle porte en premier lieu sur les cellules graisseuses — tissu banal, quasi-indifférent — pour n'atteindre qu'ultérieurement la rate, le foie, les muscles, le sang, l'intestin et les os, respectant presque jusqu'à la fin l'intégrité des organes essentiels : le cœur et les centres nerveux.

Entretemps s'est produit un ralentissement des échanges : d'où une chute assez rapide de la température interne, laquelle parfois, dans les tout derniers jours, se traduit par une perte de 8 et même 12 degrés.

Lorsqu'enfin l'inanition va passer à sa période ultime, apparaissent des symptômes graves qui font penser aux stades avancés du typhus. Une teinte terreuse salit la pâleur du visage. Dans le creux des orbites les yeux sont sans regard, tandis qu'entre les lèvres sèches, parcheminées, aussi exsangues que celles d'un cadavre, saillissent hideusement des dents noircies, bordées d'un bourrelet saignant. Au moindre effort la respiration s'accélère, à l'encontre du cœur dont le rythme se ralentit en perdant sa régularité.

Hosted by Google

De son côté l'inertie musculaire est parvenue à sa limite extrême ; les jambes gonflées, couvertes de marbrures bleuâtres, fléchissent sous le corps amaigri, et c'est à peine si les membres du malade peuvent encore se mouvoir. Fréquemment aussi des hémorragies internes se déclarent, enlevant à l'inanitié le restant de ses forces.

La terrible épreuve touche alors à son terme. Quelques jours, quelques heures encore, et des convulsions alternant le plus souvent avec un délire furieux font enfin place à l'insensibilité du coma, à la somniation profonde qui ne connaît point de réveil.

A la déchéance physique dont vous avez vu se dérouler les phases s'ajoutent dans tous les cas une sensation poignante autant qu'indéfinissable : celle du besoin inassouvi, que surexcitent sans cesse de décevants mirages. Cette souffrance, par bonheur, n'a qu'une courte durée. Las de réclamer son dû, l'instinct finit par se résigner au silence. Aux révoltes du début succèdent une sorte d'indifférence, un calme relatif au milieu duquel la mort, sournoisement, accomplit son œuvre (1).

(1) Ce serait ici le moment, pour observer une tradition constante, de reproduire, de mentionner au moins le passage de l'*Inferno* où le spectre d'Ugolin raconte sa tragique aventure. Cependant, il faut bien le reconnaître, on y chercherait vainement une description des tourments infligés par la faim. Non sans une épique grandeur elles nous disent, ces stances célèbres, le désespoir d'un père assistant plein d'une rage impuissante au supplice des siens : mais rien de plus. Alors que le malheureux captif fait mine de se ronger les poings, ce n'est point là — il nous l'apprend lui-même — le geste d'un affamé, mais la simple expression de son angoisse mentale. A peine le dernier vers : « *Poscia più che il dolor potè il dijuno* » évoque-t-il, en un obscur aveu, l'impulsive férocité de la faim.

Et puisque j'en suis à parler de ce pathétique épisode, il me sera permis de signaler l'incorrection des détails dont a cru devoir l'enrichir l'imagination du poète. Aucun d'eux, hormis peut-être le prédécès des quatre fils d'Ugolin, ne satisfait aux exigences de la réalité. Gaddo, emporté le premier, trépasse dès la quatrième journée ; chez les autres, la survie ne s'étend point au delà du cinquième jour. Or, il est d'observation courante que les nouveau-nés eux-mêmes ne succombent guère qu'après toute une semaine quand ils ont été soumis à une abstinence complète.

N'y a-t-il pas aussi une recherche un peu factice de l'effet dramatique dans cette prière adressée au Pisan par le plus jeune de ses fils : « *Père, ô toi qui nous donnas ces misérables chairs, pourquoi ne t'en nourris-tu point?* » Fiction touchante, je le veux bien, mais d'un flagrant illogisme. Qu'un enfant de cet âge réclame à

Hosted by Google

C'est là du moins ce que l'on observe chez les abstinents *volontaires*. Tanner, Cetti, Succi, Merlatti, d'autres jeûneurs encore affirment en effet qu'ils n'ont ressenti très vivement la privation de nourriture que pendant les quatre ou cinq premières journées.

Au témoignage de Luciani, le physiologiste auquel Succi, durant son jeûne de Florence, a servi de sujet d'étude, l'énergie musculaire et mentale des inanitiés persiste même parfois au delà de toute attente. Vers la fin de son épreuve — qui dura quarante jours — Succi pouvait encore sans grande fatigue exécuter d'assez longues marches, monter à cheval, faire de l'escrime et de la natation.

Est-ce à dire, ainsi que le professent certains physiologistes, que les tortures de la faim soient un simple mythe? On aimerait à le croire. Mais ce serait, à mon sens, pousser un peu trop loin le scepticisme scientifique que d'énoncer ce principe sous une forme absolue. Comment, en effet, un mal aussi bénin aurait-il suscité, aux jours des grandes disettes, ces forfaits atroces, ces crimes abominables dont les détails sont parvenus jusqu'à nous?

Il se peut que dans l'abstinence ininterrompue des jeûneurs professionnels la sensibilité nerveuse finisse par s'émousser. En sera-t-il de même pour la multitude des faméliques qui, avant la période finale de l'inanition, ont dû se contenter longtemps d'une alimentation rare et peu substantielle — tout juste suffisante pour aiguillonner leur instinct, trop réduite pour l'éteindre?

A-t-on tenu compte aussi de l'influence psychique qui vient aggraver ici, atténuer là les conséquences du jeûne? L'abstinent volontaire sait que bientôt son expérience prendra fin, qu'il ne dépend même que de lui d'en abréger la durée, et le calme intérieur né de cette conviction lui fera supporter vail-

grands cris les aliments destinés à calmer sa douleur, voilà qui serait naturel et plausible. Qu'au contraire il pousse l'abnégation filiale jusqu'à demander qu'on le mange, c'est là, convenez-en, une hérésie psychologique dont un grand poète peut seul s'octroyer la licence.

Ceci soit dit en grâce de la vérité et sans qu'en puisse être amoindrie la magistrale beauté du récit.

Hosted by Google

lamment ses épreuves ; tandis que l'incertitude du lendemain enlève au famélique toute résistance morale, le rendant par là même plus accessible à la souffrance. Suivant le mot de Bernheim, c'est la faim qui tue et non l'inanition.

Ne doit-on pas enfin, ici comme ailleurs, compter avec les différences individuelles ? De même que certaines personnes se passent très aisément de sommeil, d'autres ont à peine besoin de manger ; et celles-ci, évidemment, souffriront moins vivement d'une privation complète.

Pour ces mêmes raisons, il sera difficile de fixer le terme au delà duquel l'abstinence ne pourrait se prolonger sans devenir mortelle. D'après les estimations de Richet, la durée *moyenne* de la survie pour un sujet sain serait d'une vingtaine de jours. Mais les cas ne sont point rares où ce délai a été très largement dépassé.

Par les jeûnes exhibitionnels de ces dernières années, nous savons déjà jusqu'où peut aller l'endurance de certains organismes soumis à un entraînement spécial. Mais les hauts faits des Tanner et des Succi sont d'insignifiantes performances à côté de celles dont se glorifient les Joghis, ces fanatiques Hindous qui, après plusieurs mois passés sous terre dans un caveau hermétiquement fermé, sortent vivants de leur tombeau. N'avons-nous pas, même autour de nous, maint exemple de ces étonnantes tolérances ? Grâce au ralentissement extraordinaire de leurs échanges, certaines hystériques supportent pendant des semaines, des mois, des années — sans en mourir — une abstinence presque totale (1).

Il n'en est pas moins vrai que dans les conditions ordinaires la résistance au jeûne est soumise à certaines règles souffrant très peu d'exceptions. C'est ainsi que comparativement à l'adulte, les enfants résistent mal à ce genre de privation. Tout le monde sait aussi avec quelle facilité les femmes réduisent, suppriment même leurs repas. La vie sédentaire, les

(1) Une malade de Richet, observée et surveillée par lui, a pu vivre pendant tout un mois d'un litre de bouillon, d'un décilitre de bière et de quatre litres de lait.

Hosted by Google

saisons chaudes exercent également sur les fonctions nutritives une influence déprimante.

Des dissemblances plus marquées encore se rencontrent aux divers degrés de la série animale. Chez l'hibernant, les besoins alimentaires sont pour ainsi dire nuls durant la saison froide: il vit littéralement alors aux dépens de sa propre substance. Ce précieux privilège, les animaux à sang froid le possèdent en tout temps, mais à un degré moindre. Si l'histoire des crapauds trouvés vivants dans des coques de plâtre n'est sûrement qu'une légende, le blaireau, la marmote, l'ours restent positivement sans nourriture une bonne moitié de l'année. Mais de tous les vertébrés les reptiles sont encore ceux qui pâtissent le moins d'une complète abstinence. Le zoologiste français Pellegrin signalait récemment le cas d'un serpent de Madagascar, le *pélophile*, dont la survie dépassa un terme de quatre ans. Chez un python réticulé, appartenant lui aussi à la ménagerie du Museum, le délai fut moins long : il succomba au bout de deux ans cinq mois et trois jours. Il faut dire que dès la première heure de sa claustration, l'animal s'était imposé une diète ininterrompue. Comme cela arrive fréquemment aux reptiles emprisonnés, il avait obstinément refusé toute espèce de nourriture. Les proies les plus friandes — moutons de Dahomey, lapins, oies, canards, poulets — le laissaient parfaitement indifférent. Chose remarquable, les symptômes caractéristiques de l'inanition ne se manifestèrent chez lui que très peu de temps avant la mort. Ce fut d'abord une coloration uniforme, grise et mate qui vint ternir l'éclat chatoyant de sa peau; puis çà et là apparurent des plaques de gangrène en même temps que de son corps inerte s'exhalait une odeur nauséabonde. L'amaigrissement, de son côté, avait fait des progrès rapides et quand arriva la fin, on put constater qu'il avait perdu 48 kilogrammes, soit les deux tiers de son poids.

J'ai moi-même le souvenir d'une énorme salamandre de Java, rencontrée au Jardin zoologique d'Amsterdam, qui depuis plusieurs années se tenait immobile au fond de sa grotte, sans que personne, au dire des gardiens, l'eût jamais vu manger.

Hosted by Google

V

Je ne sais, à ce propos, si jamais on s'est enquis des causes de ces abstentions systématiques chez les animaux séquestrés. Il y aurait là pourtant, je le pense du moins, une étude intéressante à poursuivre. Alors que les fauves arrachés aux vastes solitudes de la forêt ou de la jungle s'accommodent aisément de leur captivité, pourquoi, une fois en cage, l'ophidien se condamne-t-il, de son plein gré, à une abstinence mortelle? Par quelle raison mystérieuse, accoutumé qu'il est à de lentes reptations dans une aire relativement restreinte, ne peut-il supporter une réclusion différant assez peu, après tout, de son sédentarisme normal? Ressent-il plus vivement la privation de l'air natal? Ou bien est-ce le confus et mélancolique regret de sa liberté perdue qui exerce sur lui cette action déprimante? L'un et l'autre peut-être. En tout cas, il faut un trouble profond pour anéantir à ce point, chez un animal en apparence si peu impressionnable, le plus vital de tous les instincts.

Et l'on est ainsi conduit à se demander pour quels motifs l'homme lui-même, dérogeant au vœu de la nature, s'inflige parfois volontairement un pareil supplice. Étant donné l'inévitable et trop réel malaise qu'entraîne une diète démesurément prolongée, on ne voit guère comment a pu germer dans une cervelle humaine l'idée du jeûne intentionnel.

Certes, les désirs, les besoins même sont nombreux que la loi sociale nous interdit de satisfaire. Il se conçoit aussi que des hystériques, sans motif apparent, refusent tout aliment : car elles espèrent, par cette conduite étrange, émouvoir leur entourage, exciter autour d'elles l'intérêt ou la pitié. On s'étonnera moins encore des jeûnes charlatanesques entrepris par de pauvres hères qui se passent de nourriture tout un mois à seule fin de pouvoir manger leur content pendant le reste de l'année. Mais que sans profit réel ni pour soi ni pour autrui l'on s'astreigne spontanément à une privation aussi douloureuse, cela, en vérité, passe toute compréhension.

Hosted by Google

Et cependant, chose singulière, l'aurore de la civilisation luisait à peine que déjà prévalait, chez la presque universalité des peuples, l'obligation du jeûne. Durant les dix jours précédant leur intronisation, les prêtres égyptiens devaient se résigner à une abstinence totale. On vous dira aussi qu'à des époques déterminées les Hébreux, du temps des prophètes, gardaient une diète rigoureuse ou tout au moins n'admettaient à leur table que des aliments secs. Plus scrupuleux encore dans l'observance des règles, les Assyriens étendaient cette servitude à leurs animaux domestiques. Dans l'institution plus récente du Ramadan — où, tant qu'il dure, règne la défense formelle, absolue, non seulement de manger et de boire, mais aussi du fumer depuis l'instant où le soleil se lève jusqu'à l'heure du crépuscule où « l'œil humain ne sait plus discerner un fil blanc d'un fil rouge » —, comme aussi dans l'abstention partielle des chrétiens, se retrouve l'évidente et tenace survivance des traditions anciennes.

Celles-ci furent-elles à l'origine, ainsi qu'on le prétend, de simples prescriptions hygiéniques destinées à prévenir les infections alimentaires — si communes dans les pays chauds — résultant de l'abus du régime carné? A-t-on voulu, par des édits empreints d'un caractère sacré, en garantir plus sûrement l'exécution?

Mais alors comment se fait-il qu'on en soit arrivé peu à peu à travestir de fond en comble le sens de ces pratiques, tout en continuant à les observer?

Pourquoi les premiers ascètes, tant chrétiens que musulmans et bouddhistes, concédèrent-ils au jeûne une vertu sanctificatrice? D'où vient qu'aujourd'hui même, dans l'esprit des fidèles, s'attache à cette antique coutume une vague idée de rédemption? Autant de questions qu'on ne saurait résoudre sans admettre au préalable la croyance — biologiquement inexplicable — à l'efficacité spirituelle du renoncement et de la pénitence.

Sur quelles bases repose enfin cette atténuation du jeûne primitif relative à l'exclusion de certaines matières nutritives telles que la viande des animaux voisins de l'homme? Nous ne

Hosted by Google

croyons pourtant plus à la métempsycose qui, aux yeux de l'École pythagoricienne, en légitimait la proscription...

Peut-être le mobile suivant — d'une psychologie moins orthodoxe — a-t-il contribué dans une large mesure à perpétuer la pratique régulière du jeûne.

Chez les peuples d'une civilisation quelque peu raffinée, il existe une propension marquée à considérer le fait de la manducation avec les autres phénomènes physiologiques qui en dérivent comme un acte grossier, comme une nécessité d'ordre inférieur nous ravalant au niveau de la bête, et dont souffre notre amour-propre. Il semble dès lors, et cela est vrai jusqu'à un certain point, qu'en s'affranchissant d'une telle sujétion, l'homme désubstantialise pour ainsi dire son être et que sa pensée, douée d'une lucidité nouvelle, se meuve plus librement dans le monde idéal.

De là, sans doute, le déplaisir éprouvé par certaines gens — et grand en est le nombre — qui ne tolèrent point qu'on les surprenne à table : non pour l'ennui d'un dîner froid, mais à cause de l'atteinte portée par des yeux indiscrets à cette espèce de pudeur dont je parlais tantôt. La nature les force à se sustenter ainsi que le commun des mortels; quoi qu'en aient ces délicates personnes, il leur faut condescendre à ses ordres. Seulement elles en ressentent quelque chose comme de la honte, et c'est pour cela qu'elles ne veulent point qu'on les voie manger.

N'est-ce pas au même sentiment qu'obéissent aussi ces élégantes mondaines dont le vigoureux appétit, prêt à s'accommoder d'un rôti substantiel, se contente pour toute réfection de quelques huîtres, d'une bouchée à la reine, d'un attereau de volaille qu'encore paraissent-elles grignoter à regret? Et, pour ne citer qu'un exemple concret de cette innocente manie, n'ai-je pas lu quelque part que le poète Alfred de Vigny, vers la fin de son existence, entourait ses repas du plus profond mystère, cherchant ainsi à donner aux autres — à lui-même peut-être — l'illusion d'un jeûne perpétuel?

Hosted by Google

VI

Sans avoir épuisé dans les pages qui précèdent la série des questions relatives à la phénoménologie de la faim, j'en ai dit assez pour qu'on se représente avec une suffisante netteté les aspects divers qu'elle affecte chez l'homme.

Il convient à présent d'en rechercher les origines.

Quand par un groupement moléculaire inédit apparut sur notre globe le premier des êtres vivants, une charge bien lourde lui fut imposée en échange d'une aussi éclatante faveur : l'obligation de réparer sans cesse, sous peine de mort, les pertes occasionnées par l'exercice même de la vie. Qu'elle forme à soi seule une plante rudimentaire ou qu'en s'unissant à d'autres elle donne naissance à un animal du plus haut rang, aucune cellule vivante n'a la liberté de s'en affranchir. A tous les degrés de l'échelle, depuis le microbe imperceptible dont les invasions sont pour nous une constante menace jusqu'au globule du sang qui nous aide à lutter contre elles, du plus minuscule brin d'herbe jusqu'à l'homme, tous les organismes répandus à la surface de la terre sacrifient à la même nécessité.

Assurément, la façon dont s'alimentent les êtres inférieurs ne ressemble guère à la nôtre : maigre est leur pitance et pauvre leur cuisine. Nul d'entre eux ne possède ce magnifique appareil digestif qui nous permet d'unifier les substances les plus hétérogènes, d'en faire de la chair et du sang — lesquels, par une sorte de dynamisation ultérieure, deviendront à leur tour des mouvements, des sensations et des pensées. Mais au fond, leur besoin n'est pas moindre, et le phénomène intime de la transsubstantiation s'effectue virtuellement chez eux comme chez nous.

Il y a plus. Si l'on compare à celui de l'animal le pouvoir assimilateur des plantes, la différence est toute à l'avantage du dernier. Au végétal — et à lui seul — appartient la faculté quasi créatrice de métamorphoser en éléments doués d'une

Hosted by Google

existence propre les particules inertes composant le règne minéral. Avec un peu d'eau, d'ammoniaque, d'anhydride carbonique qu'elle extrait de l'air et du sol, la plante peut grandir et se multiplier : alors que réduite à cette alimentation simpliste l'animalité tout entière, à commencer par l'homme, serait condamnée à périr. Il lui faut, à celle-ci, des choses qui aient déjà vécu ; car jamais, de lui-même, le chimisme animal ne saurait fabriquer des corps gras, de l'amidon, du sucre, non plus que les substances azotées formant la grande masse de nos tissus, et c'est à la plante qu'est échue la mission de les lui fournir.

Qu'on ne s'imagine pas, néanmoins, que les produits sortant de l'usine végétale vont participer *directement* à la constitution de notre sang, de nos muscles, de notre cerveau. Tous ou presque tous auront à subir, avant cela, une indispensable élaboration, laquelle ne va pas sans un certain effort entraînant à la longue une fatigue excessive.

Aussi, dans le but d'éviter une usure trop prompte, les organismes supérieurs, à rendement considérable, s'adressent-ils de préférence aux substances déjà plus ou moins animalisées. Et voilà pourquoi, au cours de l'évolution, le végétarianisme exclusif n'eut qu'une durée éphémère ; voilà pourquoi, de plus en plus, s'est généralisé le goût de la viande qui prédomine actuellement chez presque tous les peuples. Par là aussi s'explique et se justifierait au besoin la pratique encore si répandue de l'anthropophagie : pratique absolument idéale puisqu'elle réduit à son extrême minimum le travail d'assimilation.

Pour certains animaux — j'ai nommé les bêtes de proie — le choix n'est même plus possible ; leurs voies digestives n'agréent plus que la chair vivante ou morte. D'où cette loi sanguinaire qui veut que du haut en bas de la série, sur la terre, dans les airs et sous les eaux, d'innombrables créatures s'entretuent impitoyablement, celles que la nature a laissées sans défense servant de pâture aux autres.

Ces luttes inévitables, aussi vieilles que le monde, nous les voyons se poursuivre, moins farouches mais non moins

Hosted by Google

ardentes, au sein des sociétés civilisées. A la base de tous nos actes, à toutes les époques de notre existence se retrouvent les mêmes conflits. Aujourd'hui comme naguère pèse sur nos têtes, implacable, éternelle, la tyrannie de la faim. C'est elle qui, dès le seuil de la vie, arrache aux entrailles du nouveau-né son premier vagissement; c'est elle encore dont plus tard la menace incessante remplira d'amertume l'âme des déshérités, aridisant leur cœur, décevant leurs espoirs, empoisonnant leurs joies...

Mais est-il nécessaire que les tourments résultant d'une abstinence forcée viennent s'ajouter à la déchéance qu'elle entraîne? Faut-il donc que, fatalement, la non-satisfaction du besoin s'accompagne d'une souffrance? Ne pourrait-on pas, en d'autres termes, mourir d'inanition sans ressentir en même temps les douleurs de la faim?

En fait, entre l'utilité présumée d'un acte et la tendance à l'accomplir existe une naturelle corrélation, le désir naissant avec le besoin et croissant avec lui. « Il semblerait, a dit éloquemment Virey, que la nature ait pris soin d'attacher des jouissances spéciales à l'exécution des actes qui assurent notre conservation présente ou future. Chaque moyen dont elle se sert nous procure un plaisir dont les sensations sont uniques. Le palais, la langue, agents de la nutrition, sont doués d'une sensibilité, d'une finesse nous permettant de savourer avec délices les aliments et les boissons. Ainsi les animaux même les plus inintelligents ne sont pas obligés pour se nourrir d'obéir aux calculs de la raison : ils cèdent à l'attrait du plaisir. »

Cette règle, toutefois, n'est rien moins qu'absolue. Quand la cellule du sang s'achemine vers une proie microbienne, qu'elle l'enveloppe ensuite de ses tentacules, elle se comporte exactement comme si elle avait une violente envie de la dévorer. Et cependant il n'y a là ni volonté ni instinct, mais simplement une attraction physico-chimique totalement inaperçue de la cellule elle-même. Ce qui revient à dire que l'on peut très bien avoir besoin de manger sans pourtant en éprouver le désir. Or, ce qui s'observe chez des animalcules tenus pour incon-

Hosted by Google

scients peut aussi se rencontrer chez des organismes d'un ordre supérieur. J'ai connu, pour ma part, bon nombre de personnes jouissant par ailleurs d'une santé excellente qui, au grand jamais n'ont ressenti l'ombre d'une appétence. Comme ce millionnaire crevant d'indigestion, elles auraient pu répondre au misérieux lui demandant du pain : « Coquin ! tu oses te plaindre et tu as le bonheur d'avoir faim ! »

Pour ceux-là même auxquels l'appétit ne fait point défaut, la sollicitation gustative n'est pas toujours adéquate, tant s'en faut, à l'état de nos organes ; chez les uns, le désir s'éteindra prématurément ; chez les autres, son immodération surchargera l'estomac d'aliments superflus.

Dans la généralité des cas, cette disjonction ne sera suivie d'aucune conséquence grave, par la raison que l'expérience des autres nous a appris et les dangers de l'abstinence et les inconvénients d'une alimentation surabondante.

Mais qu'adviendrait-il — et la question vaut la peine d'être posée — si, au lieu de former l'exception, le désaccord dont il s'agit se rencontrait chez l'universalité des hommes ; si, autrement dit, l'instinct, nul ou mal réglé, ne répondait plus à son but? Presque sûrement, tôt ou tard, des signes nouveaux, à présent inutiles, remplaceraient les incitations de la faim. Il se pourrait aussi que d'une façon ou d'une autre, l'intelligence suppléât efficacement à la faillibilité de l'instinct.

Seulement d'ici là, quel déchet l'espèce humaine n'aurait-elle point à subir! Reposant sur un empirisme purement personnel, les règles que l'on tenterait alors d'établir n'auraient jamais qu'une application restreinte ; et l'horloge qui sonnerait l'heure uniforme de nos repas ne saurait, en tout état de cause, tenir lieu ni de l'éréthisme prémonitoire de notre appareil papillaire si favorable à la gustation, ni de la salivation profuse constituant le premier des actes digestifs. Moins encore pourrait-elle remplacer cet afflux de suc gastrique — dont j'ai parlé déjà — que suscitent l'odeur et la saveur des mets avant même qu'ils n'aient pénétré jusqu'à la muqueuse stomacale.

On doit se demander en outre si chacun y trouverait son compte. Trop court pour les sédentaires et les dyspeptiques,

Hosted by Google

l'intervalle des repas serait au contraire excessif pour les gens à digestion rapide ou ceux dont les occupations actives commandent des réfections fréquentes.

Veux-je prétendre par là qu'en créant l'appétit la nature, une fois de plus, ait entendu nous donner un témoignage effectif de sa maternelle prévoyance? Non certes! car la biologie moderne n'accorde à la nature qu'une personnalité fictive, rejetant d'une façon absolue le principe aristotélique de la finalité. Ce que l'on peut tout au plus affirmer, c'est que les choses étant telles, il en résulte pour nous un effet manifestement avantageux.

Si, d'autre part, on tenait pour un bien indiscutable tout ce qui profite à l'individu, la faim — gardienne vigilante de notre intégrité physique et mentale — ne saurait être cotée trop haut. Mais où trouver dans le domaine physiologique aussi bien que dans l'ordre moral une qualité qui ne soit doublée d'un défaut?

Il vous souvient de ces dons merveilleux prodigués aux rejetons princiers par le marrainage des fées, et qu'une restriction maligne introduite après coup par quelque envieuse Carabosse métamorphose en un présent funeste. Eh bien! il en va de même de nos plus précieux instincts. Pour qu'elle nous épargnât toute souffrance et tout souci, il devrait se faire qu'en tout temps et en tout lieu la faim, aussitôt née, pût être satisfaite.

Mais ils n'ont jamais existé que dans l'imagination des poètes, cet âge édénique, ce pays de l'*Aberland* où les animaux vivaient côte à côte en une paix profonde, où le lion et le daim, le renard et la poule, les souris et les chats mangeaient à la même gamelle, où l'homme lui-même, presque sans besoin, se contentait des fruits dont foisonnait la terre. Toujours, hélas! la table de la nature fut parcimonieusement servie; et toujours fut grand le nombre de ceux-là qui, victimes des lois fatales de l'inégalité, n'ont pu prendre part au festin.

S'il est dans la nature d'avoir de l'appétit, car c'est encore une fois à l'appétit que j'en reviens, à la sensation qui m'est

Hosted by Google

sans cesse présente, je trouve qu'il n'est pas de bon ordre de n'avoir pas toujours de quoi manger. » Ainsi s'exprimait déjà le neveu de Rameau. Ainsi pensent encore les affamés d'aujourd'hui.

Aussi ne se comptent-ils plus, les délits et les crimes inspirés par le sentiment de cette prétendue iniquité. Et combien de calamités publiques eussent été évitées si la faim, la *malesuada fames*, n'eût infecté l'âme des peuples de ses pernicieux conseils! Car jamais on n'eut à déplorer de plus nombreux et de plus violents attentats qu'aux périodes de disette; et très souvent les grandes famines ont eu pour corollaire — l'histoire ancienne et moderne est là pour l'attester — de terribles perturbations sociales.

VII

A n'envisager que ses méfaits, petits et grands, et la part étant faite au plaisir d'ailleurs assez futile que nous procure l'éventuel assouvissement de la faim, on serait tenté de voir en elle, plutôt qu'un privilège insigne, une véritable nuisance. En la qualifiant ainsi, on commettrait vis-à-vis d'elle, je me hâte de le dire, un déni de justice.

Si l'on veut apprécier impartialement son rôle, il convient de négliger les inconvénients ou les avantages qui en découlent pour chaque individu pris en particulier, soit même pour des collectivités entières. Ce qu'avant tout on doit avoir en vue, c'est l'influence exercée par elle sur l'*évolution de l'humanité*.

Bien ou mal conçu, le plan prêté à la nature implique un développement ininterrompu de la matière organisée, lequel aurait pour condition un travail sélectionnel continu. Or, qui dit sélection dit survivance des uns, disparition des autres. Et l'on peut s'imaginer sans peine la façon dont elle a dû s'effectuer dans les agglomérations primitives d'où sont issues nos sociétés actuelles.

Dès l'abord, talonnées par la faim, familles et tribus durent vaquer au soin de leur alimentation que rendirent plus difficile d'heure en heure et la multiplication croissante de leurs

Hosted by Google

membres et l'épuisement des ressources naturelles du sol. Il fallut bien alors inégaliser les parts, et cela au préjudice des inhabiles ou des faibles. Ainsi réduits à la portion congrue, ceux-ci se trouvèrent bientôt dans la pénible alternative ou de périr sur place ou d'abandonner leurs foyers. De là, dans un cas comme dans l'autre, une épuration locale éminemment profitable au perfectionnement de la race.

Commencé il y a des milliers de siècles, cet utile triage opéré par la faim n'a jamais eu de cesse. De nos jours ainsi qu'aux âges préhistoriques, quelques changements qu'ait apportés la civilisation dans nos instincts et dans nos mœurs, la recherche du pain quotidien avec les compétitions qu'elle engendre est encore toujours la première et la plus absorbante de nos préoccupations.

« Pourquoi ce tumulte et ces cris? Que veut ce peuple en émoi? Il réclame sa nourriture; il demande aussi que soient nourris ses enfants. Malgré tous ses efforts, nul homme ne peut aller plus loin. » Cet épigraphe de Goethe, mis en tête d'un de ses livres, ne résume-t-il pas en quelques lignes toute la philosophie de la faim? Ne proclame-t-il pas son universelle omnipotence et la prépondérance du rôle assumé par elle dans l'histoire de l'humanité?

Ce n'est pas tout. Au point de vue ethnique, la faim remplit encore un autre office d'une importance non moins considérable : elle stimule le *travail*, source unique de tout progrès.

Comparez aux nôtres ces merveilleuses contrées où l'inépuisable fécondité du sol rend superflu tout effort et dont les habitants, grâce à la clémence de leur ciel, ont à peine besoin de vêtements et d'abris. Vous vous imaginez sûrement qu'en un tel paradis, s'écoulant indolente et facile au milieu d'un doux *far niente*, la vie devrait aller en s'éternisant. Détrompez-vous. Chez ces créatures amollies les énergies s'endorment, l'activité des organes se déprime, la résistance diminue. Exposées comme nous aux invasions des germes morbides, elles en ont moins aisément raison; leur existence est généralement

Hosted by Google

courte; et bien loin de s'accroître, leurs races se trouvent menacées d'ores et déjà d'une extinction complète (1).

Certes, le travail est rarement attractif. Ce n'est pas d'un instinct naturel que sortit jadis, édictée par les premiers hommes, la dure loi du travail. Neuf fois sur dix, la fatigue qu'il entraîne détournera de lui ceux que n'y astreint pas une urgente nécessité. Seul ou presque seul, le besoin nous en impose la servitude.

La preuve en est dans le parallélisme établi depuis le commencement du monde entre les *formes* du travail et les *coutumes alimentaires*. Aux époques préhistoriques et même au début de notre ère, quand les rares populations du globe étaient encore disséminées sur de larges espaces, les produits directs de la terre — il y a lieu tout au moins de le supposer — suffirent provisoirement à la subsistance de nos sauvages ancêtres. Cette source tarie, la chasse et la pêche pourvurent à leurs besoins. Mais cela dura peu : car le nombre des bouches allait en augmentant tandis que se dépeuplaient les forêts et les eaux. Une fois de plus, la disette devint imminente. C'est alors que naquit la culture des plantes, et sans doute en même temps qu'elle la domestication des bêtes. Encore fallut-il s'ingénier à de laborieux essais pour obtenir artificiellement l'adaptation des races originelles au service qu'on en exigeait.

Résolu pour un temps, le problème se posa de nouveau, presque aussi redoutable, lorsque se formèrent les concentrations urbaines — dont quelques-unes comprennent actuellement près de cinq millions d'âmes — qui non seulement frap-

(1) Par son délicieux climat, par sa luxuriante fertilité, Tahiti — la perle océanienne, la nouvelle Cythère des premiers navigateurs — se place au premier rang parmi les terres bénies. Et cependant sa population indigène, comme du reste toute celle de l'archipel polynésien, décroît d'année en année suivant une progression arithmétique. En un demi-siècle, de 1829 à 1881, elle a diminué d'un bon tiers : de telle sorte que dès à présent on peut prévoir la complète disparition de la race. Or, cet abaissement rapide résulterait non pas d'une natalité moindre, mais d'un excès de mortalité imputable aux pertes occasionnées par les épidémies — lesquelles, au dire des médecins de la marine française, laisseraient à peu près indemnes les immigrants européens pour frapper cruellement les naturels du pays.

Hosted by Google

pèrent d'une lamentable stérilité de vastes territoires, mais enlevèrent par surcroît aux circonscriptions rurales, en un perpétuel drainage, leur population propre.

Un nouvel effort fut alors accompli. La culture intensive vint — en partie du moins — combler le déficit. Empruntant au sol des matières minérales jusque-là sans emploi, l'industrie agricole apprit à les lui restituer avec usure. C'est elle aussi qui dota les campagnes de ces admirables engins au moyen desquels se sèment, se récoltent et s'emmagasinent les moissons.

Il importait, en outre, de ménager dorénavant les ressources de la terre. C'est pourquoi depuis longtemps déjà nos étroites cheminées n'entendent plus le crépitement des bûches amoncelées dans l'âtre, accoutumées qu'elles sont au rayonnement obscur et silencieux de la houille. Alors aussi que nos pères n'avaient pour s'éclairer que la graisse des animaux et l'huile élaborée par les plantes, des produits minéraux — le gaz, l'acétylène, le pétrole, lumière des pauvres — ont pris partout leur place; en attendant que la froide incandescence de l'électricité vienne les détrôner à son tour.

Ne voit-on pas, d'autre part, nos constructeurs modernes s'efforcer d'atteindre au même but en remplaçant partout où faire se peut les charpentes de bois par des pièces métalliques?

Qui sait enfin si, un beau jour, de prestigieuses découvertes ne réussiront point à matérialiser ce rêve d'un grand chimiste: la préparation officinale des substances comestibles?

En ces dernières années, par le moyen d'agencements atomiques nouveaux, nos savants ont pu réussir à créer — c'est le mot — des composés dont la nature semblait avoir pour toujours monopolisé le secret : l'urée sortie tout d'une pièce du laboratoire de Wöhler, l'alcool qu'a reconstitué Berthelot, le principe colorant de la garance obtenu synthétiquement par Gräbe et Liebermann, l'indigo artificiel trouvé plus récemment par Bayer, et toute une série d'essences confectionnées *in vitro*, imitant à s'y méprendre les plus subtils parfums des fleurs et des fruits. S'il est douteux qu'on puisse jamais, avec de l'oxygène, du carbone, de l'hydrogène et de l'azote, fabriquer de la viande et du pain, on peut tout au moins espérer que l'art du

Hosted by Google

chimiste nous en fournira l'équivalent. — Et ce dernier progrès, nous le devrons encore, lui aussi, à l'instante et énergique contrainte de la faim.

Mais en supposant que la science ne faillisse pas à ses promesses, en admettant même de ce chef, pour un avenir plus ou moins proche, un accroissement éventuel de notre capital nutritif, nos besoins n'en seraient nullement atténués et leur satisfaction restera pour nous un éternel desideratum. Car, tôt ou tard, la multiplication de l'espèce humaine atteindra des proportions telles que le problème de l'alimentation en deviendra insoluble : à moins toutefois que par une extraordinaire dérogation à la plus imprescriptible des lois physiologiques, la nutrition cesse, aux jours futurs, d'être une condition *sine qua non* de la vie.

C. VANLAIR.

Hosted by Google

LA JOIE D'AIMER [1]

LIVRE I

Aquel que ama quiere haber poseido, solamente el, a la persona que desca, quiere tener un poder absoluto sobre su alma y sobre su cuerpo, ser amado unicamente y habitar en la otra alma, y dominar como lo mas elevado y mas admirable.

(NIETZSCHE, *Gaya ciencia.*)

I

Le soir descendait lentement. Les derniers frémissements de la vie active de la grande cité s'échappaient de la terre pour aller se perdre dans l'air en une rumeur indécise et sourde comme le flot des mers.

C'était l'heure crépusculaire estompant les objets d'un vague mélancolique et ne laissant deviner aux yeux des amants que des contours effacés d'une apparence douteuse remplie de poésie et de songe.

Claude plongeait ses yeux dans les yeux d'Hélène. Ses cheveux blonds, son teint mat, son beau front, sa taille harmonieuse, son pied mignon, ses mains d'une exquise délicatesse, la jeunesse de son corps savoureux ne l'émouvaient plus.

(1) Ce roman a été traduit par notre collaborateur M. Léon Wauthy, avec l'autorisation spéciale et exclusive des éditeurs, MM. Lezcano y Cª, à Barcelone.

Hosted by Google

Mais ses yeux, ses yeux qui regardaient sans voir et voyaient sans regarder; ses yeux brillants reflétant à la fois un désir et voilant une pensée; ses yeux tout ensemble rancuniers et compatissants, envieux et flatteurs; ses yeux qui possédaient la terrible puissance du tourment et la langoureuse suggestion du plaisir; ses yeux où toute son âme apparaissait tempétueuse ou calme, avaient gardé pour lui tout le souverain enchantement du premier instant où il les avait vus.

Soudain, elle remarqua la persistance du regard de Claude et elle ne put se défendre d'un léger mouvement de frayeur. Elle connaissait le trouble de ces contemplations de son amant, et elle savait qu'il était le prélude d'une tristesse d'âme intense.

Elle voulut le distraire :

« Tu vas encore être triste? Allons, viens plus près de moi. Je veux te dire beaucoup de choses, beaucoup, beaucoup... »

Et dans son accent à la fois tendre et craintif il y avait une caresse, tandis que ses lèvres assuraient une promesse et ses yeux un désir.

Docilement, Claude se rapprocha d'elle jusqu'à la toucher.

« En regardant mes yeux, quelles idées te troublent? Si tu savais combien je souffre! D'abord, lorsque je remarque la fascination qu'ils exercent sur toi, je me sens enorgueillie et satisfaite ; mais aussitôt cette crainte vague que fait naître l'instinct en notre cœur m'envahit devant le péril inconnu et peu à peu augmente, se précise, parce que dans le pli ridant ton front, dans la langueur de ton regard, je devine la pensée torturant ton esprit. A quoi penses-tu, dis? »

Claude ne répondit pas. Doucement, il baisa sa main qu'il retenait dans les siennes.

Elle insista :

« A quoi penses-tu ?

— A toi.

— Cela t'attriste donc de penser à moi?

Hosted by Google

— C'est que je pense à toi d'une façon particulière... que je t'imagine la femme d'autrefois...

— D'autrefois ?

— Oui... La femme d'un autre amour...

— Je n'ai jamais aimé que toi. »

De nouveau, Claude la regarda fixement dans les yeux, comme s'il voulait leur ravir la sincérité des paroles de ces lèvres auxquelles il ne savait plus croire.

Doutant, il ajouta :

« Et pourtant...

— Pourquoi ne me crois-tu pas ? »

Eh! c'était justement là son tourment et son doute! « Pourquoi il ne la croyait pas ? Sur quoi il reposait son doute ? » Questions sans réponse dont le mystère s'éclaircirait un jour ou l'autre, pour son malheur peut-être.

« Je suis si heureuse, si heureuse, t'aimant comme je t'aime : sans détour, sans crainte, sans doute. »

Claude la contempla encore et, tout à coup, il lui trouva un attrait nouveau, imprévu. Sur son visage de madone, un nuage de douleur intense voilait l'âpreté des passions, et elle lui apparaissait ainsi avec toute la spiritualité d'une conception préraphaélique.

Une exaltation esthétique détourna pour un instant le cours de ses pensées et, pour une seconde, il se vit dans l'impossibilité de réagir et de commander à ses sentiments, ne sachant plus ce qu'il aimait en elle, ni ce qu'il désirait, ni ce dont il doutait... Et cependant, tout au fond de son être, une sourde irritation grondait, un sentiment hostile allait grandissant.

« Pourquoi — se demanda-t-il plus tard —, pourquoi ne me donne-t-elle pas les preuves de son amour ? Y a-t-il seulement un prétexte m'autorisant à parler ainsi ? »

Et subitement, l'idée lui vint de se jeter à ses pieds, de la supplier en pleurant de lui dire une fois, une fois pour toutes, l'horrible secret de sa vie antérieure, — ce secret qu'un jour ou l'autre elle devrait bien lui révéler. Mais, ainsi qu'une force

Hosted by Google

modératrice, surgit en son esprit l'idée d'un manque absolu de droit pour formuler une telle supplique, et un sentiment de délicate équité lui retint la question sur les lèvres.

« Qu'as-tu? interrogea Hélène en se dressant devant lui comme pour augmenter ainsi l'ascendant charnel de sa beauté.

— Oh! Hélène! Mon Hélène!

— Calme-toi, je t'en prie... Mon amour ne peut-il donc plus rien pour ton bonheur? »

Claude fit un effort surhumain. On lisait sur ses traits la lutte suprême qui se livrait en lui. Il voulut sourire. Il pensait que le bonheur de cette femme qui l'aimait — sinon le sien — devait lui être sacré. Il murmura :

« Tu as raison : je dois me calmer. Je suis un enfant, un grand enfant. Mais, dis? Es-tu toujours cette même Hélène des jours nouveaux de notre idylle?

— Plus aimante, plus amoureuse qu'alors.

— Te souviens-tu, dis? Te souviens-tu de notre premier rendez-vous? ajouta-t-il, comme s'il voulait, en évoquant les souvenirs du passé, anéantir l'heure présente.

— Oui, oui, je me souviens de tout, reprit-elle d'une voix émue et caressante.

— Je me promenais impatiemment. Je t'attendais dans la rue du Calvaire, au coin de la rue des Oliviers. C'était par un matin frileux d'avril. Tout à coup, j'aperçus ta silhouette. Tu marchais au milieu de la rue. Tu eus alors une seconde d'indécision, et me saluant enfin avec un geste adorable, tu vins vers moi avec cette allure ondoyante qui caractérise si bien ta marche. Ah! je ne pourrai jamais assez te redire toutes les délices de mon âme à cet instant heureux! Il y eut dans cet acte si simple un tel abandon de toi-même, que j'en ressentis toutes les joies de la possession, d'une possession complète et sans retour. Ce que je te dis alors, ma chérie, je ne m'en souviens plus; mes paroles durent être des paroles banales, apprises par cœur dans les livres. Je songe, maintenant, que j'aurais dû me taire, ne pas troubler un silence où nos cœurs communiaient. Puis tu me

Hosted by Google

quittas — trop tôt! — me donnant rendez-vous place de l'Ange; te souviens-tu?

— Oui, oui, je me souviens très bien... C'est ce jour-là que tu me baisas la main en partant...

— Sur la place du Progrès...

— Non, rue des Oliviers!

— Ce fut une autre fois... Oh! nos baisers en pleine rue!...

— Ils me donnaient un trouble horrible... et cependant je te conduisais chaque fois dans des rues plus désertes — pour te faire choir en tentation!

— Dis?... Et ce jour où, en passant par là, nous fûmes rencontrés par un officier qui se mit à nous suivre en riant... Nous cherchâmes un refuge dans un porche, mais la portière vint aussitôt nous demander qui nous voulions voir. Je ne savais d'abord que répondre...

— Oui... Puis tu donnas le nom de M. Blas Lopez...

— Le premier nom qui me vint à l'esprit : le nom d'un ami. Et quand on nous eut répondu qu'il ne restait pas là, nous sortîmes pour entrer à Saint-Isidore... mais l'église n'avait pas de coin obscur et solitaire... Puis ce furent les jours d'abstinence. Je te voyais un moment... de loin, le plus souvent...

— Comme tu étais triste alors! Et ta souffrance m'affligeait encore plus que la mienne! Des amies, des voisines me contaient qu'elles t'avaient vu passer dans la rue, rôdant, épiant le moment de me voir. « Ton dompteur de lions — elles t'appelaient ainsi à cause de tes longs cheveux —, ton dompteur de lions est passé à neuf heures, il est repassé à midi et il est encore revenu à trois! » Et j'inventais, je forgeais des prétextes pour pouvoir m'esquiver, je me cachais pour t'écrire, et je ne faisais plus rien d'autre que de penser à toi toute la journée.

— Te souviens-tu aussi de tous les détails de cette nuit où je parvins jusqu'à toi?

— De tous. Quelle émotion!

— Ah, oui! Quand le moment arriva, je me sentis privé de toute force et de tout courage, et je priai un ami de m'accom-

Hosted by Google

pagner jusqu'à la porte. Je trouvai, cependant, assez d'audace pour répondre au portier qui m'ouvrit; mais quand je me vis seul dans l'obscurité — je n'osais pas faire flamber d'allumette! — je te jure bien que j'étais loin d'être à mon aise. Pourtant je montai les escaliers à tâton et j'entendis tout à coup une voix, une voix à peine perceptible qui murmurait mon nom, et je sentis une main qui frôlait la mienne... C'était toi... »

Un moment les deux amants restèrent à se regarder. Les souvenirs émus envahirent leur âme.

« Quelle pluie de baisers! murmura-t-elle.

— Quelle furie! reprit-il. Ah, il n'y eut pas une place de ton corps qui ne reçut le tribut de mes lèvres!

— Comme je t'aime! s'écria-t-elle.

— Comme je t'aime! »

Claude demeura pensif.

« A quoi penses-tu? demanda-t-elle.

— A la nuit suivante, à mon départ que tu rendis plus triste encore en me disant que je ne pourrais plus te voir pendant quelques jours. »

Un voile de tristesse couvrit le visage d'Hélène.

« Claude, mon Claude, je t'en supplie!

— Tu m'expliquas pourquoi; un autre jour tu me donnas une autre explication; plus tard...

— Mon Claude! » Et tout en larmes, suppliante, elle tomba dans ses bras, lui fermant la bouche de ses lèvres de pourpre.

Lui, inexorable, la repoussait doucement :

« Ces nuits-là, le père de tes frères était venu et ta mère dormait dans ta chambre... Un autre soir, tu allais au théâtre...

— Je t'en supplie, Claude, ne me tourmente pas... Je te jure, je te jure que je ne mérite pas tes soupçons...

— Un autre jour tu ne pus me recevoir parce que ta mère avait enlevé la clef, que tu étais enfermée avec le père de tes frères! Je doutai; je questionnai : ta rougeur seule me répondit. »

De tous ces tourments, l'hostilité qu'il éprouvait parfois

Hosted by Google

pour sa maîtresse renaissait en l'âme de Claude. Un désir furieux d'en finir, de rompre en une fois avec elle pour anéantir sa souffrance, l'envahissait lentement. Mais son indécision et la certitude que sans elle la vie lui était impossible, le plongeaient dans un état de prostration mettant face à face la profonde débilité de son âme et sa conscience. Et sachant qu'il n'était capable de rien, sinon d'oublier et de se soumettre, une crise sentimentale l'assaillit et un besoin de caresses maternelles, de sœur et d'amante, le jeta dans ses bras.

« Ah! Hélène, Hélène! » Et laissant tomber son front sur la poitrine de son aimée, il se mit à sangloter doucement.

Tendrement, la jeune femme lui prit la tête dans les mains et la renversant à demi, lentement, tendrement, elle déposa sur sa bouche fiévreuse un baiser consolateur.

Le jour agonissait. Aux derniers frémissements de la vie laborieuse de la grande cité succédait enfin la quiétude, — une quiétude solennelle, à peine troublée, de temps en temps, par le roulement d'une voiture ou le sifflet aigu d'une locomotive. La nature sommeillait, estompée de pénombre.

II

Par un phénomène parfois constaté mais cependant peu fréquent, Claude avait tout au fond de son inquiétude et de sa tristesse je ne sais quelles suggestives voluptés qui le poussaient de jour en jour à mieux approfondir les causes de son martyre.

Créature intellectuelle et sentimentale, le cerveau en opposition avec les instincts, le plaisir de scruter son âme dominait chez lui la douleur que ce même sentiment lui causait.

« Je ne m'énamourerai pas de cette femme — s'était-il dit. — Si je l'aimais, j'en souffrirais trop. »

Et comme s'il s'était aperçu, dès les premiers instants, qu'il n'y avait en l'occurrence aucun péril pour lui, il avait donné libre cours à ses instincts, renversant les obstacles, se fiant à

Hosted by Google

de mystérieuses éventualités qui viendraient le libérer au moment nécessaire.

Dès qu'il s'aperçut que cette femme était devenue la seule préoccupation de son existence, il voulut croire que le désir seul le poussait vers elle. Mais, lentement, l'âme de celle qu'il désirait se voila d'un poétique enchantement et d'idéales fascinations. A cette certitude d'immunité qu'il avait eue, un doute se substituait à cette heure.

« Est-il possible — se demandait-il — qu'une créature semblable ait pu croître dans le milieu où elle a vécu? »

Et il évoquait la maison maternelle, foyer de démoralisation où derrière le cachet austère des apparences se dérobaient d'intimes et honteux mystères... La mère se prostituant avec un prêtre et fréquentant des femmes de mauvaise vie; Hélène et sa sœur vivant avec les fils de l'union sacrilège; toute l'épouvantable bassesse d'un foyer immonde, l'absence totale de tout sentiment moral remplacé par une sorte de respect des convenances, respect se limitant à cacher ce qui ne pouvait vraiment pas se montrer. C'était au milieu de cette fange et de cette hypocrisie qu'elle avait grandi.

Au début, tant de bassesse l'avait épouvanté profondément. Puis, il s'était dit que tout cela ne diminuait en rien la beauté d'Hélène. Après tout, désirait-il autre chose que sa possession? Mais, comme cette idée lui semblait trop cyniquement dégradante, il ajouta, comme pour se justifier à ses propres yeux : « Mon désir donnera à cette femme l'illusion de l'amour. Je saurai l'entourer de toute la volupté d'une véritable passion et elle croira goûter tous les enchantements d'un *véritable* amour. »

Mais plus tard, lorsqu'il eut franchi le seuil de cette intimité familiale dégradante, il se redemanda anxieusement : « Est-il possible qu'une créature semblable ait pu croître dans l'ambiance où elle a vécu? »

De jour en jour, sa pensée évoluait, et il découvrait à cette petite âme des qualités nouvelles, réelles ou imaginaires, dont

Hosted by Google

il aimait à la parer, la purifiant chaque fois davantage des souillures qui auraient pu l'atteindre.

« Est-il possible qu'une créature semblable ait pu croître dans le milieu où elle a vécu ?

C'était le doute qui hantait son cerveau. A ce moment, il était amoureux, éperdûment amoureux, et il se l'avoua sans en éprouver le moindre ressentiment, comme satisfait de lui-même.

« Quel bonheur d'être aimé pour tout ce qu'elle me devra ! Je l'arracherai de cet atmosphère malsain où elle végète doucement, ses sentiments s'épureront, et je lui ferai vivre une vie idéale, où notre affection se perpétuera dans une ambiance de véritable amour. »

Une fois engagé dans cette voie, les sages conseils de ses amis, la menace d'un avenir désastreux ne purent plus l'arrêter.

« Eh ! que m'importe le monde ! Puisqu'elle me suffit, je me moque de tout ! »

Un jour — c'était au mois de juillet —, un obstacle, une exigence de la mère d'Hélène, le fit songer à la fuite. Cette idée fut mise à exécution.

« Qui pourrait donc nous forcer à nous épouser ? — lui avait-il dit. — Quel droit plus grand le mariage me donnera-t-il sur toi ? »

Mais la mère d'Hélène se mit à les relancer et elle finit par retrouver leurs traces. Et, tout en reprenant sa fille elle menaça l'amant d'un procès.

Journées d'angoisse atroce, de désespoirs, d'horribles souffrances. Dans un moment de fatigue et de découragement, il s'embarqua, quittant Madrid pour aller passer quelque temps en Afrique. A travers le Maroc, l'Algérie, la Tunisie, il promena sa rage, la rage du désir non assouvi et de l'amour mort sous des mains étrangères. A son affliction sentimentale s'ajoutaient de continuelles visions voluptueuses le hantant sans cesse. Le souvenir des sensations était si capiteux et si exact,

Hosted by Google

que tout son être, parfois, recevait l'identique frémissement qu'il avait éprouvé au moment psychologique.

Comme rien n'avait été capable de calmer l'anxiété dominant son esprit, il voulut chercher un remède dans d'autres affections, et, rentrant en Espagne, il gagna Barcelone.

Tout lui parut également désert.

Il voulut travailler, renouer son œuvre interrompue, mais il se sentait pris d'un dégoût ennemi de toute inspiration et de tout idéal. « Pourquoi, pour qui travaillerais-je ? » Il préférait dévorer avec volupté les exquisités d'art qui apaisaient l'ardente soif de délicates sensations de son âme endolorie. Peu à peu, il s'aperçut qu'une lente transformation de ses goûts, une déformation de son intelligence se faisait sentir. Sa compréhension des choses, épurée par la souffrance intime, s'était faite plus fine et capable de saisir les moindres délicatesses, les presque perceptibles éléments psychiques d'un geste, d'un son, d'un rythme, arrivant à la quintessence des causes par les détours les plus insoupçonnés.

Comme son intelligence, sa sensibilité s'aiguisa. Ses nerfs, continuellement tendus, vibraient à la sensation la plus fugace. Or, son intelligence et sa sensibilité affinées, jamais il n'avait traversé, dans sa vie, de période plus propice à son œuvre. Mais... « Pourquoi ? Pour qui ? »

Cet amour surgi pour éclairer la fin de sa jeunesse lui manquait maintenant pour illuminer sa véritable vie.

« Que lui restait-il ? »

Des années, beaucoup d'années peut-être. Mais des années stériles, misérables ; des années de décadence allant jusqu'à la décrépitude manifeste, séparant cette dernière impulsion de son sang encore jeune de toute une existence de songes, d'illusions, de luttes, d'enthousiasmes ; formant une solution de continuité coupant sa vie en deux périodes : celle d'autrefois, qu'il avait commencée par un baiser d'amour ; celle d'aujourd'hui, qui commençait par l'éternel souvenir du passé, irréparablement perdu pour toujours.

Hosted by Google

Torturé par cette idée, il se décida un jour à recommencer ses folles tentatives de repossession de la femme qu'il adorait davantage avec une ardeur plus désespérée. Chassant un doute qui, littéralement, l'exaspérait, vainquant une intime répugnance, il résolut de retourner à Madrid.

C'est à peine s'il trouva le moindre obstacle à aplanir. Cette facilité même qu'il eût à apaiser son désir augmenta la confusion dans son esprit et exacerba un soupçon qui avait germé dans sa pensée dès le début de ses relations intimes avec Hélène.

Par un phénomène parfois constaté, mais cependant peu fréquent, Claude avait, tout au fond de son inquiétude et de sa tristesse, je ne sais quelles suggestives voluptés qui le poussaient de jour en jour à mieux approfondir les causes de ses souffrances.

A cette certitude d'immunité qu'il avait eue autrefois, une autre certitude se substituait aujourd'hui. Et il l'énonçait presque par ces mêmes paroles torturantes :

« Il n'était pas possible qu'une créature semblable eut pu croître dans cette ambiance où elle avait vécu ! »

III

Les commencements de sa vie intime avaient été délicieux. Avec la repossession de celle qu'il aimait, il semblait que les nuages s'étaient évanouis de son horizon ; l'avenir lui apparaissait paisible et serein.

Jours exquis de conversations interminables, de baisers sans fin ; magiques heures d'extases et d'abandons imprévus. Pour eux tout était nouveau, tout était une nouvelle source de plaisirs. La maison lui semblait entièrement illuminée par la présence de cette femme qu'il adorait. Tout s'animait à son contact. A ses yeux, les objets et les choses acquéraient une valeur qu'ils n'avaient jamais eue, et ce qui en d'autres jours lui paraissait lugubre et froid, s'animait maintenant par la cha-

Hosted by Google

leur communicative de la vie. Et la joie d'Hélène, son attitude satisfaite, son oubli de tout pour n'être plus qu'à lui centuplaient son bonheur.

Noyés dans leur félicité, ils passaient les jours de leur installation à Barcelone sans sortir une seule fois de chez eux. Ce qui n'était pas eux-mêmes les laissait indifférents. Le jour de leur arrivée, en traversant les rues conduisant de la gare française à leur domicile, elle s'était écriée :

« Oh! que c'est beau, mon Claude! Comme nous allons bien vivre ici!... Tu me montreras tout... »

Une fois enfermés dans leur maison de la rue d'Aragon, la porte enfin refermée derrière eux, toute sa curiosité s'évanouit. Elle n'eut plus d'intérêt que pour leur nid, leur petit nid.

Un soir, pourtant, ils se décidèrent à sortir. Le désir fantaisiste d'une excursion à des sites solitaires les avait assaillis. D'avance, ils s'imaginaient perdus dans des forêts inextricables. Mais, au moment de réaliser leur désir, Hélène fut la première à en médire.

« Pourquoi sortir? demanda-t-elle tout à coup, en se tournant vers Claude. Serons-nous plus heureux dehors que nous ne le sommes ici? »

Et comme Claude demeurait un instant perplexe, elle ajouta :

« Si tu le veux pourtant... Mais il me paraît mauvais de quitter, même pour un moment, notre chère demeure... Allons, veux-tu sortir?...

— Non, ne sortons pas, répondit-il, intérieurement heureux.

— Attends-moi une minute, reprit la jeune femme. Et surtout, ne t'impatiente pas, je reviens de suite. »

Elle entra dans la pièce voisine, et reparut bientôt, complètement habillée.

« Donne-moi le bras et allons, fit-elle en s'approchant de Claude.

— Mais où?

— Au jardin. »

Hosted by Google

Le jardin, quelques mètres de terre où végétaient deux douzaines de plantes, était l'endroit préféré des amants, par ces soirs ultimes de mai, remplis de paisible douceur. Ils descendirent le raide escalier de fer qui y conduisait, et à se voir tout à coup en toilette de ville dans cet espace réduit, l'un et l'autre se prirent à rire joyeusement.

« Quelle foule ! s'exclama Claude.

— Mais ne ris donc pas, » reprit Hélène en simulant la plus austère gravité.

Ils s'assirent l'un près de l'autre sur l'unique banc de leur parc, et, après le premier moment de charme, comme son chapeau la gênait, elle l'enleva d'un geste exquis en s'écriant :

« Te souviens-tu du jour où nous l'avons acheté ? J'étais avec mon oncle, et tu nous rencontras dans la rue du Prince. C'était une journée magnifique. »

Comme si ces mots eussent possédé une vertu magique, un voile tomba sur les yeux de Claude, et en une seconde s'évanouit pour toujours l'illusion de tendresse qu'il s'était forgée. Son visage réfléchit tout à coup la douleur de son âme. Alarmée, Hélène se leva et le regardant fixement :

« Qu'y a t-il ? Qu'as-tu ?... Tu es tout pâle.

— Je ne sais; rien...

— Si; tu as quelque chose.

— Mais non. Mais non, Hélène !

— Mais qu'as-tu donc, mon Claude ?

— Je ne sais; je ne sais. » Et comme accablé subitement sous le poids d'une chose énorme, il cacha son visage dans ses mains et demeura immobile.

« Claude ! Claude, qu'as-tu ? »

Elle ne reçut pas de réponse.

« Claude ! »

Un silence lourd plana. Hélène jeta ses bras autour du cou de Claude et, l'enlaçant étroitement, demeura muette, comme fondue en lui.

Le jour mourait lentement. Les ombres passaient du gris au

Hosted by Google

noir complet. La quiétude était solennelle. De temps en temps le souffle du vent remuait les feuilles en un bruissement soyeux. La minute de tendresse s'était évanouie, et ces deux êtres éperdus demeurèrent anéantis sous la terrible certitude qu'une chose occulte et inconnue allait s'accomplir. En même temps, leurs mains se séparèrent et ils se regardèrent longuement, les yeux brillants de larmes semblables. Ces deux existences traversaient un désert au delà duquel recommençait une autre vie, la vie sans objet ni fin, rendue amère par la conscience de n'avoir pas accompli la mission de tendresse dévolue à tout être en naissant... Et silencieux, ils remontèrent le raide escalier de fer qu'un moment auparavant ils avaient descendu inondés d'espérance.

Ce fut pour eux le commencement d'une lutte insoutenable et tragique.

IV

« Si tu veux — lui avait-il dit un matin, encore au lit — si tu veux, nous sortirons un peu aujourd'hui. »

Au réveil, comme si ce désir eut trouvé sa naissance dans un rêve, il se sentait assailli d'un besoin d'espace, d'air libre, de lumière.

« Oui, oui... — avait-elle répondu — allons nous promener... Car vraiment, je ne connais encore rien des environs de Barcelone. »

Ce qui était plus étonnant, c'est que Claude lui-même, malgré les ans passés dans la cité, ignorait tout des alentours.

« Si nous allions à Vallvidera?

— Non... A un petit village de la côte...

— A Sitges?

— Écoute... Sortons et allons à l'aventure! »

C'était une journée de juin estivale, et printanière à la fois, prédisposant plus au repos qu'au travail. Dans l'ambiance, dissolues dans les vapeurs matinales, des senteurs âcres et parfu-

Hosted by Google

mées s'aspiraient, et la lumière blanche — si blanche — dilatait l'horizon en lignes infinies.

« Si nous ne sortions pas? — songea Claude — si nous restions? »

Mais il comprit que ce serait une horrible déception pour Hélène. De plus, il concevait une sourde irritation contre ces quatre murs témoins de toutes les heures de son martyre.

Ils sortirent. Dans la rue, elle interrogea :

« Où allons-nous?

— Si nous allions à Miramar?... A cette heure... Tu ne connais pas Miramar... Une terrasse superbe sur le port... Tu verras, tu verras... » Et il continua en s'animant de plus en plus, comme si réellement la perspective du bonheur qu'il s'était forgé lui procurait toutes les prévisions coutumières à la réalisation d'un désir.

Depuis les quelques mois qu'ils vivaient ensemble dans la grande cité, ils ne s'étaient pas encore trouvés si matin dans les rues. Ils descendirent la rue d'Aragon en suivant la ligne du chemin de fer, empruntèrent la rampe de Catalogne pour arriver bientôt à la rampe des Fleurs. Hélène admirait ce spectacle imprévu d'une beauté dont elle ne s'était pas fait de conception. Sous l'arcade interminable des platanes d'où s'élevait, dans le murmure des feuilles, la chanson joyeuse des oiseaux, des rangées de roses, de magnolias, de jasmins, de lis, d'œillets échevelaient leurs gammes de couleurs soyeuses trempées de parfums subtils. Et cette triomphale symphonie où se mêlaient les mille motifs de la vie humaine, de songe idéal, d'infinie poésie, s'entrecroisait, se fondait, s'évanouissait dans l'espace comme le soupir ténu d'une âme agitée.

Claude éprouva la contagion de l'enthousiasme d'Hélène, et il se sentit tout à coup ému comme il ne l'avait plus été.

« Oh, que tout cela est beau, mon Claude! » s'exclama-t-elle enfin d'une voix enfantine et suave.

Claude souriait avec la douceur de celui qui se réjouit du bonheur qu'il procure plus encore que du sien propre.

Hosted by Google

« Cueillons des fleurs, Claude; je veux des fleurs, je veux toutes les fleurs! »

Devant un étalage enveloppé de parfums, elle se mit à désigner les fleurs qu'elle souhaitait :

« Et celle-là!... Encore celle-la!

— Mais nous ne pourrons pas les prendre avec nous, fit Claude, en riant.

— Je ne me sépare plus d'elles! reprit Hélène, avec un geste de délicieuse résolution.

— Et tu veux te promener avec toutes ces fleurs?

— Nous les laisserons à la maison avant...

— Retournons donc... »

Subitement, Claude eut la pensée de remettre à un autre jour la promenade à Miramar. « Puisque nous avons acquis du bonheur pour aujourd'hui — songeait-il — il est prudent de réserver pour demain des émotions nouvelles à nos âmes. »

Chez lui, une capricieuse fantaisie s'empara de son être. Avec les lis blancs, les roses rouges, les violettes sombres, les jasmins pâles et les lierres grimpants; avec les tiges, les pétales et les feuilles des plantes, il voulut feindre le triomphe du rêve, le palais de l'amour enveloppé de lumières, de couleurs et de parfums; s'enivrer d'une extase produite par l'excitation et le plaisir de tous les sentiments à la fois; mêler et confondre, en un seul instant, le contact de la chair de l'amante avec le pétale pulpeux du magnolia, la nuance de sa chair à celle de la rose et du lis, son haleine à celle des fleurs, la musique de ses paroles aux harmonies imaginaires évoquées par son âme d'artiste, et la saveur de ses baisers au nectar des corolles aromatiques.

« Voilà que j'ai vécu mon rêve, pensa-t-il alors. Mais serait-il sage de le matérialiser, de le rendre réel? Existe-t-il, dans le monde des choses, des éléments de pure poésie dont je puisse quintessencier le charme en un rêve? »

Et déjà, les roses, les violettes, les jasmins lui apparaissaient

Hosted by Google

comme de funèbres butins dont la vue lui causait une répugnance craintive. Il retrouvait dans leur parfum il ne savait trop quel nauséabond relent. Et, sa sensation première s'exacerbant jusqu'à un sentiment de dégoût, il assistait avec une autre conscience à l'évanouissement de sa fiction, effondrée tout à coup dans l'espace diaphane.

Au milieu des fleurs, Hélène surgissait, la tête inclinée, image d'une fleur plus grande et plus fraîche qui irait bientôt se fanant, ne laissant derrière elle que le spécieux parfum de sa chair passionnée, qui, de soir en soir, arriverait jusqu'à l'aimé en souffle de souvenir. Et la persistante image de son amante-fleur, fanée d'abord, morte bientôt, emplissait le cœur de Claude comme d'une résignation consolatrice, et le désir d'une abdication en faveur de la morte lui venait. Puis, voulant défigurer son aspiration, il se disait, apparemment résigné devant la force du fait brutal :

« Quel remède pourrais-je y apporter ? Que pourrais-je faire pour éviter le mal ? » Mais il savait bien qu'il essayait de se tromper lui-même, et qu'au fond de son cerveau sa pensée véritable subsistait : « De mes bras à ceux de la mort ; la sécurité d'une possession complète ; libre pour toujours de tout secret ; elle morte, notre amour vivant enfin... »

« Décidément, dit tout à coup Hélène, nous remettrons notre excursion... »

Claude tressaillit comme s'il s'éveillait d'un profond sommeil. Il répondit cependant doucement :

« Si cela ne te contrarie pas... »

Hélène sourit d'entendre cette voix chantante :

« Mais, puisque je te le propose ! »

Et elle ajouta, comme si elle se parlait à elle-même :

« Je ne sais quel attrait je trouve aujourd'hui à notre nid. Il me semble plus intime que jamais. Il y a eu un moment, tandis que tu me contemplais, où j'ai voulu te parler. Mais je me suis tue, pensant que nos âmes se causaient en silence... Maintenant, j'en suis certaine... La mienne m'a conté tout ce que la

Hosted by Google

tienne m'a dit... Des choses belles et profondes... Et après, après, je me suis élevée avec elle très haut, très haut, et là, elle m'a montré les choses, elle m'a fait voir la vie, et mon âme est toute émerveillée encore des beautés qu'elle a vues...

Charmé, Claude l'attira tendrement vers lui, et lui mit longuement un baiser sur les lèvres.

De nouveau, ils demeurèrent silencieux. Claude réfléchissait à cette rencontre d'âme, et son cœur inquiet y trouvait un danger. Il rompit le silence :

« Alors, nous sortirons demain ?

— Oui, demain ; oui.

— Demain... Maintenant, parlons, parlons beaucoup, petite.

— Parlons. Dis, tu ne te souviens plus de tes petits moments de colère parce qu'autrefois je restais près de toi sans parler? Loin de toi, je songeais à des tas de choses que je me promettais de te dire, et quand je te voyais, je ne savais plus ouvrir les lèvres.

— Oui, tu te contentais de me regarder avec ces yeux de couleur indéfinie, à la fois gris, bleus et verts, et à pencher la tête sur mon épaule. Et je te parlais, je te parlais, mêlant toutes choses : tragédie, drame, roman, histoire, par je ne sais quelle instinctive terreur du silence. »

Tout à coup, comme si un souvenir joyeux s'éveillait au fond de sa mémoire, Hélène se prit à rire follement, toute secouée de petits hoquets convulsifs. Et de la voir rire, Claude se mit à rire aussi, s'interrompant pour demander :

« Pourquoi ris-tu ?

— C'est que je me souviens... Tu te rappelles? Je me souviens de cette heure où très sérieux, très grave, très tragique, tu me contais l'histoire de Lohengrin en plein Retiro. Et, comme je ne comprenais pas bien l'analogie qu'il pouvait y avoir entre cette histoire et la nôtre, tu t'efforçais à faire entrer dans ma petite tête dure je ne sais plus quelle difficile explication, quant tout à coup, t'interrompant, tu te pris à chanter, à

Hosted by Google

la grande stupéfaction de ma cousine qui nous accompagnait :

Mai devi domandarmi...

— Vraiment? demanda-t-il en riant, oublieux de cette scène.

— Oui... Et plus tard, à la maison, tu ne peux te figurer ce que nous avons ri de toi! »

Et, après un moment de réflexion, elle ajouta :

« Je ne sais si je t'aimais déjà, alors.

— Quand donc as-tu commencé à m'aimer?

— Je ne sais. Tout cela, pour moi, est très confus. Parfois, je me figure que je t'aimais dès le premier moment... Mais je me rappelle aussi qu'un jour où j'étais bien décidée de rompre, je ne le pus...

— Et lorsque je te dis que j'allais à Paris... Que tu fus triste, mon aimée!

— Oui, je m'en souviens très bien. Cela me causa une émotion que je n'ai plus ressentie depuis. Tu n'as pas idée des choses qui me passèrent, en cette seconde, par la tête. Je vis les sourcils froncés de ma mère. Je m'aperçus lui faisant la promesse formelle que tout était fini entre nous; je me représentai sa fureur en apprenant mon mensonge, ses gestes, ses paroles, tout, tout ce qui devait m'arriver plus tard, et je me rappelle qu'au moment où tu me tendis la main pour partir, je la retins dans les miennes en te disant : « Ne vous en allez pas! »

— N'as-tu jamais pensé, depuis, que cela eût été préférable?

— Non, jamais!

— Et pourtant...

— Mon Claude, il n'y a pas de « pourtant »... Tu songes, n'est-ce pas, à ce que je souffre ? Oui, je souffre; mais pas comme tu te l'imagines... non pour toi, mais pour moi...

— Je le sais, ma petite...

— Tu le sais?

— Oui, je le sais... Tu comprends que si je te torture, c'est parce que j'extériorise mon martyre, et que ce martyre n'existe

Hosted by Google

que parce que je t'adore. Quand tu souffres, ma chérie, je souffre plus que toi encore, et ta douleur doit t'aider à mesurer l'immensité de mon amour... Mon amour se reflète en toi par la douleur que tu éprouves.

« Serait-ce vrai? » se demanda Hélène. Puis elle pensa : « Oui, oui : cela doit être! »

Mais après un silence, Claude s'écria :

« Bah! aujourd'hui n'est pas le jour des analyses sentimentales! Nous l'avons destiné à éprouver des sensations. Si nous faisions de la musique? »

Hélène s'assit au piano, et du clavier s'éleva un chant d'ardente et de passionnée mélodie, un chant rempli de vie et débordant d'amour, le salut de gratitude de Sigismond au printemps protecteur et complice de la passion de son âme. Les ondes sonores enveloppaient les nerfs, noyaient les corps sous leurs flots harmoniques.

En un dernier moment de conscience, Claude avait pensé : « Que d'années nous avons vécues aujourd'hui! »

Et la couleur et le parfum des fleurs, l'enchantement de la musique, la présence de l'aimée et l'heure d'intimité et d'oubli l'entourèrent d'un délice ineffable.

(*A suivre.*)

TOMAS ORTS RAMOS.
(Trad., L. WAUTHY.)

Hosted by Google

A PROPOS DE L'INSTITUTION CONSULAIRE

La discussion du budget des affaires étrangères est, chaque année, l'occasion d'un échange de politesses entre le ministre compétent et certains membres de la Chambre et du Sénat, qui présentent des observations sur la réforme de notre régime consulaire. La création des licences, greffées sur l'ancienne faculté de droit, indique, de la part du Gouvernement, l'intention sérieuse de donner à la carrière de consul des consécrations nouvelles, d'en augmenter l'importance, d'en régulariser l'accès et de faire de cette carrière quelque chose qui ressemble aux professions civiles, instituées légalement depuis belle lurette dans notre pays.

On ne jugera donc pas le moment mal choisi pour remonter le cours du siècle et se demander ce que fut jadis, ce qu'est aujourd'hui et ce que pourrait devenir l'institution consulaire. On verra qu'elle a subi déjà des modifications profondes et on comprendra qu'elle soit appelée à en subir encore dans l'avenir.

***

Les premiers qui aient rempli des fonctions similaires à celles de nos consuls d'aujourd'hui sont les proxènes grecs, dont la mission correspondait à ce que nous appelons actuellement les consuls marchands, *consules electi*, par opposition aux consuls de carrière, *consules missi*.

Le mandat de représenter les intérêts d'un État était conféré non pas à un citoyen du pays représenté, mais à un citoyen du pays auprès duquel cette représentation était instituée. Les attributions des proxènes étaient surtout

Hosted by Google

d'ordre commercial et maritime, et, en regard des charges et fonctions qu'ils remplissaient, ils jouissaient de nombreux privilèges, dont plusieurs sont encore de nos jours reconnus aux consuls : droit de libre pratique, droit de libre importation, exemption d'impôts, droit d'acquérir ou de posséder des immeubles, garantie contre les saisies, inviolabilité personnelle, etc.

Tissot, dans son ouvrage *Des proxénies grecques*, montre très clairement ce qu'était la proxénie : « Le proxène antique, dit-il, se rapproche plus des consuls modernes non envoyés que des consuls agents politiques ; l'agent consulaire, comme le proxène, est choisi, le plus souvent, parmi les sujets du pays même où il défend les intérêts du pays qui le nomme ; comme le proxène, il n'a pas le caractère d'envoyé. Sa charge, comme celle du proxène, constitue en sa faveur plutôt un titre honorifique qu'un emploi proprement dit ; n'étant point nécessairement rétribué par l'État qui le nomme, il lui est permis de se livrer au commerce ; il n'a point à réclamer, du moins dans la même mesure, les immunités qu'assure aux consuls envoyés leur caractère de ministres publics. »

Nous aurons à revenir sur cette définition lorsque nous envisagerons le rôle respectif des *consules missi* et des *consules electi*.

Nous ne trouvons pas d'institution similaire à Rome. Maîtresse du monde civilisé, elle n'avait ni à envoyer ni à recevoir d'agents de cet ordre.

Il semble que, pendant plusieurs siècles, l'institution consulaire ait disparu. Du moins, on n'en trouve de traces chez aucun peuple. Ceux-ci étaient alors trop repliés sur eux-mêmes, trop peu en sûreté, même à l'intérieur, pour que leurs rapports internationaux ne demeurassent pas, en quelque sorte, purement accidentels. Par suite de l'absence de relations suivies entre eux, ils ne ressentaient pas la nécessité d'avoir au dehors des délégués chargés de la sauvegarde de leurs intérêts.

Le grand mouvement créé par les croisades, mouvement d'idées, mouvement commercial et économique autant que

Hosted by Google

sociologique, fut l'origine véritable du régime qui subsiste encore, quelles qu'en aient été les transformations successives.

Nous ne nous arrêterons pas aux prétentions des divers peuples qui tiennent à honneur d'avoir les premiers institué des consuls. Que ce soit Pise, Gênes, Venise, Florence ou la France qui ait donné l'impulsion, cette question ne présente qu'un intérêt de chronologie historique. Ce qu'il importe de noter, nous semble-t-il, c'est que l'origine des consulats peut se fixer vers l'année 1075 et que tous les États, alors en relations commerciales les uns avec les autres, s'empressèrent d'adopter une institution dont l'utilité était si considérable.

On fait généralement remonter à François Ier la conclusion des premiers traités formels relatifs aux consuls. Saint Louis avait cependant déjà conclu, en 1250, un accord avec le sultan d'Égypte, par lequel il était autorisé à établir des consulats à Tripoli et à Alexandrie.

C'est cependant François Ier qui fixa, dans ses traités avec le sultan Suleyman, les droits et les devoirs des consuls français dans les Échelles du Levant, et ce sont ces « capitulations » qui sont encore aujourd'hui la base du droit consulaire dans ces contrées.

Depuis cette époque les documents abondent. Chaque pays entra dans la voie ouverte par la France et la plupart des traités continrent désormais des clauses relatives à l'établissement ou à l'exercice des consulats.

En ce qui concerne leurs attributions, les consuls n'étaient, à l'origine, que de simples mandataires de centres maritimes; leur rôle principal consistait dans la protection du commerce et l'appréciation des différends entre leurs nationaux.

A mesure que les relations entre peuples devinrent plus fréquentes, à mesure qu'elles s'étendirent à d'autres contrées, le rôle des consuls se transforma. Ils devinrent peu à peu les représentants de leur nation. Au début, ils étaient élus par les associations commerciales; négociants eux-mêmes, ils tenaient de leurs pairs le mandat qu'ils exerçaient. En s'étendant, et en prenant un caractère plus représentatif, leur mission

Hosted by Google

nécessita une forme de nomination plus solennelle et ils reçurent leurs commissions directement de leur gouvernement.

L'absence de missions diplomatiques permanentes à cette époque rehaussa encore le prestige et l'importance de leurs fonctions.

Ils portèrent, suivant le protocole alors usité, les titres pompeux de podestats, de légats et de bayles, et leur emploi était brigué par les familles les plus illustres.

A la suite du traité de Westphalie, le droit de légation fut mis en usage d'une manière permanente. L'importance du rôle des consuls en subit une sérieuse diminution et leurs fonctions, sauf en Orient, furent sensiblement réduites et prirent un caractère presque exclusivement commercial.

Au XVI^e^ et au XVII^e^ siècles, on s'efforça de leur dénier le caractère de ministres publics, dont, incontestablement, ils avaient joui jusque-là, et à attribuer à leur rôle un caractère purement mercantile. Certains États ont, de nos jours encore, la même manière de voir et il est des auteurs pour lesquels les consuls ne peuvent être que des agents commerciaux. Plusieurs auteurs, par contre, affirment le caractère de ministres publics des consuls, et un ancien ministre plénipotentiaire français, M. Engelhardt, propose même de leur assigner formellement, sous certaines conditions, un rang diplomatique spécial, immédiatement après les chargés d'affaires. Il a présenté un rapport dans ce sens à l'Institut de droit international, dont il est membre.

Une des raisons qui ont, semble-t-il, fait dénier aux consuls leur caractère de ministres publics, est la confusion que l'on fait, assez généralement, entre les consuls envoyés (ou de carrière) et les consuls non envoyés (dits marchands).

Les premiers, sujets de l'État qu'ils représentent et rémunérés par lui, ont véritablement le caractère de représentants de cet État. Il leur est interdit de se livrer au commerce et de remplir aucun autre emploi que celui de consul. Ils sont soumis quant à leur nomination à des conditions bien définies. Leur avancement et leur hiérarchie sont l'objet de règles

Hosted by Google

strictes. Leur entrée dans la carrière consulaire est précédée d'une longue préparation dont les résultats sont généralement consacrés par des examens rendus chaque année plus difficiles.

Les seconds, au contraire, sont généralement sujets de l'État dans lequel ils exercent leurs fonctions. Aucune condition spéciale n'est mise à leur nomination. Ils ne sont soumis à aucun examen et il leur est permis de se livrer à d'autres occupations, concurremment à celles de consul. Ils ne reçoivent aucun traitement de l'État dont ils tiennent leur commission, et leur titre de consul est surtout honorifique.

Il y a, comme on le voit, de nombreuses différences entre les *consules missi* et les *consules electi*. Et il n'est pas étonnant qu'en établissant entre eux une complète égalité, on ait nui aux premiers et qu'on en soit venu à leur dénier le caractère de ministres publics. En effet, si les *consules missi*, qui ont longtemps été revêtus de ce titre, ne le possèdent plus aujourd'hui, c'est en grande partie parce qu'on ne peut le reconnaître aux *consules electi*, leurs égaux théoriques, ceux-ci n'en ayant aucun des caractères.

« L'on comprend, dit M. Engelhardt, sous la dénomination générique de ministres publics les agents qui, dûment accrédités à cet effet, sont chargés, sous des titres divers, de représenter les intérêts d'un État auprès d'un autre État. »

Le Congrès de Vienne les a divisés en quatre catégories : les ambassadeurs, les ministres plénipotentiaires, les ministres résidents et les chargés d'affaires. M. Engelhardt propose d'y ajouter une cinquième classe : les consuls. Ceux-ci, en effet, sont des agents dûment accrédités et chargés de représenter les intérêts d'un État auprès d'un autre État. Ils ressortissent au même département que les agents diplomatiques et ils jouissent dans certains pays des mêmes privilèges et immunités.

Rappelons à ce sujet la définition de Tissot citée plus haut, et qui montre bien la différence qui existe entre les *consules electi* et les *consules missi*. Ceux-ci ont incontestablement à un plus haut degré que ceux-là le caractère représentatif qui doit leur donner une place dans l'énumération et la hiérarchie des ministres publics.

Hosted by Google

Il semble que de nos jours la tendance se manifeste d'attribuer de nouveau aux consuls ce caractère de ministres publics et de les assimiler aux diplomates.

Actuellement, d'ailleurs, où les relations commerciales des peuples se lient si intimement aux relations politiques, où on peut même dire que celles-ci sont dominées par celles-là, on ne voit pas pourquoi une distinction serait établie entre deux ordres d'agents qui remplissent des fonctions en tant de points si semblables.

Une autorité en matière de droit international, M. de Martens, dit, fort justement : « L'administration internationale est une et indivisible, comme le pouvoir souverain de l'État. Par conséquent, les organes de ce pouvoir unique ne peuvent être essentiellement séparés les uns des autres; ils doivent, au contraire, se trouver placés de façon à agir incessamment les uns sur les autres et se pénétrer de l'idée qu'ils ont à se préoccuper de concert des intérêts de leur gouvernement et des buts qu'il se propose. Bien loin d'être des antagonistes, ou d'être séparés par des barrières infranchissables, les agents des deux services doivent pouvoir se suppléer réciproquement et passer de l'un à l'autre; il serait même désirable que les agents diplomatiques, spécialement chargés des intérêts politiques et publics de la nation, passassent toujours quelque temps dans le service consulaire, où ils se familiariseraient mieux avec les multiples intérêts privés de leurs nationaux à l'étranger (1). »

Le gouvernement français, par deux décrets datés du 1er février 1877 et du 25 février 1880, a répondu, d'une manière partielle au moins, à ce vœu de M. de Martens. Il a établi une équivalence de grades, de traitements et d'uniforme entre les divers agents des services diplomatique et consulaire. En Russie, il n'y a qu'une seule carrière qui comprend les agents de tous grades; ainsi qu'en France, il y a équivalence des grades diplomatiques et consulaires. En Allemagne, on peut passer de l'une des deux carrières dans l'autre. L'exemple récent du consul général à Calcutta nommé ambassadeur à

(1) *Consularwesen*, p. 589. Berlin, 1874.

Hosted by Google

Washington en est une preuve. D'autres pays encore ont modifié dans ce sens leurs règlements anciens.

Cette évolution nouvelle de l'institution consulaire est d'ailleurs parfaitement logique. Les deux catégories d'agents, jusqu'ici séparées, ont au contraire tous les motifs nécessaires pour fusionner. Dépendantes toutes deux du même département, nommées toutes deux par le chef de l'État, également rémunérées par leur gouvernement, jouissant, au moins dans certains pays, des mêmes privilèges, chargées toutes deux de représenter leur patrie à l'étranger, il ne semblerait pas qu'il dût y avoir le moindre doute sur l'assimilation que l'on peut faire de l'une à l'autre. On oppose généralement les diplomates aux consuls en assignant à ces derniers un rôle secondaire. N'est-ce pas Talleyrand qui a dit : « Quand on a été ministre habile, que de choses il faut encore savoir pour être un bon consul. »

En Belgique, les deux carrières sont encore séparées. Il n'est pas permis, comme dans d'autres pays, de passer de l'une dans l'autre suivant les nécessités du service. Chacune d'elles a sa hiérarchie spéciale, son uniforme particulier.

L'admission dans les carrières diplomatique et consulaire est subordonnée à des preuves de capacités fournies par des examens différents en beaucoup de points, mais comprenant cependant des matières communes aux deux espèces d'épreuves. Les matières qui les différencient figurent presque toutes au programme des examens consulaires et portent sur les langues étrangères et la connaissance plus étendue de faits d'ordre commercial. La partie historique, par contre, est plus approfondie par les candidats diplomates.

Un mouvement de l'opinion publique se dessine en Belgique depuis un certain temps déjà en faveur d'une fusion des deux carrières, ou tout au moins d'une équivalence des grades, comme l'a réalisé la France. Il ne semble pas qu'une réforme de cette nature ait, jusqu'à présent, attiré sérieusement l'attention des sphères gouvernementales. Des hommes compétents l'ont cependant appuyée et ont tenté de vaincre certaines résistances dont le temps seul leur donnera raison.

Hosted by Google

Les partisans de la réforme disent que la Belgique est un pays essentiellement industriel et commercial, que ces deux facteurs de sa richesse jouent dans ses rapports extérieurs un rôle beaucoup plus important que celui qu'elle est appelée à jouer comme puissance politique. Dès lors, disent-ils, pourquoi ne pas recourir davantage aux agents qu'une préparation commerciale plus complète a plus complètement mis à même de rendre des services, et pourquoi ne pas adjoindre aux légations, avec un titre diplomatique, des agents du service consulaire qui se seraient signalés par leur compétence et qui rempliraient en même temps les conditions de fortune et d'éducation nécessaires?

A ces raisons, les adversaires de tout changement opposent, comme motifs de leur attitude, que le recrutement des corps diplomatique et consulaire est très différent, et que l'objet même des deux carrières n'offre rien de commun, qu'il faut pour l'une et pour l'autre des qualités et des capacités spéciales.

Une innovation récente semble indiquer que les vues réformatrices rencontrent auprès de certaines personnalités un accueil favorable. Des vices-consuls de carrière ont été adjoints à certaines légations. Mais cette réforme même est encore incomplète, car ces agents n'ont pas été revêtus d'un titre diplomatique qui aurait grandement facilité leur mission, et l'adjonction de ces agents a été limitée à un petit nombre de postes.

La question est posée devant l'opinion publique. Adversaires et partisans d'une réforme des carrières diplomatique et consulaire feront sans doute valoir leurs arguments. Il est difficile de préjuger quelle sera l'issue de ce débat, mais il est certain que la Belgique devra tôt ou tard entrer dans la voie que d'autres nations ont déjà prise. Elle est, plus que toute autre, qualifiée pour le faire, et une réforme de cette nature, dont les résultats ont été jugés excellents partout où elle a été appliquée, peut et doit se réaliser dans une contrée aussi essentiellement industrielle et commerciale.

JEAN DE BETZ

Hosted by Google

LA LÉGENDE DU CHEVALIER AU CYGNE[1]

La légende proprement dite du *Chevalier au cygne* avait d'ailleurs, nous l'avons vu, été englobée dès le XIII^e^ siècle dans l'énorme compilation rédigée en l'honneur des héros de la première croisade. Ce n'était plus qu'une faible partie noyée au milieu des aventures de plusieurs générations de princes, allant d'Oriant, l'ancêtre légendaire de Godefroid, le roi de l'Isle Forte, jusqu'au Bâtard de Bouillon.

Nous devons mentionner deux traductions en prose, faites au XV^e^ siècle d'après la version qui nous a été transmise par le poète anonyme du manuscrit de Bruxelles. La première a été exécutée par Bertaut de Villebresme, vers 1470, à la demande de Marie de Clèves, duchesse douairière d'Orléans (2). La seconde est postérieure de quelques années. Dédiée à Louis XII et à M^gr^ Angelbert de Clèves, comte de Nevers, elle fut l'œuvre de Pierre Desrey, de Troyes. Cette seconde traduction eut bientôt une grande vogue, grâce à l'imprime-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* du 15 septembre 1903.

(2) Voir GAUTIER, *Les épopées françaises*, t. II, p. 546, note.

C'est un manuscrit du XVI^e^ siècle, conservé à la Bibliothèque royale de Copenhague. L'auteur déclare, en son prologue, qu'il a été engagé à écrire son livre par M^me^ Marie de Clèves, duchesse d'Orléans, sur foi de M^gr^ Charles, en son vivant duc d'Orléans, dont les prédécesseurs, ducs et seigneurs de Clèves, « sont yssuz, partiz et descenduz d'ung très noble et victorieulx chevalier, fils de roy, nommé Hélias, et, par merveilleuse aventure ci après descripte et récitée, dénommé Chevalier au cygne ». Le livre d'où l'auteur a tiré son roman était « en ancienne rime et assez obscure langaige, dificille à compregnoir. »

Hosted by Google

rie. Publiée à Paris chez Jehan Petit, en 1504 (1), elle fut réimprimée en 1511, 1523 et, à Lyon, en 1580, chez Arnouillet.

Cette lente transformation subie par notre légende, son passage de roman en vers en roman en prose, puis de manuscrit en livre, est l'histoire de toutes les œuvres du même genre. Dès le XIVe siècle, le succès des jongleurs (chanteurs) avait considérablement baissé. Les nouvelles générations s'étaient lassées d'entendre réciter ces longues épopées devenues presque interminables par suite de la nécessité où les trouvères nouveau-venus étaient obligés de les amplifier pour leur rendre un peu d'intérêt et les faire accepter par leurs auditeurs. On préféra — les grands, les puissants d'abord — posséder dans ses « aumaires » de riches manuscrits, précieusement enluminés, et contenant les chansons conservées par une tradition séculaire. Puis, peu à peu, on comprit tout le vide de ces longs poèmes aux rimes interminablement alignées, et le goût de la prose s'imposa lentement.

« Seigneur, oiés et escoutés », dit le rédacteur inconnu d'une version en prose des *Enfants cygnes*, « si porrés entendre et savoir comment li chevaliers li chisne vint en avant, et le grant lignie qui de li issi par cui sainte crestientés fu ml't essauchie et eslevée, et l'ai commenchie sans rime por l'estore, avoir plus abregiet, et si me sanle que li rime est ml't plaisans et ml't bele, mais ml't est longue (2). »

Cet aveu est caractéristique et montre bien l'évolution qui s'accomplissait insensiblement dans les idées. C'était le contrecoup du mouvement des esprits, recul progressif de l'idéal poétique et chevaleresque, faisant place à une conception plus

(1) « Les généalogies avecques les gestes et nobles faictz d'armes du très preux et renommé prince Godeffroy de Boulion et de ses chevaleureux frères, Baudouin et Eustace : yssus et descendus de la très noble et illustre lignée du vertueux Chevalier au cygne. Avecques aussi plusieurs autres cronicques d'histoires miraculeuses : tant du bon roy, saint Loys, comme de plusieurs autres puissans et vertueux chevaliers. » (Paris, 1504.)

(2) Seigneurs, entendez et écoutez, ainsi vous pourrez entendre et savoir comment apparut le Chevalier au cygne et la grande lignée issue de lui, et grâce à laquelle la sainte chrétienté fut très illustrée et très élevée, et je l'ai commencé sans rime pour que l'histoire en fût plus brève ; il me semble que le roman rimé est fort agréable et fort beau, mais fort long.

Hosted by Google

pratique, plus prosaïque de la vie. C'était alors l'ère des grands romans en prose, simples traductions d'ailleurs de leurs modèles rimés et souvent même plus ennuyeux que ceux-ci. Lorsque l'imprimerie apparut, les éditions s'en multiplièrent, accommodées au goût du jour. Nous avons vu les nombreuses réimpressions du roman de Pierre Desrey. Son œuvre eut aussi les honneurs de traductions anglaises. La première fut imprimée en 1512, par Wynkyde de Worde ; le même ouvrage fut réimprimé par William Copland sur le désir d'Edouard, duc de Buckingham, descendant du chevalier Hélyas. Il contenait seulement l'histoire du Chevalier au cygne, c'est-à-dire le premier livre de Desrey. En 1484, une traduction complète avait été donnée par W. Caxton, sous le titre de l'*Histoire de Godefroy de Boulogne et de la Conquête de Jérusalem* (1).

Enfin, la rédaction en prose de Desrey servit de modèle aux nombreuses versions populaires allemandes et néerlandaises qui se répandirent dans le nord (2).

Cependant, le XV^e^ siècle avait été une période de transition. Avec le XVI^e^, s'ouvrait une ère nouvelle, une ère de transformations dans tous les domaines de la vie. La Renaissance avait subitement et brutalement brisé la tradition médiévale.

(1) Voir PIGEONNEAU et REIFFENBERG.

(2) VANDEN BERGH, *De Nederlandsche Volksromanen*, page 23, cite un roman imprimé chez Koene, Amsterdam, en 1763 : « Eene schoone historie en miraculeuse geschiedenis van den Ridder met de Zwaan, die te Nijmegen in Gelderland te scheep kwam, bij het geleide vane ene Zwaan, uit den Landen Lillefoort, hetwelk men zegt te wezen : Rijssel, Douway en Orchy, gelegen in Vlaanderen. Deze laatsten Druk van nieuws overgezien en met Figuren vermeerderd.

Il faut citer aussi une adaptation espagnole de la légende. D'après Julian del Castillo, historien des rois goths, la duchesse de Lorraine, calomniée par une espèce de géant appelé Lembrot, alla en Espagne, à la cour du roi Rodrigue, où il y avait trois fameux chevaliers, le comte Almeric, Agreses et Sacarus. Elle leur exposa sa situation, et ils promirent de la défendre. Ils provoquèrent donc les accusateurs de la duchesse et le combat judiciaire ayant eu lieu en présence du roi Rodrigue et de sa cour, Sacarus, après une lutte qui dura presque un jour entier, vainquit Lembrot, tandis qu'Almeric et Agreses triomphaient de ses tenans. Justifiée par cette victoire même, la duchesse revint dans son duché de Lorraine. (REIFFENBERG, *Philippe Mouskès*, t. II, p. LIII Voir aussi *Historia de los reges Godos*, par JUAN DEL CASTILLO. Burgos, 1582, folio 55, B ; le texte espagnol a été transcrit par MONE, *Anzeiger*, 1834, p. 154-155.

Hosted by Google

Tous les esprits se reportaient par delà les siècles, vers les antiquités de l'Occident européen et le préjugé de barbarie s'ancrait de plus en plus dans les esprits, lorsque la pensée du moyen âge venait traverser comme une ombre leur vision radieuse du ciel hellénique. Il est compréhensible que l'enthousiasme qui avait accueilli autrefois les chansons épiques des trouvères ait fait place au mépris le plus profond. Les lettrés, les érudits n'avaient que faire de ces naïves traditions, maintenant qu'ils pouvaient puiser à pleines mains dans les trésors d'Athènes et de Rome. Pendant plus de deux siècles, les rares chansons de geste qui avaient survécu à la ruine du moyen âge, végétèrent misérablement sur la couverture des innombrables volumes de la Bibliothèque bleue. C'était une destinée douloureuse. La légende du *Chevalier au cygne* fut une des nombreuses chansons médiévales qui disparurent durant cette période. La Bibliothèque bleue, au début du XVII^e^ siècle, ne comptait plus qu'une dizaine de romans; de tout cela, il n'est resté que les *Quatre fils Aymon, Fierabras, Galien restauré* et *Huon de Bordeaux* (1).

Il fallut attendre la fin du XVIII^e^ siècle pour qu'une autre orientation se fît jour dans les consciences modernes. L'œuvre d'obscure et laborieuse érudition commencée dès le siècle précédent par quelques savants religieux de Saint-Maur devait être comme l'aube tremblante de cette ère de Renaissance médiévale qui allait aboutir au superbe épanouissement du XIX^e^ siècle. Rares étaient les chercheurs austères qui osaient s'aventurer dans le fouillis abandonné de la vieille littérature de la France. Duverdier, dans sa *Bibliothèque française de* 1580, Lacroix du Maine, dans son ouvrage du même titre, en 1584, conservaient le souvenir de quelques anciens romans chevaleresques (2). Étienne Pasquier publiait ses

(1) GAUTIER, *Les épopées*, t. II, p. 608, note.

(2) Dans sa mention des romans vieux et nouveaux, Lacroix du Maine ignore le *Chevalier au cygne*. Cependant, on trouve ces lignes (t. V, p. 454) :

« Quant à l'étymologie et signification de ce mot « hurepois », voici ce que j'ai trouvé dans le *Roman de la conquête d'outre-mer*. Parlant d'un Helyas, qui fut le Chevalier au cygne, nourri avec ses frères dans un bois, sans jamais avoir vu

Hosted by Google

Recherches de la France de 1560 *à* 1619 (1); Claude Fauchet, ses *Antiquitez*, son *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoises*, vers la même époque (1579 à 1601). Après eux, du Cange, le Père Lelong, dans sa *Bibliothèque historique* (2), Huet, dissertant sur les romans, continuaient la tradition de ces travaux encore dédaignés. Quant à la foule, elle était peu apte encore à comprendre, à s'assimiler l'esprit d'une époque si différente de celle où elle vivait. Les recueils du comte de Tressan et du marquis de Paulmy dénaturaient sans vergogne l'esprit des anciens contes et leur *Bibliothèque universelle des romans* ne pouvait guère donner qu'une vision trompeuse de tout un monde qui commençait à sortir de l'ombre de son passé d'oubli. Cette *Bibliothèque des romans* parut de 1775 à 1789. Les années 1777 et 1778, consacrées à nos romans médiévaux, ne font pas mention du *Chevalier au cygne* (3).

autre homme qu'un hermite, qui les vêtait de feuilles et d'écorces cousues de fil, il dit :

« Li forestier s'en retourne qui ot non Malaquez
« A l'hermitage vint hideux et hurepez. »

Ces deux vers sont empruntés à une rédaction des *Enfants cygnes*.

(1) ÉTIENNE PASQUIER, dans ses *Recherches de la France*, t. VII, p. 3, chapitre intitulé : « De l'ancienneté et progrez de notre poésie françoise, » cite simplement « Athis et Profilias, Ogier le Danois, Berte aux grans piés ».

(2) Le Père LELONG, *Bibliothèque historique de la France*, parue en 1719, cite, à la page 343, quelques ouvrages d'imagination consacrés à la croisade, ne se rapportant donc que très indirectement à notre légende.

(3) Il est curieux de voir quelle transformation ces auteurs du siècle de Voltaire avaient fait subir à la fruste poésie du moyen âge. Voici quelques passages de la *Chanson de Roland*, arrangée par M. DE TRESSAN :

Soldats français, chantons Roland :
De son pays il fut la gloire.
Le nom d'un guerrier si vaillant
Est le signal de la victoire.

PREMIER COUPLET.

Roland, étant petit garçon,
Faisoit souvent pleurer sa mère ;
Il étoit vif et polisson.
Tant mieux, disait monsieur son père,
A la force, il joint la valeur.
Mauvaise tête avec bon cœur,
C'est pour réussir à la guerre (*bis*).

Hosted by Google

Mais, dans une autre collection de la même époque, les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, par Constant d'Orville et Paulmy (69 volumes in-8°, parus de 1779 à 1788), nous trouvons une analyse de l'œuvre qui nous occupe. Il s'agit d'un extrait du roman intitulé *Histoire miraculeuse du Chevalier au cygne* (aux cygnes), *fils du puissant Roy Oriant, duquel est issu Godefroi de Billon* (Bouillon), *avec les Faits de ce Roi et de plusieurs autres Princes et Barons chrétiens* (1). On lit dans la préface de cet ouvrage que « Pierre Desrey de Troyes a traduit ce livre du latin sur le désir d'Englebert de Clèves, comte de Nevers (2), et il le lui a dédié ainsi qu'au roi Louis XII ». On y mentionne aussi l'existence de deux romans, l'un versifié et l'autre en prose : « Je ne peux point parler d'après le manuscrit de ce roman, qui était en vers, dans la bibliothèque du roi Charles VI, parce que je ne le connais pas ; mais je possède celui en prose, qui d'ailleurs a été imprimé en 1499, un peu raccommodé par Pierre Desrai, qui a conduit l'histoire des descendants de Godefroid de Bouillon, jusques aux dernières croisades... (3). »

DEUXIÈME COUPLET.

Au paysan comme au bourgeois
Ne faisant jamais violence,
De la guerre exigeant les droits,
Avec douceur et bienséance,
De son hôte amicalement
Il partageoit la fricassée
S'il ne faisoit pas l'insolent
Ni sa fille la mijaurée (*bis*).

Les autres couplets sont du même style. C'est une véritable parodie de la vieille chanson aux accents si mâles ; M. de Tressan l'avait d'ailleurs dédaigneusement laissée dans l'oubli poussiéreux des antiques manuscrits. (Voir GAUTIER, *Epopées*, t. II, p. 683.)

(1) *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, t. VI, p. 4-62.

(2) Voir MONE, *Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*. 1834, p. 153 et 154

(3) *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque.*

Il y a deux parties bien distinctes : l'une d'elles est historique, l'autre légendaire. Notre conte fait partie de cette dernière. Cette version diffère peu des anciennes traditions. Un détail est intéressant. On lit, page 32, qu'après le retour du Chevalier à l'Isle Forte, le cygne qui l'a conduit est placé entre deux

Hosted by Google

L'impulsion était donnée. Une fièvre de recherches saisit toute la première génération du siècle passé. Le romantisme est caractéristique par ce souci de reconstitution historique. Le moyen âge surgit, grâce à l'évocation des puissants esprits qui rénovèrent notre littérature. Cependant, si les grands seigneurs du XVIII^e siècle avaient donné au moyen âge les couleurs dont se parait, à leurs yeux, la société élégante et sceptique au milieu de laquelle ils vivaient, les romantiques affublèrent de costumes médiévaux des êtres imaginaires débordant du lyrisme de 1830. Il fallait attendre patiemment le moment où les recherches lentes et sérieuses auraient porté leurs fruits, pour pouvoir prétendre à une connaissance relativement plus exacte d'une époque aussi lointaine.

La légende du *Chevalier au cygne* a connu cette période d'effacement ou — si l'on peut employer ce terme — de détérioration. A la fin du XVIII^e siècle, en 1795, le marquis de la Doucette, ancien préfet de la Rœr, rédigea et fit imprimer à Berlin l'histoire de Béatrice et d'Elie Grail. Son récit est conforme aux traditions que nous avons vu prendre rang officiel dans l'histoire de la maison de Clèves. Il ajoute seulement que Béatrice, pour expier sa fatale curiosité, s'était donné comme mission d'apparaître au château où régnaient ses descendants, chaque fois qu'un malheur menaçait ceux-ci (1). Quelques années plus tôt, en 1787, M^me de Genlis, se trouvant à Spa avec M. de Romanzow, écrivit, à la suite d'une visite faite aux grottes de Remouchamps, une histoire de revenants qui fut le canevas de son roman intitulé les *Chevaliers du cygne ou la cour de Charlemagne* (2). Elle nous raconte longuement,

autels où l'on dit la messe et que soudain il est transformé en un beau chevalier que l'on nomme Emery. Nous retrouverons ce trait, inconnu autrefois, dans le *Lohengrin* de Richard Wagner.

(1) Voir Introduction de REIFFENBERG à son édition de la *Chanson du Chevalier au cygne*.

(2) A Paris, chez Maradan, rue des Grands Augustins, 29. 3 volumes.

Les titres de quelques chapitres indiquent suffisamment combien la légende était accommodée au goût du jour : chapitre X, « Une coquette » ; chapitre XI, « Constance et piété filiale récompensées », chapitre XII, « L'amour », etc.

Hosted by Google

dans ses Mémoires (1), comment elle composa cet ouvrage, le succès qu'il obtint auprès du public, auprès des princes mêmes, car l'impératrice Catherine de Russie implanta la mode des bracelets-à la duchesse de Clèves, pareils à ceux décrits dans le roman. Ce détail suffit à montrer ce qu'était devenue l'ancienne légende lotharingienne. Vers la même époque, on fit à la cour de Berlin, nous apprend toujours Mme de Genlis, un superbe quadrille, dans lequel figurèrent tous les personnages du Chevalier du cygne avec leurs devises Cet ouvrage eut enfin, en 1830, les honneurs d'une traduction italienne, sous ce titre : *I Cavalieri del cigno, romanzo storico* (2).

1830! Nous sommes bien près du moment où l'ancienne légende va revivre enfin, dans toute sa beauté mystérieuse, telle que l'avaient conçue les anciens trouvères lotharingiens. C'est à un Allemand qu'il fut donné d'exprimer avec toute sa poésie primitive la légende du *Chevalier au cygne*. Sans doute, lorsque Richard Wagner, en 1846, vit apparaître la figure évoquée du guerrier inconnu, il dut tressaillir du même frisson que les auditoires germains d'autrefois lorsque résonnait la voix mâle des *Minnesinger* chantant les aventures du *Schwanritter* ou de Lohengrin. C'est dans les sources germaniques que Richard Wagner a puisé les éléments de son poème, dans l'édition de *Lohengrin*, donnée par Görres en 1813, et dans les *Deutsche Sagen* des frères Grimm. Les noms du héros et de l'héroïne, Lohengrin et Elsa, ont été fournis par l'ouvrage anonyme allemand. De la même source provient aussi l'adversaire de la duchesse, Frédéric de Telramund. Quant à Ortrud, sa femme, elle a été introduite dans la légende par le poète musicien. Il est intéressant de remarquer que si l'auteur du moyen âge a laissé de côté le conte des

(1) *Mémoires*, t. III, p. 188 190.

(2) MELZI, *Bibliografia dei romanzi italiani*. Milano, 1838.

715, Genlis (*la signora di*).

I Cavalieri del cigno, romanzo storico (*tradotto dal francese*). Livorno, Vignozzi, 1830 (4 vol. in 8°), con figure. *Questo e il piu recente romanzo che tratti di Carlo Magno e dei sui Paladini.*

Hosted by Google

Enfants cygnes, Wagner a fait un léger emprunt à cette tradition, lorsqu'au moment de l'inévitable séparation, le héros obtient, à la suite d'une prière, que le cygne qui n'est autre que le jeune frère d'Elsa, Gottfried de Brabant, reprenne forme humaine et assure ainsi la continuation de la dynastie sur le trône ducal (1). Le maître commença son œuvre le 9 septembre 1846, elle fut terminée le 2 août 1847 et représentée pour la première fois à Weimar le 28 août 1850, à l'occasion des fêtes de Gœthe et Herder, et grâce aux efforts de Liszt (2).

La légende du *Chevalier au cygne* en est donc revenue à son point d'origine. Un mythe septentrional lui a donné naissance; transmise par la tradition, racontée les soirs de fêtes, autour des grands brasiers, sous les feuillages des forêts séculaires de la Germanie, elle s'est répandue bientôt dans toutes les contrées riveraines du Rhin, de la Meuse et même de l'Escaut. Devenue une légende essentiellement lotharingienne, les trouvères de ce pays s'en sont emparés et l'ont fait servir à la glorification d'un prince qui avait, grâce à ses exploits et à sa destinée en Orient, immortalisé le nom d'un petit fief ardennais. Réunie alors à une autre légende que de nombreuses affinités devaient rapprocher d'elle, à la légende des *Enfants cygnes*, elle se trouva bientôt englobée dans l'énorme compilation du roman de Godefroid de Bouillon. Nous avons vu que tout ce travail était effectué dès les premières années du XIII^e^ siècle. Recueillie vers la même époque par Wolfram d'Eschenbach, notre légende fut vite populaire en Allemagne, grâce aux œuvres de Conrad de Wurtzbourg et de l'auteur anonyme de *Lohengrin*. Nous avons assisté ensuite à son étonnante transformation de conte en histoire déclarée authentique par les chroniqueurs des origines de la maison de Clèves. La Renaissance ne tarda pas à l'imprégner de son parfum d'antiquité. Puis, après un long ensevelissement dans le dédain et l'oubli communs à toutes les œuvres du moyen âge, nous

(1) Ce trait a déjà été rapproché plus haut du même trait existant dans les *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*.

(2) BULTHAUPT, *Dramaturgie der Oper*, t. II, p. 120.

Hosted by Google

l'avons vue merveilleusement renaître lorsque le plus grand génie musical du XIX^e^ siècle la tira du passé et lui assura l'immortalité en réunissant dans la légende d'autrefois, le mystère de sa poésie rêveuse et le charme de sa musique évocatrice.

FERNAND BLONDEAUX.

Hosted by Google

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Les expositions des Cercles LABEUR et LE SILLON.

Les expositions des jeunes cercles sont, pour ceux qui suivent d'un peu près le mouvement artistique contemporain, infiniment plus intéressantes que celles des grandes sociétés classées et cataloguées par le goût public, non certes qu'on y puisse admirer de meilleure peinture (je ne suis pas de ceux pour qui la jeunesse d'un artiste est un garant de son génie), mais on y assiste à l'éclosion de divers talents, et au lieu de retrouver éternellement le même tableau sous le nom du même peintre, on voit s'élargir et se modifier, d'année en année, la vision de chacun.

C'est ce qui fait l'intérêt de l'exposition annuelle du Cercle *Labeur*, lequel en est pour le moment à sa période ascendante. La plupart des artistes qui le composent en sont encore à chercher passionnément leur voie, mais plusieurs donnent déjà mieux que des promesses et l'on trouve à ces salons des œuvres d'autant plus vivantes qu'elles ont la fraîcheur d'une première découverte.

Parmi les plus captivantes, il faut citer d'abord celles de M. Oleffe. Cet artiste, en une peinture un peu rugueuse parfois, exprime avec force la poésie du paysage brumeux et mélancolique de nos ports septentrionaux. Sa sensibilité picturale s'apparente à celle de Cottet, le peintre de la Bretagne, avec je ne sais quoi de plus morne et de plus triste. Sa manière

Hosted by Google

a quelque chose de heurté, d'un peu anguleux, mais on n'en est pas moins saisi devant ses toiles par un charme très pénétrant. Cet artiste, dont le talent se précise chaque année, est de ceux qui ont de la sincérité. De même, M. Henri Ottmann, peintre nerveux et moderniste des singularités de la lumière; il exposait cette année une très curieuse vue de gare, ainsi que des intérieurs sous la lampe, d'une troublante intimité. Les promesses que formule M. Marten Melsen sont moins précises. Certes, il faut saluer en lui un coloriste original. Ses visions rustiques en leur saveur caricaturale ont quelque chose de très personnel et de très nouveau, mais les toiles qu'il expose sont souvent encore assez incomplètes, d'une facture un peu hâtive et sommaire. M. Jules Merckaert, d'une originalité moins entière certes, semble plus pres d'arriver à la formule définitive de son talent. Coloriste vigoureux, il est le peintre des vieilles villes flamandes, des vieux murs patinés et moussus, des toits rouges et des venelles raboteuses. M. Louis Cambier, qui voit sombre, et dont les tableaux poussent un peu au noir, exprime puissamment, d'une palette rude et franche, l'âpreté du rocher ardennais. Son paysage très dessiné peut quelquefois manquer de charme, il a toujours du style et de l'élévation. Parmi les artistes les plus intéressants qui exposèrent au *Labeur*, je citerai encore M. Henri Binard, qui exposait une grande figure de marin, *Le cormoran*, et une *Matinée d'hiver* du charme le plus exquis; M. Van Zevenberghen, coloriste hardi et franc; M. Vander Straeten, dont les dessins ont du caractère et de la vigueur; M. Werlemann, dont la *Dame en noir* constitue une intéressante étude de couleur.

J'ai gardé pour les derniers les deux artistes qui ont au Cercle *Labeur* remporté le succès le plus vif et le plus légitime; ce sont MM. Alfred Delaunois et Henri Thomas. M. Delaunois n'en est pas à ses débuts. Mais il n'est pas une exposition à laquelle il prenne part qui n'affirme avec une puissance nouvelle l'originalité, la nouveauté de la vision qu'il s'est faite. Il a exposé cette année au cercle *Labeur* une suite de tableautins formant une frise de la série *Le pays monastique*. C'est une manière de panorama synthétisé du nord-est brabançon,

Hosted by Google

paysage tragique ou du moins que M. Delaunois voit sous un jour tragique, et auquel il donne un caractère incomparable. M. Henri Thomas est un nouveau venu. Ainsi que je le disais dans ma précédente chronique, il s'est révélé tout à coup au dernier Salon triennal par cette Vénus où l'on pouvait certes trouver le souvenir de quelques maîtres — Rops et Manet principalement — mais où dominait quand même une originalité véritable et dans laquelle il fallait saluer à coup sûr une étonnante maîtrise technique. L'exposition du *Labeur* a confirmé le jugement; les quelques toiles que M. Thomas a exposées sont apparues comme des œuvres complètes et définitives en leur modernisme puissant. C'est un danger que d'arriver du premier coup à une telle perfection. Mais à bien regarder les toiles de M. Thomas, on a vite fait de dépouiller toute inquiétude sur l'avenir de ce talent. Rien n'est abandonné au hasard et l'on s'aperçoit aisément que le succès d'aujourd'hui est le résultat d'un long travail préparatoire.

Un intéressant morceau de sculpture complétait le *Salon du Labeur*. C'était la grande figure de M. Herbays, pour le monument que le parti socialiste va élever dans le cimetière de Louvain aux « victimes des événements d'avril ». Elle est d'une belle sincérité et d'une grande puissance expressive.

***

Le *Sillon* avait à célébrer cette année le dixième anniversaire de sa fondation. Il l'a fait par une manière d'exposition rétrospective qui réunissait aux membres actuels de la société ceux qui l'on quittée au cours de cette période décennale.

Ce salon eut pu être extrêmement brillant; le *Sillon*, qui était le groupement de toute une génération d'artistes sans aucun lien de tendance ou de direction commune, a favorisé l'éclosion de quelques-uns des jeunes talents les plus brillants de ce temps-ci; mais soit que la proximité du Salon triennal ait vidé les ateliers, soit simple hasard, le public a éprouvé une désillusion. Cette exposition rétrospective n'a pas donné ce qu'elle pouvait donner.

M. Blieck a exposé de bonnes toiles dont une marine bril-

Hosted by Google

lante et colorée, mais son envoi du salon était plus considérable et plus décisif; M. Waegemans montrait une grande figure d'homme où il y avait des qualités mais qu'on avait déjà vu au Salon et qui ne faisait guère que répéter des toiles exposées jadis; M. Swyncop, un *Marché* et une *Piazetta* qui affirmaient une fois de plus les dons coloristes de ce jeune peintre mais n'apportaient rien de neuf à la conception que nous nous faisions de son talent; M. Franz Smeers disposait à la cimaise trois toiles largement et franchement peintes mais qui ne donnaient pas encore la sensation de l'œuvre forte et solide que l'on peut attendre de ce jeune peintre consciencieux et bien doué; M. Geo Bernier n'avait que des pochades; M. Bastien, deux toiles peu dignes de son beau talent et une étude qui était délicieuse mais qui n'était qu'une étude; M. Bernier-Hope montrait une nature morte brillante et savoureuse assurément, mais nullement sensationnelle; M. René Janssens exposait des intérieurs invariablement précis, silencieux, intimes et recueillis comme tous les intérieurs que peint M. René Janssens; enfin, M. Gustave Max Stevens, ayant donné récemment le considérable effort de son exposition tunisienne, n'avait pu envoyé qu'un petit portrait de dame qui, du reste, est charmant de vie, de jeunesse et de grâce.

Tel est le bilan des envois les plus saillants — si l'on excepte toutefois ceux de MM. Gouweloos, Pinot et Mathieu, qui sont à mettre hors pair —; quant aux autres... Il y a d'honnêtes paysages de MM. De Glume, Apol, Tordeur, Degreef, De Wit, Verdussen, une *Vallée poétique* de M. Van Haesendonck, un portrait trop grand de M. Servais Detilleux, des visions de banlieue parisienne de M. Victor Mignot, un portrait halluciné de M. Félix De Nayer, des vignettes sur Waterloo de M. Emile Antoine Coulon. Tout cela n'est pas dénué d'intérêt mais n'a rien qui dépasse la moyenne. Seuls, MM. Gouweloos, Mathieu et Pinot ont fait des envois vraiment dignes de remarque. M. Gouweloos exposait un nu qui avait effarouché la pudeur de la commission d'artistes qui organisa le salon, ces messieurs ayant voulu mériter la con-

Hosted by Google

fiance du monde officiel. Il n'a pourtant rien que de très chaste. C'est un beau morceau de peinture, largement traité avec toute la vigueur de coloris que peut montrer M. Gouweloos, une toile puissante et solide qui comptera dans l'œuvre de l'artiste.

Le tableau de M. Pinot est plus inattendu. Cet artiste n'avait exposé jusqu'ici que des toiles d'une grande honnêteté. Sa *Robe blanche* est exquise de fraîcheur, d'ardeur et de timidité virginale Elle semble l'illustration de cette complainte des pianos où Laforgue enfermait, en une poésie nerveuse et troublante, le charme « jeune fille ». Cette toile a toutes les qualités sérieuses qui distinguaient les envois précédents de M. Pinot. Elle y joint des qualités nouvelles de poésie, de délicatesse et de nervosité. Quant à M. Mathieu, il montrait une de ces marines rêveuses et brumeuses qui fixent un des aspects les plus caractéristiques de nos côtes septentrionales.

L. DUMONT-WILDEN.

Hosted by Google

CHRONIQUE DRAMATIQUE

Heureuse, comédie en trois actes de MM. Maurice Hennequin et Paul Bilhaud. — **La Robe rouge,** pièce en quatre actes de M. Eugène Brieux (reprise), au théâtre du Parc.

Ces Messieurs, comédie nouvelle en cinq actes, par M. Georges Ancey, au théâtre Molière.

Mme Réjane ayant eu la fantaisie de jouer un vaudeville, s'adressa à M. Maurice Hennequin qui, modestement, cherchait à se récuser. Devant cette hésitation, la grande artiste usa d'un stratagème et enleva M. Hennequin en automobile. Tant qu'ils gardèrent une allure raisonnable, du dix à l'heure, le vaudevilliste tint bon, assurant qu'il avait énormément d'ouvrage, plusieurs pièces à terminer, qu'il n'avait pas de sujet, qu'il n'osait pas, si bien que, brusquement, Mme Réjane fit prendre à l'auto une allure plus vive. Or, M. Hennequin a horreur des grandes vitesses; à l'auto rapide, il préfère le modeste fiacre attelé d'un cheval bien tranquille qui le prend à sa porte à huit heures et le fait arriver au Palais-Royal pour la fin du second acte. Le trente à l'heure l'effraya; lorsqu'on fut à quarante, il réfléchit douloureusement; à cinquante, il supplia et, à soixante, il promit, à condition que l'auto s'arrêtât sur l'heure. Et devant la menace de voir son supplice recommencer, il tint parole.

Il est bien naturel qu'*Heureuse* soit un vaudeville rapide. Au premier acte, nous voyons deux époux qui ne s'entendent guère; monsieur est un rustre, épris d'agriculture, qui fume sa pipe au milieu du salon; madame, pour se consoler, prend un amant. Mais le mari apprend tout et l'on divorce.

Au second acte, madame a épousé son amant; celui-ci est

Hosted by Google

devenu d'une insupportable jalousie ; il découvre que sa femme a été au *Bon Marché* alors qu'elle lui avait dit devoir aller au *Louvre* ; les lettres de la couturière lui paraissent suspectes, celles de la modiste, dangereuses, et il la torture de soupçons, lui répétant comme pour l'en convaincre : « Qui a bu, boira ! »

Au troisième acte, madame est allée retrouver son premier mari qu'elle découvre transformé, galant, aimable, spirituel, séducteur. Elle lui propose franchement de tâcher de tirer le meilleur parti possible de leur situation présente, et d'être sa maîtresse puisqu'elle n'a pu rester sa femme. Dans une scène charmante, entre le mari devenu amant et l'amant devenu mari, celui-ci se convainc — évidemment — de l'absolue fidélité de sa femme et tout s'arrange pour le mieux dans le plus heureux des ménages à trois.

Il serait un peu long d'exposer toutes les péripéties de la pièce ; elles sont celles d'un vaudeville, et les meilleures sont les moins vraisemblables.

Le plus grand succès a été pour M. Huguenet, qui a interprété le rôle du mari avec un art et un naturel surprenants ; du premier acte, où il se montre en gentilhomme très fermier, vêtu d'un costume de velours, la barbe inculte et les mains peu soignées, aux actes suivants, dans lesquels il est devenu le plus parfait des hommes du monde, élégant et fin, la transformation est prodigieuse. Elle lui a valu de nombreux applaudissements que méritent son jeu plein de tact, de talent et de souplesse.

Mais c'est surtout dans la *Robe rouge*, dont le théâtre du Parc vient de faire une reprise excellente, que M. Huguenet a pu donner toute la mesure de son talent. Il interprète admirablement le personnage du juge d'instruction Mouzon, magistrat arriviste, sachant céder toujours au député influent et résistant parfois au procureur général, allant même jusqu'à le menacer de chantage.

Ce juge peu édifiant a la conviction que de tout temps les inculpés ont été créés pour l'avancement des magistrats. Il arrête les gens sur de simples soupçons, il les torture, les *cuisine*, les menace, les émeut, les dupe, les trompe pour le plus

Hosted by Google

grand renom de la cour d'assises qu'il fournit de criminels.

Pourtant, la satire de M. Brieux ne me semble pas avoir toute la portée qu'il pouvait en espérer. Son drame est une étude de la déformation professionnelle des magistrats; il montre en eux des fonctionnaires uniquement préoccupés de parvenir; leur talent ne peut s'exercer qu'aux dépens des malheureux qu'ils ont à juger : peu leur importe ! leur avenir d'abord !

Mais il est certain qu'une étude de ce genre sera d'autant plus significative et probante que les personnages mis en cause seront exempts d'autres défauts, sembleront justes, bons, humains, délicats, en dehors de leurs fonctions. On verrait alors nettement l'influence profonde de la déformation professionnelle et le danger social effrayant qu'elle constitue.

Tout au contraire, le juge d'instruction Mouzon nous est présenté comme un être assez vulgaire. Des deux magistrats que ce drame met au premier plan, il est le plus fortuné et pourtant le moins indépendant de caractère; il ne manque pas une occasion d'aller à Bordeaux retrouver quelques viveurs de ses amis et de s'enivrer avec des filles; arrêté à la suite d'un scandale de ce genre, il a menacé le commissaire et les agents de révocation; prié de donner sa démission, il la refuse en disant au procureur général : « Poursuivez-moi ! Ce sera un scandale de plus qui rejaillira sur la magistrature toute entière et, quant à moi, j'appartiens à un monde dans lequel l'aventure dont vous me demandez compte aujourd'hui, est plutôt considérée comme une sorte d'honneur ! »

Ainsi présenté, ce personnage n'a plus toute la signification que voulait lui prêter l'auteur; c'est un être assez peu intéressant, et il semble très vraisemblable, après tout, que cet homme peu estimable dans la vie privée soit un déplorable magistrat, totalement dénué de scrupule.

D'ailleurs le grave défaut du théâtre de M. Brieux est de mettre toujours en scène des entités plutôt que des personnages en chair et en os dans lesquels on sente palpiter la vie avec ses passions, ses désirs et ses découragements. A ce mauvais magistrat, il en oppose un autre, le procureur de la république, qui, au moment suprême, réfléchit à ses devoirs et, après avoir

Hosted by Google

par son éloquence amené le jury à prononcer un verdict de culpabilité, se relève, pris de doute, pour réclamer l'acquittement. Il est possible que la situation soit émouvante; le mélodrame l'est parfois aussi, mais il ne porte en lui ni cette force superbe que la vérité donne aux œuvres puissantes, ni cette grandeur éternelle que confèrent seuls le caractère et la beauté.

M. Huguenet (le juge Mouzon) et M. Paulet (le procureur de la république) d'une part, M. Rouyer (l'accusé) d'autre part ont donné de cette œuvre intéressante mais incomplète un interprétation saisissante qui mérite tous les éloges. Il convient d'associer à leur succès M. Joffre qui ne nous a jamais paru meilleur que dans le rôle un peu effacé, mais finement spirituel, du député Mondoubleau.

***

Au théâtre Molière, *Ces Messieurs* ont remporté le plus gros succès de cette première moitié de la saison dramatique. Hâtons-nous de le dire, l'œuvre de M. Georges Ancey le mérite entièrement, tant pour la grandeur et la vérité de sa conception que pour la beauté et l'élévation du style. Dans la grande quantité d'œuvres intéressantes que nous avons chaque année l'occasion d'applaudir, — rien n'est moins rare que le talent — les chefs-d'œuvre ne se rencontrent guère. Aussi, lorsqu'un grand artiste réalise une œuvre puissante de vie, de vérité, de grandeur et de beauté, c'est avec enthousiasme qu'il faut l'acclamer et c'est avec respect qu'il faut saluer l'écrivain; car il ne faut pas s'y tromper, ce n'est point à la politique actuelle que *Ces Messieurs* doivent leur grand succès. Malgré tout son merveilleux talent et l'admiration dont il est universellement entouré, M. Anatole France n'a pu empêcher *Crainquebille* d'être presque un désastre; la pièce était déplorable et les égards du public l'ont seuls empêchée de mourir le soir de la première. Chaque mois nous apporte des œuvres dont l'actualité fait l'unique intérêt; elles ne sortent guère d'une lamentable médiocrité et le monde les oublie après s'en être occupé cinq minutes. Et s'il est évident

Hosted by Google

que *Ces Messieurs* aient concilié à M. Georges Ancey les sympathies très vives de ceux qui pensent comme lui, il n'en est pas moins vrai que les hommes de tous partis doivent admirer une œuvre d'une conception aussi haute, d'une réalisation aussi belle, d'une impartialité aussi loyale.

L'abbé Thibaut vient d'être nommé curé du village de Sérigny et il fait à ses ouailles la visite traditionnelle. Il reçoit au château des Fauchery cet accueil respectueux et déférent que les vieilles familles de la bourgeoisie française ont coutume de réserver aux ecclésiastiques. On lui présente les enfants auxquels il distribue des images de piété et, adroitement, il glisse deux mots relatifs aux améliorations matérielles que lui paraît devoir réclamer son église et que les plus riches de ses paroissiens pourraient peut-être penser à réaliser.

Henriette Fauchery est une jeune femme enthousiaste et passionnée que les morts successives de son mari et de son unique enfant ont vivement éprouvée. Rentrée chez sa mère, débarrassée de tous les soins matériels de la vie, elle cherche dans la religion moins une consolation que l'objet de passions, désormais sans but dans sa vie brisée. C'est un amour tout humain qu'elle apporte à Dieu; dans la prière ses lèvres ne prononcent que des mots de tendresse; elle est pieuse par sentimentalité désœuvrée et fanatique par déception de cœur.

Elle sera l'auxiliaire indispensable de l'abbé Thibaut qui veut arriver aux hautes situations ecclésiastiques. Ce n'est point cependant un ambitieux vulgaire. C'est un esprit distingué sur lequel l'éducation du séminaire a marqué son empreinte ineffaçable. Il aime son ministère, mais surtout par les côtés qui flattent légèrement sa vanité; c'est un « bel officiant », comme dira de lui l'évêque, et il ne l'ignore pas; il trouve une jouissance aiguë d'homme intelligent, à dominer les êtres par la persuasion de son verbe charmeur et harmonieux, à sentir sa volonté se substituer doucement à la leur, à régner par la douceur en maître absolu et vénéré.

Il amène ainsi Henriette Fauchery, malgré l'opposition de son frère, à faire construire des asiles qui se trouveront sous sa direction. D'ailleurs, la jeune femme est éperdument amou-

Hosted by Google

reuse de lui ; il s'en doute sans jamais en permettre l'aveu ; il feint de blâmer sévèrement les emportements passionnés de sa pénitente, mais sans cependant l'éloigner de lui pour garder sur elle toute son influence.

Mais l'abbé Thibaut a dans l'abbé Nourrisson, curé d'un petit village voisin, un rival haineux et jaloux, car celui-ci avait convoité pour lui la cure importante de Sérigny. Affilié à la Compagnie de Jésus, audacieusement fourbe et lâchement hypocrite, ce prêtre voit avec envie les succès de l'abbé Thibaut et la considération dont il jouit à l'évêché en raison de ses entreprises heureuses. Henriette est devenue sa pénitente n'osant plus se confesser librement à l'abbé Thibaut ; celui-ci d'ailleurs se confesse également à son collègue jaloux qui ne craint pas de trahir le secret des révélations qui lui ont été faites, pour nuire au curé de Sérigny auprès de Monseigneur.

Mais l'évêque n'est point accessible à des délations de ce genre ; c'est un prélat âgé, quelque peu désabusé, qui a pris, dans la longue pratique de ses hautes fonctions, l'habitude de mépriser les détails sans importance, fussent-ils même fâcheux, tant que l'ensemble de son œuvre n'en souffre point. Qu'importent les fautes, les complaisances coupables de l'abbé Thibaut, si l'intérêt de l'Église est puissamment servi par lui ? Le chef ne doit-il pas ignorer les peccadilles de ses bons et utiles serviteurs ? « Sur dix prêtres de mon diocèse, j'en connais neuf dont la conduite privée ne peut être citée comme modèle ; mais le dixième, par ses réclamations, ses plaintes, son amertume et son envie me donne plus de mal en dépit de ses vertus que les neuf autres pécheurs réunis. »

Aussi l'abbé Nourrisson n'a-t-il plus d'espoir que dans le scandale. Très satisfait de l'abbé Thibaut, l'évêque a décidé de le nommer vicaire à Paris. C'est la débâcle de l'amour d'Henriette Fauchery qui se révolte contre l'idée d'une séparation possible. Dans une scène magistrale, elle crie son amour au prêtre qu'elle adore comme la vivante incarnation de Dieu. Elle avoue les résistances qu'elle a opposées en vain à cette passion insurmontable, les mortifications qu'elle s'est infligées sur les conseils fanatiques de l'abbé Nourrisson. Mais

Hosted by Google

la douleur physique n'a fait qu'exaspérer ses désirs ; elle est la sœur de ces femmes damnées de Baudelaire,

> ...dont la gorge aime les scapulaires ;
> Qui, recélant un fouet sous leurs longs vêtements,
> Mêlent, dans le bois sombre et les nuits solitaires,
> L'écume du plaisir aux larmes des tourments.

Arrivée à ce point, elle ne songe plus qu'à se venger et menace l'abbé Thibaut d'un éclat scandaleux s'il ne consent à prolonger son séjour à Sérigny.

Le prêtre est à une heure douloureuse de la vie ; il s'est si bien donné à l'ambition de sa carrière, au désir de parvenir, qu'il a senti sombrer sa foi tout entière. D'une part un vieux prêtre qui l'aime comme un fils l'exhorte de ne point devenir « un hypocrite de plus » ; qu'il l'accompagne en Algérie, dans quelque lointain village dont les habitants n'ont besoin que d'un dévouement désintéressé ; ou bien alors qu'il quitte l'Église et qu'il se fasse une vie nouvelle. D'autre part, il est en butte aux objurgations d'une vieille parente qui lui sert de gouvernante, qui veut voir arriver son enfant adoptif aux hautes dignités de l'Église et qui lui déclare : « Vous n'avez plus la foi ? Cela vous dispense-t-il de distribuer la religion à ceux qui vous la demandent ? Etre prêtre, c'est un métier comme un autre ! ».

L'abbé Thibaut a trop de vanité intime pour ne pas se laisser aller à suivre les conseils de sa vieille parente ; il se prépare donc à partir pour Paris.

Pendant ce temps toute la famille Fauchery est affolée à l'idée du scandale que peut causer Henriette dans un moment de désespoir. Ils songent même à la faire interner dans une maison de santé, et ils réaliseraient ce projet monstrueux d'égoïsme si son frère ne s'y opposait formellement. Lui, qui a toujours combattu le mysticisme d'Henriette, veut la ramener aux joies tranquilles et douces de la famille. Une de ses filles a été dangereusement malade du typhus. Henriette qui l'adore s'est imposée comme un sacrifice suprême de ne pas la soigner, de ne pas même demander de ses nouvelles. Mais elle souffre violemment de cette indifférence qui la ronge

Hosted by Google

comme un remords inavoué, et quand son frère lui parle de l'enfant, son angoisse est extrême; elle craint qu'on ne lui annonce une fatale nouvelle; elle n'ose ni questionner, ni se taire; à ce moment la petite convalescente fait son entrée dans le salon, et Henriette, secouée de sanglots, reprise par les sentiments naturels et humains, se jette à son cou et la dévore de baisers.

Tel est ce drame d'une profonde vérité d'observation, d'une poignante et sincère émotion. On y chercherait en vain une phrase ayant l'allure d'un pamphlet sectaire. La réalité est scrupuleusement observée et restituée; on pourrait dire qu'il n'y a pas un seul personnage antipathique, tant ils sont tous bien les hommes de leurs fonctions. C'est une des plus belles études qu'on ait faite de la déformation professionnelle dont nous parlions tout à l'heure, et l'œuvre est si parfaitement réalisée au point de vue dramatique qu'elle resterait émouvante et entière aux yeux de celui qui n'apercevrait pas les conclusions psychologiques ou sociales qu'il est permis d'en tirer.

Au succès déjà lointain, mais persistant de l'*École des veufs*, M. Georges Ancey a ajouté le succès plus grand, plus solide et plus durable encore de *Ces Messieurs*, qui restera un des chefs-d'œuvre dramatiques du commencement de ce siècle.

Il faut féliciter hautement M. Munié d'avoir monté cette œuvre et d'avoir su en donner, avec sa troupe ordinaire, une réalisation à ce point soignée et parfaite qu'on ne peut en désirer de meilleure. Mme Marguerite Ninove dans Henriette, Mme Goulet dans le rôle de la vieille gouvernante du curé, M. Fredal (Pierre Fauchery), M. Burguet (l'abbé Thibaut), M. Gautier (l'abbé Nourrisson), M. Dauvillier (l'évêque Gaufre), M. Grégoire (l'abbé Morvan), ont été les parfaits interprètes d'une œuvre dont ils ont si bien senti la grandeur qu'ils ont su sacrifier leurs effets personnels pour garder à chaque personnage le juste rang qu'il doit occuper. Ils se sont élevés au point d'être les collaborateurs du poète, et il convient de les en louer sans réserves.

ROBERT SAND.

Hosted by Google

PETITE CHRONIQUE

A LA MONNAIE. — La grande soirée de la saison a été la soirée du *Roi Arthus* Certes les avis ont été quelque peu discordants sur le génie de M. Chausson et le mérite éminant de sa musique; mais tous les avis s'accordèrent pour louer l'intérêt de l'ouvrage, la valeur de l'interprétation et les soins de la mise en scène, en un mot pour, louer l'initiative de MM. Kufferath et Guidé, qui, une fois de plus s'est affirmée intelligente et heureuse à un haut degré.

Vous parler de la partition dans ces notes d'un monsieur de l'orchestre, vous n'y pensez point. Mais rien n'empêche qu'on insère ici un jugement autorisé, celui du critique d'un de nos grands quotidiens. Voici donc ce que M. René Vauthier — un fanatique de l'œuvre — écrivait le 1er décembre à son propos :

« Le musicien de race que revèle le *Roi Arthus* ne saurait être trop regretté. C'est pitié qu'il ait été fauché à la fleur de l'âge, par un de ces coups aveugles du sort, au moment où sa jeune maîtrise, révélée précédemment au public des concerts par nombre de productions, s'affirmait souverainement au théâtre en une œuvre de grande envergure. Du moins celle-ci livre-t-elle à notre admiration un témoignage précieux de plus en faveur de cette école nouvelle à laquelle on doit déjà *Fervaal* et l'*Étranger*. Franchement, il n'est plus de saison aujourd'hui de la méconnaître. Elle a puissamment contribué à restaurer dans la musique française les traditions de haute probité et de noblesse dont pendant longtemps, — on ne sait trop pourquoi, — au pays de Glück et de Rameau, on l'avait comme destituée.

« Est-ce à dire qu'une seule tendance doive désormais prévaloir et qu'il ne soit plus permis de garder le culte de tel ou tel maître justement aimé? On sait bien qu'il n'en est rien. Mais il n'est qu'équitable de rendre aux promoteurs de l'actuelle réforme ce qui leur appartient légitimement, à savoir un rang et une place d'honneur.

« En Belgique, cela nous est d'autant plus facile qu'à l'origine

Hosted by Google

de ce mouvement réparateur nous trouvons un compatriote, l'illustre César Franck. Il lui fut donné d'inspirer de son enseignement toute une pléiade de jeunes compositeurs : la nouvelle école franco-belge, si l'on veut. »

Le sujet de l'opéra de M. Chausson est une vieille légende celtique, qui a été accommodée au goût d'un public wagnérien. Les motifs d'amour et de haine y sont les dominantes d'une musique qui peint toutes les crises de la sensibilité moderne plutôt qu'elle ne s'efforce à un archaïsme impossible. C'est la tradition des grands maîtres et c'est la bonne. Et, quant aux artistes de la Monnaie, à commencer par les décorateurs, ils n'ont pas été inférieurs à leur lourde tâche. M. Albers, qui sut être Wotan avec dignité, a donné au *Roi Arthus* une belle physionomie, grave et tendre, de roi de légende. M Dalmorès a la jeunesse et le charme mélodieux qui convenaient ; Mme Paquot d'Assy, si elle n'est pas une figure de vitrail, a eu la noblesse des attitudes et la solidité du talent d'une bonne interprète; les autres n'ont rien gâté. Et n'oublions ni l'orchestre, soumis à la rude épreuve d'une création, ni M. Khnoppf, qui a illustré de costumes délicieusement dessinés cette vieille histoire d'amour, de combats et de mort. R.

La musique a Gand. — Depuis longtemps, les concerts symphoniques étaient abandonnés du public gantois. Mais, l'an dernier, l'institution des *Concerts d'hiver* fut renouvelée par quelques jeunes hommes de haute foi artistique. Aux premières séances, malgré une propagande active, on joua devant les stalles inoccupées. A la cinquième, je viens de constater *de visu* un revirement complet : la large salle de l'Opéra était bondée d'auditeurs attentifs, et l'on a refusé du monde à l'entrée ! Les Gantois mordent à la musique que naguère ils traitaient d'« ennuyeuse ». Ils écoutent avec un étonnement ravi du Beethoven, du Wagner, du Liszt.

Qui donc a accompli ce prodige d'initiation rapide? Mon Dieu, tout simplement, un *chef d'orchestre* A Gand, c'était peut-être moins facile qu'ailleurs; l'orchestre avait perdu l'habitude de bonnes mises au point; le quatuor notamment était médiocre (ah, ce ne sont point des archets wallons !). Mais sous le bâton du nouveau *kapellmeister*, la phalange de musiciens se discipline et progresse. Brahy, dont l'autorité est vraiment étonnante pour ses trente ans, la doit à des qualités qui sont celles des grands chefs : fermeté et sûreté du bras, rapidité et précision du geste, pénétration de la pensée des maîtres, connaissance approfondie des classiques qu'il a étudiés à Leipzig, à

Hosted by Google

Berlin, à Vienne, et qu'il dirige par cœur ; et puis l'accentuation des rythmes, la clarté lumineuse des détails, la mise en relief des motifs essentiels et par-dessus tout la conviction communicative. Aucune des innombrables beautés de la Symphonie en *ut* mineur n'est restée dans l'ombre. Le prélude de *Lohengrin* a été chanté avec une onction, une piété prenantes. Le Liszt des « Préludes » ne parut jamais plus vibrant et plus attrayant (Brahy est un Lisztien fervent ; il est à l'origine du mouvement actuel en France en faveur du véritable père du « poème symphonique »). Et si énergiquement furent dessinés, à la fin du concert, les rythmes de la *Bourrée fantasque* de Chabrier, qu'ils nous poursuivaient encore longtemps après, à travers les soucis de la vie ordinaire.

Une délicieuse cantatrice catalane apportait à cette soirée le charme de sa belle voix grave. Elle chantait du Schumann, du Glück, du Händel, et, remontant plus haut dans le passé, du Carissimi et du Caldara ; elle dit ces derniers dans leur langue originale, qui sous ses lèvres apparaît particulièrement suave. Le nom de Mme Marie Gaij sera bientôt universellement connu, mais comme il ne l'est pas encore, on ne doit pas attribuer à son apparition sur l'affiche l'affluence des auditeurs. L'on peut donc affirmer qu'à Gand, actuellement, la musique sérieuse exerce de l'attrait sur la foule, par sa seule vertu, parce qu'on a su la rendre émouvante et séduisante.

F.

*

La musique a Liége. — Les concerts n'attirent plus la foule, dans la capitale de la Wallonie. Les journaux quotidiens locaux disent qu'il y a une crise de l'art musical, que le recul est indéniable depuis dix ans, que le public s'est détourné peu à peu de la musique...

Comme grands concerts symphoniques, Liége a les concerts du Conservatoire, jadis si florissants, et les Concerts populaires, fondés l'hiver dernier par MM. Delsemme et Debefve pour succéder aux concerts de Sylvain Dupuis. Sans doute, aux premiers, il faut louer la vaillance de M. le directeur du Conservatoire qui, après plus de trente ans d'exercice, veut continuer à tenir le bâton de chef d'orchestre, seul, sans partage. Mais il est à craindre que ce bel amour-propre ne ruine complètement l'institution des concerts, en dépit du concours, qu'on s'assure à coups de banknotes, des virtuoses les plus illustres. L'on peut être un fort bon directeur de conservatoire, et n'être point un *capellmeister*. Les directeurs du Conservatoire de Paris, bien inspirés en cela, ont toujours eu soin de laisser à d'autres la tâche de diriger les concerts de la maison. L'un des buts des conservatoires devrait être de former des chefs d'or-

Hosted by Google

chestre; or, le Conservatoire de Liége n'en produit pas; et comment en formerait-il puisqu'il ne fournit jamais l'occasion de voir de près les maîtres en cet art?

A côté de la veulerie des exécutions du Conservatoire, l'orchestre de Dupuis, pendant dix années, parut merveilleux de mise au point, de rythme, de précision; en outre, ses programmes étaient vraiment intéressants; d'où une certaine vogue très justifiée. Mais le grand public ne fut point attiré; il lui eût fallu une interprétation plus émue, plus enthousiaste, plus fervente.

Aujourd'hui, MM. Delsemme et Debefve s'essayent dans cette fonction si complexe de chef d'orchestre. Ils ont leurs qualités : le premier a de la tendresse et du charme; le second de l'énergie et de la chaleur. S'ils ne faisaient qu'un, cet *un* serait excellent. Mais ils font deux.

Les journaux attribuent la « crise musicale » à la composition des programmes, au prix des places, à la concurrence d'autres attractions, etc. Mais ouvrez, de grâce, les yeux sur ce qui a été réalisé ailleurs, et vous en tirerez cette « morale » : fournissez des interprétations fidèles, convaincues, émues des chefs-d'œuvre; faites-en rayonner la beauté, et la foule subjuguée vous suivra. Si l'œuvre de génie ne suscite pas une admiration ardente chez l'auditeur, c'est que l'exécution laisse à désirer. La conquête du public reste le véritable critère expérimental pour juger de l'interprétation.

J.

Les livres. — Une histoire de touchante tendresse, étude d'âmes à la fois profonde et simple, qui se développe sur un fond de nature où le grand écrivain a fait passer toute sa vigueur de race et toute sa délicatesse de poète, telle est la nouvelle œuvre de Camille Lemonnier, *Comme va le ruisseau*, qui vient de paraître à la librairie Ollendorff. Le titre seul en est déjà d'une expression charmante, et l'on croit, à l'entendre, percevoir comme un murmure lointain, la fraîcheur attirante et troublante du filet d'eau qui glisse et du cœur qui s'éveille... On reconnaît dans ce livre l'auteur de *Claudine Lamour* et du *Petit homme de Dieu*, mais avec quelque chose de plus largement humain peut-être, qui imposera plus nettement encore au grand public intelligent son nom déjà glorieux.

Ad. Retté, *Les mémoires de Diogène*, Paris, Fasquelle, in-12. — Un sage a quitté le monde des lettres où, poète-soldat, il avait longtemps vécu au plus fort de nos querelles; maintenant au cœur de la forêt de Fontainebleau, Adolphe Retté, ce sage et ce poète, sacrifie aux dieux en panthéiste qu'il fut toujours et en païen dévôt qu'il est devenu. De cet exil volontaire, Retté envoie les fruits de ses

Hosted by Google

dévotions : hier c'était des *lumières tranquilles* qu'il écrivit en la communion du grand jour; aujourd'hui, le chantre de la vie sacrifie à Éros et ce sont les *Mémoires de Diogène*.

Cet arrière-petit-fils du philosophe, que présente une généalogie habilement compliquée, parcourt la France. A la différence de son ancêtre, c'est une femme qu'il cherche, qu'il trouve et non point à l'aide d'une lanterne mais en faisant montre d'une âme à la fois altruiste, égotiste, dostoïevskienne et nietzscheïste, mais si peu qu'il ne s'en doute guère; bref ce Diogène moderne est un élégant dilettante.

Il y a de très belles pages : la campagne et la villégiature bourgeoise; tout un mélange de gens et d'aventures bizarres amenés par le choix un peu forcé de Mirbeau. Peut-être aussi un importun dernier rayon romantique permit-il l'invention de la pure héroïne dans un milieu boueux, l'éclosion de phrases d'une poésie sentimenteuse parmi d'autres d'un terre-à-terre inquiétant, et poussa-t-il l'auteur à placer une tache de sang en point final à tout ce contraste d'un amour d'idylle sous une atmosphère scatologique ?

Mais tout cela est écrit par un artiste, en une langue nerveuse et saine, et *les Mémoires de Diogène* sont un bon intermède entre *Lumières tranquilles* et les livres que Retté a publiés hier.

I. C.

*

A. Retté, *Dans la forêt*. (Paris, librairie Léon Vanier, A. Messein, succr.)

C'est, dans une prose cadencée et chatoyante, une série d'impressions recueillies dans la forêt de Fontainebleau, dont M. Adolphe Retté est le poète attitré. Deux nouvelles, le *Chasseur noir* et la *Dryade*, dramatiques et joyeuses à la fois, et des vers de nature d'un sentiment profond complètent le volume.

*

Adolphe Retté, *Le symbolisme* (*anecdotes et souvenirs*). Librairie Vanier, éditeur, A. Messein, succr.

Dans ce livre où le poète d'*Une belle dame passa*, de *La forêt bruissante*, et de *Lumières tranquilles* a rassemblé ses souvenirs d'une des époques les plus curieuses de la littérature française, on trouvera des renseignements précis sur une foule de détails négligés par les théoriciens du symbolisme. Les débuts de l'école, ses vicissitudes et ses succès sont racontés dans un style imagé et rapide, bien fait pour séduire le lecteur. Nombre d'anecdotes caractéristiques agrémentent

Hosted by Google

ce volume. On y trouvera aussi des détails sur beaucoup d'écrivains célèbres et notamment sur la méthode de travail d'Émile Zola. Verlaine y est présenté sous les traits les plus émouvants et Mallarmé y est critiqué avec finesse. L'art pour l'art et l'art social sont opposés d'une façon frappante. *Le symbolisme* est un livre utile à quiconque s'intéresse à l'évolution littéraire de notre temps.

*

René Dollot, *Les origines de la neutralité de la Belgique et le système de la Barrière* (1609-1830). Paris, Alcan, 1902, in-8°. — Georges Fourgassié, *La neutralité de la Belgique*. Paris, Larose, 1902, in-8°.

Ces livres viennent à leur heure. Celui de M. Dollot emprunte une importance particulière au fait que sa publication coïncide presque avec celle du mémoire de M. Hubert, dont M. Pergameni s'est occupé si longuement dans cette revue. Il est à regretter que notre collaborateur n'ait pu connaître et utiliser les recherches de M. Dollot. Elles nous donnent, en effet, la version française des négociations et des luttes sanglantes, qui aboutirent aux traités de la Barrière et à la convention de 1715, qui en est la triste conclusion politique. Mais le principal intérêt du livre de M. Dollot n'est pas dans le récit des événements, ni dans la couleur qu'il lui donne dans des préoccupations parfaitement conciliables avec la relative vérité historique. Ce qui prédomine chez lui, c'est le très vif désir de nous montrer les progrès de la neutralisation et de la constitution de la Belgique pendant le XVII^e^ et le XVIII^e^ siècle, particulièrement de 1609 aux dernières années du règne de Louis XIV. C'est la pensée de ce monarque et, avant cela, celles de Richelieu et de Mazarin, qui sont exposées et analysées avec un soin minutieux, n'excluant d'ailleurs pas une plus large pénétration, lorsque les vues d'ensemble deviennent nécessaires. Comme le montre M Dollot, il s'opère, dès les premières années du XVII^e^ siècle (et, si son plan le lui avait permis, il aurait pu dire : dès l'époque des ducs de Bourgogne) (1), un mouvement d'opinion très significatif, tant intérieur qu'extérieur, vers la neutralisation de la Belgique, considérée comme devant devenir, un jour, un État-tampon, seul capable d'assurer la paix dans le nord-ouest de l'Europe : « la conscience latente de la situation faite à leur

(1) Voir le récent tome II de l'*Histoire de Belgique* de M. Pirenne et, pour le XVI^e^ siècle, les monographies académiques, trop peu connues, de M. Gossart. *La dernière négociation de Talleyrand* dans la *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. II. C'est là, plus encore que dans les autres travaux historiques de récente date, qu'on verra à l'œuvre le ministre qui, bien plus que lord Palmerston, a *bercé* notre jeune nationalité.

Hosted by Google

« patrie par la géographie, la politique et l'histoire avait suscité dans « un certain nombre de bons esprits, sous une forme encore impré- « cise, puisque le mot ni la chose n'existaient alors, l'idée première « de la neutralité de la Belgique, qu'elle ait été d'abord, non la vue « géniale d'un homme d'État, mais *pour ainsi dire une idée flottante dans « l'atmosphère politique,* c'est peut-être l'argument le plus décisif à « opposer aux jurisconsultes, qui voudraient la considérer comme « une conception artificielle. »

Je ne sais ce que pensent là-dessus les jurisconsultes français; mais les nôtres, MM. Nys et Descamps en tête, ne répudieront pas une doctrine qui cadre à merveille avec celles qu'ils ont exposées dans de récents travaux, mentionnés ici. Mais M. Dollot ne s'arrête pas en si bonne voie, et, après s'être demandé quel eût été, dès 1682, le régime le mieux approprié à notre tempérament et à nos mœurs, il affirme qu'une république fédérative n'eût nullement fait notre affaire. « Il eût fallu, conclut-il, un cadet de maison souveraine, et « comme ce ne pouvait être un Français, un Hollandais, un Anglais « ou un Espagnol, c'eût été, sans doute, un Allemand. On voit qu'à « deux siècles de distance les circonstances ne devaient pas beau- « coup se modifier. »

M. Fourgassié a pris d'un autre biais la question, et, au lieu de s'attarder aux préliminaires, il a hâte, on le voit, d'arriver à la fin du XVIII^e^ siècle et de nous montrer les dernières fluctuations politiques et diplomatiques, qui préparèrent la fragile union de 1815 et le divorce de 1830. Ce qu'il dit là-dessus n'a, avouons-le, pour nous autres Belges, ni le mérite d'une excessive nouveauté, ni celui d'une exac- titude toujours rigoureuse. S'aidant surtout des travaux de MM. de Broglie et Guyot dont nous avons négligé, en son temps, de signaler l'excellente monographie, il retrace les négociations dont M. le chevalier Descamps a fait un nouvel historique. Vient ensuite une longue consultation juridique sur les droits et les devoirs de la nation belge; les rapports de notre pays avec le Congo y sont étudiés dans un esprit qui mérite considération. Ainsi l'auteur n'admet pas que l'annexion du Congo soit un corollaire de notre indépendance; il expose les raisons pour lesquelles cette annexion n'est ni désirable, ni même possible sans une refonte des traités qui ont garanti notre neutralité. C'est là matière à des discussions qui ne peuvent être abordées ici. W.

Hosted by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

Pages.

Émile Greyson. Le problème de l'éducation publique 5

Franz Foulon. La petite sœur 26

Fernand Blondeaux. La légende du chevalier au Cygne. *(Suite.)* . . 40

Sidney Vantyn. Les sonates de Beethoven 50

Édouard Brandès. Asgerd 68

Dr L. Lefevre. Mentalité criminelle, naturelle et artificielle 86

Petite chronique 95

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

Arthur Daxhelet. Une crise littéraire 99

Édouard Brandès. Asgerd. *(Suite.)* 116

Jean Laenen. Le colombophile 143

V. Mirguet. La science des procédés dans l'enseignement et l'éducation professionnelle des maîtres 162

Louis Dumont-Wilden. Le Salon de 1903 180

Robert Sand. Chronique dramatique 188

Petite chronique 196

Hosted by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

Pages.

C. Vanlair. La faim 199

Arthur Daxhelet. Une crise littéraire. *(Suite.)* 218

Laurent Dechesne. L'Espagne nouvelle 236

Jens-Peter Jacobsen. Madame Föuss 244

Édouard Brandès. Asgerd. *(Suite.)* 264

Paul Fredericq. Charles Rahlenbeck 287

Marcel Hébert. Les derniers livres de l'abbé Loisy. 292

Petite chronique 300

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

Émile Banning. L'Église et l'Empire en France 303

C. Vanlair. La faim. (*Fin.*). 322

Tomas Orts Ramos. La joie d'aimer 343

Jean de Betz. A propos de l'institution consulaire. 363

Fernand Blondeaux. La légende du chevalier au Cygne. *(Fin.)*. . . 371

L. Dumont-Wilden. Chronique artistique 381

Robert Sand. Chronique dramatique 386

Petite chronique. 394

Hosted by Google

Hosted by Google

Hosted by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01232 7691